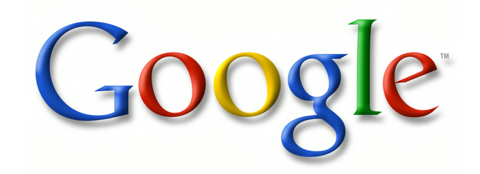
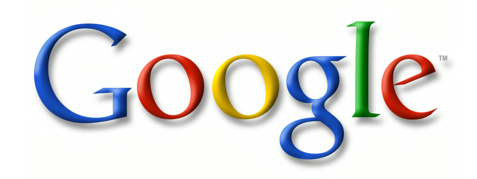
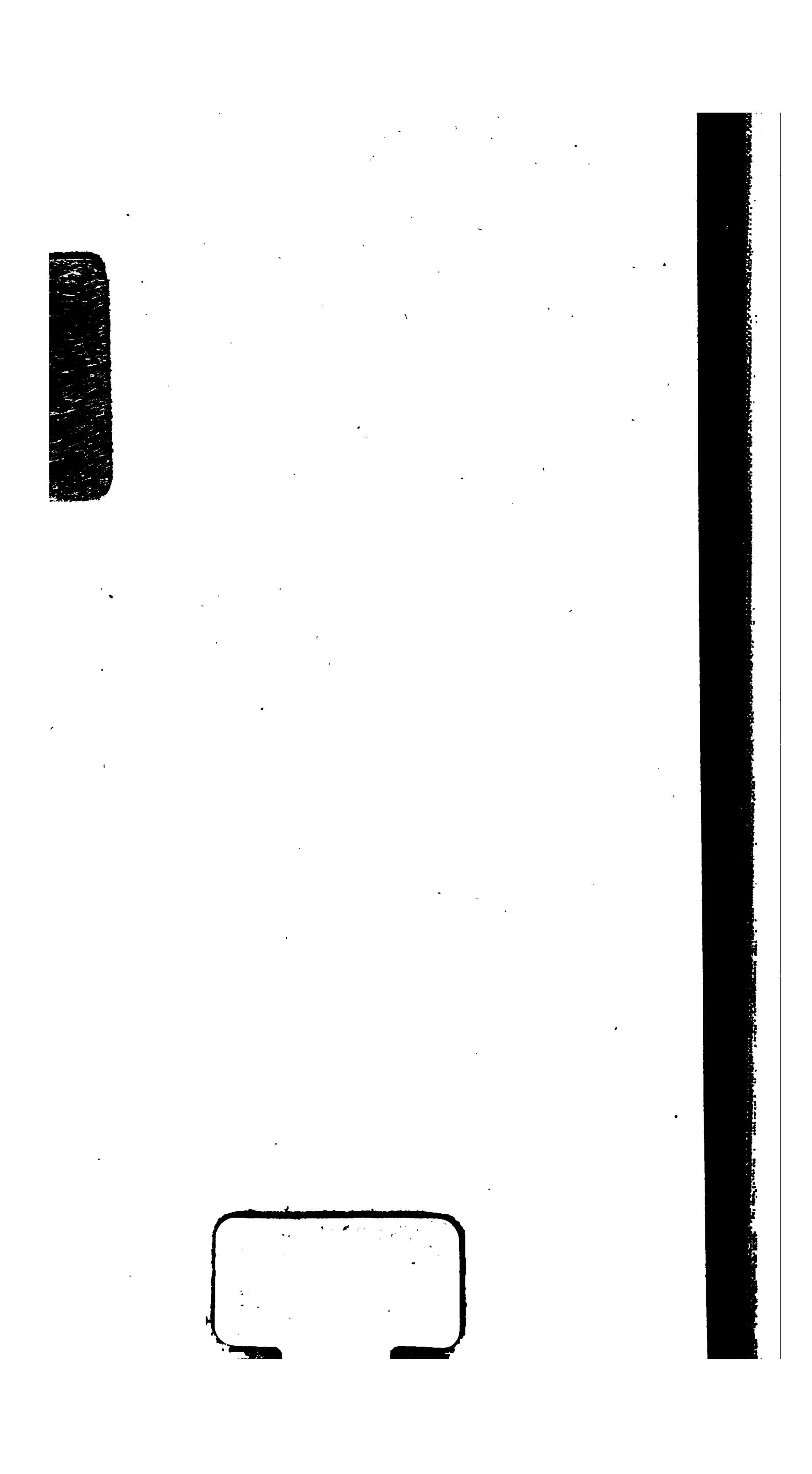

Google




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036921 9



BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME II.

On souscrit dans les départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AIX.	Terris, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PRÉLIMINAIRE.

Nous avons parcouru, dans le premier volume de notre collection, une série de voyages dont la période embrasse au moins deux siècles et demi, savoir : la seconde moitié du quinzième siècle, le seizième et le dix-septième toutentiers. Les essais du quinzième, sauf ceux de Colomb et Gama, furent timides et bornés; les entreprises du seizième eurent pour mobile puissant la gloire ou l'ambition qui entraînait les Albuquerque, les Magellan, les Drake, les Mindana et les de Noort jusqu'aux limites du monde; mais les navigations du dix-septième siècle n'eurent presque d'autre véhicule que la soif des richesses, car c'est alors que se montrèrent sur le grand Océan les Schouten et les Le Maire, les Jacques Lhermite et les Cowley, qui se voient, il est vrai, suivis et éclipsés par le fameux Dampier, dont les savantes explorations terminent glorieusement les découvertes du même siècle.

Le dix-huitième va maintenant, dans une série de plusieurs livres, passer sous les yeux du lecteur, et le but des expéditions sera le perfectionnement des sciences, ainsi que le progrès de la civilisation. Jusqu'à présent l'on n'avait connu qu'en masse et que très imparfaitement les divisions principales du globe; désormais les contours du continent seront mieux dessinés, et les innombrables archipels de la mer Pacifique sortiront du chaos comme par enchantement. En effet, Roggers, La Barbinais, Anson, Bougainville, Wallis et Carteret, Cook, Lapérouse, d'Entrecasteaux et Vancouver, accompliront leurs magnifiques recherches durant ce siècle de prodiges scientifiques et littéraires, qu'à leur tour s'efforçaient d'illustrer les Montesquieu et les Voltaire, les Buffon et les Rousseau.

Avant de rapporter les relations des navigateurs dont l'auréole va resplendir à nos regards, indiquons par anticipation, et par un mot préliminaire, le titre des principaux d'entre eux à la renommée.

L'Anglais Roggers aura le premier doublé le cap Horn; le Hollandais Roggewin découvrira l'île de Pâques et entreverra l'archipel Dangereux; Anson aura couru bien des dangers, dans les entreprises injustes et sanglantes contre les Espagnols du Pérou et des Philippines; le commodore Byron parcourra et décrira dans toute son étendue le détroit de Magellan, dont il sera le premier à dresser une

carte exacte; Wallis découvrira la fameuse île de Taïti; Carteret, celle de Pitcairn et le détroit qui partage la Nouvelle-Bretagne en deux grandes îles; Bougainville, qui aura été le premier circumnavigateur français, traversera et nommera l'archipel Dangereux, ainsi que les îles des Navigateurs et celles des Grandes-Cyclades; Cook fera trois voyages, verra la Nouvelle-Zélande découverte par Abel Tasman, achèvera la découverte de la Nouvelle-Hollande opérée par le même Tasman, découvrira lui-même les îles Sandwich et y perdra la vie; Surville aussi découvrira la terre des Arsacides; Kerguelen la terre de ce nom; Lapérouse une quantité d'îles dans les mers du Japon; d'Entrecasteaux, en allant à la recherche de Lapérouse, complètera la reconnaissance du littoral de la Nouvelle-Hollande et de la Louisiade; tandis que Vancouver constatera ce que Lapérouse et Dixon avaient déjà établi, c'est que les parages pris pour une côte ferme de l'Amérique ne sont qu'une continuité d'îles plus ou moins grandes qui bordent les rivages du véritable continent, comme le capitaine Parry est venu encore le confirmer par ses voyages aux mers polaires.

Après ce préliminaire, ou cet avant-goût des voyages au dix-huitième siècle, offrons-en, dans l'ordre où ils ont eu lieu, les relations elles-mêmes.

LIVRE SECOND.

PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

WOOD ROGGERS.

(1708.)

Le voyage de l'Anglais Wood Roggers est remarquable en ce qu'il pénétra de la mer du Nord dans celle du Sud, sans passer ni le détroit de Magellan ni celui de Le Maire. Il avait doublé le cap Horn sans prendre terre en aucun lieu de ces parages jusqu'à l'île Juan Fernandez, comme on le verra dans ce qui suit.

Roggers eut, en 1708, le commandement de deux vaisseaux qui avaient été équipés par des armateurs à la rade royale, près de Bristol, pour aller croiser dans la mer du Sud, tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de sa commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui, ayant déjà fait trois voyages dans la mer du Sud et deux autour du monde, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de premier pilote. Ils mirent à la voile le 2 août. Comme le journal ne porte point d'autre éclaircis-

sement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 décembre, le navire commandé par Roggers se trouva par les 48 degrés 50 minutes de latitude méridionale. Il avait déjà vu, depuis quelques jours, quantité de joncs marins fort hauts, presque tous ronds et branchus, qui paraissaient sur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint *la Duchesse,* ils découvrirent la terre, qui portait au sud-sud-est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois îles, qui semblaient se multiplier à mesure qu'ils en approchaient. A midi ils l'eurent au sud ouest, à six lieues de son extrémité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avaient pris pour des îles se joignait avec la terre basse. Mais un vent frais d'ouest les empêcha d'y arriver, et les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la côte, qui courait, autant qu'ils en purent juger, est-nord-est et ouest-sud-ouest. Ils reconnurent enfin que c'étaient les îles de Falkland.

Leur milieu est sous le 51e degré de latitude méridionale, et Roggers lui donne 61 degrés 54 minutes de longitude ouest de Londres. Ces deux îles s'étendent, en longueur, d'environ 2 degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vue

d'œil [1]. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'est, on mit à la cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avait passé, entre deux et trois heures après midi, devant un gros rocher blanc, haut et rond, qui avait paru isolé, à trois lieues du rivage, et qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme *Fastnelle*, à l'ouest du cap Cléar, en Irlande. La côte a presque aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avait eu, au sud-est-quart-de-sud, à la distance de sept lieues, son extrémité nord-est; et le rocher blanc, au sud, à trois lieues de distance. A six heures, la terre la plus orientale dont on eût la vue était au sud-est, à sept lieues. Tous les coteaux avaient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile, garnie de bois, et le rivage ne manque point de bons havres.

Le 25, après avoir fait route sud-est, à 52 degrés de latitude, on revit la terre à midi. Elle courait au sud, depuis le rocher blanc. A six heures du soir on la perdit de vue sans avoir pu reconnaître si elle était habitée. Le 26 à midi, on vit, à l'ouest-nord-ouest, à quatre lieues de distance, une petite île basse, qui n'est pas marquée sur les cartes. On était à 53 degrés 11 minutes; et le vent, qui avait été fort variable depuis le soir du jour précé-

[1] Les îles Falkland, ou îles Malouines, gisent par 52 degrés latitude sud, à quatre-vingts lieues nord-est de l'île des États.

dent, s'était remis du nord-est au sud. On courut le lendemain à l'est, depuis l'île basse, et la latitude se trouva de 54 degrés 15 minutes. Le 30 elle était de 58 degrés 20 minutes. Le 2 et le 3 janvier, les vents étant de ouest-sud-ouest au nord-ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très vif. Le 5 la mer devint si grosse, que *la Duchesse* eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'ouest-nord-ouest, et la latitude méridionale fut de 60 degrés 58 minutes. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle et de pluie jusqu'au 10. On n'avait point ici de nuit, sous le 61e degré 53 minutes de latitude, et le 79e degré 58 minutes de longitude ouest de Londres. Le conseil des deux vaisseaux ne jugea pas à propos d'avancer au-delà[1].

Le 15, après avoir eu des vents modérés et variables, on en trouva un frais du sud-ouest; et la hauteur étant de 56 degrés, on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du cap de Horn. Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'est-quart-de-nord-est, à dix lieues de distance, la haute terre voisine du port Saint-

[1] Guillaume Davis a pénétré jusqu'au 63e degré, et Weddell, en 1821 et 1823, jusqu'au 74e degré 15 minutes latitude sud. De nouvelles terres ou îles ont été découvertes en 1832 par le capitaine Biscoe, vers les 66 degrés 30 minutes, 67 degrés 15 minutes lat. S., et 47 degrés 30 minutes, 69 degrés 29 minutes long. O. de Greenwich.

Étienne, sur la côte des Patagons, dans la mer du Sud, à 47 degrés de latitude. Le 22 on revit la même côte à 44 degrés 9 minutes. Les équipages avaient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, et souhaitaient impatiemment d'arriver à l'île de Juan Fernandez. Mais toutes les cartes différant alors sur sa position, c'était un nouveau sujet d'incertitude. A 36 degrés 36 minutes de latitude, la variation de l'aiguille fut de 10 degrés au nord. Cinq jours après, les Anglais eurent la vue de l'île, qu'ils cherchaient comme au hasard.

Ce n'est pas pour en donner ici la description qu'on y a conduit les deux vaisseaux. Elle sera réservée à des navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérober à Roggers l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres relations, et qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Le 1er février, à quatre lieues de l'île, il mit sa chaloupe en mer pour aller reconnaître la terre. Tandis qu'on attendait son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avait à l'ancre quelque vaisseau espagnol ou français; et, dans la nécessité où l'on était de faire de l'eau et des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vue de la baie du milieu, où l'on s'attendait à

rencontrer l'ennemi, on n'aperçut aucun vaisseau, non plus que dans l'autre baie au nord-ouest; et ces deux baies sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment qui, ne se trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint bientôt avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'était un Écossais, nommé Alexandre Selkirk, lequel avait été maître à bord d'un vaisseau anglais, et que son capitaine avait abandonné dans cette île depuis quatre ans et quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue des deux vaisseaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit [1].

Il avait vu passer quantité d'autres bâtimens, pendant le séjour qu'il avait fait dans cette solitude; mais il n'en avait vu mouiller que deux, qu'il avait reconnus pour être espagnols. Quelques gens de l'équipage, qui l'avaient aperçu, avaient tiré sur lui, et l'avaient poursuivi jusque dans les bois. Il s'était heureusement dérobé à leur fureur, en grimpant sur un arbre où ils ne l'avaient pas découvert, et d'où il leur avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il avoua qu'il n'aurait pas fait difficulté

[1] L'aventure de Selkirk a servi de type au roman de *Robinson Crusoé*, par Daniel de Foë.

de se livrer à des Français, s'il eût vu paraître quelqu'un de leurs vaisseaux; mais qu'il avait mieux aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne découvrît aux étrangers ce qui appartenait à la mer du Sud.

Il était né à Largo, dans la province de Fife, en Écosse: dès son enfance, il avait été élevé à la marine. Ayant été abandonné dans l'île par le capitaine Pradling, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grâce par des soumissions qui l'auraient exposé à de nouveaux chagrins. Étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, il avait souhaîté de retourner au vaisseau, mais le capitaine avait refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette île, dans un autre voyage, et qu'on y avait alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que six mois, juqu'au retour de ceux qui les avaient abandonnés. Cet exemple l'avait soutenu contre les premiers mouvemens du désespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

Il avait été mis à terre avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de piété, ses instrumens et ses livres de marine. Pendant les huit premiers

mois, il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbre, l'une à quelque distance de l'autre. Il les couvrit d'une espèce de joncs, et les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire du feu avec deux pièces de bois de piment qu'il frottait sur le genou, l'un contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine. Dans la grande, il dormait, il chantait des psaumes et priait Dieu : jamais il n'avait été si bon chrétien. Accablé d'abord de tristesse, ou faute de pain et de sel, il ne mangeait qu'à la dernière extrémité. Il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servait à cuire sa viande et à l'éclairer; et l'odeur aromatique récréait ses esprits abattus.

Il ne manquait pas de poisson, mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui causait un fâcheux dévoiement, à la réserve des écrevisses de rivière, qui sont d'un goût exquis dans l'île, et presque aussi grosses que celles de mer. Tantôt il les mangeait bouillies, et tantôt grillées, comme la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvait pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, et dont il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cents. Ensuite, se voyant sans poudre, il les prenait à la course; et, s'en faisant même un amusement, il en

avait lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il courait au travers des bois, sur les rochers et les collines, avec une vitesse incroyable. Nous l'éprouvâmes (continue Roggers) en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des taureaux, et de bons coureurs. Il les devançait tous. Il lassait nos hommes et le chien. Il prenait les chèvres et nous les apportait sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. Il la poursuivait avec tant d'ardeur, que, l'ayant prise sur le bord d'un précipice, caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chute lui fit perdre connaissance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la chèvre morte sous lui. Il était si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même place; et, s'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui était éloignée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel et sans pain. Dans la saison, il trouvait quantité de bons navets, que d'autres avaient semés, et qui couvraient quelques arpens de terre. Il ne manquait pas non plus d'excellens choux, qu'il cueillait sur les arbres qui portent ce fruit, et qu'il assaisonnait avec celui du piment, nommé autrement poivre de la Jamaïque, dont

l'odeur est délicieuse. Il y trouva aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme *malachita*, fort bon pour chasser les vents et pour guérir la colique. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des broussailles; mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il fut quelque temps sans pouvoir s'assujettir à porter des souliers.

Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenait quelquefois plaisir à graver sur les arbres son nom et la date de son exil. Il dressait des chats sauvages et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par quelques animaux de la même espèce, sortis des navires qui avaient relâché dans l'île. Les rats venaient ronger ses habits et même ses pieds pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiser les chats, en les nourrissant de la chair de ses chèvres; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venaient coucher en grand nombre autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la Providence, et par la force de son âge, qui n'était que d'environ trente ans, il triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur et du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroies

qu'il en avait ôtées, et avec un clou qui lui servait d'aiguille. Il se fit des chemises d'un peu de toile qu'on lui avait laissée, et l'estame de ses bas lui servit de fil. Il était à sa dernière, lorsque les deux vaisseaux lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec quelques cercles de fer, qu'il trouva sur le rivage et dont il fit divers morceaux qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser.

Il avait tellement perdu l'usage de parler, que, ne prononçant les mots qu'à demi, on eut longtemps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude; et quelques semaines se passèrent avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avait joint à sa chair de chèvre, à ses racines et au poisson, une espèce de prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueillait pas aisément, parce qu'elles croissent au sommet des montagnes et des rochers. Pendant que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le nommaient le *gouverneur*, ou plutôt le *monarque* absolu de l'île. Roggers lui donna, sur son vaisseau, l'office de contre-maître.

Roggers continue ici la description de l'île Juan Fernandez, peu éloignée des côtes du Chili. Nous

n'extrairons ici de la relation que ce qu'elle dit de particulier sur les loups ou chiens marins, et les lions marins.

Les chiens marins se rendent sur l'île Juan Fernandez pour y faire leurs petits, et ils sont alors de si mauvaise humeur, que, bien loin de se retirer à l'approche d'un homme, ils se jettent sur lui pour le mordre, quoiqu'il soit armé d'un bâton. Ils ne sont pas si fiers en d'autres temps, et ils se lèvent aussitôt qu'ils découvrent quelqu'un; sans cela il serait impossible d'y aborder, puisque le rivage en est d'ordinaire tout couvert à plus d'un demi-mille à la ronde.

Le lion marin est une animal fort étrange et d'une grosseur prodigieuse. M. Selkirk dit qu'il en avait vu de vingt pieds de long et au-delà, et d'une circonférence plus étendue, qui ne pouvaient guère moins peser de quatre mille livres. La forme de leur corps approche assez de celle des chiens marins, mais ils ont la peau plus épaisse que celle d'un bœuf, le poil court et rude; la tête beaucoup plus grosse à proportion, la gueule fort grande, les yeux d'une grosseur monstrueuse, et le museau qui ressemble à celui d'un lion, avec de terribles moustaches dont le poil est si rude, qu'il peut servir à faire des cure-dents. Vers la fin du mois de juin, ces animaux vont sur l'île pour y poser leurs petits, à une portée de fusil du bord de la mer, et

ils s'y arrêtent jusqu'à la fin de septembre, sans bouger de la place et sans prendre aucune sorte de nourriture, du moins à ce qu'il paraît.

Après plusieurs courses et diverses expéditions militaires sur les côtes espagnoles, Roggers vint mouiller à l'une des îles Gallapagos, où la chaloupe ne put trouver une goutte d'eau douce, quoiqu'elle se fût avancée trois ou quatre mille dans le pays. Cette île est sèche et aride en plusieurs endroits, couverte de cailloux pesans et carriés qui ressemblent à du mâchefer, et les pieds s'y enfoncent comme si l'on marchait sur des cendres; ce qui ferait conjecturer qu'il y a eu ici quelque volcan. D'ailleurs on y voit beaucoup de buissons et quelque verdure sans apparence d'eau; mais dans celle de Santa-Maria del Aguada, il y a quantité de bonne eau, du bois de charpente, des tortues de mer et de terre, avec une rade fort sûre.

Les tortues sont ici en abondance; quelques-unes des plus grosses de terre pèsent environ cent livres; mais il y en a de mer qui pèsent plus de quatre cents. Les œufs des premières sont à peu près de la grosseur d'un œuf d'oie, blancs, tout-à-fait ronds et couverts d'une coquille épaisse.

On peut dire que c'est le plus laid animal qu'il y ait au monde : son écaille, qui ne ressemble pas mal à l'impériale d'un vieux fiacre, est aussi noire que du jais, de même que sa peau extérieure, qui

est toute ridée et fort rude. Il a le cou long, aussi bien que les jambes, de la grosseur du poignet d'un homme, les pieds tortus, gros comme le poing et de la forme à peu près de ceux de l'éléphant, avec cinq ongles épais aux pieds de devant, et quatre à ceux de derrière, la tête petite, et le museau pointu comme un serpent, noir et couvert de rides. Lorsque ces animaux sont surpris à la vue de quelque objet, ils retirent le cou, la tête et les jambes dans leur écaille.

Roggers vit aussi aux Gallapagos quantité de serpens d'eau; les Espagnols prétendirent que leur morsure est incurable. On trouve presque toutes sortes d'oiseaux de mer entre ces îles, et quelques-uns de terre, surtout des faucons et des tourterelles. Il y a encore des guanos et des tortues de terre en abondance. A l'égard de celles-ci, il est assez difficile de savoir de quelle manière elles y sont venues, puisqu'on n'en voit pas de la même espèce sur le continent. Les chiens marins fréquentent quelques-unes de ces îles; mais ils n'y sont pas en si grand nombre qu'à l'île Juan Fernandez, et leur fourrure n'est pas même si bonne.

D'ici Roggers, qui auparavant s'était emparé de Guayaquil et de quelques petits vaisseaux espagnols, fit voile au cap San-Lucar de Californie. Il mouilla dans un port qu'il nomma *Segura*, parce qu'il le prit pour le même auquel Thomas Candish

donne ce nom. On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'ouest, aux aiguilles de l'île de Wight, et dont les deux plus occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la terre est percé comme l'arcade d'un pont, et l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à gauche celui qui est le plus proche de la mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un câble, et courir vers le fond de la baie qui est saine dans toutes ses parties, et où l'on trouve depuis dix jusqu'à vingt et vingt-cinq brasses. On y est enfermé par les terres, depuis l'est-quart-de-nord-est jusqu'au sud-est-quart-de-sud. La rade ne serait pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de mer soufflait impétueusement.

Le pays est fort montagneux, stérile et couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Roggers fit visiter la côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au nord et trouvèrent quantité d'arbres de haute futaie; mais ils n'aperçurent aucun de ces bons ports, que les prisonniers espagnols leur avaient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée en divers endroits : ce qui leur fit juger que le pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très serein, et la pluie rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent, à peu de distance du rivage, une habitation d'environ trois cents Indiens. Roggers ne leur reproche point de férocité. Ils étaient, dit-il, d'une taille droite et robuste, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers du Sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs et plats, qui leur pendaient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étaient nus; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paraît composée, ou des peaux de bêtes et d'oiseaux. Celles qu'il vit étaient noires et ridées; mais il s'imagina que les pères et les maris craignaient d'exposer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du gosier, et leur langue paraissait fort dure. Quelques-uns portaient des colliers et des bracelets de brins de bois et de coquilles; d'autres avaient au cou de petites baies rouges, et des perles qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étaient entaillées dans leur rondeur, et liées les unes aux autres avec un fil. Ils trouvaient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verre des Anglais. Leur passion n'était ardente que pour les couteaux et les instrumens

qui servent au travail, mais ils avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les ouvriers laissaient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort basses, construites de cannes et de branches d'arbre, et si mal couvertes qu'elles ne les garantissaient pas de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient guère que de poisson; ce qui, joint à leurs misérables cabanes, qui ne semblaient dressées que pour un temps, fit croire à Roggers qu'ils n'avaient pas leur demeure fixe dans la baie, et qu'ils n'y étaient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens qu'ils y employaient ne sont ni des hameçons ni des filets; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens plongeurs. Les Anglais en virent plonger un qui, après avoir enfilé un poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre sauvage qui l'attendait sur une espèce de canot. Roggers n'en fut pas témoin, mais il vit lui-même plusieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jetait avant qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire qu'ils broyaient avec des pierres et qu'ils mangeaient à poignée paraissait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais, qui ne firent pas difficulté d'en met-

tre dans leur potage, assurèrent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quelquefois manger certaines racines qui ont le goût des yams, une sorte de légume qui croît dans une cosse, et dont le goût approche de celui des pois verts, des baies semblables à celles du lierre, et qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois secs. Les Anglais trouvèrent d'autres baies qui ont la forme des groseilles rouges, mais dont la poulpe, qui est aigre et blanche, renferme un noyau avec son pepin. Ils trouvèrent aussi des poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos groseilles blanches, et n'est pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

Les peaux de bêtes fauves, qui étaient assez communes dans les huttes des Indiens, ne permettaient pas de douter qu'avec la pêche ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils donnaient quelques marques de respect à l'un d'entre eux, qui portait sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paraissaient jouir en commun de tout ce qu'ils possédaient. S'ils troquaient du poisson pour de vieux couteaux, dont les vaisseaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au premier Indien qui se trouvait près d'eux; et, lorsqu'ils en avaient assez, il ne fallait plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il semblait que leur vice dominant fût la paresse, et qu'ils ne fussent occupés

de leur subsistance que pour la durée de chaque jour. Ils regardaient avec beaucoup d'attention le travail des Anglais, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc et la flèche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglais, et garnis d'une corde de fil d'herbe d'environ sept pieds de long. Leurs flèches, qui ne sont que de petites cannes armées de quelques os de poisson bien effilés, en ont à peu près quatre et demi. La plupart de leurs couteaux et des instrumens qui leur servent à tailler sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *goulu*. Roggers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent dans leurs courses des pierres fort pesantes qui brillaient beaucoup, et qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la baie est excellente, et le fenouil marin y croît en abondance; mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires.

Les deux vaisseaux anglais, accompagnés du galion qu'ils avaient pris, ne quittèrent point le port de Segura avant le 12 janvier 1710. Leur navigation fut pénible jusqu'à l'île de Guham, où ils n'arrivèrent que le 12 mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21, et, se fiant aux lumières de leur premier pilote, à qui cette

route était familière, ils prirent par le détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils passèrent le 18 mai, pour s'avancer plus vite vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouvèrent engagés dès le 27. Ils remercièrent le ciel de leur avoir procuré dans l'île du même nom de l'eau et des vivres qui commençaient à leur manquer; mais ils regardèrent comme un autre bonheur de rencontrer un vaisseau malayen, qui leur promit de les guider au travers du détroit de Zulayer, et jusqu'à Batavia.

La route de l'île de Java au cap de Bonne-Espérance fut d'environ deux mois, depuis le 24 octobre jusqu'au 29 décembre. Les trois vaisseaux anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, et à seize hollandais, qui devaient partir pour les ports de l'Europe.

Dans un séjour de quatre mois que Roggers fit au Cap, il en connut assez les avantages pour en partir persuadé qu'un homme qui voudrait vivre loin du tumulte et de toutes sortes d'embarras ne peut choisir d'endroit plus commode que le pays voisin qui relevait alors des Hollandais.

Wood Roggers a donné de l'île de Guham, ou Guaham, la description suivante, par laquelle nous terminerons les fragmens puisés dans la relation de ce navigateur justement célèbre.

L'île de Guham peut avoir quarante lieues de circonférence; l'ancrage est à l'ouest, et vers le

milieu il y a une grande anse, avec plusieurs maisons bâties à l'espagnole, où les officiers et l'équipage du vaisseau d'Acapulco viennent se rafraîchir lorsqu'ils retournent à Manille. Il y a environ trois cents Espagnols sur cette île ou celles du voisinage, et la plupart des naturels du pays sont leurs prosélytes. Ils avaient huit curés ou prêtres, dont six tiennent école, et s'acquittent, outre cela, des fonctions de leur charge en qualité d'ecclésiastiques. Ils ont aussi des maîtres d'école mulâtres et indiens qui entendent l'espagnol, et qui l'ont enseigné à presque tous les naturels du pays. S'il en faut croire les Espagnols, il y a une chaîne d'îles qui courent d'ici au Japon, entre lesquelles ils en comptent plusieurs qui abondent en or : ils bâtissaient même un petit vaisseau pour aller à leur découverte, et s'attirer par-là quelque trafic.

L'île de Guham est fort montagneuse, et l'on y trouve quantité d'excellente eau, d'oranges, de limons, de citrons, de melons d'eau et musqués, dont les Espagnols y ont porté la semence; de bœufs, qui sont maigres, petits et presque tout blancs, et de cochons, dont la chair est le meilleur porc frais que l'on puisse manger au monde, parce qu'ils ne se nourrissent que de noix de cacao et d'un certain fruit qui sert de pain aux naturels du pays. L'indigo y croît en si grande abondance, que, si les habitans avaient de l'industrie et des chau-

dières pour le faire bouillir, ils en tireraient beaucoup de profit; mais, éloignés de tout commerce, ils n'en font aucun usage; et, contens du simple nécessaire, ils ne cultivent que ce qu'il leur faut pour subsister.

Le fruit qui sert de pain est ce qu'il y a de plus remarquable sur cette île. Quelques-unes de ces pommes ressemblaient à de grosses oranges; mais, parvenues à leur maturité, elles sont trois fois plus grosses.

On en voit aussi en divers endroits des Indes orientales, près de la ligne; l'arbre qui les porte est fort gros, et ses feuilles, qui ressemblent un peu à celles du figuier, sont presque aussi grandes, mais de couleur brune. Il y a ici une telle abondance de ce fruit dans la saison, qu'on le donne aux cochons pour les engraisser. Il n'a point de noyau, et l'intérieur ressemble à une patate sèche ou à l'yam, dont on ne manque pas non plus.

Le vent réglé souffle toujours ici du sud-ouest, excepté pendant la mousson de l'ouest, qui dure depuis la mi-juin jusqu'à la mi-août.

Le gouverneur demeure au nord de l'île, où il y a un couvent et un petit village, qui est la principale habitation des Espagnols. Ceux-ci sont obligés de se marier avec les Indiennes, faute de femmes espagnoles : il n'y en avait plus que quatre dans l'île.

Les Indiens d'ici ont de la vigueur, la taille avantageuse, et le teint d'un brun olivâtre. Ils vont tout nus, à la réserve d'un torchon qui leur pend au derrière, et les femmes portent de petits jupons. Ils sont fort adroits à tirer de la fronde, où ils mettent des pierres d'argile de figure ovale, qu'ils sèchent au feu, et qui deviennent aussi dures que du marbre. Ils tirent si juste, qu'ils ne manquent presque jamais leur but, et avec tant de force, qu'ils peuvent tuer un homme à une bonne distance. Ils n'ont d'ailleurs pour toute arme qu'un bâton ou une lance faite du bois le plus pesant qui se trouve dans l'île.

Leurs pirogues ont environ trente pieds de long, sur deux de large, et trois de creux. Il n'y a qu'un mât planté au milieu, avec une vergue suspendue à demi-mât, et une voile de natte en forme de la misaine d'un vaisseau. Un homme se tient à chaque bout de la pirogue avec une pagaie à la main pour la gouverner, parce que l'avant et l'arrière sont construits de même, et qu'ils peuvent servir de l'un ou de l'autre, suivant l'endroit où l'on veut aller, de sorte qu'on n'a pas besoin de la tourner pour mettre le vent de l'autre côté, et qu'il suffit de changer la voile. D'ailleurs la pirogue est si étroite qu'elle ne pourrait porter aucune voile s'il n'y avait à l'un de ses côtés, opposé au vent, des solives attachées à un gros bloc contigu, de la

forme de la pirogue, et qui peut avoir la moitié de sa longueur. Ces solives sont couvertes de planches qui viennent à niveau du côté de la pirogue, et c'est là-dessus qu'on met les marchandises *ou* les passagers. La difficulté qu'il y a est d'aller vent arrière, parce que, s'il presse trop le côté opposé à la structure qui en déborde, la pirogue risque d'être renversée, ce qui arrive bien des fois.

PADILLA.

(1710.)

Ce n'est point comme navigateur autour du monde que nous donnons ici une place à François Padilla ; nous ne le citons que comme ayant effectué une importante découverte dans l'océan Pacifique, celle des îles Palaos, que long-temps on appela les *Nouvelles-Philippines*. Au surplus le fragment que nous offrirons de la relation de ce voyage sera très court,

Ce fut, dit l'auteur, le 14 novembre 1710 que je sortis des Philippines, étant pour lors vers 13 deg. 9 min. latit., 144 deg. 22 min. longit., faisant route pour aller reconnaître les îles Palaos [1] sur le vaisseau *la Trinité ;* commandé par don Francisco Padilla, avec quatre-vingt-seize hommes d'équipage. Il menait avec lui les pères Dubeton

[1] Ou Paleu.

et Cortil, qui allaient prêcher la foi à ces insulaires. Après quinze jours de navigation nous découvrîmes la terre au nord-est le 30 novembre: c'étaient deux îles que les pères jésuites nommèrent *Saint-André*, du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proche nous aperçûmes un bateau qui venait à nous, et dans lequel il y avait de ces insulaires qui nous criaient de loin, *mapia, mapia*, c'est-à-dire *bonnes gens*. Un Palaos, qui avait été baptisé à Manille, et que nous avions mené avec nous, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils vinrent à bord, et nous dirent que ces îles s'appelaient Sonforol [1], et qu'elles étaient du nombre des îles Palaos. Ils firent paraître beaucoup de joie d'être avec nous, et la témoignaient en nous baisant les mains et en nous embrassant.

Ces peuples sont bien faits de corps, et d'une complexion robuste; ils vont tout nus, excepté qu'ils couvrent leur sexe d'un morceau de natte; leurs cheveux sont presque crépus; ils ont fort peu de barbe; et, pour se garantir de la pluie, ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, et sur la tête une espèce de chapeau de nattes, autour duquel ils attachent des plumes d'oiseau toutes droites. Ils furent surpris de voir nos mariniers fumer du tabac. Ils paraissent faire

[1] *Sonrol* dans la carte de Cantova, et *Sarol* dans celle de Serrano.

grand cas du fer : ils le regardaient avec des yeux avides, et nous en demandaient sans cesse.

Après midi deux autres barques vinrent à nous, chargées chacune de huit hommes. Dès qu'ils approchèrent de notre bord ils se mirent à chanter, réglant la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé ils prirent la longueur de notre bâtiment, dans l'idée qu'il était fait d'une seule pièce de bois ; d'autres comptèrent les hommes qui étaient sur notre bord. Ils nous apportèrent quelques cocos, du poisson et des herbes. Les îles sont toutes couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. Les bateaux sont assez bien faits, ayant des voiles latines ; et un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner. Nous leur demandâmes à quelle aire de vent restait la principale de leurs îles, qui s'appelle Panlog. Ils nous montrèrent le nord-nord-est ; ils ajoutèrent que, vers le sud, il y a encore deux îles : l'une s'appelle Merières, et l'autre Poulo.

J'envoyai la chaloupe avec la sonde chercher un endroit où l'on pût mouiller. A un quart de lieue de l'île elle fut abordée par deux bateaux du pays, remplis d'insulaires : l'un d'eux aperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, et se jeta à la mer l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre. Le

fond était de roche, et grand fond partout. A son retour j'envoyai encore un autre homme chercher un mouillage. Il alla tout près de la terre, et trouva partout, comme le premier, grand fond de roche : ainsi nul endroit où l'on pût jeter l'ancre. Je me soutenais à la voile contre le courant qui portait avec vitesse au sud-est; mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les insulaires venus sur notre bord rentrèrent dans leurs bateaux pour s'en retourner. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, et ne purent l'y résoudre. Ils l'entretinrent de religion, et lui firent prononcer les noms de Jésus et de Marie, ce qu'il fit d'une manière très affectueuse. On l'interrogea sur la grandeur de l'île et le nombre des habitans. Il répondit que l'île avait bien deux lieues et demie de tour; qu'il pouvait y avoir huit cents habitans, qui vivaient de cocos, de poisson et d'herbages.

Je pris la hauteur du soleil à midi, et me trouvai par 5 deg. 16 min. lat. sept. Les courans nous emportaient au large avec violence vers le sud-est. Je ne pus regagner la terre que le 4 décembre. Nous nous trouvions à l'embouchure d'une passe entre deux îles : j'envoyai la chaloupe chercher un bon mouillage; mais il y avait partout grand fond de roche et impossibilité de jeter l'ancre.

Le 5 les pères Dubeton et Cortil formèrent le

dessein d'aller à terre planter une croix. Padilla et moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposaient; ce qu'ils avaient à craindre des insulaires, dont ils ne connaissaient pas le génie, et l'embarras où ils se trouveraient si les courans jetaient si bien le vaisseau au large qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons; ils entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne des troupes de débarquement, le Palaos, interprète, sa femme et ses enfans. Après leur départ nous nous soutînmes à la voile toute la journée à la faveur du vent; mais il manqua sur le soir, et le courant nous jeta au large. Jusqu'au 9 à midi nous fîmes tous nos efforts pour approcher de la terre sans pouvoir rien gagner; au contraire nous nous éloignions de plus en plus : je me trouvai par 5 deg. 28 min. latit. Nous tînmes conseil sur le parti qu'il y avait à prendre. Padilla, un frère jésuite, l'aide pilote et moi, fûmes tous d'avis de faire route pour découvrir l'ile Panlog, principale de toutes, et éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues.

Le 11 nous découvrîmes Panlog : j'en étais à une lieue par 7 deg. 14 min. latit. Sur le soir quelques bateaux s'approchèrent du navire. Les insulaires qui étaient dedans se jetèrent à la mer et vinrent à notre bord. Ils ne cherchaient qu'à voler tout ce

qui pouvait leur tomber sous la main. L'un d'eux, voyant une chaîne de fer attachée au bord, la halait de toutes ses forces pour la rompre et l'emporter; un autre en fit autant à un organeau; un troisième, ayant mis la tête dans un sabord, vit des rideaux de lit: il les prit à deux mains et tirait tant qu'il pouvait; mais nos gens l'ayant aperçu y accoururent: aussitôt il se jeta à la mer. Don Padilla, voyant jusqu'où ces barbares portaient leur avidité, fit mettre ses soldats sous les armes; car il y avait bien quatre-vingts insulaires dans six bateaux. On leur fit signe de ne plus approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre, et se retirèrent en nous décochant une grêle de flèches. Alors Padilla fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. A ce bruit ils se jetèrent tous à la mer, et abandonnèrent leurs bateaux, nageant droit à la terre avec une vitesse extraordinaire; puis, voyant qu'on ne tirait plus, ils regagnèrent leurs bateaux, s'y rembarquèrent et s'enfuirent à toutes rames. Ces insulaires vont tout nus; quelques-uns se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communément de couleur olivâtre; d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apportèrent que quelques cocos. Le 12 il vint encore deux bateaux, d'où l'on nous faisait divers signes en nous parlant; mais, n'ayant plus d'interprète, nous ne pûmes savoir ce qui se disait.

Les vents du sud-est étaient frais; les courans portaient au nord avec vitesse. Je passai entre deux îles dans un canal d'une petite lieue de largeur, et nous résolûmes de retourner à Sonsorol pour y apprendre des nouvelles des deux missionnaires et de notre chaloupe. Nous nous trouvâmes près de l'île le 18. Nous rôdâmes sur la côte jusqu'au 21 sans apercevoir aucun bateau, quoique nous ne fussions qu'à une portée de canon de la terre. Ce jour-là un vent forcé nous éloigna de la terre. Alors, faisant réflexion que nous n'avions plus de chaloupe, et que nous commencions à manquer d'eau, sans savoir où ni comment nous en pourrions faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qui restait à prendre était de retourner à Manille y porter cette triste nouvelle. La saison des vents du nord était déjà si bien formée, que nous fûmes obligés pour revenir de faire un grand circuit en tournant autour de l'île de Mindanao.

LEGENTIL DE LA BARBINAIS.

(1715.)

Après Roggers et Padilla se présente, dans l'ordre chronologique, le voyage de Legentil de La Barbinais, le premier Français qui, avant Bougainville, eût tenté de faire le tour du monde, lorsque presque toutes les nations de l'Europe l'avaient déjà

effectué. Mais ce voyage n'a guère que cela de remarquable, parce que de La Barbinais était un assez mauvais homme de mer, et que ses connaissances n'étaient pas égales à sa curiosité. Nous ne reproduirons de sa relation que ce qu'en a offert le président de Brosses, en conservant la forme que ce dernier y a donnée.

Étant partis des côtes de France sur la fin d'août 1714, avec un vaisseau équipé par des armateurs, pour aller faire le commerce au Chili et ensuite à la Chine, vers les premiers jours de l'année suivante, nous eûmes connaissance de la côte déserte des Patagons, puis de la Terre de Feu et du cap Vierge. Notre pilote s'imaginant voir derrière ce cap le détroit de Le Maire, entra dans un cul-de-sac rempli d'écueils, où nous pensâmes périr, et dont un vent impétueux et tout-à-fait contraire ne nous laissa sortir qu'avec un danger infini.

La Terre de Feu n'est autre chose qu'un nombre considérable d'îles très hautes, peuplées, selon l'opinion commune, de nations sauvages et barbares. Ce climat n'ayant l'apparence de rien produire d'utile aux vaisseaux, on a jusqu'ici négligé de le découvrir plus particulièrement : il n'y a que le hasard qui nous en ait donné quelque connaissance.

Les opinions sont différentes touchant les habitans de ces îles. Les Espagnols dans leurs relations

les traitent de géans, et les Français, c'est-à-dire ceux qui ont passé dans les mers du sud par le détroit de Magellan, disent que ce sont des hommes qui paraissent à la vérité robustes, mais d'une taille ordinaire, qui vivent comme des bêtes, et qui, malgré l'intempérie et le froid du climat, vont nus et habitent les cavernes des montagnes.

L'île des États fut découverte par les Hollandais, et c'est la terre la plus méridionale dont nous ayons eu connaissance : elle est inhabitée à cause du froid qui y règne et de sa stérilité. Nous passâmes le détroit de Le Maire fort heureusement et en très peu de temps : il a huit lieues de longueur et environ six de largeur. Les courans y sont si rapides, que, sans le secours du vent, on peut le passer en moins de deux heures. Un vaisseau peut relâcher, quand le besoin est pressant, dans un petit port nommé port Désiré, situé dans une des îles de la Terre de Feu, au milieu de ce détroit.

Il s'éleva pendant la nuit suivante une tempête plus violente encore que celle que nous avions essuyée pendant le jour; mais nous courûmes moins de dangers ayant eu la précaution de nous éloigner de la terre. Nous allâmes jusqu'à la latitude de 61 degrés 30 minutes vers le sud : nous étions dans la belle saison et au milieu de l'été; cependant je n'ai jamais ressenti un froid plus cuisant. Le 17 janvier nous remarquâmes qu'il n'y avait que trois heures

de nuit : ce qui nous consolait beaucoup; car la tempête effraie moins pendant le jour que pendant la nuit.

Enfin, après six mois de navigation, après mille fatigues causées par la disette d'eau et de vivres, nous arrivâmes à l'île Sainte-Marie, à dix lieues de la baie de la Conception au Chili.

Le 4 mars 1716 nous repartîmes des côtes de Guaura dans le Pérou, faisant route vers l'ouest-nord-ouest. Les courans sont très rapides en ces mers. Le soleil voyageait avec nous : nous l'avions au zénith, de sorte que nous ne pouvions observer la latitude. Le 22 mars, nous crûmes, selon notre estime, être à 275 degrés long. Je n'ai jamais ressenti de chaleur plus accablante. Le vent manquait absolument; il recommença à souffler le 5 avril, et nous reprîmes notre route. Un hibou, chose extraordinaire, vint se poser sur notre mât. On le mit en cage, où il vécut quinze jours sans manger : au bout de ce temps on lui donna la liberté. D'où venait cet oiseau, qui n'a pas coutume de se tant éloigner de terre? Il fallait qu'il y eût quelques îles autour de nous, d'où un coup de vent l'avait chassé en pleine mer.

Parmi les différens oiseaux qui volaient autour de notre vaisseau, il y en avait un plus grand qu'une oie, dont les ailes avaient sept pieds de longueur d'un bout de l'aile à l'autre. Il avait

le bec crochu et garni de deux rangs de petites dents fort aiguës : on le prenait en lui jetant à la mer un hameçon couvert d'un morceau de linge taillé en forme de poisson. Le 27 mai nous vîmes un poisson qui, en nageant avec une rapidité extraordinaire, donnait la chasse aux bonites, thons et dorades : comme il avait une longue corne à la tête, et que nos plus anciens pilotes n'avaient jamais rien vu de semblable, on lui donna le nom de *licorne*.

Le lendemain, nous abordâmes à l'île de Guan[1], où je descendis à terre avec le capitaine pour aller rendre visite au vice-roi. On nous fit passer par un guichet qui servait de porte cochère à son palais, et nous entrâmes sous un portique, où je vis quelques fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux et un tambour. Quarante soldats rangés en haie sur l'escalier nous reçurent avec toute la gravité de leur nation, et leur officier nous introduisit avec un air de cérémonie dans l'appartement du vice-roi.

Le mot de palais vous aura peut-être paru étrange, mais il faut que vous sachiez que ce qui s'appellerait chaumière chez vous a dans ces colonies le titre de palais. Celui dont il s'agit est couvert de paille et de feuilles de palmier, et consiste en trois salles : les deux premières sont destinées

[1] Ou Guhem, ou Guaham.

pour le vice-roi, l'autre est réservée pour une troupe de jeunes Indiennes qu'il élève et qu'il fait instruire par charité.

Les habitations principales sont Agana, Anigua, Asa, Rigües, Hugate et Umata. Il y a devant cette dernière une rade où les vaisseaux jettent l'ancre. On trouve encore quelques autres habitations sur les montagnes où se sont retirés les Indiens qui n'ont point voulu se soumettre à la domination espagnole, ou qui en ont secoué le joug après l'avoir reçu.

Les naturels du pays sont presque nus et affligés de la lèpre, qui est une espèce de mal épidémique parmi eux. Leurs cabanes sont couvertes de feuilles de palmier, construites de gros troncs d'arbres enclavés les uns dans les autres. Leur manière de vivre est triste et misérable; mais les Espagnols qui y sont en garnison sont encore plus malheureux, parce qu'ils sont moins accoutumés que les Indiens à ce genre de vie. Le nombre des Indiens y diminue tous les jours, et de quinze mille qui restaient après la conquête, à peine en compte-t-on aujourd'hui quinze cents.

L'île Marianne produit du riz en petite quantité, et le coco est la nourriture la plus ordinaire de ces insulaires : ils le broient et l'arrosent avec du vin qu'ils tirent du même fruit. Ils ont encore plusieurs autres espèces de fruits : le rima, qui est

de la grosseur d'un melon, et dont la chair est blanche et ressemble à la pâte d'orge; le doudou, qui a la figure d'un marron d'Inde, et dont le noyau a le goût de la châtaigne; le nica, l'issouni, le dago, sont d'autres fruits que je n'ai jamais vus ailleurs qu'à Marianne, et dont on se sert en guise de pain. Tous ces fruits étant mûrs ont assez bon goût; mais, pour les manger en guise de pain, il faut les cuire sous la cendre, et ne pas attendre qu'ils soient parvenus à une entière maturité.

Il y a d'autres îles plus au nord de Marianne, dont les peuples, quoique soumis à la domination des Espagnols, sont néanmoins inquiets et turbulens : ces îles, prises ensemble, se nomment *îles des Larrons*. Toute cette mer est remplie d'îles depuis ces parages jusqu'aux îles Moluques. On y a découvert depuis peu les îles Palaos ou de Saint-André.

Après avoir passé quelques jours dans l'île de Guham, et fait embarquer les provisions que nous donna le vice-roi, consistant en cent poules, quarante canards, quatorze bœufs, six moutons, huit cochons, et quantité de légumes, nous levâmes l'ancre pour faire voile au port d'Emouy, à la Chine. Après un long séjour en cette ville, et un nouveau voyage au Brésil par le cap de Bonne-Espérance, le 30 mars 1718, nous mouillâmes au port de Viveros en Galice, sur les côtes d'Espagne.

Dans le séjour que Legentil de La Barbinais avait fait à Pisco, ville du Pérou, il avait été témoin d'un tremblement de terre qui renversa la ville, et dont il parle avec le saisissement et l'horreur que laisse un pareil spectacle dans un homme qui a partagé le péril.

« Le 10, à huit heures du soir, Pisco fut ébranlée. Dans un instant, dit-il, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite; mais la peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la ville, où tout le monde s'était retiré. Un quart-d'heure après, la terre, ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussière, avec un bruit effrayant. La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut un temps d'horreur et d'épouvante. La terre s'agitait à tout moment. Nous n'étions dans la ville que trois ou quatre Français, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, et qui ne sentions pas moins le péril qu'il y avait à les habiter. Tout le monde craignait une nouvelle irruption de la mer, telle qu'on se souvenait de l'avoir éprouvée il y avait vingt-huit ans. Les Espagnols et les Américains n'ayant point la hardiesse d'aller reconnaître l'état du rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. Mais la lumière ne reparut que pour augmenter l'alarme commune.

A neuf heures du matin, le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussitôt que la mer venait de se retirer. Cette nouvelle était fausse; mais la crainte et l'exemple du passé y firent trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la terreur. Je me préparai à fuir aussi, et j'étais déjà monté à cheval, quand, par un trouble d'esprit plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la mer avec deux autres Français. J'ai souvent éprouvé qu'une frayeur excessive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille, et le rivage dans la situation ordinaire. L'ardeur de guérir les habitans de leur crainte nous fit pousser nos chevaux avec beaucoup de vitesse, en faisant de loin divers signes de nos chapeaux. Ceux qui attendaient notre retour, pour se déterminer, nous entendirent si mal, qu'ayant pris nos signes même pour une exhortation à fuir, ils abandonnèrent la ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un petit nombre de vieillards, que la faiblesse de l'âge avait retenus, et qui regardaient déjà les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux. »

Cependant il paraît qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses qui achevèrent de renverser Pisco, et qui ne permirent pas aux habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, re-

venu à lui-même, se rappela quelques circonstances qu'il n'entreprend point d'expliquer. Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licous et sortirent de l'écurie; les chiens aboyèrent; les oiseaux, épouvantés et presque étourdis, se jetèrent dans les maisons. Les rats et les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblait que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sautèrent sur leurs affûts, et les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que La Barbinais aurait eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication; mais, ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, et qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devrait ressembler, au plus, à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, et ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre; enfin les habitans.

assuraient que, dans ces accidens, si la caverne terrestre où le feu est renfermé va du septentrion au midi, et si la ville est aussi dans cette situation, toutes les maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que, si ce feu souterrain prend une ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravages. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cent lieues vers l'ouest, et que depuis cette ville jusqu'à cent lieues au-delà du midi au nord, toutes les villes et tous les villages furent entièrement renversés.

ROGGEWIN.

(1721.)

Sur un mémoire concernant la découverte des terres australes que l'amiral Roggewin avait présenté à la Compagnie des Indes occidentales en Hollande, elle fit équiper en 1721 une petite flotte de trois vaisseaux, dont le commandement fut donné à l'auteur du projet. La flotte, partie du Texel, le 21 août 1721, arriva au mois de décembre aux îles neuves de Saint-Louis ou îles Malouines, découvertes par La Roche et par Beauchêne de Gouin.

Malgré ce qu'on a dit du détroit où La Roche passa entre deux grandes îles, Roggewin crut reconnaître que cette terre n'était qu'une grande île

d'environ deux cents lieues de circuit, éloignée de quatre-vingts du continent, vis-à-vis du détroit de Magellan, sous le cinquante-deuxième parallèle. Il la côtoya du côté de l'orient, donnant au cap le nom de *Roventhal*, officier de vaisseau qui l'avait aperçu le premier, et à la contrée celui de *Belgie australe*, parce qu'elle se trouve dans une latitude correspondant à celle des Pays-Bas. On n'y découvrit ni feu ni navire, ce qui fit juger qu'elle était inhabitée. Le pays paraît fertile et beau. Il est entrecoupé de montagnes et de vallées chargées de beaux arbres; la verdure était éblouissante partout, et, comme on se trouvait alors dans la belle saison, on y aurait, selon l'apparence, trouvé d'excellens fruits; mais la crainte de perdre le temps favorable pour doubler le cap Horn, fit que l'on remit au retour à la visiter; ce qui ne s'exécuta point, puisque l'on revint par une autre route.

Nous dirigeâmes notre course, dit l'auteur de la relation [1], pour passer par le détroit de Le Maire. Pendant cette route nous vîmes tous les jours quantité d'oiseaux aquatiques, dont la plupart était d'un plumage brun. Nous vîmes aussi plusieurs monstres marins qui nous étaient tout-à-fait inconnus, de même que des baleines. Parmi ces monstres il y en avait dont la tête était extrême-

[1] C'est un Allemand. Il se trouvait sur la flotte hollandaise de Roggewin, et il écrivit cette relation en langue française.

ment grosse, sur laquelle on apercevait une ouverture. Quelques-uns de notre équipage les prenaient pour des chevaux marins et des vaches marines. Un autre poisson, que les Hollandais nomment *diable de mer*, nous suivit pendant quatre semaines entières.

Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour le prendre, mais sans succès : il avait la queue extrêmement large, le corps également large et court, et la queue longue comme un dragon. Enfin nous arrivâmes à la hauteur de 55 degrés, où nous présumâmes n'être pas fort éloignés du détroit de Le Maire. Nous atteignîmes d'abord le pays des États, et entrâmes ensuite dans ce détroit. La fureur des vagues et les courans des eaux donnèrent de terribles secousses à nos vaisseaux, et les jetèrent çà et là, en sorte que nous craignîmes pour nos mâts et nos vergues. Nous aurions bien souhaité prendre terre, d'autant plus qu'ayant jeté la sonde, nous trouvâmes le fond de cet endroit propre à un bon ancrage; mais le gros temps ne le permit pas : ainsi nous passâmes ce détroit qui a environ dix lieues en longueur d'un bout à l'autre, et six dans la plus grande largeur.

Ce passage, à cause du courant d'eau, se fit d'une vitesse incroyable. Ces mêmes courans, au-delà du détroit, joints au vent d'ouest qui soufflait alors, nous éloignèrent beaucoup des côtes d'Amé-

rique; de sorte que, pour être sûrs de pouvoir passer le cap Horn, nous cinglâmes vers la hauteur de 62 degrés et demi. Ici nous eûmes pendant trois semaines de suite des tempêtes terribles d'ouest, accompagnées de grêle, de neige et de froid. Nous appréhendâmes que la violence des tempêtes pendant les brouillards ne poussât nos vaisseaux dans les glaces, et dans ce cas il eût été presque impossible d'échapper au naufrage. Pendant un temps clair et serein nous n'eûmes presque pas de nuit, puisque nous étions ici au milieu du mois de janvier, et par conséquent dans les plus longs jours d'été.

Roggewin, entré dans la mer du Sud, vint à l'île Mocha, que les habitans avaient tout-à-fait désertée depuis peu, pour se retirer sur le continent; puis il vint aux côtes du Chili et à Juan Fernandez, d'où il alla chercher la terre de Davis à 28 degrés latitude 251 long.; mais à son grand étonnement il ne put jamais la trouver.

Le 6 avril 1722, les Hollandais ayant navigué 12 degrés de plus à l'ouest, trouvèrent une terre qu'ils nommèrent *l'île de Pâques;* car c'était le jour de cette fête. Cette île a environ 16 lieues de circuit.

Lorsque l'on s'en fut approché, l'un des habitans vint au-devant des Hollandais jusqu'à deux milles dans un canot. Il ne fit aucune difficulté d'entrer

dans le vaisseau : on lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir, car il était tout nu. On lui offrit aussi du corail et d'autres brimborions; il les pendit tous avec un poisson sec au cou. Son corps était peint de toutes sortes de figures; il était brun, ses oreilles étaient extrêmement longues et pendaient jusqu'aux épaules. Il était assez grand, fort et robuste, d'une physionomie heureuse; il était gai, vif et agréable en gestes lorsqu'il parlait. On lui donna un verre de vin, il le prit; mais, au lieu de le boire, il se le jeta aux yeux.

Nous l'habillâmes ensuite, et on lui mit un chapeau; mais on voyait bien qu'il n'y était pas accoutumé : il s'y prit fort lourdement. On lui donna aussi à manger; mais il ne sut se servir ni de cuillère, ni de fourchette, ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux musiciens de jouer de plusieurs sortes d'instrumens : la symphonie lui donna beaucoup de gaîté, et chaque fois qu'on le prenait par la main, il se mettait à sauter et à danser. Nous le renvoyâmes chez lui avec tous ces petits présens, afin que les autres pussent savoir de quelle manière nous l'avions reçu; mais il paraissait nous quitter à regret. Il leva ses deux mains, tourna ses yeux vers l'île et commença à crier avec force, en proférant ces paroles : *odorroga! odorroga!* Il eut bien de la peine à se résoudre rentrer dans son canot, et il nous fit comprendre qu'il souhaitait

qu'on le laissât dans notre vaisseau et qu'on débarquât ensuite dans son île.

Plusieurs milliers de ces insulaires se rendirent dans le golfe où nous étions mouillés. Quelques-uns nous apportèrent des poules avec quantité de racines; d'autres restaient sur les côtes, courant et revenant d'un endroit à l'autre, comme des bêtes sauvages. Ils vinrent aussi en foule voir nos vaisseaux de plus près, curieux apparemment de la nouveauté du spectacle, ou pour savoir ce que nous étions venus y chercher. Ils allumèrent des feux aux pieds de leurs idoles pour y faire des offrandes et pour les implorer : nous ne pûmes cependant pas y aborder ce jour-là.

Le lendemain de grand matin nous vîmes qu'ils s'étaient prosternés le visage tourné vers le lever du soleil, et qu'ils avaient allumé plusieurs feux, servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs idoles. Nous fîmes aussitôt tous les préparatifs pour la descente; mais avant de l'exécuter, l'insulaire que nous avions reçu à notre bord deux jours auparavant, vint une seconde fois, accompagné de plusieurs autres, nous apporter une grande quantité de poules et de racines apprêtées et accommodées à leur manière.

Il y avait parmi eux un homme tout-à-fait blanc. Il portait des pendans d'oreilles ronds et blancs, de la grosseur du poing; il avait l'air extrêmement

dévot, et il y a de l'apparence que c'était un de leurs prêtres. Un de ces insulaires qui était dans son canot fut tué d'un coup de fusil, accident malheureux qui répandit une consternation si grande, que la plupart se jetèrent dans la mer pour gagner les côtes à la nage; d'autres restèrent dans leurs nacelles et tâchèrent de se sauver à force de rames.

Enfin on fit la descente si désirée avec cent cinquante hommes, tant soldats que matelots. Notre amiral s'y trouva en personne et me donna le commandement d'une petite troupe; je fus le premier qui mis pied à terre. Les habitans vinrent aussitôt au-devant de nous en si grand nombre, que pour avancer il fallait presser la foule et se faire jour par la force. Quelques-uns d'entre eux ayant osé toucher à nos armes, on fit feu sur eux; ce qui les effraya et les dispersa tout à coup, mais quelques momens après ils se rallièrent: cependant ils n'approchèrent pas de nous aussi près qu'auparavant; ils demeurèrent toujours éloignés de dix pas, dans la persuasion d'être, à cette distance, à couvert et à l'abri de l'effet de nos mousquets.

Par malheur le feu que nous avions fait sur eux en avait tué plusieurs, entre lesquels était celui qui était allé le premier au-devant de nous, ce qui nous chagrina beaucoup. Ces bonnes gens, pour avoir les corps morts, nous apportèrent de nouveau toutes sortes de vivres; leur consternation était au reste

très grande; ils poussèrent des cris et des lamentations lugubres. Tous, hommes, femmes et enfans s'en allant au-devant de nous, portaient des branches de palmier et une espèce d'étendard rouge et blanc. Leurs présens consistaient en figues d'Inde, noix, cannes à sucre, racines, poules; ils se jetèrent ensuite à genoux, plantèrent leurs drapeaux devant nous, et nous présentèrent leurs branches de palmier en signe de paix; ils nous témoignèrent par leurs postures les plus humbles, combien ils souhaitaient d'avoir notre amitié; enfin ils nous montrèrent leurs femmes en nous faisant connaître que nous pouvions disposer d'elles, et en emmener quelques-unes dans nos vaisseaux. Touchés de toutes ces démonstrations d'humilité et de soumission la plus parfaite, nous ne leur fîmes aucun mal; au contraire, on leur fit présent d'une pièce entière de toile peinte, longue de cinquante à soixante aunes, du corail, de petits miroirs, etc.

Comme ils virent par-là que notre dessein était de les traiter en amis, ils nous rapportèrent un peu après encore cinq cents poules toutes en vie: ces poules ressemblent à celles de l'Europe. Ils les avaient accompagnées de racines rouges et blanches, et d'une quantité de pommes de terre, dont le goût est à peu près comme celui du pain; aussi ces insulaires s'en servent-ils à sa place. On nous donna également quelques centaines de cannes à

sucre, outre beaucoup de pisans, ou figues d'Inde, grosses comme une courge et longues à proportion, couvertes d'une écorce verte; la chair en est douce comme du miel et comme des figues ordinaires : on en trouve quelquefois jusqu'à cent à une seule tige; ses feuilles sont larges de trois pieds, et longues de six à huit pieds.

Nous ne vîmes dans cette île d'autres animaux que des oiseaux de différentes sortes; mais il se peut qu'au cœur du pays il y en ait d'autres, puisque les habitans paraissaient avoir déjà vu des pourceaux, lorsqu'ils virent ceux que nous avions dans nos vaisseaux.

Pour apprêter leurs mets, ils se servent comme nous de pots de terre. Il nous parut que chaque famille avait son hameau pour elle, séparé des autres. Leurs cabanes sont profondes de quarante à soixante pieds, larges de six à huit pieds, composées d'un grand nombre de perches, cimentées par une terre grasse ou limon, et couvertes de feuilles de palmier. Pour ce qui est de leur entretien et de leur subsistance, il est certain qu'ils la tirent entièrement du produit de la terre. Tout y était planté, semé et labouré; les arpens étaient séparés les uns des autres avec beaucoup d'exactitude, et les limites tirées au cordeau. Dans le temps que nous y fûmes, presque tous les fruits et les plantes étaient dans leur maturité; les champs et les ar-

bres en étaient chargés abondamment. Dans leurs maisons il y avait peu de meubles et quelques couvertures rouges et blanches, qui leur servaient tantôt d'habits, et tantôt de matelas; l'étoffe en était douce au toucher, comme de la soie, et il y a de l'apparence qu'ils ont des métiers pour la fabriquer.

Ces insulaires sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, et savent courir avec beaucoup de vitesse; ils ont l'air doux, agréables, modestes et soumis, et ils sont extrêmement peureux et craintifs. Toutes les fois qu'ils nous apportaient quelques provisions, soit poules, soit fruits ou autres choses, ils les jetaient à nos pieds avec précipitation, et s'en retournaient dans le moment aussi vite qu'ils pouvaient. Ils sont en général bruns comme les Espagnols; on en trouve cependant qui sont assez noirs, et d'autres qui sont tout-à-fait blancs. Il y en a encore dont le teint est rougeâtre, comme s'ils étaient brûlés du soleil; les oreilles leur pendaient jusqu'aux épaules, et quelques-uns y portaient deux boules blanches, comme une marque d'un grand ornement. Ils ont le corps peint de toutes sortes de figures d'oiseaux et d'autres animaux, les uns plus beaux que les autres.

Leurs femmes sont en général fardées d'un rouge très vif, et qui surpasse de beaucoup celui que nous connaissons. Nous n'avons pu découvrir

de quoi ces insulaires composent une couleur si belle. Elles se couvrent de couvertures rouges et blanches, et portent un petit chapeau fait de roseaux ou de paille. Elles s'assirent souvent près de nous, et se déshabillèrent en souriant et nous agaçant par toutes sortes de gestes; d'autres, qui restaient dans leurs maisons, nous appelaient et nous firent signes de venir auprès d'elles.

Les habitans de cette île ne portent point d'armes, du moins nous n'en avons, nous, vu aucune; mais j'ai remarqué, qu'en cas d'attaque, ces pauvres gens se fiaient entièrement à l'assistance de leurs idoles, érigées en quantité sur les côtes. Ces statues étaient toutes de pierres, avec figure d'homme et de grandes oreilles; la tête était ornée d'une couronne, le tout fait et proportionné selon les règles de l'art, ce qui nous étonna beaucoup: autour de ces idoles de vingt à trente pas à la ronde, il y avait un parquet fait de pierres blanches. Plusieurs des habitans servaient les idoles plus fréquemment et avec plus de dévotion et de zèle, ce qui nous fit croire que c'étaient des prêtres, d'autant plus qu'on voyait sur eux des marques distinctives; non-seulement de grosses boules pendaient à leurs oreilles, mais ils avaient aussi la tête toute rasée; ils portaient un bonnet fait de plumes blanches et noires, qui ressemblaient parfaitement à celles de cicogne.

Au reste, nous ne pûmes savoir si ces insulaires étaient soumis à un chef ou prince ; ils se voyaient et se parlaient sans distinction. Les plus âgés d'entre eux portaient sur la tête des plumes semblables à celles d'autruche, et un bâton à la main. On pouvait remarquer que, dans chaque maison ou famille, le plus ancien y gouvernait et donnait des ordres.

Cette île est fort commode pour y relâcher et y chercher des rafraîchissemens ; tout y est cultivé et labouré ; elle est remplie de petit bois et de forêts. Le terroir est propre à la semence des grains ; et il y a des endroits élevés où l'on pourrait planter des vignes.

Un vent d'ouest nous ayant obligés de regagner la haute mer, nous flottâmes d'abord pendant quelques jours sur la même hauteur, et fîmes tout ce qui était possible, en prenant différens cours, pour découvrir le pays de Davis ; mais toutes nos peines étaient inutiles. Nous fîmes donc voile vers la mer Mauvaise de Schouten, cinglant toujours à l'ouest, dans l'espérance de découvrir quelques pays ; mais il y a apparence que nous fîmes une grande faute et qu'il fallait prendre la route au sud, et non pas à l'ouest, parce qu'il s'éleva tout à coup un vent alisé de sud-est qui souffla avec impétuosité et que nous ne vîmes plus aucun oiseau, marques certaines que nous nous étions éloignés de terre.

Après huit cents lieues de navigation, depuis l'île de Pâques, sans rencontrer aucune terre, Roggewin vit, vers 15 degrés et demi de latitude, une terre basse, à côtes de sable jaune, qu'il prit pour l'île des Chiens de Schouten; puis quatre autres qu'il nomma les *îles Pernicieuses*, parce qu'il y perdit un de ses vaisseaux : elles étaient toutes parées de beaux arbres, surtout de cocotiers, tapissées d'une verdure charmante et d'herbes salutaires. Nous y trouvâmes aussi beaucoup de moules, de nacre, de mères-perles, et d'huîtres perlières.

Ces îles sont extrêmement basses, en sorte que quelques endroits en étaient inondés alors; mais les habitans y naviguaient avec de bons canots et de petits navires pourvus de câbles et de voiles. Il y avait aussi dans quelques endroits du rivage des cordes dont le fil ressemblait plutôt au chanvre qu'au lin.

Les habitans de l'île où nous perdîmes notre vaisseau sont plus grands que ceux de l'île de Pâques, et nous n'en avons pas trouvé depuis de plus grands. Quelques-uns de nos gens ont assuré qu'ils avaient vu des vestiges du pied de ces insulaires, long de vingt pouces. Ils avaient tous le corps peint de toutes sortes de couleurs. Leurs cheveux sont fort longs, de couleur noire et brune, tirant un peu sur le roux. Ils portaient des piques de la longueur de dix-huit jusqu'à vingt pieds. Leur

physionomie ne présageait pas un naturel doux et humain, mais bien plutôt cruel et méchant. Ils marchaient par troupes de cent ou cent-cinquante, nous faisant continuellement signe d'aller à eux, et se retirant toujours à l'autre côté de l'île, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuscade pour nous charger avec avantage et se venger ainsi de ce que nous avions tiré sur eux.

Le lendemain nous vîmes à huit lieues de là, vers l'ouest, une île que nous appelâmes *l'Aurore*, parce que nous la découvrîmes à la pointe du jour. Elle est d'environ quatre lieues de circuit; elle est couverte de broussailles et d'arbres, et tapissée d'une très belle verdure. Comme nous n'y trouvâmes aucun endroit propre à mouiller, nous la quittâmes aussitôt. Vers le soir du même jour, nous arrivâmes à la vue d'une autre, que nous appelâmes pour cette raison *la Vêpre*. Son circuit est d'environ douze lieues; elle est fort basse, au reste très belle et garnie d'arbres. Nous continuâmes notre cours toujours à l'ouest, jusqu'à 15 à 16 degrés. Le lendemain nous découvrîmes d'autres pays; et comme on vit par-ci par-là de la fumée, nous jugeâmes qu'ils devaient être habités.

Nous y fîmes voile avec toute la diligence possible, et nous vîmes plusieurs des habitans se promener dans des canots le long de la côte. En

y approchant de plus près, nous reconnûmes que tout ce pays était un amas de plusieurs îles, situées les unes tout près des autres. Nous y entrâmes insensiblement, si avant, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous dégager. On fit d'abord monter au haut du mât un des pilotes, pour qu'il avertît de l'endroit par où on pût sortir. Un temps assez calme, qui régna alors, fut notre bonheur; la moindre tempête aurait fait échouer nos vaisseaux contre les rochers, sans qu'on y eût pu apporter le moindre secours. Nous sortîmes donc sans aucun accident fâcheux.

Ces îles étaient au nombre de six, toutes fort riantes; et, prises ensemble, elles pouvaient avoir une étendue de trente lieues. Elles sont situées à vingt-cinq lieues à l'ouest des îles Pernicieuses. Nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe*, parce que pour en sortir nous fûmes obligés de faire plusieurs détours.

Naviguant toujours à l'ouest, au bout de quelques jours nous nous trouvâmes à la vue d'une île qui paraissait belle et élevée : nous ne pûmes pas trouver de fond d'ancrage, et nous n'osâmes pas y approcher de trop près; c'est pourquoi on mit les deux chaloupes en mer, chacune avec vingt-cinq hommes pour aller à terre. Dès que les habitans s'aperçurent de notre dessein, ils vinrent en foule se porter sur la côte pour s'opposer à notre des-

cente : ils portaient de longues piques, et nous montraient combien ils savaient les manier. Les chaloupes ne pouvant assez approcher de l'île à cause des rochers, nous prîmes la résolution de nous jeter dans l'eau, chacun portant ses armes avec du plomb, de la poudre et quelques bagatelles sur la tête. Quelques-uns cependant y restèrent pour faire continuellement feu sur les habitans, afin de nettoyer le rivage et faciliter ainsi la descente. Cet expédient nous réussit à souhait, et nous touchâmes à terre sans trouver de résistance de la part des insulaires, qui effrayés du feu de la mousqueterie s'étaient retirés.

Aussitôt que nous fûmes dans une distance à pouvoir être vus d'eux, nous leur montrâmes de petits miroirs, du corail, etc.; ils approchèrent alors de nous sans hésiter, et sans faire paraître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces présens, nous allâmes avec eux voir l'intérieur du pays et y chercher des herbes pour soulager nos malades : nous en trouvâmes en si grande quantité, que nous en remplîmes en peu de temps douze grands sacs. Les habitans eux-mêmes nous aidèrent à les cueillir après nous avoir apporté des poules vivantes dans des pots de terre. Nous y vîmes aussi quantité de fleurs de jasmin; nous y trouvâmes différentes sortes de racines, nous en mangeâmes avec plaisir, le goût en étant fort agréa-

ble : quelques-unes ressemblent aux betteraves de l'Europe, tant pour la grosseur que pour la couleur; mais je ne saurais dire si ce sont justement celles dont les habitans font leur pain. J'y ai trouvé aussi une sorte de pommes de terre qui ont précisément le même goût qu'une pâte faite de farine et d'eau, que les Allemands nomment *klose.* Quant aux cannes à sucre, les habitans nous en apportaient tant, que nous fûmes souvent obligés de les renvoyer. Nous vîmes aussi des noix de coco, des pisans ou figues d'Inde, des pommes de grenade et plusieurs autres fruits qui nous étaient inconnus.

Le lendemain nous retournâmes dans l'île en plus grand nombre que le jour précédent, non-seulement pour y cueillir des herbes, mais aussi pour tâcher d'y faire quelque autre découverte avantageuse. La première chose que nous fîmes en arrivant fut de donner au roi ou chef de cette île des miroirs, du corail, et quelques autres quincailleries. Il les accepta, mais avec une espèce d'indifférence et de dédain qui ne présagea rien de bon. Il est vrai qu'en échange il fit d'abord chercher des noix de coco, accommodées de différentes façons, une partie servant à boire, et l'autre à manger.

Ce chef était distingué des autres insulaires par quelques ornemens consistant en nacre de perle,

qu'il portait autour du corps et des bras, de la valeur d'environ six cents florins de Hollande. Les femmes admirèrent beaucoup notre teint blanc, nous regardant et nous touchant, et nous faisant mille caresses. Mais elles étaient perfides : elles ne nous cajolèrent tant qu'afin de nous endormir et de nous tromper plus sûrement, de sorte que si ces insulaires eussent pris autant de précaution en exécutant leurs mauvais desseins, nous eussions tous perdu la vie. Voici ce qui arriva.

Aussitôt que nous eûmes rempli d'herbes une vingtaine de sacs, nous avançâmes plus avant dans le pays en montant sur des rochers escarpés et qui bordaient une vallée profonde. Les insulaires nous précédèrent, et nous les suivîmes sans avoir de soupçons. Mais lorsqu'ils virent que nous avions donné dans le piége, ils nous quittèrent brusquement. Nous en vîmes alors en même temps quelques milliers qui sortirent des creux des montagnes, et nous comprîmes qu'ils avaient donné l'alarme pour nous accabler. Nous fîmes cependant bonne contenance, et nous eussions bien souhaité d'en venir aux mains dans une plaine, où il nous eût été facile de leur tenir tête. Leur chef, jugeant qu'il était temps de nous attaquer, nous fit signe avec son bâton de ne pas avancer. Mais, au lieu d'y déférer, nous continuâmes toujours notre chemin. Là-dessus il donna le signal, et une grêle de

pierres vint fondre sur nous, sans cependant nous faire grand mal. Nous leur répondîmes avec notre mousqueterie, qui leur tua beaucoup de monde, et à la première décharge nous vîmes tomber leur chef. Ils ne prirent pas pour cela la fuite, mais continuèrent avec plus de fureur à nous jeter des pierres; de sorte que nous fûmes presque tous blessés et hors d'état de nous défendre plus longtemps.

Nous nous retirâmes donc, pour nous mettre à couvert des pierres, derrière un rocher, d'où nous tirâmes sur eux avec tant de succès, qu'un grand nombre mordit la poussière. L'opiniâtreté de ces sauvages était cependant si grande, qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer, et nous fûmes obligés de nous éloigner sans avoir pu éviter une nouvelle grêle de pierres qu'ils firent pleuvoir sur nous. Nous laissâmes quelques morts dans cette action, et peu d'entre les blessés en échappèrent: ce qui fit tant d'impression sur nos gens, que, dans la suite, toutes les fois qu'il s'agissait d'entrer dans quelque île, personne ne voulait s'y hasarder.

Le terroir de cette île est très productif. Il y avait une grande quantité d'arbres, principalement des palmiers, des cocos et du bois de fer. Ses habitans étaient fort adroits, d'une taille médiocre, forts et robustes, vifs et bien faits; leurs cheveux

étaient longs, noirs et luisans, engraissés d'huile de coco, ainsi que c'est la coutume chez plusieurs nations indiennes. Ils avaient tous le corps peint comme ceux de l'île de Pâques. Les hommes se couvraient le milieu du corps d'un rets qui leur passait entre les cuisses; mais les femmes étaient entièrement couvertes d'une étoffe aussi douce au toucher que la soie. Elles portaient aussi en marque d'ornement des nacres de perle autour du corps et des bras. Nous la nommâmes *Récréation*, à cause des herbes salutaires que nous y trouvâmes pour nos malades. Elle est à 16 deg. lat. et 220 degrés long. du méridien de l'île de Fer.

Ici les Hollandais hésitèrent s'ils iraient aux îles Salomon, aux terres de Quiros vers le sud ou vers la Nouvelle-Guinée. Le désir de se rapprocher du pays connu des Célèbes les détermina pour le dernier parti, et fit abandonner une plus ample recherche des îles de Quiros et de Salomon, au grand regret de l'auteur de cette relation.

En suivant notre route, continue le narrateur, nous découvrîmes, trois jours après, trois îles à la fois sous le 12e deg. lat. : elles paraissaient très agréables à la vue; en effet, en y approchant nous les trouvâmes garnies de beaux arbres fruitiers, de toutes sortes d'herbes, de légumes et de plantes. Les habitans venaient au-devant de nos vaisseaux, et nous offraient toutes sortes de poissons,

des noix de coco, des pisans et d'autres fruits excellens. On les accepta, et on leur donna en échange quelques brimborions et de la quincaillerie. Il fallait que ces îles fussent bien peuplées, puisqu'à notre arrivée le rivage était rempli de plusieurs milliers d'hommes et de femmes.

La plupart de ceux-là portaient des arcs avec des flèches. Nous vîmes parmi eux un homme respectable et distingué par son extérieur, et nous jugeâmes par les honneurs qu'on lui rendit qu'il devait être leur chef. Il se mit dans un canot, étant accompagné d'une femme jeune et blanche, qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres nacelles les entouraient avec beaucoup d'empressement et leur servaient de gardes. Tous ceux qui habitent ces îles sont blancs, et ne diffèrent à cet égard de nous autres Européens qu'en ce que quelques-uns d'entre eux ont la peau brûlée par l'ardeur du soleil. Ils paraissaient bonnes gens, assez vifs et gais dans leur conversation, doux et humains les uns envers les autres, et dans leurs manières on ne pouvait rien apercevoir de sauvage. Ils n'avaient pas non plus le corps peint, comme ceux des îles que nous avions découvertes auparavant. Ils étaient vêtus depuis la ceinture jusqu'aux talons de franges et d'une espèce d'étoffe de soie artistement tissue. Ils avaient la tête couverte d'un chapeau pareil, très fin et fort large, pour se garantir de l'ardeur

du soleil. Autour du cou ils portaient des colliers de toutes sortes de fleurs odoriférantes.

Les îles présentaient de toutes parts des objets fort rians. Elles étaient entrecoupées de montagnes et de vallées très agréables. Quelques-unes avaient dix, quatorze, jusqu'à vingt milles de circuit. Nous les appelâmes les îles de *Bauman*, nom que portait le capitaine du vaisseau *le Tienhoven*, qui les avait vues le premier. Il parut que chaque famille s'y gouvernait à part. Les contrées étaient, autant qu'on pouvait voir, séparées les unes des autres, de la même manière que nous l'avons remarqué dans l'île de Pâques. Il faut avouer que c'était la nation la plus humanisée et la plus honnête que nous ayons vue dans les îles de la mer du Sud. Charmés de notre arrivée, ils nous reçurent comme des dieux, et témoignèrent de grands regrets lorsque nous nous préparâmes à partir. Toutes les côtes de ces îles sont de bon ancrage; on y mouille sur quinze, jusqu'à vingt brasses d'eau.

Continuant à naviguer au nord-ouest, nous vîmes deux autres îles que nous prîmes pour l'île des Cocos et l'île des Traîtres de Schouten, sans pouvoir cependant rien en dire de positif, parce que nous en étions trop éloignés. L'île des Cocos est fort élevée et peut avoir huit lieues de circuit. L'autre paraît basse, d'un terrain rougeâtre, sans arbres, et s'étendant sous le 11e parallèle. Peu

après on découvrit encore deux îles extrêmement grandes : nous appelâmes l'une *Tienhoven*, et l'autre *Groningue*. Quelques-uns même jugèrent que cette dernière était un vrai continent. L'île Tienhoven paraissait de loin très riante, avait une belle verdure et de beaux arbres. Son élévation était médiocre, nous la côtoyâmes pendant une journée entière sans en voir l'extrémité.

Notre équipage se trouvait réduit au dernier excès de misère par les maladies et par la corruption des vivres, lorsque enfin nous aperçûmes les côtes de la Nouvelle-Bretagne de Dampier. Les sommets des montagnes se perdent dans les nuages; mais les bords de la mer forment une vue des plus agréables, étant ornés de beaux arbres et tapissés d'une verdure riante. Plusieurs d'entre nous se mirent dans une chaloupe, et tentèrent d'y aborder pour chercher de l'eau douce et d'autres rafraîchissemens qui nous manquaient.

Les habitans, apercevant notre dessein, vinrent au-devant de nous pour nous observer de près; ils firent plusieurs contorsions qui marquaient le désespoir où ils étaient de nous voir si près d'eux. Ils se battaient de leurs mains et s'arrachaient les cheveux; ensuite, prenant leurs armes, ils décochèrent sur nous des flèches, nous jetèrent des javelots, et lancèrent enfin sur nous une grêle de pierres. Aucun de nous cependant n'en fut blessé. Nous ne

manquâmes pas de leur répondre par notre mousqueterie, ce qui leur donna tant de frayeur, que plusieurs d'entre eux se précipitèrent dans l'eau et gagnèrent la terre à la nage. Ceux qui étaient restés dans leurs canots furent enfin obligés d'en faire autant, parce que, dans la confusion où ils étaient, ils ne pouvaient d'abord retrouver les endroits par où il fallait passer pour prendre terre, et que leurs canots, à cause du peu de profondeur de l'eau, s'arrêtaient tout à coup. La même difficulté, à laquelle se joignit un ouragan qui pensa faire périr la chaloupe, nous empêcha de les poursuivre.

Cependant nous parvînmes, comme par miracle, à prendre terre à l'entrée de la nuit. A la lueur du feu que nous allumâmes nous découvrîmes quelques cabanes : en y approchant nous n'y trouvâmes que des rets travaillés fort artistement. Nous vîmes aussi plusieurs arbres qui portaient des cocos; mais comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre des haches, nous ne pûmes en profiter. Quelque temps après nous entendîmes un grand bruit : les habitans, craignant notre arrivée, avaient quitté leurs cabanes et s'étaient retirés dans les bois, où ils firent des hurlemens et des cris terribles. Le pays est fort beau, et paraît très fertile; il est montagneux, rempli de quantité d'arbres.

Les habitans sont d'une couleur jaunâtre, à peu

près comme ceux qui sont nés d'un père blanc et d'une mère noire; ils ont la taille assez grande, mais mince; leurs cheveux sont noirs et leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils sont extrêmement vifs et dégagés, manient leurs armes avec beaucoup d'adresse. Le pays paraît exquis, rempli de minéraux et d'autres précieux trésors; les montagnes sont hautes et le terroir fertile. D'ailleurs il est situé sous la zone torride, et l'on remarque que les pays de ce climat produisent ordinairement des épiceries, de l'or, de l'argent et des pierreries.

Les Hollandais, obligés de s'éloigner de là, firent le tour de la Nouvelle-Bretagne par le nord-ouest, et, courant à la vue de la Nouvelle-Guinée en suivant la même direction, vinrent enfin jeter l'ancre à 2 degrés au sud de la ligne, dans les îles de *Moa* et d'*Arimoa*, autrefois ainsi nommées par Schouten, près de celle qui porte le nom de *Schouten* lui-même; ce sont les mêmes que Dampier appelle *Iles Brûlantes*.

Les habitans, continue la relation, vinrent audevant de nous dans une infinité de petits canots; ils étaient tous armés d'arcs et de flèches, les femmes, les enfans aussi bien que les hommes. Nous leur montrâmes d'abord des miroirs, du corail, des couteaux, etc., pour avoir en échange des fruits, comme des noix de coco, des figues d'Inde, des racines et des herbes. Ils prirent nos présens avec

plaisir, et plusieurs d'entre eux allant grimper sur les cocotiers avec une légèreté incroyable, nous en rapportèrent des noix de même que des figues, en nous accompagnant jusqu'à nos vaisseaux sans témoigner la moindre crainte. Nous leur montrâmes plusieurs sortes de marchandises pour savoir si quelques-unes leur plaisaient, afin de les troquer contre des vivres et des rafraîchissemens. Ils ne prirent rien du tout, et s'en retournèrent chez eux.

Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, nous apportant des figues, des noix de coco, des racines et toutes sortes d'herbes. Nous trouvâmes quelques racines extrêmement amères, mais qui sont très saines. Ils nous amenèrent aussi trois chiens, parce que la veille nous leur avions expliqué par des signes que nous souhaitions avoir quelques cochons, de sorte qu'ils s'étaient imaginé que nous voulions des chiens. Les insulaires nous prièrent instamment d'aller avec eux à terre, mais nous n'osions nous y fier : nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque, et quelques honnêtetés qu'ils pussent nous faire, il n'était pas difficile de s'apercevoir à leur physionomie que c'était une nation perfide.

L'île d'Arimoa était extrêmement peuplée. Nous remarquâmes que quelques-uns de ses habitans, lorsqu'ils se mirent dans un canot, portèrent cha-

cun un bâton, au bout duquel était attaché une espèce de drapeau blanc, apparemment en signe de paix et de trève à l'égard de leurs ennemis, qui, selon toutes les apparences, étaient ceux de l'île Moa, puisqu'ils n'osèrent jamais y aller, mais la passèrent toujours. Cette découverte, jointe au petit nombre d'habitans de cette dernière île, nous inspira le dessein d'y entrer, et d'en enlever tout ce que nous pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet, nous nous portâmes sur le rivage en plusieurs endroits, après être convenus qu'une partie de l'équipage entrerait plus avant pour s'emparer de ce dont nous avions besoin, et qu'au premier signal nous nous rejoindrions. Tout cela fut exécuté assez heureusement : nos gens commencèrent à abattre des cocotiers, parce qu'ils ne pouvaient y monter pour en avoir les fruits. Les habitans, cachés dans les buissons, s'apercevant du ravage qu'on allait faire, firent pleuvoir sur nous une grêle de flèches, sans cependant nous faire le moindre mal. Nous tirâmes aussi sur eux et en couchâmes quelques-uns par terre. Les autres se sauvèrent ensuite sur leurs canots, et poussèrent des hurlemens lugubres, implorant le secours de leurs compatriotes, mais inutilement.

Les dispositions que nous avions faites étaient telles, que ces sauvages ne pouvaient guère nous attaquer sans s'exposer beaucoup; d'ailleurs la mort

de quelques-uns de leurs camarades les avait tellement saisis de frayeur qu'ils n'osaient pas trop approcher. Ainsi nous eûmes le temps de cueillir jusqu'à huit cents noix de coco; avec ce butin nous allâmes nous mettre dans nos chaloupes et rejoindre ensuite nos vaisseaux. Pendant qu'on était occupé à lever l'ancre, nous vîmes ces insulaires venir en toute diligence vers nous avec plus de deux cents canots chargés de toutes sortes de vivres, pour les troquer contre les marchandises que nous leur avions montrées auparavant. Ils crurent sans doute détourner par cette démarche une seconde descente. Nous les reçûmes bien, mais nous ne laissâmes entrer dans nos vaisseaux que quelques-uns d'entre eux, de peur d'être accablés par le grand nombre. Nous fîmes même feu sur ceux qui approchaient trop de nous; et toutes les fois qu'on tirait un coup, ils se baissaient tous et faisaient ensuite de grands éclats de rire. Enfin, après avoir tout réglé à l'amiable avec ces sauvages, nous partîmes. Nous naviguâmes dans une mer remplie d'un grand nombre d'îles; nous les appelâmes pour cette raison *les Mille Iles*.

Les habitans en sont tout-à-fait noirs, fort velus, courts, ramassés, mais imprudens, sauvages et d'un air méchant et traître. Ils marchaient tous nus, hommes, femmes et enfans; il avaient pour tout ornement une espèce de ceinture large de deux

doigts, où l'on voyait entrelacées des dents de cochon; ils en portaient autour du corps, des bras et des jambes. Ils se couvraient la tête d'un chapeau de paille orné de plumage de l'oiseau de paradis.

Celles de ces îles qui sont situées vers la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée sont encore appelées *îles de Popées*. Toutes les fois que les habitans des îles viennent à Ternate, à Banda, à Amboine et aux autres Moluques pour y trafiquer de leurs marchandises, telles que cochon salé, ambre, poudre d'or, etc., ils y apportent aussi des oiseaux de paradis, mais ils les vendent toujours morts, disant qu'on les trouve ainsi, le bec fiché en terre, et qu'ils ne peuvent découvrir d'où ils viennent. Ils ajoutent qu'ils ignorent aussi où ils nichent : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit toujours cet oiseau célèbre au haut de l'air; il est extrêmement léger, consistant presque tout en plumes : celles de la tête ressemblent à de l'or pur; celles de sa gorge aux plumes d'un canard, et celles de sa queue et de ses ailes à un panache; il est, au reste, par le bec et le corps, analogue à l'hirondelle, hormis qu'il est plus grand. Ceux qui en font trafic veulent donner à croire aux étrangers qu'il n'a point de pieds, et que quand il lui prend envie de dormir, il se pend par ses plumes aux rameaux d'un arbre; mais la vérité est que ces marchands les coupent afin de le rendre plus extraordinaire; en conséquence

de ce conte, ils ajoutent que le mâle a une cavité sur le dos où la femelle cache ses petits, qui y restent jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Pour donner de l'apparence à cette supercherie, on lui coupe les pieds si près du corps, que, dès que la chair commence à se sécher, la peau et les plumes se rejoignent si bien, qu'il est impossible d'y apercevoir la moindre cicatrice. On dit qu'il vole toujours et qu'il se nourrit de mouches qu'il prend en l'air. Le mâle est d'une couleur plus vive que la femelle. Cet oiseau est autrement appelé *manucodiata*, c'est-à-dire, *oiseau de Dieu;* on envoie de ces oiseaux à Batavia, où on les vend ordinairement trois écus la pièce.

Les habitans des Mille Iles portent outre la ceinture, une autre marque d'ornement; ils se percent la colonne du nez, par où ils passent une baguette longue d'un doigt, et grosse comme un tuyau de pipe à tabac; avec cette parure, ils sont aussi fiers et aussi glorieux que le sont les guerriers européens qui se laissent croître la moustache. Cette nation est la plus méchante de toutes celles que nous ayons vues dans la mer du Sud. Pour ce qui regarde la Nouvelle-Guinée, c'est un pays extrêmement haut et chargé de toutes sortes d'arbres et de plantes. Nous fîmes le long de ces côtes un cours de quatre cents lieues; et je puis dire que pendant toute cette route je n'y ai pas vu un seul endroit stérile : c'est ce

qui me fait croire que ce pays doit renfermer bien des choses précieuses, comme des minéraux et des épiceries, parce qu'il est parallèle à ceux où l'on trouve ces richesses. Schouten et autres voyageurs avaient conçu une haute idée de ce pays, mais on ne saurait y entrer ou s'y établir avec peu de monde, les habitans y étant toujours bien armés.

Enfin le voyage des Hollandais dans ces parages se termina en doublant le cap Mabo, rentrant dans l'archipel des Moluques, et abordant à Batavia, où ils ne furent pas plus tôt arrivés que leurs compatriotes, les Hollandais de la compagnie des Indes orientales, firent arrêter prisonnier l'amiral Roggewin avec tous ses officiers et son équipage, saisir ses vaisseaux, confisquer leurs charges et vendre à l'encan tous leurs effets. La compagnie d'orient prétendit qu'ayant le privilége exclusif de commercer dans ces mers, celle d'occident n'avait aucun droit d'y naviguer sous quelque prétexte que ce fût : ce qui occasiona bientôt après en Hollande un grand procès que perdirent ceux de Batavia, ayant été condamnés par les états généraux à dédommager la compagnie d'occident, et à payer à l'amiral Roggewin tout ce qu'ils avaient confisqué sur lui. Cet amiral, renvoyé en Europe avec son équipage sur les vaisseaux de la compagnie, avait pris terre au Texel, le 11 juillet 1723, six cent quatre-vingt-dix jours après son départ du même lieu.

ANSON.

(1741.)

La dernière guerre allumée entre l'Espagne et l'Angleterre donna lieu à cette fameuse expédition de l'amiral Anson, où les Anglais firent, avec des frais immenses, beaucoup de mal aux Espagnols de la mer du Sud, sans aucun profit pour la Grande-Bretagne.

Deux projets avaient été conçus par le gouvernement anglais : selon le premier, l'amiral devait attaquer les îles Philippines, tandis qu'une autre flotte de même force tournerait le cap Horn et irait retrouver celle d'Anson à Manille; d'après le second, il ne devait y avoir qu'une seule flotte, composée de cinq vaisseaux de guerre et de trois autres bâtimens : c'est ce dernier parti que l'on adopta. Anson fut mis à la tête de cette flotte, et quitta les côtes d'Angleterre le 18 septembre 1740, pour aller à Sainte-Hélène, puis de Sainte-Hélène à Madère, où il eut avis du passage d'une escadre espagnole sous le commandement de Joseph Pizarre, escadre qui fut dispersée par le tempête, vers le cap Horn, et repoussée vers le Rio de la Plata, excepté un seul bâtiment qui parvint à gagner la côte du Chili.

Supprimant le long préambule que l'auteur de la relation a employé pour expliquer les contra-

riétés et les obstacles qu'éprouva l'amiral dans ses préparatifs, nous passerons directement à Madère, et laisserons parler le narrateur lui-même, Richard Walter, qui était chapelain sur le vaisseau amiral.

L'île de Madère, dit-il, que nous avions eu enfin le bonheur de gagner, est fameuse par ses excellens vins, que la Providence semble avoir destinés au soulagement des habitans de la zone torride. Elle est située dans un beau climat, à 32 degrés 27 minutes de latitude septentrionale; sa longitude occidentale, à compter de Londres, est entre 18 degrés 30 minutes et 19 degrés 30 minutes. Elle a une suite de montagnes qui courent est-ouest; la côte qui va en pente vers le midi est soigneusement cultivée, et abonde en vignobles : c'est de ce même côté que les marchands ont leurs maisons de campagne, qui aident à former une vue tout-à-fait agréable. Il n'y a dans toute l'île qu'une seule ville considérable, nommée Fonzal, située dans la partie méridionale, au fond d'une large baie : c'est le seul endroit de commerce, et le seul où une chaloupe puisse aborder. Fonzal, du côté de la mer, est défendue par un rempart élevé, garni de canon, sans compter une forteresse sur le Loo, qui est un rocher situé dans l'eau à une petite distance du rivage. La côte est couverte de grandes pierres, et la mer vient s'y briser avec impétuosité.

Nous restâmes environ une semaine dans cette île pour nous pourvoir de vin, d'eau et d'autres rafraîchissemens. Le 4 novembre Anson fixa une des îles du Cap-Vert pour le premier rendez-vous en cas de séparation; mais s'ils n'y trouvaient point le vaisseau amiral, ils devaient se rendre directement à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Notre escadre ayant achevé ce jour-là de prendre à bord tous ses rafraîchissemens, nous levâmes dans l'ancre l'après-midi, et perdîmes bientôt de vue l'île Madère.

En pleine mer, le chef de l'escadre fit attention que la saison était déjà fort avancée, et qu'en touchant aux îles du Cap-Vert nous nous trouverions exposés à de nouveaux retardemens; ainsi il jugea à propos de changer le lieu du rendez-vous, et de marquer l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, pour l'endroit où nos vaisseaux pourraient se retrouver en cas qu'ils vinssent à se séparer. En faisant route vers l'île Sainte-Catherine, nous remarquâmes que la direction des vents alisés différait considérablement de celle que nous avions cru leur trouver, quoique nos idées à cet égard fussent fondées sur le sentiment de tous les auteurs qui ont traité de ces vents, et sur l'expérience des navigateurs.

Le savant docteur Halley, dans son Traité des vents alisés qui règnent sur la mer d'Éthiopie et

sur l'océan Atlantique, dit que depuis le 28e degré jusqu'au 10e de latitude septentrionale, il règne généralement un vent frais du nord-est, qui du côté de l'Afrique va rarement plus à l'est que l'est-nord-est, ou plus au nord que le nord-nord-est. Mais du côté de l'Amérique, le vent est, suivant lui, tant soit peu plus oriental, quoique de ce côté-là même il saute fréquemment d'un ou de deux rumbs au nord. Il ajoute que, depuis le 10e degré jusqu'au 4e de latitude septentrionale, il règne des calmes et des travades, et que depuis le 4e degré de latitude septentrionale jusqu'au 30e degré de latitude méridionale, les vents soufflent presque toujours entre le sud et l'est. Nous comptions trouver tout ce qui vient d'être dit confirmé par l'expérience, mais nous éprouvâmes des différences considérables, tant à l'égard de la durée des vents que pour leur direction; car quoique le vent fût nord-est vers le 28e degré de latitude septentrionale, cependant depuis le 25e degré jusqu'au 18e de la même latitude, le vent ne passa pas une seule fois de l'est vers le nord, mais resta presque toujours vers le sud. Néanmoins, depuis le 18e degré jusqu'au 6e et 20 minutes de latitude septentrionale, le vent fut au nord de l'est, mais pas entièrement, ayant tourné pendant quelque temps à l'est-sud-est: de là jusqu'à environ la hauteur de 4 degrés 46 minutes de la même lati-

tude, le temps fut très variable; le vent venait tantôt du nord-est, se tournait ensuite au sud-est, et souvent il faisait calme plat, avec quelque peu de pluie et des éclairs. Le vent resta ensuite presque toujours variable entre le sud et l'est, jusqu'à 7 degrés 30 minutes de latitude méridionale, et se maintint après cela entre le nord et l'est, jusqu'à 15 degrés 13 minutes de la même latitude; puis fut est et sud-est jusqu'à 21 degrés 37 minutes. Mais après cela, même jusqu'à la latitude de 27 degrés 44 minutes, le vent ne souffla pas une seule fois entre le sud et l'est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du compas. Mais comme nous n'étions plus très loin des côtes du Brésil, cette proximité pourrait peut-être servir d'explication à la dernière des particularités que je viens d'indiquer. Quoi qu'il en soit, il m'a paru que le public serait bien aise de savoir que de pareilles exceptions ont quelquefois lieu par rapport aux règles générales.

Nous passâmes la ligne, avec un vent frais de sud-est, le vendredi 28 novembre, à quatre heures du matin, étant alors à 27 deg. 59 min. de long. occidentale de Londres. Le 2 décembre, au matin, nous aperçûmes un navire au nord-ouest de notre vaisseau, et fîmes le signal au *Gloucester* et au *Tryal* de le poursuivre. Une demi-heure après toute l'escadre força de voiles, et vers midi le com-

mandant ordonna par un signal au *Wager* qu'il eût à prendre à la toue la pinque *Anne*. Mais, ayant remarqué vers les sept heures du soir que le navire sur lequel nous chassions allait aussi vite que nous, et que *le Wager* se trouvait bien loin en arrière, nous fîmes moins de voiles, et donnâmes aux autres vaisseaux le signal de nous venir rejoindre. Deux jours après nous découvrîmes encore une voile, que nous reconnûmes ensuite pour la même que nous avions déjà poursuivie inutilement. Nous lui donnâmes la chasse tout le jour, et même avec avantage; mais la nuit survint avant que nous pussions l'atteindre: ainsi nous fûmes obligés de nous arrêter pour rassembler notre escadre dispersée. Nous étions d'autant plus piqués que ce vaisseau nous eût échappé, que nous craignions que ce ne fût une barque d'avis qu'on envoyait d'Espagne à Buenos-Ayres pour y porter la nouvelle de notre entreprise. Mais nous apprîmes dans la suite que nous nous étions trompés dans notre conjecture, et que c'était un paquebot de notre compagnie des Indes, destiné pour l'île Sainte-Hélène.

Le 10 décembre, étant, suivant notre estime, à 20 deg. lat. mérid., et à 36 deg. 30 min. long. occid. de Londres, *le Tryal* nous avertit par un coup de canon qu'il trouvait fond. Nous jetâmes la sonde à l'instant même, et trouvâmes soixante brasses d'eau, fond de sable mêlé de coquilles

brisées. *Le Tryal*, qui nous devançait, eut une fois trente-six brasses, qui allèrent ensuite en augmentant jusqu'à quatre-vingt-dix; après quoi il ne trouva plus de fond: ce qui nous arriva aussi quand nous sondâmes pour la seconde fois, quoique la ligne de notre sonde fût de cent-cinquante brasses. C'est là le banc qui est désigné dans la plupart des cartes par le nom d'*Abrollos*: il y a lieu de supposer que nous n'en avions passé que les bords. Peut-être vers le milieu est-il dangereux. Nous étions alors, suivant nos différentes estimes, de quatre-vingt-dix à soixante lieues à l'est de la côte du Brésil[1]. Le surlendemain nous hélâmes un brigantin portugais qui allait de Rio-Janeiro à la baie de tous les Saints. L'équipage nous dit que nous étions à trente-quatre lieues du cap Saint-Thomas, et à quarante lieues du cap Frio, qui nous restait à l'ouest-sud-ouest. D'après nos évaluations nous devions être à peu près à quatre-vingts lieues du cap Frio; et, quoique nous changeassions de route, en conséquence des informations du brigantin, et portassions davantage au sud, nous fûmes convaincus dans la suite, en arrivant à la côte, que le résultat de nos calculs avait été plus juste que le rapport des Portugais. Après avoir passé le 16e deg. lat. mérid., nous trouvâmes

[1] Les lieues dont il est parlé ici et dans le reste de l'ouvrage sont de 20 au degré.

un courant violent allant vers le sud. Ce courant suit la côte du Brésil, et s'étend même jusqu'au midi de la rivière de la Plata, faisant quelquefois jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures : nous trouvâmes même qu'il avait fait une fois au-delà de quarante milles durant ce même intervalle. Si ce courant, comme il y a lieu de le croire, est causé par le mouvement de l'eau qui, poussée et accumulée sur la côte du Brésil par le vent alisé qui vient de la mer d'Éthiopie, cherche à s'échapper, on peut naturellement supposer que la direction en est déterminée par le gisement de la côte. La même remarque serait peut-être applicable à tous les autres courans; car je doute qu'on puisse produire quelque exemple de courans considérables à une grande distance des terres.

L'impatience de voir terre commençait à nous prendre, tant pour le rétablissement de nos malades que pour la conservation de ceux d'entre nous qui se portaient bien encore. Quand nous partîmes de Sainte-Hélène nous étions en si bon état, que, durant tout le temps que nous mîmes à gagner Madère, nous ne perdîmes que deux hommes à bord du *Centurion* [1]. Mais entre Madère et Sainte-Catherine nous eûmes, non-seulement dans notre vaisseau, mais aussi dans tous les autres vaisseaux de l'escadre, beaucoup de malades, dont plusieurs

[1] Vaisseau amiral.

moururent; les autres se trouvaient hors d'état de manœuvrer, et quelques-uns d'entre eux sans espérance de rétablissement. Les maladies dont ils étaient attaqués sont communes dans ces climats chauds, et tous les vaisseaux qui passent la ligne les éprouvent plus ou moins : ce sont des fièvres chaudes, mal dont les premiers symptômes sont non-seulement terribles, mais dont les suites sont très souvent mortelles pour les convalescens. Enfin le 18 décembre, à sept heures du matin, nous découvrîmes la côte du Brésil.

Cette côte, qui paraît haute et montueuse, court entre l'ouest et l'ouest-sud-ouest. Quand nous commençâmes à en avoir la vue, nous en étions à une distance de dix-sept lieues. Vers midi nous aperçûmes, à la distance d'environ dix lieues, un pays plus bas s'étendant vers l'ouest-sud-ouest, que nous prîmes pour l'île Sainte-Catherine. Comme le vent fut au nord-nord-ouest cette après-midi et la matinée suivante, nous avançâmes très peu, et craignîmes de dériver sous le vent de cette île. Mais le lendemain, un peu avant midi, le vent se jeta au sud, et nous mit en état de passer entre la pointe septentrionale de l'île Sainte-Catherine et de l'île voisine d'Alvaredo. Nous eûmes le plomb à la main en approchant de terre, et trouvâmes que la profondeur allait en diminuant, savoir: depuis trente-six brasses jusqu'à douze, partout

fond de vase. Ce fut à cette dernière profondeur que nous laissâmes tomber l'ancre le 18 décembre, à cinq heures du soir, ayant au sud-sud-ouest, environ à la distance de trois milles, la pointe de l'île Sainte-Catherine qui regarde le nord-ouest, et l'île Alvaredo au nord-nord-est, à la distance de deux lieues. Nous trouvâmes que la marée allait du sud-sud-est au nord-nord-ouest à raison de deux nœuds par heure, le flux venant du sud. Nous remarquâmes de nos vaisseaux, à une distance assez considérable, devant nous, deux forts, qui semblaient destinés à empêcher des ennemis de passer entre l'île Sainte-Catherine et le continent. Nous ne fûmes pas long-temps non plus à nous apercevoir que notre escadre avait jeté l'alarme sur la côte; car nous vîmes les forts arborer des drapeaux, et entendîmes aussi plusieurs coups de canon, dont le but était apparemment de faire prendre les armes aux habitans.

Afin de dissiper cette frayeur, notre commandant envoya d'abord une chaloupe avec un officier à terre, pour saluer le gouverneur, et demander un pilote-côtier qui nous conduisit à la rade. Le gouverneur fit à l'officier une réponse obligeante et lui accorda sa demande. Le matin du 20 décembre nous levâmes l'ancre, et naviguâmes vers la côte. Environ à midi nous reçûmes à bord le pilote-côtier, qui, la même après-midi, nous fit

mouiller à cinq brasses et demie de profondeur, dans une baie du continent, large et commode, que les Français appellent *Bonport*. Depuis l'endroit où nous avions ancré en dernier lieu, jusqu'à celui-ci, nous eûmes partout fond de vase, avec une profondeur d'eau qui alla en diminuant d'une manière suivie jusqu'à cinq brasses, et ensuite en augmentant jusqu'à sept brasses : après quoi la sonde nous donna six et cinq brasses alternativement.

Le lendemain au matin, l'escadre remit à la voile, pour se placer au-delà des deux forts dont il a été question, et qui sont connus sous les noms de châteaux de Santa-Cruz et de San-Juan. Nous trouvâmes entre l'île et la terre-ferme quatre, cinq et six brasses d'eau sur un fond mou. En passant devant le château de Santa-Cruz, nous le saluâmes de onze coups, et il nous répondit du même nombre. A une heure après midi, l'escadre jeta l'ancre à cinq brasses et demie de profondeur; nous mouillâmes à Sainte-Catherine le 21 décembre, tous nos vaisseaux ayant, comme il a été dit, beaucoup de malades à bord, et grand besoin de rafraîchissement.

Notre premier soin fut d'envoyer nos malades à terre. Chaque vaisseau eut ordre, de la part du commandant, de faire dresser deux tentes, l'une pour les malades, et l'autre pour le chirurgien et ses assistans. Nous envoyâmes du *Centurion* envi-

ron quatre-vingts malades, les autres vaisseaux n'en ayant pas moins à proportion de leur monde. Aussitôt que nous eûmes rempli ce devoir essentiel, nous fîmes gratter nos ponts et bien nettoyer notre navire, ensuite nous le parfumâmes, et jetâmes force vinaigre entre les ponts. La chose était absolument nécessaire pour chasser la mauvaise odeur dont notre bord était infecté, et y détruire la vermine : car, par la quantité de notre monde et la chaleur du climat, ces deux incommodités étaient devenues insupportables.

Nous nous occupâmes ensuite à pourvoir notre escadre de bois et d'eau, à calfater nos vaisseaux, à raccommoder nos agrès, et à mettre nos mâts en état de résister aux tempêtes que nous aurions probablement à essuyer en voulant doubler le cap Horn dans une saison aussi avancée. Mais avant d'aller plus loin, on ne trouvera pas mauvais, j'espère, que je dise ici un mot de l'état présent de l'île Sainte-Catherine et de la côte voisine.

L'île Sainte-Catherine n'a de largeur, au rapport de ses habitans, que deux lieues, mais environ neuf lieues de longueur. Elle est à 49 degrés 45 minutes de longitude occidentale de Londres, et s'étend depuis le 47ᵉ degré 35 minutes jusqu'au 28ᵉ degré de longitude méridionale. Quoique les terres en soient assez hautes, on a cependant de la peine à la découvrir à la distance de dix lieues,

parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le continent du Brésil, dont les montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche on la distingue sans peine, par le moyen de plusieurs petites îles entre lesquelles elle est située, et qui s'étendent à l'est. La meilleure entrée du port est entre la pointe de l'île d'Alvarède, où les vaisseaux peuvent avancer hardiment avec le seul secours de la sonde. L'entrée du port, du côté du nord, a de largeur environ cinq milles, et est à la distance de huit milles de l'île Saint-Antoine, la direction depuis cette entrée jusqu'à cette île étant sud-sud-ouest demi-quart à l'ouest vers le milieu de l'île. Le port est resserré par deux pointes qui ne laissent qu'un canal d'un quart de mille. Pour défendre ce passage, on avait commencé à construire une batterie sur la pointe du côté de l'île. Mais cet ouvrage paraît assez inutile, puisque le canal n'a que deux brasses de profondeur, et par conséquent n'est navigable que pour des barques et des chaloupes, dont un ennemi ne pourrait guère faire usage pour une attaque. D'ailleurs le passage ordinaire au nord de l'île est si large et si sûr, qu'une escadre peut toujours entrer malgré leurs forts, quand le vent vient de la mer. Le premier de ces forts, nommé le Saint-Jean, est bâti sur une pointe de Sainte-Catherine, du côté de l'île aux Perroquets; le se-

cond, en forme de demi-lune, est sur l'île Saint-Antoine; et le troisième, qui paraît le plus considérable, et qui a l'air d'une forteresse régulière, est sur une île voisine du continent, dans laquelle le gouverneur fait sa résidence.

Le terroir de Sainte-Catherine est très fertile et produit presque de lui-même plusieurs sortes de fruits. Ils est couvert d'une forêt d'arbres toujours verts, qui, par la fertilité du sol, sont tellement entremêlés de ronces, d'épines et d'arbrisseaux, que le tout ensemble compose un fourré qu'il n'est pas possible de traverser, à moins qu'on ne suive quelques sentiers que les habitans ont pratiqués pour leur commodité. Ces sentiers, et quelques terres situées le long du rivage du côté du continent, qu'on a défrichées pour en faire des plantations, sont les seuls endroits de l'île qui ne soient pas couverts d'arbres. Les bois rendent dans cette île une odeur délicieuse, par la grande quantité d'arbres et d'arbustes aromatiques qui s'y trouvent. Les fruits et les plantes de tous les autres pays croissent ici presque sans culture et en grande quantité : de sorte qu'on n'y manque pas d'ananas, de pêches, de raisins, d'oranges, de limons, de citrons, de melons, d'abricots ni de bananes. Outre cela, on a ici en abondance deux autres productions d'un grand usage pour les vaisseaux, savoir, des ognons et des patates. Les autres vivres

ne sont, en général, ni si bons ni en si grande abondance. On y trouve quelques chétifs bœufs, qui ressemblent à des buffles; mais la chair en est mollasse et désagréable au goût : ce qui vient apparemment des calebasses sauvages qui leur servent de nourriture. On y trouve aussi quantité de faisans, qui ne sont pas à beaucoup près d'un goût aussi délicat que ceux qu'on a en Angleterre. On voit outre cela en cette île beaucoup de singes et de perroquets; le port fournit différentes sortes de poissons qui sont exquis et faciles à prendre, car on y trouve un grand nombre de petites anses sablonneuses très propres à tirer la seine.

L'eau, tant dans l'île que dans la terre-ferme située vis-à-vis, est excellente et se conserve bien sur mer. Après avoir été un jour ou deux en barque, elle commence à travailler avec une puanteur insupportable, et se couvre d'abord d'une écume verdâtre; mais, peu de jours après, cette écume va au fond, et l'eau devient parfaitement douce et claire comme du cristal. Les Français qui, durant leur commerce dans la mer du Sud, pendant le règne de la reine Anne, mirent cet endroit en réputation, se pourvoyaient ordinairement d'eau et de bois dans Bonport, du côté du continent, et y ancraient en toute sûreté, sur six brasses d'eau. L'endroit est certainement excellent pour des vaisseaux qui n'ont pas intention de faire un long séjour.

Tels sont les avantages que cette île peut procurer, mais qui ne laissent pas d'être accompagnés de plusieurs incommodités, dont une partie doit être attribuée au climat; car on peut aisément s'imaginer que les bois et les montagnes, dont le port est environné, empêchent le mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs qui s'élèvent d'un sol fort gras et d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espèce sont cause que le pays se trouve couvert, toute la nuit et une partie considérable de la matinée, d'un épais brouillard qui ne se dissipe que quand le soleil a assez de force pour cela, ou qu'un vent de mer le chasse. C'est ce qui rend l'endroit étouffé, humide et par cela même malsain : aussi nos équipages y furent-il attaqués de fièvres et de dyssentérie.

Une autre incommodité que je ne dois pas oublier, est que nous fûmes tourmentés tout le long du jour par une quantité prodigieuse de moustiques, dont la piqûre est beaucoup plus venimeuse que celle des cousins que nous avons en Angleterre. Quand ces moustiques se sont retirés vers le coucher du soleil, ils sont remplacés par un nombre infini de petites mouches; quoique presque invisibles à l'œil, elles sont pourtant très incommodes par leur bourdonnement et leurs piqûres; celles-ci causent des tumeurs qui sont bientôt suivies d'une démangeaison désagréable et analogue à

celle qui est causée par la morsure de nos moucherons.

Tout ce que cette île a d'intéressant pour nous, c'est qu'elle peut servir de lieu de relâche, et de rafraîchissement à ceux de nos vaisseaux qui veulent se rendre dans la mer du Sud.

Dès que nous fûmes arrivés à Sainte-Catherine, nous nous occupâmes à porter nos malades à terre, à nous pourvoir d'eau et de bois, à nettoyer nos vaisseaux et à mettre en bon état nos mâts et nos agrès, comme il a été dit précédemment. M. Anson ordonna en même temps qu'on fournît aux équipages des vaisseaux de la viande fraîche, et qu'on leur donnât à l'égard de tous les vivres ration complète. En conséquence de ces ordres, nous recevions chaque jour à bord autant de bœuf frais qu'il en fallait pour notre consommation journalière, et ce qui manquait pour compléter nos rations nous était fourni par la pinque *Anne*, afin de garder pour l'avenir les provisions qui étaient à bord de l'escadre. La saison de l'année devenant de jour en jour moins favorable pour doubler le cap Horn, M. Anson souhaitait de remettre en mer le plus tôt qu'il serait possible.

En partant de Sainte-Catherine, nous quittâmes le dernier port ami où nous nous étions proposé de toucher, et il ne nous restait plus pour relâcher que des côtes ennemies, ou du moins désertes, et

qui ne pouvaient nous offrir aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le sud, nous allions vers des climats plus tempêtueux qu'aucun de ceux que nous avions passés, et le danger d'être dispersés, ou d'être exposés à de plus grands périls encore, exigeait de grandes précautions : aussi M. Anson, ayant fait réflexion, quand il régla les divers rendez-vous de l'escadre, qu'il pourrait bien arriver que, par quelque accident, son vaisseau fût mis hors d'état de doubler le cap Horn, ou qu'il vînt à se perdre, donna les ordres nécessaires pour que, même en ce cas, on n'abandonnât pas le projet de l'expédition. Les instructions que les capitaines reçurent la veille de notre départ de Sainte-Catherine portaient qu'en cas de séparation dont il leur était commandé de se garder autant que possible, le premier rendez-vous serait la baie ou le port Saint-Julien. Ils devaient charger autant de sel qu'ils pourraient, tant pour leur propre usage que pour celui du reste de l'escadre, et, après y avoir attendu dix jours, s'ils n'étaient pas joints par le chef d'escadre, ils devaient continuer la route par le détroit de Le Maire, doubler le cap Horn et passer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous était fixé à l'île de Nostra Senora del Socoro, à 47 degrés de lat. méridionale, et à 71 degrés 12 min. de longitude occidentale du cap Lizard. Ils devaient croiser dans cet endroit, en laissant cette île à l'est-

nord-est à la distance de cinq à douze lieues, aussi long-temps que le permettraient leurs provisions de bois et d'eau ménagées avec la plus grande économie. Quand ces provisions viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans cet endroit et y chercher quelque ancrage, et, s'ils n'en trouvaient point, et que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devaient gagner, le plus tôt qu'ils pourraient, l'île de Juan Fernandez, à 35 deg. 57 minutes de latitude méridionale. Après avoir fait du bois et de l'eau dans cette île, et y être restés à croiser au large de l'ancrage pendant cinquante-six jours, s'ils n'avaient pas de nouvelles du chef d'escadre, ils pouvaient hardiment conclure que quelque accident lui était arrivé, et reconnaître pour leur commandant le premier officier en rang qui se trouverait entre eux, dont le devoir serait de faire tout le mal possible à l'ennemi par mer et par terre. Pour cet effet, ce commandant avait ordre de rester dans ces mers autant que dureraient ses provisions et celles qu'il pourrait prendre sur l'ennemi, ne s'en réservant que la quantité suffisante pour conduire ses vaisseaux dans la rivière Tigris, près de Canton, sur la côte de la Chine, d'où, après s'être pourvu de nouvelles provisions, il regagnerait l'Angleterre le plus vite qu'il pourrait. Et comme il fut trouvé impossible de décharger encore la pinque *Anna*, le chef d'escadre donna

au maître de ce vaisseau le même rendez-vous et les mêmes ordres.

Ces dispositions faites, l'escadre fit voile de Sainte-Catherine, le dimanche 18 janvier, comme nous l'avons dit. Le lendemain nous eûmes des rafales, accompagnées de pluies, d'éclairs et de tonnerres, mais le beau temps revint bientôt avec de petites brises, et dura jusqu'au soir du vendredi, que le vent fraîchit; et, augmentant toute la nuit, le lendemain, à huit heures du matin, nous eûmes une violente tempête, avec un brouillard si épais qu'il était impossible de voir à deux longueurs du vaisseau, de sorte que nous perdîmes le reste de l'escadre de vue.

Sur ces entrefaites, le signal fut donné par le canon pour venir au vent sur babord, le vent étant alors plein est. Pour nous, nous amenâmes d'abord nos huniers, carguâmes la grande voile, et restâmes à la cape avec la voile d'artimon jusqu'à midi, que le brouillard se dissipa et nous laissa voir tous les vaisseaux de l'escadre excepté *la Perle*, qui ne nous rejoignit qu'un mois après. Le *Tryal-Sloop* nous restait fort au-dessous du vent; il avait perdu son grand mât dans la tempête, ayant été obligé de couper tout ce qui le retenait à cause des coups qu'il donnait contre le vaisseau. Nous dérivâmes à son secours avec toute l'escadre, et le *Gloucester* eut ordre de le prendre à la toue; car

le gros temps ne finit tout-à-fait que le jour suivant, et il nous resta même encore après une grosse mer qui venait de l'est.

Après cet accident nous continuâmes notre cours vers le sud sans grande interruption, et nous trouvâmes les mêmes courans que nous avions remarqués avant notre arrivée à Sainte-Catherine, c'est-à-dire que nous étions toujours vingt milles par jour plus avancés que ne portait notre estime. La même erreur continua avec peu de variation jusqu'à ce que nous eussions passé la latitude de la rivière de la Plata, et alors même nous observâmes que ces courans duraient encore.

Dès que nous eûmes passé la latitude de la rivière de la Plata, nous trouvâmes fond tout le long de la côte des Patagons, à 36 degrés 52 minutes de latit. méridionale. Nous trouvâmes soixante brasses d'eau, fond de sable fin, noir et gris; de là, à 39 degrés 55 minutes, nous eûmes depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts brasses, même fond que le précédent. En nous éloignant de la côte nous trouvâmes différens fonds.

Bientôt nous eûmes la vue du cap Blanc, qui est à 46 degrés 52 minutes de latitude, et à 66 degrés 43 minutes de long. occidentale de Londres. C'est la terre la plus remarquable de cette côte. De là, faisant cours vers le sud un peu à l'est, environ trente lieues, la profondeur augmenta jus-

qu'à cinquante brasses, toujours même fond. Alors nous approchâmes davantage de la côte, faisant cours sud-ouest un peu vers l'ouest, et nous trouvâmes partout fond de sable, jusqu'à ce que nous n'eûmes plus que trente brasses. En cet endroit nous revîmes la terre à environ huit lieues de distance, et nous étions à 48 degrés 31 minutes de latitude. Nous découvrîmes cette terre le 17 février, et, à cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre et eûmes même fond que le précédent, à la latitude de 41 degrés 58 minutes. Le pays qui nous restait au sud courait sud-sud-ouest; celui que nous avions au nord, nord demi-quart à l'est; une petite île nord-ouest, et le mondrain le plus occidental, ouest-sud-ouest. Nous trouvâmes que la marée portait en cet endroit au sud, un peu vers l'ouest: nous en partîmes le lendemain à cinq heures du matin.

A six heures du soir nous jetâmes l'ancre dans la baie de Saint-Julien, à dix-neuf brasses, fond vasard mêlé de sable. Le pays le plus au nord que nous avions en vue courait nord un peu vers l'est; celui qui était au sud courait sud demi-quart à l'est, et le haut mondrain que le chevalier Narborough a nommé le *Wood's Mount*, à l'ouest-sud-ouest. Peu après le canot revint à bord, après avoir découvert le port que nous ne pouvions voir d'où nous étions, la pointe du nord couvrant celle du sud.

Comme la baie de Saint-Julien est un rendez-

vous convenable aux vaisseaux qui veulent aller vers les mers du sud, et que la côte des Patagons, depuis la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, gît parallèlement au cours de cette navigation, je crois qu'une description de cette côte et de cette baie ne pourra qu'être agréable aux lecteurs et utile à ceux qui feront le même voyage.

On donne le nom de *terre des Patagons* à cette partie de l'Amérique méridionale, qui est au sud des établissemens des Espagnols, et qui s'étend depuis ces colonies jusqu'au détroit de Magellan. La partie orientale de ce pays est remarquable par une particularité qui ne se trouve dans aucune autre contrée de notre globe qui soit connue : c'est que, quoique tout le pays qui est au nord de la rivière de la Plata soit rempli de bois et d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au sud de cette rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêchers que les Espagnols ont plantés et fait multiplier dans le voisinage de Buenos-Ayres; de sorte qu'on ne trouve, dans toute cette côte de quatre cents lieues de longueur, et aussi avant dans les terres que les découvertes ont pu s'étendre, que quelques chétives broussailles.

Si ce pays manque de bois, en récompense il abonde en pâturages. Il ne paraît composé que de dunes, d'un terrain sec, léger et graveleux, entremêlé de grands espaces stériles et de touffes d'une

herbe forte et longue. Cette herbe nourrit une quantité prodigieuse de bétail; les Espagnols, qui se sont établis à Buenos-Ayres, ayant apporté des vaches et des taureaux d'Europe, ces animaux y ont tellement multiplié et ont si bien rempli le pays, que personne ne daigne se les approprier, et que les chasseurs les tuent par milliers seulement pour en avoir le cuir et le suif. La manière dont se fait cette chasse est très particulière et mérite d'être décrite. Les habitans de ce pays sont d'excellens cavaliers; l'arme dont ils se servent pour cette chasse est une espèce de lance dont le fer, au lieu d'être ajouté au bout du bois suivant la même direction comme dans les lances ordinaires, a son tranchant perpendiculaire au bois. Armés de cet instrument, les chasseurs environnent la bête, et celui qui peut lui saisir la croupe lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du premier coup; les chasseurs le laissent là et vont à la quête d'un autre. Quelquefois une seconde troupe suit les chasseurs pour écorcher les bêtes tuées; mais on dit que souvent les chasseurs aiment mieux laisser languir ces animaux jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'ils endurent font crever les vaisseaux lymphatiques et les rendent plus aisés à écorcher. Les prêtres se sont déclarés contre cette cruauté, et ont même été, si ma mémoire ne me trompe, jusqu'à excommunier ceux qui la pra-

tiquent; mais ils n'ont pu réussir à la déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de bêtes tous les ans pour en avoir le suif et le cuir, on a souvent besoin aussi d'en avoir en vie et sans blessures, tant pour l'agriculture que pour d'autres usages : dans ce cas, les chasseurs savent les prendre d'une manière singulière et avec une adresse incroyable. Ils se servent pour cet effet d'une espèce de lacs composé d'une sorte de courroie de cuir, de plusieurs brasses de longueur, terminée en nœud coulant[1]. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite ce lacs proprement levé, et dont le bout opposé au nœud coulant est attaché à la selle. Lorsqu'ils approchent à une certaine distance de la bête, ils lui jettent ce nœud, et manquent rarement d'en serrer les cornes. L'animal, qui se sent saisi, s'enfuit; mais le cavalier, qui est plus prompt que lui, le suit : de sorte que le lacs n'est jamais trop tendu. Cependant un autre chasseur jette son nœud de manière qu'il saisit une des jambes de derrière de l'animal, et dans l'instant que cela est fait, les deux chevaux, dressés à ce manége, tirent chacun de leur côté, et, tendant les deux lacs en sens contraire, par cette secousse renversent la bête, et s'arrêtent aussitôt, en sorte que les deux lacs restent toujours tendus. L'animal étant ainsi renversé

[1] C'est le *lasso* des Chaucos ou indigènes des Pampas, ces plaines qui s'étendent de Buenos-Ayres à Mendoça, au pied des Andes.

et hors d'état de faire aucune résistance, le chasseur met pied à terre, le lie comme il l'entend, et le mène où il lui plaît. Ils attrapent les chevaux de la même manière, et même, à ce qu'on dit, les tigres. Quelque difficile à croire que cela paraisse, il se trouve un assez bon nombre de gens dignes de foi qui l'attestent. A la vérité l'adresse des habitans de ce pays à jeter ce lacs à une grande distance, et à saisir un animal par où il leur plaît, est prodigieuse, et l'on serait tenté de révoquer en doute ce qu'on en dit, s'il y avait moins de témoins des faits, et s'ils étaient niés par un seul de ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos-Ayres.

J'ai déjà dit qu'on ne tue cette grande quantité de bêtes que pour en avoir le suif et le cuir; quelquefois cependant on en prend aussi la langue: tout le reste est abandonné à la pourriture, aux oiseaux carnassiers et aux autres animaux voraces. Le plus grand nombre de ces derniers sont des chiens sauvages : il y en a une incroyable quantité dans ces contrées. On les croit de race espagnole, descendus de chiens domestiques qui ne se sont pas souciés de regagner le logis, dans un pays où une grande quantité de charognes leur offraient toujours de quoi vivre. Il faut bien que cela soit ainsi, cet animal ne se trouvant pas originairement en Amérique. Ces chiens, dont on voit quelquefois des milliers ensemble, n'empêchent pas la multiplication du bé-

tail qu'ils n'osent attaquer; ils sont réduits à se contenter des charognes abandonnées par les chasseurs et de bêtes séparées de leur troupeau par quelque accident.

Outre le bétail nombreux qui remplit les vastes plaines situées au sud de Buenos-Ayres, ce pays nourrit encore une grande quantité de chevaux. Ils sont aussi originaires d'Espagne, et quoiqu'ils soient en général excellens, leur grand nombre les rend communs et à très bon marché. Les meilleurs ne coûtent qu'un écu, et cela dans un pays où l'argent est extrêmement bas et toutes les marchandises fort chères [1]. On ne sait pas au juste jusqu'où ce bétail et ces chevaux s'étendent du côté du midi; mais il y a lieu de croire qu'il y en a au moins quelques-uns qui errent jusqu'aux environs du détroit de Magellan, et sans doute qu'ils rempliront avec le temps toute cette vaste étendue de pays: ce qui sera d'une grande commodité pour les vaisseaux qui relâcheront sur cette côte; car les chevaux mêmes sont très bons à manger, et plusieurs Indiens en préfèrent la viande à celle de bœuf. Par malheur la côte orientale des Patagons semble jusqu'à présent manquer du principal rafraîchisse-

[1] Tout cela est encore vrai en 1833. Nous donnerons de nouveaux détails sur ces chevaux sauvages quand nous traiterons de l'Amérique méridionale, et particulièrement de la république Argentine.

ment qu'on cherche dans les voyages de long cours, qui est l'eau douce. La terre y paraît imprégnée de sel et de nitre; et les eaux courantes, aussi bien que les mares, n'y fournissent guère que de l'eau saumâtre. Cependant, comme on y en a quelquefois trouvé de bonne, quoiqu'en petite quantité, il n'est pas impossible que dans la suite, par une recherche plus exacte, on ne remédie à cet inconvénient.

Ce pays est encore peuplé de nombre de vigognes ou moutons du Pérou; mais cet animal est si défiant et si léger à la course, qu'il est difficile d'en attraper. On trouve aussi sur la côte orientale d'immenses troupeaux de veaux marins et une grande variété d'espèces d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les pinguins. Ils sont de la taille et à peu près de la figure d'une oie; mais au lieu d'ailes ils ont deux espèces de moignons, qui ne peuvent leur servir qu'à nager. Leur bec est étroit comme celui d'un albatros. Quand ils sont debout, ou qu'ils marchent, ils se tiennent le corps droit, et non en situation à peu près horizontale comme les autres oiseaux. Cette particularité, jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au chevalier Narborough l'idée bizarre de les comparer à des enfans qui se tiennent debout et qui portent des tabliers blancs.

Les habitans de cette côte orientale sont clairsemés, et les équipages des vaisseaux qui y ont relâché n'en ont jamais vu plus de deux ou trois à

la fois ; pour nous, nous n'en avons pas aperçu un seul pendant notre séjour au port Saint-Julien. Ils sont cependant en assez grand nombre vers Buenos-Ayres, et souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols; mais aussi, à cette hauteur, le climat est plus doux, le terrain plus varié, et les terres plus étendues; car le continent y a trois ou quatre cents lieues de largeur, au lieu qu'à la hauteur du port Saint-Julien, il n'en a guère plus de cent. Ce ne sont peut-être que des habitans de la côte occidentale ou des environs du détroit qui viennent quelquefois errer vers cette côte orientale. Comme les Indiens des environs de Buenos-Ayres sont en bien plus grand nombre que ceux qui habitent plus au sud, ils les surpassent aussi de beaucoup en courage et en activité, et paraissent approcher, à cet égard, de ces braves Chiliens qui, après avoir résisté à toute la puissance des Espagnols, dont ils ont saccagé souvent les colonies, se sont jusqu'à présent maintenus dans leur indépendance. Ceux des environs de Buenos-Ayres sont devenus d'excellens cavaliers, et manient toutes sortes d'armes blanches avec une extrême adresse; pour les armes à feu, ils en ignorent l'usage, et les Espagnols ont grand soin de ne leur en pas fournir.

Voilà ce que j'avais à dire touchant la côte orientale de la terre des Patagons. La côte occidentale a moins d'étendue, et, comme elle est bornée par

les Andes, qui poussent des branches descendant jusqu'à la mer, elle est pleine de rochers et d'un accès dangereux.

Quant au port Saint-Julien, la barre qui est à l'entrée change souvent, et il s'y trouve plusieurs ouvertures. La marée y court nord et sud, et dans les nouvelles et les pleines lunes, elle monte de quatre brasses.

Le Tryal étant à peu près réparé, et n'ayant rien de plus à faire en cet endroit, nous songeâmes à en partir; mais avant cela notre commandant jugea à propos de concerter le plan de nos opérations dans la mer du Sud, pour laquelle nous allions partir. Dans cette vue il convoqua le conseil de guerre, à bord du *Centurion*, le 24 février. A ce conseil Anson proposa d'attaquer, à notre arrivée dans la mer du Sud, la ville et le port de Baldivia, principale forteresse et place frontière du Chili. Cette proposition ayant été unanimement approuvée, on fit de nouvelles instructions pour les capitaines de l'escadre, qui eurent ordre, en cas de séparation, de gagner l'île de Nuestra Senora del Socoro, et de n'y croiser que pendant dix jours : ceci était un changement aux ordres donnés à l'île Sainte-Catherine. Si le chef d'escadre ne les joignait pas pendant ce temps, ils devaient gagner plus avant et aller croiser vers Baldivia, se tenant toujours à la vue des côtes et au sud de ce

port, et à la latitude de 40 à 40 degrés 30 minutes. Au bout de quinze jours, s'ils n'étaient pas joints par le reste de l'escadre, ils devaient quitter cette station, diriger leur cours vers l'île de Juan Fernandez, et suivre pour le reste les ordres qui leur avaient déjà été donnés.

Toutes les dispositions faites, et le radoub du *Tryal* achevé, l'escadre leva l'ancre et mit à la voile le vendredi 27 février, à sept heures du matin; mais *le Gloucester* ne put venir à bout de dégager son ancre, et resta long-temps après les autres. Nous lui fîmes signal de mettre à la voile par plusieurs coups de canon pendant la nuit, mais il ne nous joignit que le lendemain matin: encore se trouva-t-il qu'il avait été obligé de couper son câble et d'abandonner sa seconde ancre. Le second jour de notre départ, à dix heures du matin, Wood's Mount, la terre la plus haute derrière Saint-Julien, nous restait au nord vers l'ouest, à dix lieues de distance, et nous avions cinquante-deux brasses d'eau. En faisant route vers le sud, nous nous attendions à trouver en chemin l'escadre de Pizarre; car, pendant notre séjour au port Saint-Julien, il avait régné des vents violens de l'ouest-nord-ouest au sud-ouest, de sorte que nous avions tout lieu de croire que, durant ce temps, les Espagnols n'auraient pas pu gagner beaucoup de l'avant. C'était cette attente qui rendait notre com-

mandant si soigneux d'empêcher la séparation de notre escadre; car, si nous n'avions eu d'autre but que de doubler le cap Horn en aussi peu de temps qu'il eût été possible, le meilleur eût été d'ordonner à chaque vaisseau de gagner le rendez-vous le plus vite qu'il pourrait, sans se mettre en peine d'attendre les autres.

Depuis notre départ du port Saint-Julien jusqu'au 4 mars, nous eûmes peu de vent, temps couvert et embrumé, avec un peu de pluie, et la sonde nous donna généralement entre quarante et cinquante brasses, fond de sable noir et gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le 4 mars nous eûmes la vue du cap de la Vierge, tout au plus à six ou sept lieues de distance. C'est le cap qui forme au nord l'embouchure du détroit de Magellan. Il est à 52 degrés 21 minutes de latitude méridionale, et à 71 degrés 44 minutes à l'ouest du méridien de Londres. Il paraît être bas et plat, et se termine en pointe.

Dans le temps que nous étions à cette hauteur, nous avions depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses d'eau. Le soir de ce même jour, le temps fut clair et serein, avec de petites brises de vent qui nous menaçaient de calme. La plupart de nos capitaines prirent cette occasion pour rendre visite à M. Anson; mais pendant qu'ils étaient à bord du *Centurion*, ils furent effrayés par une

flamme soudaine qui sortit du *Gloucester*, et qui fut suivie d'une épaisse fumée. Ils furent cependant bientôt rassurés en apprenant que cette flamme n'était causée que par une étincelle sortie de la forge et tombée sur quelque poudre et d'autres matières combustibles, qu'un officier préparait en cas d'engagement avec l'escadre espagnole, et qu'elle avait été d'abord éteinte.

Nous trouvâmes, en cette occasion, ce que les observations nous ont toujours confirmé, c'est que, sous ces latitudes avancées vers le sud, le beau temps est toujours de fort courte durée, et que, quand il est extrêmement beau, c'est un présage certain de tempête. Le temps calme et serein de la soirée aboutit à une nuit très orageuse. Le vent, qui était sud-ouest, ayant fraîchi avec la nuit, et augmentant de violence continuellement jusqu'au lendemain à neuf heures du matin, devint si fort, que toute l'escadre fut obligée d'amener et de rester avec la misaine bourcée jusqu'à onze heures du soir. Pendant ce temps nous eûmes depuis quarante-trois jusqu'à cinquante-sept brasses d'eau, fond de sable noir et de gravier; et par une observation que nous fîmes à midi, nous trouvâmes que le courant nous avait fait avancer vers le sud, douze milles plus que ne portait notre estime. Vers minuit, le vent diminuant, nous remîmes nos voiles, et, faisant route vers le sud, nous découvrîmes,

le matin, pour la première fois, la Terre de Feu, qui s'étendait du sud vers l'ouest au sud-est demi-quart à l'est. Cette vue ne nous réjouit guère, car elle ne nous offrit que des montagnes, étonnantes par leur hauteur et couvertes de neige.

Nous suivîmes cette côte toute la journée, trouvant par la sonde entre quarante et cinquante brasses d'eau, fond de pierres et de gravier. Comme nous comptions passer le détroit de Le Maire le lendemain, nous mîmes à la cape dès qu'il fut nuit, de peur de le dépasser, et nous employâmes ce temps à nous préparer aux climats orageux où nous allions nous trouver. Pour cet effet nous employâmes une partie de la nuit à changer nos voiles et à en remettre partout de neuves. Le lendemain, 7 mars, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; à huit nous vîmes la terre, et peu après nous découvrîmes le détroit. Dans ce moment le cap San-Diego nous était à l'est-sud-est; le cap Saint-Vincent, au sud-est demi-quart à l'est; le mondrain du milieu des Trois-Frères, sud-ouest; Monte Gorda, sud; et le cap Saint-Barthélemi, qui est la pointe la plus méridionale de la Terre des États, est-sud-est.

Quelque affreux que puisse être l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des États a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre aux yeux qu'une suite de rochers inaccessibles, et pas un seul

quartier de terre qui puisse rien produire. Ces rochers sont hérissés de pointes aiguës d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une neige éternelle, environnées de précipices, et dont plusieurs paraissent suspendues d'une manière étonnante. Les rocs qui leur servent de bases ne semblent séparés les uns des autres que par des crevasses qu'on dirait avoir toutes été formées par des tremblemens de terre; car leurs côtés sont à peu près perpendiculaires, et elles paraissent pénétrer dans la substance des rochers jusqu'à leurs racines. Enfin on ne peut rien imaginer de plus triste et de plus sauvage que le coup d'œil qu'offre cette côte.

Ayant, le 7 mars, découvert l'embouchure du détroit de Le Maire, peu après nous entrâmes dans ce détroit avec un beau temps et un vent frais, et le passâmes en deux heures, à la faveur d'une forte marée, quoiqu'il ait sept ou huit lieues de longueur. C'est ici que finit l'océan Atlantique, et que la mer Pacifique commence.

Ainsi, ne nous représentant plus qu'une mer ouverte entre nous et les riches contrées où se rapportaient nos espérances et où tendaient nos désirs, nous ne pouvions nous empêcher de croire que les plus grandes difficultés de notre voyage étaient surmontées, et que nous étions sur le point de voir réaliser toutes nos visions les plus agréables. Nous formions des projets de bonheur

tels qu'il nous plaisait, et nous les fondions sur la possession de tout l'or du Chili et de tout l'argent du Pérou. Nos idées tenaient un peu du romanesque. La gaîté qu'elles nous inspiraient était augmentée par la disposition du temps, qui était infiniment serein, et qui avait été fort doux pendant toute la matinée. Quoique l'hiver vînt à grands pas, le ciel était dans tout son brillant : c'était enfin le plus beau jour que nous eussions eu depuis notre départ d'Angleterre. Telle était notre situation, et c'est à ces illusions séduisantes que nous étions livrés lorsque nous passâmes ce détroit fameux. Nous étions, comme on voit, bien éloignés de penser que les plus affreux malheurs étaient prêts à fondre sur nous; que nous allions dans peu être séparés pour ne plus nous rejoindre, et que c'était le dernier jour agréable que la plupart d'entre nous devaient voir.

Nous n'étions pas encore sortis du détroit que toutes nos espérances furent bien près d'être ensevelies avec nous dans le sein de la mer; car avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, le ciel, qui était pur et serein, se couvrit et offrit à nos yeux tous les signes d'une tempête prochaine. Le vent sauta au sud, et se mit à souffler par rafales si violentes, que nous fûmes obligés d'amener nos voiles de perroquet, et de bourcer la grande voile. La marée, qui jusqu'alors nous avait

été favorable, changea aussi et nous poussa vers l'est avec tant de vitesse, que nous eûmes tout lieu de craindre que *le Wager* et *l'Anne*, qui faisaient l'arrière-garde, ne fussent brisés sur les côtes de la Terre des États; et ils n'échappèrent à ce péril qu'avec la plus grande difficulté : toute l'escadre même, au lieu de continuer sa route vers le sud-est, fut emportée par la violence réunie de la tempête et du courant, de sorte que, le lendemain au matin, nous nous trouvâmes à sept lieues à l'est de la Terre des États, qui nous restait au nord-ouest. Nous commençâmes dès lors à nous apercevoir que l'entreprise de doubler le cap Horn pourrait bien excéder nos forces. Jusque-là nous n'avions pas manqué de gens qui traitaient de chimères les difficultés que les navigateurs qui nous avaient précédés disaient avoir rencontrées, et qui n'attribuaient ces difficultés qu'à la timidité et à la malhabileté de ces premiers voyageurs et non à la mer et aux vents. Nous eûmes lieu d'être convaincus que ces jugemens étaient téméraires. Les dangers que nous eûmes à combattre pendant trois mois passent peut-être tout ce qu'on a éprouvé dans aucune expédition navale : c'est ce dont on pourra juger par le récit que j'en vais faire.

Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement du détroit de Le Maire, nous eûmes une suite continuelle de temps orageux, qui surprit les

plus expérimentés marins, et qui leur fit avouer que tout ce qu'ils avaient appelé tempêtes jusqu'alors n'était rien en comparaison de celles-ci. Elles élevaient des vagues si hautes et si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue; et ce n'était pas sans raison que nous frémissions continuellement à leur vue; car une seule qui se serait justement brisée sur notre vaisseau nous aurait coulés à fond. Outre cela, ces vagues causaient un roulis si violent, qu'on était dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac ou contre les côtés du vaisseau, quelque soin qu'on prît de se bien cramponner. Nous eûmes quelques gens de tués par ces accidens et d'autres bien blessés: un de nos meilleurs matelots fut jeté hors de bord et se noya; un autre se disloqua le cou; un troisième fut jeté par l'écoutille entre les ponts et se cassa la cuisse; un de nos contre-maîtres se cassa la clavicule en deux endroits: sans parler de bien d'autres accidens du même genre.

Ce qui contribuait à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'était leur inégalité et les intervalles trompeurs qui les séparaient. Après avoir été réduits pendant plusieurs jours de suite à ne porter que la misaine bourcée, et de temps en temps à nous abandonner aux flots à mâts et à cordes, si nous osions quelquefois risquer de nous servir de nos basses voiles à double ris, ou si, dans des intervalles plus

favorables, nous avions la hardiesse de faire usage de nos voiles hautes, soudain, et sans que rien nous servît de présage, la tempête revenait fondre sur nous, plus forte qu'auparavant, et nous mettait nos voiles en pièces. Ce n'est pas tout encore: ces vents furieux étaient accompagnés de pluies froides et de neige, qui nous couvraient nos agrès de glace et gelaient nos voiles; ce qui rendait les uns et les autres si cassans, qu'ils ne pouvaient résister au moindre effort : outre que la manœuvre en devenait plus rude et plus difficile, nos gens en avaient les membres engourdis; à quelques-uns même les pieds et les mains tombèrent en mortification. Je ne finirais point si je voulais rapporter tous les maux auxquels nous fûmes exposés dans le cours de cette navigation.

J'ai dit que ce fut le 7 mars que nous débouquâmes du détroit de Le Maire, et qu'immédiatement après nous fûmes jetés à l'est par la violence de la tempête et par la force des courans. Les quatre ou cinq jours suivans, nous eûmes de violens coups de vent, toujours du même rumb, avec une mer prodigieusement grosse; et quoique nous eussions toujours porté vers le sud-ouest, nous n'avions pas lieu de croire que nous eussions gagné vers l'ouest. Pendant ce temps nous eûmes de fréquens grains de pluie et de neige, et notre vaisseau puisa quantité d'eau. Les trois ou quatre jours suivans, le vent

parût un peu s'abattre; mais la mer n'en fut pas moins agitée. Le 18 le vent se renforça avec un froid excessif, et à minuit notre grande voile de perroquet se déchira, et un des couets de la grande voile se rompit. Depuis ce jour jusqu'au 23, le temps fut plus favorable, quoique entremêlé de grains de pluie et de neige; cependant les vagues ne diminuaient pas, et le vaisseau, travaillé par cette grosse mer, s'était tellement entr'ouvert dans ses œuvres mortes, qu'il faisait eau par chaque couture, et qu'il n'y avait pas un recoin qui ne fût exposé à l'eau de la mer. Les officiers mêmes n'étaient pas à sec dans leurs lits, et il ne se passait pas deux nuits que quelques-uns d'entre eux ne fussent obligés, par un déluge qui venait les inonder, de se lever brusquement.

Le 23 nous essuyâmes une très violente tempête, avec grêle, pluie et une très haute mer; et quoique nous eussions amené la voile du grand perroquet avant que le vent fût au plus fort, nous en trouvâmes pourtant la vergue rompue. Un moment après, la ralingue de la grande voile se rompit; cette voile même se déchira en lambeaux, et malgré tous nos efforts la plus grande partie en fut emportée dans la mer. Le chef d'escadre fit signal à toute l'escadre de mettre à la cape: après quoi, le vent étant venu à tomber, nous eûmes le temps de faire descendre notre vergue de perroquet, pour

y faire travailler les charpentiers, et celui de réparer nos agrès. Ayant ensuite remis une autre grande voile, nous continuâmes notre voyage avec un vent frais et modéré; mais, en moins de vingt-quatre heures, nous fûmes assaillis par une tempête plus forte encore que la précédente. Ce fut un véritable ouragan, qui nous réduisit à pouger à mâts et à cordes. Notre vaisseau tenant le vent mieux que les autres, nous fûmes obligés l'après-midi de virer de bord pour nous rapprocher du reste de l'escadre qui était au-dessous du vent, et dont nous craignions de nous séparer pendant la nuit; et comme nous n'osions mettre aucune voile au vent, nous eûmes recours à un expédient qui fut de pousser la barre au vent et de remplir de monde les haubans de l'avant. Cette manœuvre nous réussit, mais elle nous coûta un de nos meilleurs matelots qui tomba dans la mer. Quoique les flots fussent d'une agitation terrible, il nagea vigoureusement, et ce ne fut qu'avec une douleur extrême que nous sentîmes l'impossibilité de lui donner aucun secours, et que nous le perdîmes de vue nageant toujours et luttant contre les vagues, d'une manière à nous faire croire qu'il resterait encore long-temps dans l'horreur de sa situation désespérée.

Avant que cette dernière tempête fût tout-à-fait passée, nous nous aperçûmes que deux des haubans

du grand mât et un de celui d'artimon étaient rompus : nous les raccommodâmes et les rattachâmes sur-le-champ. Nous eûmes ensuite trois ou quatre jours moins orageux qu'à l'ordinaire, mais en revanche un brouillard si épais, qu'il fallut tirer un coup de canon de demi-heure en demi-heure pour empêcher l'escadre de se disperser. Le 31 nous eûmes une alarme causée par un coup de canon tiré du *Gloucester*, et par un signal fait de ce vaisseau pour parler au chef d'escadre. Nous dérivâmes vers lui, nous attendant à apprendre quelque désastre terrible; mais nous vîmes ce dont il s'agissait avant que de l'avoir joint, car nous remarquâmes que sa grande vergue était rompue entre les palans. C'était un grand malheur pour toute l'escadre, car cela ne pouvait que nous faire perdre du temps et nous retenir dans ce terrible climat. Mais il n'était pas question alors de déplorer ses infortunes, il fallait payer de résolution et d'activité : aussi le commandant ordonna-t-il sur-le-champ à plusieurs charpentiers du reste de l'escadre de passer à bord du *Gloucester* pour réparer au plus tôt ce dommage. Dans le même temps le capitaine du *Tryal* représenta que ses pompes ne valaient rien, et que son vaisseau faisait eau. Le chef d'escadre l'accommoda d'une pompe de son propre vaisseau; et ce fut un grand bonheur pour *le Gloucester* et *le Tryal* que le temps se trouvât plus fa-

vorable ce jour-là qu'il ne fut avant et après pendant plusieurs jours; car il y eut moyen de leur donner un secours très nécessaire: la chose eût été impossible tous ces autres jours, où l'on n'aurait pas même osé risquer un canot.

Le lendemain, 1er avril, le temps redevint mauvais, le ciel se couvrit de sombres nuages, le vent se renforça et souffla par bouffées: cependant il ne fut pas si violent qu'il ne nous permît de porter nos huniers, après en avoir pris les ris. Mais on pouvait bien juger qu'une violente tempête approchait: aussi en eûmes-nous une le 8 avril, et qui, en trois jours qu'elle dura, passa tout ce que nous avions encore éprouvé. Dès le commencement nous essuyâmes à babord un furieux coup de mer qui fondit sur notre demi-pont et fit entrer par la galerie une grande quantité d'eau dans le vaisseau. Nos agrès souffrirent aussi beaucoup; car un des torons de notre grand étai se rompit, comme aussi quelques-uns de nos haubans. Pour soulager nos mâts et nos haubans nous amenâmes la grande vergue et celle de misaine, et pliâmes toutes nos voiles. Nous restâmes en cet état pendant trois jours, au bout desquels la tempête diminua un peu. Nous risquâmes de nous servir de nos basses voiles, mais ce ne fut pas pour long-temps; car dès le lendemain matin le gros temps revint avec éclairs et pluies, et nous obligea à remettre à la

cape jusqu'à la nuit. Nous admirions que tant et de si fortes tempêtes ne nous eussent coûté qu'une vergue du *Gloucester;* mais notre étonnement cessa bientôt; car, dès trois heures du matin, plusieurs coups de canon tirés au-dessous du vent nous donnèrent des signaux de détresse. Le chef d'escadre fit signal à toute l'escadre d'arriver. Au point du jour nous découvrîmes *le Wager*, fort au-dessous du vent à tous les autres vaisseaux, et nous aperçûmes qu'il avait perdu son mât d'artimon et la vergue de son grand perroquet. Nous nous approchâmes de ce vaisseau, et nous apprîmes que la cause de son malheur n'était que la mauvaise qualité de sa ferrure, et que tous les caps de mouton du côté du vent s'étaient rompus dans le moment d'un violent roulis. Le malheur était d'autant plus grand pour ce vaisseau, que son charpentier se trouvait à bord du *Gloucester*, où le gros temps l'avait retenu depuis le 31 mars. *Le Wager* ne fut pas le seul vaisseau de l'escadre qui souffrit de cette tempête; le lendemain la pinque *Anne* fit aussi un signal de détresse, et nous apprîmes du maître que leur étai du mât de misaine et leur hauban de beaupré étaient cassés, et qu'ils avaient été près de perdre tous leurs mâts. Nous fûmes obligés de les attendre jusqu'à ce qu'ils se fussent remparés; après quoi nous reprîmes notre cours.

Il y avait sept semaines que nous étions ainsi

battus de la tempête et agités des plus cruelles inquiétudes, et nous commencions à nous flatter de voir bientôt la fin de ces maux, et de nous trouver dans des climats plus doux, où nous pourrions nous dédommager amplement de tout ce que nous avions souffert; car, vers la fin de mars, nous nous faisions, par notre estime, à 10 min. à l'ouest de la Terre de Feu; et, comme cette distance est double de celle que les navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des courans de l'ouest, nous nous croyions bien avancés dans la mer du Sud, et nous courions depuis long-temps la bande du nord autant que le mauvais temps et nos fréquens désastres le permettaient. De plus, le 13 avril, nous n'étions qu'à 1 deg. lat. au sud de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan : de sorte que nous comptions goûter en peu de jours la tranquillité tant vantée de la mer Pacifique.

Mais ces flatteuses idées n'étaient qu'illusion, et nous ne tardâmes guère à payer bien cher le plaisir qu'elles nous avaient fait. Le lendemain, entre une heure du matin et deux heures, nous faisions cours vers le nord, lorsque le temps, qui avait été fort embrumé, venant à s'éclaircir, *l'Anne* fit signal qu'elle découvrait terre à son avant : elle n'en était qu'à deux milles, et nous fûmes dans la plus terrible appréhension d'aller échouer sur cette côte. Effectivement, pas un de nos vaisseaux ne l'eût

échappé si le vent avait soufflé du rumb accoutumé avec la violence ordinaire, ou que la lune ne se fût pas découverte subitement. Mais le vent, qui peu d'heures auparavant venait par bouffées violentes du sud-ouest, ayant heureusement sauté à l'ouest-nord-ouest, nous permit de porter au sud, et de nous dérober à ce malheur imprévu. A midi nous avions gagné le large de près de vingt lieues.

Par la latitude de cette terre nous jugeâmes que c'était une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement méridional du détroit de Magellan, marqué dans la carte de Frézier, et nous crûmes que c'était la pointe qui y est appelée le cap Noir. Il est fort étonnant que les courans nous aient autant jetés à l'est : toutes nos estimes nous faisaient à plus de dix degrés à l'ouest de cette terre; et au lieu de 19 deg. long. que nous croyions avoir courus, il se trouvait que nous n'en avions pas fait la moitié. Ainsi au soulagement que nous promettaient un climat plus doux et des mers plus tranquilles, fut substituée l'obligation de nous rapprocher du pôle, et de lutter encore contre ces terribles vents d'ouest, dont nous avions tant éprouvé la fureur, et cela dans le temps que les maladies nous gagnaient, que la mortalité s'augmentait de jour en jour parmi nous, et que les dégoûts d'une longue et rude navigation, et l'abat-

tement causé par le dernier contre-temps, nous rendaient moins capables que jamais de supporter les nouveaux travaux qui nous paraissaient inévitables. Ajoutez que, pour dernier découragement, notre escadre était fort diminuée : il y avait déjà trois jours que nous avions perdu de vue *la Severn*, et *la Perle* avait disparu depuis le matin. Quoique nous eussions étendu le reste de notre escadre, et croisé pendant quelque temps pour les chercher, nous ne revîmes plus ces vaisseaux, et nous craignîmes qu'ils n'eussent approché de terre pendant la nuit, et que, moins favorisés que nous par le vent et par la lune, ils n'eussent fait naufrage sur cette côte. Pleins de ces tristes idées, qui nous en présageaient de plus tristes encore pour l'avenir, nous courûmes au sud-ouest, préparés par notre dernier contre-temps à trouver que les efforts que nous allions faire pour gagner à l'ouest et surmonter le courant qui nous entraînait à l'est seraient probablement insuffisans.

Tous les malheurs que nous avons éprouvés dans le cours de notre voyage doivent être imputés aux retardemens qu'on nous fit essuyer avant notre départ d'Angleterre, ces retardemens ayant été cause que nous arrivâmes dans les mers du sud pendant la plus mauvaise saison de l'année. De là la dispersion de nos vaisseaux, le dépérissement de nos équipages, et la réduction de notre escadre de l'état

propre à tenter quelque entreprise considérable où nous étions lorsque nous passâmes le détroit de Le Maire, à deux vaisseaux et un petit bâtiment délabrés au point de ne pouvoir qu'à peine tenir la mer. Dans une si triste situation il ne nous fut pas possible de suivre le projet d'attaquer Baldivia (ou Valdivia), non plus que nos autres desseins sur les places des Espagnols.

Nous avons vu qu'après avoir eu le chagrin de remarquer l'erreur de notre estime par la vue des terres dont nous nous croyions si éloignés, nous portâmes au sud-ouest. Nous continuâmes à faire ce cours jusqu'au 22 avril : nous nous trouvâmes alors au-delà du 50e degré de latitude sud, et, suivant notre estime, à 6 degrés à l'ouest du cap Noir. Pendant tout cet intervalle nous naviguâmes aussi heureusement qu'on peut l'espérer dans ces parages, même dans la saison la plus favorable; et sans les craintes dont nous étions agités, c'aurait été le temps le plus agréable pour nous, depuis que nous eûmes passé le détroit de Le Maire jusqu'à notre arrivée sur les côtes occidentales de l'Amérique. Ce beau temps dura avec peu de variation jusqu'au 24; mais ce jour-là, vers le soir, le vent fraîchit, et augmenta jusqu'à former une violente tempête. Le temps d'ailleurs était fort embrumé, de sorte que vers minuit nous perdîmes de vue les quatre autres vaisseaux de notre escadre, qui nous

avaient toujours tenu fidèle compagnie, malgré les terribles orages que nous avions déjà essuyés.

Pour surcroît de malheur, le lendemain, comme on était occupé à ferler nos huniers, les cargues-point et les cargues-fond rompirent, et les voiles étant plus d'à moitié emportées par le vent, toutes les coutures s'en déchirèrent, depuis le haut jusqu'en bas. La voile du grand perroquet battait si rudement au vent, qu'elle emporta la lanterne qui était à la hune, et mit le chouquet du mât en danger. Enfin quelques-uns de nos plus hardis matelots se hasardèrent sur la vergue, et vinrent à bout, au péril de leur vie, de couper la voile jusqu'au ris. Dans le même temps, la voile du perroquet de misaine battait contre la vergue avec tant de furie, qu'elle fut bientôt mise en pièces. Comme si ce n'eût pas encore été assez d'embarras, la grande voile se lâcha, et nous fûmes obligés d'amener la vergue pour sauver la voile, et la vergue de misaine étant aussi amenée, nous restâmes avec la seule voile d'artimon. Outre la perte de nos huniers, nous souffrîmes encore beaucoup de dommage dans nos cordages.

Le 25, vers midi, le vent s'adoucit et nous permit de rehisser nos vergues et de raccommoder nos agrès du mieux que nous pûmes; mais nous ne vîmes pas un de nos vaisseaux, et aucun d'eux ne nous rejoignit qu'après notre arrivée à Juan Fernandez.

Nous avons même appris dans la suite qu'il n'y eut pas deux vaisseaux de toute l'escadre qui restassent ensemble ; et cette séparation totale était d'autant plus surprenante, que nous avions jusqu'alors navigué de compagnie pendant sept semaines de tempêtes continuelles dans ce terrible climat. Cette séparation nous donnait lieu d'espérer que nous en ferions plus vite le reste du passage, n'ayant qu'à poursuivre notre cours sans être retardés par les accidens des autres vaisseaux; mais en revanche nous étions obligés de faire la triste réflexion que nous n'avions aucun secours à attendre, que toutes nos ressources se trouvaient dans notre seul vaisseau. Une planche qui aurait sauté, ou quelque autre accident nous aurait fait périr inévitablement. Si nous faisions naufrage, nous ne pouvions nous attendre qu'à finir nos jours sur quelque rivage inhabité, sans aucune espérance raisonnable de nous en jamais tirer. Quand on vogue en compagnie de quelques vaisseaux, tout malheur est bien moins terrible. Quoi qu'il arrive, il est au moins probable qu'un des vaisseaux pourra échapper et servir d'asile à l'équipage de l'autre.

Pendant le reste du mois d'avril nous eûmes des vents violens, quoique nous eussions toujours porté au nord depuis le 22. Enfin, le dernier jour du mois, nous eûmes lieu d'espérer de voir bientôt la fin de ces souffrances; car nous nous trouvâmes à la la-

titude de 52 degrés 13 minutes, c'est-à-dire au nord des détroits de Magellan. Nous étions donc assurés d'avoir fait notre passage et d'être près d'entrer dans la mer Pacifique. Ce nom, qui lui a été donné à cause de l'égalité des saisons qui y règnent, et de la facilité et de la sûreté avec laquelle on y navigue, ne nous promettait que des vents modérés, une mer tranquille, un air tempéré et tous les autres avantages par où on la distingue des autres parties de l'Océan. Enfin, nous nous attendions à autant d'agrémens que nous avions essuyé de misères; mais nous fûmes encore en ceci dupes de nos espérances. Pendant tout le cours du mois de mai nos souffrances furent encore augmentées au-delà de ce que nous avions éprouvé auparavant. Les tempêtes furent tout aussi violentes, nos voiles et nos agrès ne souffrirent pas moins, notre équipage diminuait et s'affaiblissait de plus en plus par les maladies et par la mortalité; enfin, jamais nous ne fûmes si près de notre totale destruction.

Aussitôt que nous eûmes passé le détroit de Le Maire, le scorbut se manifesta dans nos équipages; la longueur du voyage, la fatigue que nous souffrîmes, et la tristesse que nous causèrent tant de fâcheux accidens, augmentèrent cette maladie au point que, vers la fin d'avril, il y avait bien peu de nos gens qui n'en fussent attaqués, et que nous perdîmes sur *le Centurion*, dans le cours de ce mois,

quarante-trois personnes. Nous regardions le mal comme étant à son plus haut point, et nous nous flattions qu'il s'adoucirait à mesure que nous avancerions vers le nord; mais il se trouva au contraire que nous perdîmes le double de monde pendant le mois de mai; et comme nous ne relâchâmes en aucun endroit avant le milieu de juin, la mortalité augmenta encore, et la maladie s'étendit si fort, que nous trouvâmes que nous avions perdu plus de deux cents hommes, et qu'à chaque quart nous ne pouvions compter sur le gaillard d'avant que six hommes au plus capables de service.

Cette maladie, si commune dans les voyages de long cours, et qui fut en particulier si destructive pour nos équipages, est peut-être la plus singulière et la moins concevable de toutes celles qui peuvent affliger le corps humain. Les symptômes en sont fort inconstans et innombrables; le progrès et les effets fort irréguliers. A peine trouvait-on deux personnes qui, ayant ce mal, se plaignissent des mêmes accidens; et lorsque les mêmes symptômes paraissaient, ce n'était pas dans le même ordre. Quoiqu'il revête souvent la forme de quelques autres maladies, et qu'il n'ait pas de signes qui lui soient si propres qu'ils puissent toujours servir à le distinguer, il y a pourtant certains symptômes qui l'accompagnent généralement, et qui méritent qu'on en fasse une mention particulière : tels sont

de grandes taches livides dispersées sur toute la surface du corps; lès jambes enflées, les gencives puantes, et surtout une lassitude extraordinaire dans tous les membres après le moindre exercice; et cette lassitude dégénère en une disposition à tomber en faiblesse au moindre effort, et enfin au moindre mouvement.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'esprit, de frissons, de tremblemens et d'une grande disposition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop souvent occasion de remarquer que tout ce qui décourageait nos gens, ou qui confondait leurs espérances, ne manquait pas d'augmenter le mal. En telles occasions, ceux qui étaient au dernier période de la maladie en mouraient, et ceux qui étaient encore capables de quelque service étaient réduits à garder le branle. Il paraît qu'un des meilleurs préservatifs, c'est un esprit vif, gai et résolu.

Ce n'est pas une petite tâche que celle de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie: elle produit souvent des fièvres putrides, des pleurésies, la jaunisse, de violentes douleurs de rhumatisme; elle cause quelquefois une constipation opiniâtre, avec une grande difficulté de respirer, et ce dernier cas passe pour le plus dangereux des symptômes du scorbut. D'au-

tres fois toutes les parties du corps, mais particulièrement les jambes, sont attaquées d'ulcères de la plus mauvaise espèce, accompagnés de carie dans les os, et de chairs fongueuses luxuriantes, qui résistent à tous les remèdes. Une chose très extraordinaire, et qu'on ne croirait pas sur le rapport d'un seul témoin, c'est que des cicatrices de plaies, guéries depuis bien des années, se sont rouvertes par la virulence de cette maladie. Un des invalides qu'on avait embarqués à bord du *Centurion* avait été blessé cinquante ans auparavant à la bataille de Boyne; il fut guéri en peu de temps et se porta bien pendant longues années : cependant le scorbut l'ayant attaqué, les plaies se rouvrirent au bout de quelque temps, et parurent telles que si elles n'avaient jamais été guéries; et ce qu'il y a de plus étonnant, le calus bien formé d'un os qui avait été rompu fut dissous et la fracture redevint telle que si elle n'avait jamais été consolidée. Plusieurs de nos gens, quoique réduits à garder le branle, paraissaient se porter encore assez bien; ils buvaient et mangeaient avec appétit, ils étaient de bonne humeur, èt parlaient avec vigueur et d'un ton de voix nullement affaibli : cependant si on les remuait, ne fût-ce que d'un côté du vaisseau à l'autre, et cela dans leurs branles, ils expiraient à l'instant même. D'autres, qui se fiaient aux apparences de force qui leur restaient, et qui

s'ennuyaient de rester dans leurs branles, moururent avant que d'avoir gagné le tillac. Il est souvent arrivé que des gens qui étaient encore en état d'aller et de venir, et capables de rendre quelque service, sont tombés morts dans un instant, en faisant quelque effort; et c'est ainsi que nous en avons vu mourir plusieurs durant le cours de notre voyage.

Ce mal terrible nous tourmentait déjà dès le temps que nous étions occupés à doubler le cap Horn; et quoiqu'il ne fût pas encore parvenu à sa plus grande violence, nous perdîmes, dès le mois d'avril, quarante-trois hommes à bord du *Centurion*, comme je l'ai déjà dit. Nous espérions qu'il s'adoucirait après que nous aurions doublé ce cap; mais nous eûmes la douleur d'éprouver que la mer Pacifique ne nous était pas plus favorable que les mers orageuses qui entourent la Terre de Feu.

Étant arrivés, le 8 mai, à la hauteur de l'île de Socoro, qui était le premier rendez-vous de notre escadre, et où nous espérions trouver au moins quelques-uns de nos vaisseaux de conserve, nous croisâmes en cet endroit pendant plusieurs jours, pour les y attendre. Non-seulement nous eûmes le chagrin de n'y en voir aucun et d'être par-là confirmés dans l'idée funeste qu'ils avaient tous péri, mais nous fûmes encore dans une appré-

hension continuelle de périr nous-mêmes, et d'être jetés sur cette côte rude et escarpée, dont l'aspect seul nous remplissait de terreur. La vue, en un lointain assez enfoncé dans les terres, était bornée par cette immense chaîne de montagnes, couvertes de neige, nommée les *Cordilleras*, ou les *Andes*, et la côte ne paraît qu'une suite de rochers stériles : elle est terminée par un rivage bordé de précipices. A la vérité, on y voit un bon nombre de baies qui avancent dans les terres, mais l'entrée en est embarrassée de plusieurs îles; et quoiqu'il soit très probable qu'on trouverait des mouillages fort sûrs dans plusieurs de ces baies, et des canaux commodes pour y parvenir, cependant, comme nous n'avions aucune connaissance de cette côte, si les vents d'ouest, qui y régnaient toujours, nous y avaient jetés, c'en aurait probablement été fait de notre vaisseau et de nous.

Ce serait abuser de la patience du lecteur que de vouloir descendre dans le détail des accidens, des frayeurs et de la fatigue que nous eûmes à endurer sur cette côte, et qui ne firent qu'augmenter jusqu'au 22 mai, de façon qu'on eût dit que toutes les tempêtes que nous avions essuyées jusqu'alors s'étaient réunies et avaient conspiré notre perte. Un ouragan nous déchira presque toutes nos voiles, et mit en pièces la plus grande partie de nos agrès. Vers les huit heures du soir une vague, telle qu'une

montagne, vint fondre sur nous à tribord, et nous donna une si furieuse secousse, que plusieurs de nos haubans sautèrent, par où nos mâts furent en grand danger de se rompre. Notre lest et nos provisions furent si dérangés, que notre vaisseau se trouva considérablement sur le côté à babord. Nous nous attendions à tout moment à couler à fond; et, quoique le vent s'abaissât peu d'heures après, comme il ne nous restait plus de voiles en état de servir, notre vaisseau resta exposé aux vagues d'une grosse mer. Les roulis étaient si violens, que nous comptions à tout moment de voir tomber nos mâts, qui n'étaient plus que très faiblement soutenus. Nous courûmes grand risque d'être affalés sur la côte de l'île de Chiloé, dont nous n'étions pas fort éloignés. Par bonheur le vent sauta au sud, et nous donna lieu de sortir de ce péril et de nous éloigner de la côte, en ne nous servant que de la grande voile.

Cette tempête fut la dernière que nous eûmes à essuyer en sortant de ces climats orageux, car deux jours après nous nous trouvâmes en pleine mer, avec le temps le plus doux que nous eussions eu depuis que nous avions passé le détroit de Le Maire. Après avoir croisé vainement en cet endroit pendant plus de quinze jours, pour y attendre les autres vaisseaux de notre escadre, il fut résolu de profiter du temps favorable, qui nous

avait déjà si bien servi à nous dégager de ces côtes terribles, et de gagner le plus tôt qu'il serait possible l'île de Juan-Fernandez.

Le 28 mai nous nous trouvâmes à la latitude qu'on lui assigne ordinairement, et nous nous flattions de la voir bientôt; mais ne la trouvant pas encore, nous commençâmes à croire que nous avions trop pris à l'ouest. Notre commandant était persuadé qu'il l'avait vue le 28 au matin, mais ses officiers soutinrent que ce n'était qu'un nuage, et le temps qui était couvert favorisait leur opinion. Il fut donc résolu de faire l'est sous le parallèle où nous étions, et il était bien certain que de cette manière il n'était pas possible de manquer cette île, si nous avions pris trop à l'ouest, ou autrement de découvrir le continent du Chili, d'où nous pouvions prendre notre point de départ, et être sûrs de ne pas nous écarter de notre but, en faisant cours vers l'ouest.

Le 30 mai nous eûmes la vue du continent du Chili, à la distance de douze à treize lieues. Le pays nous parut blanc, élevé et inégal: c'était sans doute une partie des Cordilières que nous voyions, et qui sont toujours couvertes de neige. Quoique cette vue nous assurât de notre position, elle nous prouva aussi que nous avions changé notre cours fort inutilement, et dans le moment même que nous allions probablement trouver cette île tant désirée. La

mortalité était parvenue parmi nous au point le plus terrible, et ceux qui étaient encore en vie étaient abattus par ce dernièr contre-temps, et par l'idée de rester plus long-temps en mer. Notre provision d'eau tirait à sa fin, et tout concourait à nous jeter dans un désespoir qui augmentait la violence de la maladie et nous emportait nos meilleurs matelots. Pour surcroît de malheur, les calmes et les vents contraires nous contrarièrent tellement, que nous mîmes neuf jours à faire, en courant la bande de l'ouest, le même chemin que nous avions fait en deux jours, en portant vers l'est. Ce fut dans ce triste état que nous voguâmes jusqu'au 9 juin, que nous découvrîmes à la pointe du jour l'île de Juan-Fernandez.

L'île de Juan-Fernandez se trouve à 33 degrés 40 minutes de latitude méridionale, à la distance de cent dix lieues de la terre ferme du Chili. Elle tire son nom d'un Espagnol, qui en obtint la concession, et qui y resta quelque temps dans l'intention d'y faire un établissement, mais qui l'abandonna ensuite. Elle est d'une figure irrégulière. Sa plus grande étendue est entre quatre et cinq lieues, et sa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le seul bon endroit pour mouiller à cette île est à la bande du nord, où sont trois baies. Celle du milieu, connue sous le nom de *baie de Cumberland*, est la plus large, la plus profonde, et

à tous égard la meilleure; les deux autres, dont l'une s'appelle la *baie de l'Est*, et l'autre la *baie de l'Ouest*, ne sont, à proprement parler, que des endroits de débarquement, où des chaloupes peuvent mettre des futailles à terre. La baie de Cumberland est à l'abri des vents du côté du sud, et les vaisseaux qui s'y trouvent n'ont rien à craindre des coups de vent.

Le vent de nord, le seul auquel cette baie soit exposée, souffla très rarement durant le séjour que nous y fîmes; et comme nous étions alors en hiver, il y a lieu de supposer que dans d'autres saisons la chose est encore plus extraordinaire. Toutes les fois que le vent vint de ce côté-là, il ne fut guère fort; ce qu'on doit peut-être attribuer à la hauteur des terres qui se trouvent au midi de cette baie, lesquelles arrêtent le vent, ou du moins en diminuent la force; car vraisemblablement le vent était bien plus fort à quelques lieues au large, puisqu'il nous en venait une mer extrêmement haute. Les vents du sud, qui règnent ici ordinairement, viennent souvent de terre par rafales avec beaucoup d'impétuosité, mais durent rarement plus de deux ou trois minutes. Apparemment que ces vents, après avoir été arrêtés par les montagnes voisines de la baie, se trouvant comprimés à un certain point, s'ouvrent à la fin une route par les vallées étroites qui leur donnent passage et augmentent en même temps leur violence.

Ces bouffées fréquentes et soudaines sont cause qu'il est très difficile d'avancer dans la baie, quand le vent vient de terre, ou d'empêcher l'eau d'entrer par les écubiers, quand le vaisseau est à l'ancre.

Le côté septentrional de l'île est formé par des montagnes hautes et escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart soient couvertes de bois. Le terrain y est léger et peu profond; et l'on y voit souvent de grands arbres mourir ou être renversés par le moindre choc, faute de racines. Un de nos matelots fit à ce dernier égard une triste expérience; car, en parcourant ces montagnes à la poursuite des chèvres, il saisit un arbre qui était sur une pente, pour s'aider à monter; l'arbre cédant, le matelot roula de la montagne, et quoique pendant sa chute il se fût accroché à un autre arbre, d'une grosseur considérable, l'arbre fut déraciné comme le premier, et le matelot fut écrasé en tombant des rochers.

La partie méridionale, ou, pour mieux dire, la partie de cette île qui regarde le sud-ouest, diffère beaucoup de tout le reste. C'est un pays sec, pierreux et sans arbres, mais fort uni et bas, en comparaison de la partie septentrionale. Il n'y aborde jamais aucun vaisseau, parce que la côte en est fort escarpée, et que, outre qu'on y trouve peu ou point d'eau douce, les vaisseaux y sont exposés au vent du sud qui y règne toute l'année, et particulière-

ment en hiver. Les arbres qui croissent dans les bois au nord de l'île sont presque tous aromatiques et de plusieurs sortes : aucun d'eux n'est de taille à pouvoir fournir de gros bois de charpente, excepté le myrte, qui est le plus grand arbre de cette île, et qui nous fournit tout le bois de charpente que nous employâmes; les plus grands cependant ne sauraient fournir des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. La tête du myrte est ronde et aussi régulière que si elle avait été taillée avec tout le soin possible. Sur l'écorce croît une espèce de mousse, dont l'odeur et le goût approchent de l'ail et qui en tenait lieu à nos gens. Nous trouvâmes aussi dans l'île l'arbre de piment et l'arbre à chou, mais en assez petite quantité. Nos prisonniers observèrent que quelques-unes des montagnes de l'île ressemblaient aux montagnes du Chili, où l'on trouve de l'òr; de sorte qu'il ne serait nullement impossible qu'il y eût aussi de l'or dans cette île. Nous y remarquâmes quelques montagnes d'une terre rouge, dont la couleur surpassait celle du vermillon, et qui, si on l'examinait bien, pourrait sans doute servir à différens usages.

Outre une quantité de toutes sortes de plantes que cette île produit, nous y avons trouvé presque tous les végétaux qu'on regarde comme souverains contre cette espèce de maladie scorbutique, contractée en mangeant des chairs salées et

par de longs voyages : telles sont le cresson d'eau, le pourpier, une excellente oseille sauvage et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. Ces différentes sortes de plantes, avec le poisson et la viande que l'île nous fournissait, non-seulement nous faisaient un extrême plaisir, après avoir été nourris si long-temps de chair salée, ils étaient aussi souverains pour nos malades. Par ce moyen ils recouvrèrent peu à peu leur santé et leurs forces ; et pour ceux qui se portaient bien, ces alimens chassèrent les semences cachées du scorbut, dont probablement aucun de nous n'était entièrement exempt.

Outre les plantes dont je viens de parler nous y trouvâmes beaucoup d'avoine et de trèfle. Il y avait aussi quelques arbres à chou, comme je l'ai dit ; mais comme ces sortes d'arbres étaient presque toujours sur le bord de quelque précipice ou dans d'autres endroits escarpés, et qu'il fallait couper un arbre entier pour avoir un seul chou, nous donnâmes rarement dans cette espèce de friandise.

La douceur du climat et la bonté du terroir rendent cet endroit excellent pour toutes sortes de végétaux ; pour peu que la terre soit remuée, elle est d'abord couverte de navets et de raves : c'est ce qui engagea M. Anson, qui s'était pourvu de presque toutes les semences propres aux jardins

potagers, et de noyaux de différentes sortes de fruits, à faire semer des laitues, des carottes, etc., et mettre en terre dans les bois des noyaux de prunes, d'abricots et de pêches, le tout pour l'utilité de ses compatriotes qui pourraient dans la suite toucher à cette île.

Les bois dont la plupart des montagnes escarpées de cette île sont couvertes, étaient sans broussailles qui empêchassent le moins du monde qu'on n'y pût passer librement, et la disposition irrégulière des hauteurs et des précipices, dans la partie septentrionale de l'île, contribuait par cela même à former un grand nombre de vallées, aussi belles qu'aucune de celles qu'on dépeint dans les romans. La plupart de ces vallées étaient arrosées de ruisseaux qui tombaient par cascades de rocher en rocher, quand le fond de la vallée se trouvait par la continuation des hauteurs voisines entremêlé de quelques endroits escarpés. Il y avait dans ces mêmes vallées des endroits où l'ombre et l'odeur suave qui sortait des bois voisins, la hauteur des rochers qui paraissaient comme suspendus, et la quantité de cascades transparentes qu'on voyait de tous côtés, formaient un séjour aussi charmant qu'il y en ait peut-être sur toute la face de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la simple nature surpasse ici dans ses productions toutes les fictions de la plus heureuse imagination. Il n'est pas pos-

sible de dépeindre par des paroles la beauté du lieu où le chef d'escadre fit dresser sa tente, et qu'il choisit pour sa demeure. C'était une clairière de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi-mille, et située dans un endroit dont la pente était extrêmement douce. Il y avait au devant de sa tente une large avenue coupée à travers le bois jusqu'à la mer. La baie, avec les vaisseaux à l'ancre, paraissait au bout de cette avenue, qui s'abaissait insensiblement vers la mer.

Cette clairière était ceinte par derrière d'un bois de grands myrtes, rangés en forme de théâtre, le terrain, que ce bois occupait, ayant plus de pente que la clairière, et cependant pas assez pour que les hauteurs et les précipices qui étaient plus avant dans le pays ne s'élevassent considérablement au-dessus des sommets des arbres et n'augmentassent encore la beauté du coup d'œil. Pour qu'il ne manquât rien à la beauté de cet endroit, deux ruisseaux, dont l'eau était transparente comme le cristal, coulaient sous les arbres qui environnaient la clairière, l'un au côté droit de la tente, et l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges.

Par rapport aux animaux qu'on trouve ici, la plupart des auteurs qui ont fait mention de l'île de Juan-Fernandez en parlent comme étant peuplée d'une grande quantité de boucs et de chèvres; et l'on ne saurait guère révoquer leur té-

moignage en doute à cet égard, ce lieu ayant été extrêmement fréquenté par les boucaniers et les flibustiers, dans le temps qu'ils couraient ces mers. Il y a même deux exemples, l'un d'un Moskite indien, et l'autre d'un Écossais nommé Alexandre Selkirk, lesquels furent abandonnés sur cette île et qui, par cela même qu'ils y passèrent quelques années, devaient être au fait de ses productions. Selkirk, le dernier des deux, après un séjour d'environ quatre ou cinq ans, en partit avec des armateurs de Bristol, comme on peut le voir plus au long dans le Journal de leur voyage.

Sa manière de vivre, durant sa solitude, était remarquable à plusieurs égards. J'en rapporterai une particularité que nous avons eu occasion de vérifier. Il assure, entre autres choses, que, prenant à la course plus de chèvres qu'il ne lui en fallait pour sa nourriture, il en marquait quelques-unes à l'oreille, et les lâchait ensuite. Son séjour dans l'île de Juan-Fernandez avait précédé notre arrivée d'environ trente-deux ans, et il arriva cependant que la première chèvre que nos gens tuèrent avait les oreilles déchirées : d'où nous conclûmes qu'elle avait passé par les mains de Selkirk [1]. Cet animal avait un air majestueux, une barbe vénérable, et divers autres symptômes de vieillesse. Nous trouvâmes plusieurs des mêmes ani-

[1] Voir, page 9, les aventures de Selkirk.

maux tous marqués à l'oreille, les mâles étant reconnaissables par la longueur prodigieuse de leur barbe, et par d'autres caractères distinctifs de vieillesse.

Mais ce grand nombre de chèvres, que plusieurs voyageurs assurent avoir trouvées dans cette île, est à présent extrêmement diminué ; car les Espagnols, instruits de l'usage que les boucaniers et les flibustiers faisaient de la chair des chèvres, ont entrepris de détruire la race de ces animaux dans l'île, afin d'ôter cette ressource à leurs ennemis. Pour cet effet ils ont lâché à terre nombre de grands chiens, qui s'y sont multipliés, et ont enfin détruit toutes les chèvres qui se trouvaient dans la partie accessible de l'île ; si bien qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre parmi les rochers et les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Ces animaux sont partagés en différens troupeaux de vingt ou trente chacun, qui habitent des demeures distinctes, et ne se mêlent jamais ensemble. C'est ce qui augmentait la difficulté que nous trouvions à en tuer ; et cependant leur chair, qui avait un goût de venaison, nous paraissait un mets si friand, qu'à force d'épier les lieux où ils faisaient leur séjour, nous connûmes tous leurs troupeaux. Je me souviens qu'un jour nous eûmes occasion de voir les préparatifs d'un combat entre un troupeau de ces animaux, et un

certain nombre de chiens; car allant en chaloupe dans la baie orientale, nous aperçûmes quelques chiens qui quêtaient; et curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, nous nous arrêtâmes quelque temps pour voir à quoi aboutirait cette course. A la fin nous les vîmes gagner une hauteur dont le sommet était occupé par un troupeau de chèvres, qui paraissaient disposées à les recevoir. Il y avait en cet endroit un sentier fort étroit bordé de précipices des deux côtés : ce fut le poste que le chef du troupeau choisit pour y faire tête à l'ennemi, le reste du troupeau se tenant derrière lui, dans un espace moins resserré. Comme cet espace était inaccessible par tout autre endroit que celui où le chef s'était placé, les chiens, quoiqu'ils eussent monté la hauteur avec beaucoup d'ardeur, ne se trouvèrent pas plus tôt à la distance d'environ vingt-cinq pas de lui, que la crainte d'être jetés de haut en bas par leur ennemi les arrêta tout court, et les obligea à se coucher par terre, haletans et hors d'haleine.

Les chiens, qui, comme je l'ai dit, ont détruit ou chassé les chèvres de toutes les parties accessibles de l'île, sont de différentes espèces, et ont prodigieusement multiplié. Ils venaient quelquefois nous rendre visite pendant la nuit, et nous dérobaient nos provisions; et il arriva même une ou deux fois que, trouvant quelqu'un des nôtres à

l'écart, ils l'attaquèrent; mais comme il vint du secours à temps, on les mit en fuite avant qu'ils eussent eu le temps de faire aucun mal. Depuis que les chèvres ne leur servent plus de nourriture, il y a lieu de supposer qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plusieurs de nos gens, ayant tué des chiens et les ayant mangés, leur trouvèrent un goût de poisson.

Les chèvres étant si rares, que nous avions bien de la peine à en tuer une par jour, et notre monde commençant à se dégoûter de poisson, il fallut enfin en venir à manger du veau marin. Ce mets, dédaigné au commencement, nous parut meilleur de jour en jour, et fut appelé agneau.

On trouve dans l'île de Juan-Fernandez un autre animal amphibie, appelé *lion marin*, qui ressemble un peu au veau marin, quoique beaucoup plus grand. Nous le mangions sous le nom de bœuf; et comme c'est un animal tout-à-fait singulier, on sera bien aise d'en lire ici la description.

Les lions marins, quand ils ont toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, et en circonférence depuis huit pieds jusqu'à quinze. Ils sont tellement gras, que, après avoir fait une incision à la peau, qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant que de parvenir à la chair

ou aux os; et nous fîmes plus d'une fois l'expérience que la graisse de quelques-uns des plus gros nous fournissait jusqu'à cent vingt-six galons d'huile, ce qui revient à peu près à cinq cents pintes, mesure de Paris. Ils sont aussi fort sanguins; car si on leur fait de profondes blessures dans une douzaine d'endroits, on verra jaillir à l'instant, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour déterminer la quantité de leur sang nous en tuâmes d'abord un à coups de fusil. Lui ayant ensuite coupé la gorge, nous mesurâmes le sang qu'il rendit, et trouvâmes que, outre celui qui restait encore dans les vaisseaux, et qui n'était pas peu de chose, il en avait rendu au moins deux barriques. Leur peau est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue et leurs nageoires, qui leur servent de pieds quand ils sont à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts joints ensemble par une membrane. Mais cette membrane ne s'étend pas jusqu'au bout des doigts, qui sont garnis chacun d'un ongle. Outre la grosseur qui les distingue des veaux marins, ils en diffèrent encore en plusieurs choses, et surtout les mâles, qui ont une espèce de grosse trompe qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait dis-

tinguer des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites.

Ces animaux sont de vrais amphibies : ils passent tout l'été dans la mer, et tout l'hiver à terre. C'est alors qu'ils travaillent à la génération, et que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits à la fois. Ces animaux tettent, et sont dès la naissance de la grandeur d'un veau marin qui a toute sa taille. Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraissent d'un naturel fort pesant, et sont difficiles à réveiller; mais ils ont la précaution de placer des mâles en sentinelle autour de l'endroit où ils dorment; et ces sentinelles ont grand soin de les éveiller dès qu'on approche seulement de la troupe. Ils sont fort propres à donner l'alarme, leur cris étant assez bruyans et de tons très différens. Tantôt ils grognent comme des pourceaux, et d'autres fois ils hennissent comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent ensemble, surtout les mâles; et le sujet ordinaire de leurs querelles ce sont les femelles. Nous fûmes un jour surpris à la vue de deux de ces animaux, qui nous parurent d'une espèce toute nouvelle; mais en approchant de plus près nous trouvâmes que c'étaient deux mâles, défigurés par

les blessures qu'ils s'étaient faites à coups de dents, et par le sang dont ils étaient couverts. L'un d'eux n'avait acquis son harem nombreux et sa supériorité sur les autres mâles que par ses victoires, et on pouvait juger du nombre et de la grandeur de ses combats par les cicatrices dont tout son corps était couvert. Nous tuâmes quantité de ces animaux pour en manger la chair, et surtout le cœur et la langue, que nous trouvions préférable à celle du bœuf. Il est très facile de les tuer, car ils sont presque également incapables de se défendre et de s'enfuir. Il n'y a rien de plus lourd que ces animaux, et au moindre mouvement qu'ils font on voit leur graisse mollasse flotter sous leur peau. Cependant il faut se donner de garde de leurs dents; et il arriva à un de nos matelots, dans le temps qu'il était tranquillement occupé à écorcher un jeune lion marin, que la mère de cet animal se jeta sur lui sans qu'il l'aperçût, et lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut telle, que le matelot en eut le crâne fracassé en plus d'un endroit, et, quelques soins qu'on pût en prendre, il mourut peu de jours après.

Voilà les principaux animaux qu'on trouve dans cette île. Nous y vîmes peu d'oiseaux, et il n'y a que des faucons, des merles, des hiboux et des colibris. Nous n'y vîmes point de pardelas ou damiers, qui se creusent des trous en terre, et que d'autres di-

sent y avoir vus; mais nous y trouvâmes plusieurs de leurs trous, et nous jugeâmes que les chiens les avaient détruits. C'est ainsi qu'ils ont traité les chats qui abondaient dans cette île du temps de Selkirk, et dont nous n'avons vu qu'un ou deux pendant notre séjour en cet endroit. Il n'en est pas de même des rats: ils s'y sont maintenus en très grand nombre, et nos tentes en étaient pleines toutes les nuits.

J'aurais grand tort d'oublier l'article des poissons, puisqu'ils nous ont fourni les meilleurs mets que nous ayons goûtés dans cette île. La baie en est abondamment fournie, et de plusieurs espèces. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, et en aussi grande quantité que sur les côtes de Terre-Neuve, au jugement de plusieurs de nos gens qui avaient été à cette pêche. Nous y prîmes aussi de grandes brêmes, des anges de mer, des cavallies, des tatonneurs, des poissons argentés et des congres d'une espèce particulière, et un poisson noir qui ressemblait à une carpe, dont nous faisions plus de cas que de tout autre, et à qui nous avions donné le nom de *ramoneur de cheminée.* A la vérité le rivage est si plein de rochers et de cailloux, qu'il n'y a pas moyen d'y tirer la seine; mais nous pêchions à l'hameçon, et nous prenions autant de poissons que nous voulions: en sorte qu'une chaloupe, avec deux ou trois lignes, en revenait chargée en deux ou trois heures de temps. Le seul in-

convénient auquel cette pêche était sujette venait des requins et autres poissons voraces qui suivaient souvent la chaloupe et nous enlevaient le poisson. Les écrevisses de mer sont un autre mets exquis, que la mer nous offrait en plus grande abondance que peut-être en aucun lieu du monde. Elles y pèsent ordinairement huit à neuf livres, sont d'un goût excellent, et en telle quantité vers le rivage, qu'on les perçait souvent avec le croc quand les chaloupes partaient de terre ou y abordaient.

L'arrivée du *Tryal* à l'île de Juan Fernandez, si peu de temps après que nous y eûmes abordé nous-mêmes, nous donna lieu d'espérer que nous serions bientôt rejoints par le reste de notre escadre; et pendant plusieurs jours nous eûmes toujours les yeux tournés vers la mer, dans l'attente de voir paraître quelqu'un de nos vaisseaux égarés. Mais au bout de quinze jours aucun n'ayant paru, nous commençâmes à désespérer de les revoir jamais: car nous savions très bien que, si notre vaisseau avait été obligé de tenir la mer pendant tout ce temps, pas un seul d'entre nous ne fût resté en vie, et que le corps de notre vaisseau, rempli de cadavres, serait devenu le jouet des vents et des flots. Nous n'avions que trop de raisons de croire que tel avait été le sort des vaisseaux de notre escadre qui ne paraissaient point: chaque heure qui s'écoulait ajoutait un degré de force à ces tristes probabilités.

Enfin, le 21 juin, quelques-uns de nos gens, du haut d'une éminence vers le bord de la mer, aperçurent un vaisseau au-dessous du vent, dont les voiles basses paraissaient au niveau de l'horizon; ces voiles et celle du grand perroquet étaient les seules qu'il portait. Cette dernière circonstance fit conclure que c'était un vaisseau de notre escadre qui avait souffert autant que nous dans ses voiles et ses agrès. C'est la seule conjecture qu'on eut occasion de faire; car peu après le temps se brouilla et en fit perdre la vue. Sur ce rapport, et sur ce que nous ne vîmes plus paraître aucun vaisseau de quelques jours, nous fûmes très inquiets pour celui qu'on avait vu, et nous crûmes qu'il manquerait d'eau, que son équipage était trop affaibli par les maladies pour pouvoir voguer contre le vent, et qu'après être venus jusqu'à la vue de l'île, tous les hommes périraient sans pouvoir y aborder. Cependant, le 26, vers le midi, nous découvrîmes au nord-ouest une voile, que nous prîmes pour le même vaisseau qu'on avait déjà vu, et cette conjecture se trouva vraie. A une heure après midi le vaisseau fut si proche, que nous le reconnûmes pour être *le Gloucester*. Comme il n'y avait pas à douter que l'équipage ne fût en grande détresse, le chef d'escadre envoya à leur secours le canot chargé d'eau, de poissons et d'autres rafraîchissemens qui leur vinrent bien à point; car jamais il

n'y eut d'équipage en plus triste situation. Ils avaient jeté à la mer les deux tiers de leur monde, et de ceux qui restaient en vie, il n'y avait en état d'agir que les officiers et leurs valets. Depuis long-temps ils étaient réduits à une pinte d'eau par ration toutes les vingt-quatre heures, et malgré cette économie, sans le secours que nous leur envoyâmes, ils seraient bientôt morts de soif, leur provision d'eau tirant à sa fin. Le vaisseau louvoyait à trois milles de la baie; mais les vents et les courans étaient contraires, et il n'y avait pas moyen de gagner l'ancrage. Ils continuèrent la même manœuvre le lendemain, mais sans apparence de succès, tant que le vent et les courans ne changèrent pas : aussi le chef d'escadre jugea à propos de redoubler ses secours, et leur envoya le canot du *Tryal*, monté par des gens du *Centurion*, et chargé aussi d'eau et d'autres rafraîchissemens.

Le capitaine du *Gloucester* fut obligé de garder ces deux canots, le secours de ceux qui les avaient amenés lui étant absolument nécessaire pour gouverner son vaisseau. Le *Gloucester* resta quinze jours dans cette situation, aussi cruelle que celle de Tantale, car il ne put, pendant tout ce temps, gagner la rade, quoique plusieurs fois il eût les apparences les plus favorables d'y réussir. Le 9 juillet nous remarquâmes que ce vaisseau s'éloignait et portait vers l'est. Nous conjecturâmes que

son dessein était de gagner vers le sud de l'île, mais nous le perdîmes bientôt de vue, et il ne parut plus de huit jours. Cela nous donna beaucoup d'inquiétude, car nous ne pouvions douter que l'équipage ne souffrît extrêmement faute d'eau. Le 16 le vaisseau reparut encore, tâchant de doubler la pointe à l'est de l'île, mais le vent qui soufflait directement de la baie l'empêcha d'approcher de terre de plus près que de quatre lieues. Le capitaine fit signal de détresse, et on lui envoya notre double chaloupe avec de l'eau, quantité de poisson et d'autres rafraîchissemens. Comme nous ne pouvions nous passer de cette chaloupe, le chef d'escadre ordonna positivement au quartier-maître de revenir d'abord; mais il fit une tempête le lendemain, et comme nous ne vîmes pas notre chaloupe, nous craignîmes qu'elle n'eût péri, ce qui aurait été pour nous une perte irréparable. Nous ne fûmes tirés de cette inquiétude qu'au bout de trois jours, que nous eûmes la joie de découvrir sur l'horizon les voiles de notre chaloupe; nous envoyâmes le canot au-devant d'elle, qui nous la ramena à la toue en peu d'heures. L'équipage de la chaloupe s'était chargé de six malades du *Gloucester* pour les porter à bord; mais de ces six, deux moururent dans la chaloupe. Nous apprîmes alors le triste état où *le Gloucester* était réduit : il y avait à peine un homme qui ne fût pas malade, excepté

ceux que nous y avions envoyés. Il y avait déjà un mois que ce vaisseau faisait tout ce qu'il pouvait pour entrer dans la baie, et il n'était pas plus avancé que le premier moment qu'il découvrit l'île. L'équipage perdait tout-à-fait courage, toutes les tentatives n'ayant servi qu'à faire mieux connaître la difficulté de réussir, et ce jour même, qu'il reçut notre dernier secours, sa situation parut plus désespérée que jamais; nous perdîmes de nouveau le vaisseau de vue, et n'osâmes plus nous flatter de lui voir gagner l'ancrage.

Ce malheureux vaisseau était donc ainsi continuellement rejeté bien loin, comme une balle de raquette, lorsqu'il se voyait à peu de lieues de distance du port, vers lequel il tendait. En être si près, et par conséquent presque à portée de tout ce qui pouvait mettre fin à leur maux, était une circonstance qui aggravait l'infortune de ces pauvres gens, puisque cela ne servait qu'à les tourmenter par la vue des secours auxquels il n'était pas en leur pouvoir d'atteindre. Enfin le moment de délivrance arriva dans le temps que nous nous y attendions le moins; car plusieurs jours après que *le Gloucester* eut disparu à nos yeux, nous fûmes agréablement surpris le matin du 23 juillet de lui voir doubler à pleines voiles la pointe du nord-ouest de la baie. Nous envoyâmes en toute diligence à son aide toutes les chaloupes que nous

avions, et une heure après que nous l'eûmes aperçu il vint mouiller l'ancre entre la terre et nous. Nous eûmes lieu alors d'être pleinement convaincus que tous les secours et les provisions que nous lui avions envoyés lui avaient été d'une nécessité absolue. Pour peu qu'il en eût manqué la moindre partie, il était impossible qu'un seul des hommes de l'équipage eût échappé à la mort. Notre premier soin fut de les aider à jeter l'ancre, et le second de porter leurs malades à terre : ils étaient réduits à moins de quatre-vingts, et nous nous attendions bien à en voir mourir la plus grande partie ; mais soit que ceux dont la maladie avait atteint un certain point de malignité fussent déjà tous morts, soit que les rafraîchissemens que nous leur avions fournis eussent disposé ceux qui restaient à une guérison plus prompte, il arriva que ces malades furent beaucoup plus tôt rétablis que les nôtres ne l'avaient été à notre arrivée dans l'île, et qu'il en mourut très peu depuis qu'ils furent débarqués.

Depuis ce temps nous ne revîmes plus aucun autre vaisseau de notre escadre, excepté la pinque *Anne*, qui nous rejoignit vers le milieu d'août. Elle avait eu le bonheur de trouver un ancrage à l'île d'Ichin, vers 45 degrés 30 minutes de latitude sud.

Les principaux rafraîchissemens que l'on trouva

en cet endroit étaient des plantes, telles que le céleri sauvage, les orties, et des coquillages, comme des pétoncles et des moules d'une grandeur extraordinaire et d'un très bon goût; des oies en grande quantité, des mouettes et des pinguins. Tous ces mets étaient exquis pour des gens qui avaient tenu la mer si long-temps. Le climat ne paraissait pas rude, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver; les arbres et le gazon offraient encore quelque verdure aux yeux; et dans l'été, on y trouverait sûrement plusieurs rafraîchissemens qui y manquaient alors. Un autre avantage du port où s'abrita la pinque *Anne*, c'est qu'il est fort éloigné des établissemens des Espagnols, et que c'est un lieu de facile défense; car si on était en possession de l'île qui forme le port et qui n'est accessible que par peu d'endroits, on pourrait avec peu de forces garder ce poste contre toutes les attaques. Cette île est aussi presque partout escarpée du côté du port, et on a six brasses d'eau tout près de la côte.

La pinque *Anne* fut, comme je viens de le dire, le dernier vaisseau qui nous joignit au rendez-vous. Le reste de l'escadre consistait en trois vaissaux: *la Severn*, *la Perle* et *le Wager*, qui nous servait d'arsenal. Les deux premiers nous quittèrent vers le cap Noir, et nous apprîmes depuis qu'ils étaient retournés au Brésil: de sorte que de tous les vaisseaux qui avaient gagné la mer du Sud, il ne nous man-

quait que *le Wager*, dont on apprit le naufrage à la suite d'une mutinerie de l'équipage.

Huit jours après l'arrivée de la pinque, *le Tryal-Sloop*, qui avait été envoyé à la découverte de l'île de Masa-Fuero revint nous joindre, après avoir fait le tour de cette île, sans y voir aucun des vaisseaux de notre escadre. Comme cette île fut mieux reconnue à cette occasion qu'elle ne l'a jamais été, et ne le sera peut-être à l'avenir, je vais rapporter ce que les officiers du *Tryal-Sloop* nous en dirent. Il n'est pas impossible que cela n'ait son utilité dans la suite.

Les auteurs espagnols parlent de deux îles de Juan Fernandez, la grande et la petite : la première est celle où nous étions ancrés, et la petite celle que nous allons décrire, et à laquelle ces auteurs donnent le nom de *Masa-Fuero*, parce qu'elle est plus éloignée du continent. *Le Tryal-Sloop* trouva qu'elle était à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, et à l'ouest vers le sud. Elle est plus grande qu'on ne la fait d'ordinaire ; on la dépeint comme un rocher stérile, sans bois, sans eau et absolument inaccessible. Nos gens trouvèrent pourtant qu'elle est couverte d'arbres, et qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer ; ils virent aussi un endroit au nord de l'île, où un vaisseau peut ancrer, quoique l'ancrage n'y soit pas trop bon ; car le rivage a fort peu d'étendue et est es-

carpé: d'ailleurs l'eau y a trop de profondeur, de sorte qu'il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents, hormis celui de sud. Outre ces inconvéniens, il y a une chaîne de roches qui s'avance de la pointe orientale de l'île à deux milles au large. A la vérité la mer qui vient s'y briser continuellement les fait aisément reconnaître, ce qui les rend peu dangereuses. Cette île a l'avantage, par-dessus celle de Juan Fernandez, d'être bien peuplée de chèvres; et ces animaux n'ayant jamais été inquiétés n'étaient nullement difficiles à approcher, jusqu'à ce que les coups de fusil les eussent effarouchés : car les Espagnols, dans l'idée que cette île ne pouvait pas être de grande importance pour leurs ennemis, n'ont point daigné y faire de dégât, et ne l'ont point peuplée de chiens, comme celle de Juan Fernandez. Nos gens y trouvèrent aussi grand nombre de veaux marins et de lions marins: en un mot ils jugèrent que, quoiqu'il y eût des inconvéniens à choisir cette île pour un lieu de relâche, elle pouvait pourtant en servir en cas de nécessité, surtout pour un vaisseau seul, qui aurait quelque raison de craindre de rencontrer à Juan Fernandez un ennemi supérieur.

Nous employâmes la fin du mois d'août à décharger les provisions de la pinque; et nous eûmes le chagrin de nous apercevoir qu'une grande partie de notre biscuit, riz, gruau, etc., était gâtée. La

pinque, après que nous l'eûmes déchargée, nous étant inutile, le chef d'escadre, suivant les ordres qu'il avait de l'amirauté, fit savoir au maître de ce vaisseau qu'il lui donnait son congé, et lui remit un certificat du temps qu'il avait servi. Ce maître était dès lors en liberté de ramener son bâtiment en Angleterre, ou de gagner tel port où il eût cru pouvoir trouver à charger au plus grand profit de ses propriétaires; mais il savait trop bien que son bâtiment n'était pas en état d'entreprendre un tel voyage, et il le vendit à l'amiral.

Vers le commencement de septembre nos gens étant assez bien remis, et la saison propre à naviguer dans ces mers approchant, nous nous évertuâmes à mettre nos vaisseaux en état de partir. Bientôt nous fîmes une prise importante, celle d'un vaisseau espagnol venant de Callao, d'où il était parti vingt-sept jours avant qu'il tombât entre nos mains. Il était destiné pour Valparaiso dans le Chili, où il devait se charger pour le retour de blé, de vin de Chili, de quelque or, de bœuf séché et de menu cordage, dont on fait du gros cordage à Callao. Ce bâtiment avait été construit il y avait plus de trente ans; mais comme on ne navigue dans ces mers que pendant la belle saison, et que le climat y est très doux, il passait encore pour un bon vaisseau. Le funin n'en était que médiocre, aussi bien que les voiles, qui étaient de

toile de coton. Il n'y avait que trois pièces de canon de quatre livres, hors d'état de servir, leurs affûts étant à peine assez forts pour les porter, et pour toutes petites armes il y avait quelques pistolets appartenant aux passagers. Les prisonniers nous apprirent encore qu'ils étaient partis de Callao en compagnie de deux autres vaisseaux, dont ils avaient été séparés peu de jours auparavant, et que d'abord ils nous avaient pris pour un de ces deux vaisseaux. Sur la description que nous leur fîmes d'un autre navire auquel nous avions donné la chasse, ils nous assurèrent que c'était un des deux qui avaient navigué de conserve avec eux; mais que ce vaisseau, en s'approchant assez près de l'île de Juan Fernandez pour pouvoir en être vu, avait péché contre les instructions des intéressés, qui avaient défendu la chose expressément, dans l'idée que, si quelques vaisseaux anglais se trouvaient sur ces mers, cette île serait probablement leur lieu de rendez-vous.

La prise du vaisseau de Callao nous procura aussi d'importantes lumières, tant par les conversations que nous eûmes avec nos prisonniers, que par les lettres et autres papiers que nous trouvâmes à bord. Jusqu'alors nous n'avions pas su au juste la force et la destination de l'escadre qui croisait à la hauteur de Madère, lorsque nous touchâmes à cette île, et qui chassa après cela sur *la Perle*, dans

notre trajet de Sainte-Catherine au port Saint-Julien. Nous sûmes donc que c'était une escadre composée de cinq grands vaisseaux espagnols, commandée par l'amiral Pizarre, et uniquement destinée à traverser nos desseins. Ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour nous d'apprendre en même temps que Pizarre, malgré tous ses efforts pour doubler le cap Horn, avait été obligé de regagner la rivière de la Plata, avec perte de deux de ses plus gros vaisseaux. C'était là une grande nouvelle dans l'état de faiblesse où nous nous trouvions. Nous apprîmes de plus que le vice-roi du Pérou, dans la supposition que nous devions arriver sur la côte vers le mois de mai précédent, avait mis un embargo sur tous les vaisseaux dans les mers du sud. Mais sur les nouvelles qu'on eut par terre de tous les maux que Pizarre avait soufferts, et dont nous devions aussi avoir nécessairement essuyé une partie, puisque nous avions été en mer pendant le même temps, on crut d'autant plus fortement que nous avions fait naufrage, ou péri en mer, ou du moins été obligés de nous en retourner, qu'on n'avait point entendu parler de nous dans l'espace de huit mois après qu'on eut su que nous étions partis de Sainte-Catherine : car on regardait comme une chose impossible que des vaisseaux pussent tenir la mer pendant un si long intervalle. Ainsi, à la réquisition des marchands, et dans la

ferme persuasion que notre entreprise était manquée, l'embargo avait été levé.

Ce dernier article nous donna lieu d'espérer que, comme l'ennemi ignorait encore que nous eussions doublé le cap Horn, nous pourrions faire sur les Espagnols quelques captures considérables, qui nous dédommageraient de l'impuissance où nous étions d'attaquer quelques-unes de leurs principales places. Ce que nous pouvions conclure de certain du rapport de nos prisonniers était que, soit que nous fissions des prises plus ou moins considérables, du moins faibles comme nous étions, nous n'avions rien à craindre de toutes les forces de l'Espagne dans cette partie du monde. La prise que nous venions de faire avait ranimé les espérances de nos équipages; ils la regardèrent comme un gage de succès qui leur rendit le courage et leur fit oublier leurs maux passés : en conséquence ils travaillèrent avec ardeur à transporter de l'eau à bord, et à tout préparer pour le départ. Mais comme, malgré leur empressement, ces occupations nous emportèrent quatre ou cinq jours, le chef d'escadre fit, durant cet intervalle, passer à bord du *Carmelo* l'artillerie appartenant à la pinque *Anne*, et qui consistait en quatre pièces de six livres de balle, et quatre autres de quatre livres, et en deux pierriers. Il envoya aussi à bord du *Gloucester* six passagers et vingt-trois matelots pour la manœuvre du

vaisseau, et donna ordre au capitaine Mitchel de quitter l'île le plus tôt qu'il serait possible, le succès de sa course dépendant de la diligence qu'il ferait. Cet officier devait avancer jusqu'à 5 degrés de latitude méridionale, et croiser en cet endroit à la hauteur des côtes les plus élevées de Paita, à une assez grande distance de ces côtes pour que le vaisseau ne fût pas découvert. Il lui était enjoint de ne point quitter cette croisière avant l'arrivée du chef d'escadre, qui viendrait le joindre dès qu'il saurait que le vice-roi aurait équipé en guerre les vaisseaux de Callao, ou dès que quelque autre avis rendrait leur jonction nécessaire. Ces ordres ayant été remis au capitaine du *Gloucester*, et tout étant prêt pour le départ, nous levâmes l'ancre le samedi suivant, 19 septembre, en compagnie de notre prise, et sortîmes de la baie, en disant un dernier adieu à l'île de Juan Fernandez. Nous portâmes à l'est dans l'intention de joindre *le Tryal-Sloop*, qui croisait à la hauteur de Valparaiso.

Quoique *le Centurion* et *le Carmelo* fussent partis de la baie de Juan Fernandez le 19 de septembre, laissant *le Gloucester* à l'ancre derrière eux, les vents furent cependant si variables en pleine mer, que nous ne perdîmes l'île de vue que le 22 du même mois vers le soir. Nous continuâmes ensuite à porter à l'est pour gagner notre croisière et joindre *le Tryal* à la hauteur de Valparaiso. La

nuit suivante il fit un fort gros temps. Notre grand hunier s'étant déchiré, nous l'amenâmes, et ayant mis d'abord la main à l'œuvre, nous le fîmes servir de nouveau dès le lendemain matin.

Le 24, un peu avant le coucher du soleil, nous aperçûmes deux vaisseaux à l'est. Aussitôt notre prise s'éloigna de nous à dessein, pour qu'on ne nous soupçonnât point d'être des armateurs, pendant que de notre côté nous préparions tout pour le combat, et faisions force de voiles pour joindre les vaisseaux que nous avions découverts. Nous remarquâmes bientôt qu'un d'eux, qui paraissait un gros navire, venait droit à nous, au lieu que l'autre se tenait dans l'éloignement. Vers les sept heures du soir nous ne fûmes plus qu'à la portée du pistolet du premier, et allions lui lâcher une bordée entière, les canonniers attendant, la mèche à la main, l'ordre de faire feu; mais comme il était impossible que le navire nous échappât, M. Anson, avant de permettre qu'on fît feu, ordonna au maître de héler le vaisseau en espagnol. L'officier commandant, qui se trouva être le lieutenant du *Tryal*, répondit en anglais, et nous dit que c'était une prise faite par *le Tryal* peu de jours auparavant, et que l'autre voile était *le Tryal* même démâté. Nous fûmes peu de temps après joints par *le Tryal*, dont le capitaine se rendit à bord du *Centurion*. Il informa le chef d'escadre qu'il avait

pris ce vaisseau le 18; que, comme c'était un excellent voilier, il l'avait poursuivi pendant trente-six heures sans pouvoir le joindre; que pendant un temps il avait si peu gagné sur lui, qu'il ne comptait guère le prendre, et que les Espagnols, quoique effrayés au commencement de se voir poursuivis par un nuage de voiles, *le Tryal* prenant tant d'eau qu'on n'en voyait que la voilure, s'étaient rassurés en remarquant qu'ils se trouvaient presque toujours à la même distance du *Tryal*. Dans le plus fort de leur frayeur ils s'étaient recommandés à la protection de la sainte Vierge, et il s'en fallut peu qu'ils ne s'imaginassent avoir été exaucés; car ayant fait fausse route pendant la nuit, et pris, à ce qu'ils croyaient, toutes les précautions possibles pour qu'on ne vît aucune clarté dans leur vaisseau, ils auraient pu facilement échapper, s'il n'y avait pas eu une fente dans un de leurs volets. La lumière qui passait par cette ouverture dirigea le cours du *Tryal*, qui, gagnant toujours, se trouva enfin à la portée du canon. Le capitaine envoya alors au vaisseau ennemi une bordée, qui n'empêcha pas les Espagnols de continuer tranquillement leur route. Mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée; car, comme *le Tryal* se préparait à leur donner une seconde bordée, ils sortirent de leurs cachettes, amenèrent les voiles et se rendirent sans faire la moindre résistance. C'était un des

plus grands vaisseaux marchands dont on se servît dans ces mers, d'environ six cents tonneaux, et nommé *l'Aranzazu.* Il allait de Callao à Valparaiso, et avait à peu près la même charge que *le Carmelo,* excepté que l'argent qui se trouva à bord n'excédait guère la valeur de 5,000 livres sterling.

Mais la joie que nous ressentîmes en cette occasion fut fort diminuée quand nous apprîmes que le grand mât du *Tryal* était fendu, et que leur grand mât de hune avait été abattu. Pendant que nous portions le lendemain matin de conserve à l'est, avec un vent du sud assez frais, ce vaisseau essuya un nouveau malheur : son mât de misaine se rompit, de sorte qu'il se trouvait entièrement démâté. Ce qui contribuait à rendre ces différens accidens plus fâcheux était l'impossibilité où nous étions alors d'y remédier. Le vent était si fort, et la mer si grosse, que nous n'osions pas envoyer notre chaloupe au secours du *Tryal;* comme, d'un autre côté, nous ne pouvions pas abandonner ce vaisseau dans l'état où il était, nous mîmes en panne pendant près de deux fois vingt-quatre heures. Pour comble de malheur le vent nous éloignait de notre croisière dans un temps où, en conséquence des avis que nous avions reçus, nous pouvions espérer de voir paraître sur la côte divers vaisseaux ennemis, que rien n'empêcherait à présent de gagner le port de Valparaiso.

Le temps s'étant un peu calmé le 27, nous envoyâmes notre chaloupe pour amener le capitaine du *Tryal*. Cet officier, étant venu à bord, produisit une pièce signée par lui et par tous les autres officiers de son vaisseau. Cette pièce marquait en substance que leur vaisseau était non-seulement démâté, mais faisait aussi tellement eau, qu'il fallait pomper sans relâche, même par un temps modéré; que, par le vent frais qu'il avait fait en dernier lieu, quoiqu'on eût fait jouer les pompes continuellement, et qu'aucun d'eux n'eût été dispensé de mettre la main à l'ouvrage, l'eau avait été en augmentant; sur le tout, qu'ils craignaient de périr au premier orage qu'ils auraient à essuyer; et qu'ainsi ils priaient le chef d'escadre de prendre quelques mesures pour leur sûreté. Mais réparer *le Tryal* et le mettre en état de tenir la mer était une entreprise au-dessus de ses forces : nous n'avions ni mâts ni agrès à lui fournir. D'ailleurs il n'y avait pas moyen de lui donner le radoub en pleine mer; et quand même nous aurions eu un port pour cela, ç'aurait été une extrême imprudence, dans une conjoncture aussi critique, de perdre autant de temps qu'en aurait exigé cet ouvrage. Ainsi il ne restait d'autre parti à prendre au chef d'escadre que celui de détruire ce vaisseau, après en avoir tiré l'équipage; mais, comme il lui parut nécessaire pour le service de Sa Majesté d'avoir en

apparence les mêmes forces, il destina la prise du *Tryal*, que le vice-roi du Pérou avait plus d'une fois armée en guerre, à servir de frégate, fit passer l'équipage du *Tryal* à bord de ce vaisseau, et donna de nouvelles commissions tant au capitaine qu'au reste des officiers. Cette nouvelle frégate, dans le temps qu'elle était encore aux Espagnols, avait été montée de trente-deux pièces de canon; mais elle ne devait en avoir à présent que vingt, c'est-à-dire les douze qui se trouvaient à bord du *Tryal*, et huit qui avaient appartenu à la pinque *Anne*. Cette affaire étant ainsi réglée, M. Anson donna ordre au capitaine Saunders d'avoir soin qu'on tirât du *Tryal* tout ce qui pouvait être de quelque usage aux autres vaisseaux, et ensuite de le faire couler à fond. Après avoir vu exécuter ce dernier ordre, il lui était enjoint d'aller croiser avec sa frégate, qui devait s'appeler *la Prise du Tryal*, à la hauteur des côtes les plus élevées de Valparaiso, au nord-nord-est de ces côtes, à la distance de douze ou quinze lieues; car, comme tous les vaisseaux qui, en partant de Valparaiso, portent au nord, suivent ce cours, M. Anson se proposait d'empêcher par ce moyen qu'on ne reçût avis à Callao qu'il manquait deux vaisseaux, ce qui donnerait lieu à ceux de Callao de conclure que l'escadre anglaise pourrait bien être dans le voisinage. La *Prise du Tryal* devait rester à sa croisière pen-

dant vingt-quatre jours, et ensuite, en cas qu'au bout de ce terme elle ne fût pas jointe par le chef d'escadre, ranger la côte jusqu'à Pusco ou Nasca, où elle trouverait sûrement M. Anson. Ce chef d'escadre ordonna pareillement au lieutenant qui commandait la prise du *Centurion* d'aller de conserve avec le capitaine Saunders, après l'avoir aidé à décharger *le Tryal*. Ces deux vaisseaux, en croisant à quelque distance l'un de l'autre, augmentaient la probabilité qu'aucun navire ennemi ne pourrait passer sans être aperçu. Ces ordres étant ainsi donnés, *le Centurion* se sépara d'eux à onze heures du soir, le 27 septembre, faisant route au midi, dans l'intention de croiser quelques jours au lof de Valparaiso.

Nous comptions que cette disposition de nos vaisseaux nous faisait tirer du peu que nous avions de forces tout le parti possible; mais les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une probabilité de succès plus ou moins grande, et qui ne va jamais à une certitude parfaite, les accidens, qui ne sauraient entrer en ligne de compte dans les délibérations, ayant souvent la plus grande influence sur les événemens. C'est ainsi que, dans le cas présent, l'état où *le Tryal* se trouvait réduit, et l'obligation de quitter notre croisière pour l'assister, malheurs qu'aucune prudence humaine ne pouvait prévoir ni prévenir, donnèrent occasion

à tous les vaisseaux destinés pour Valparaiso de gagner ce port durant ce fâcheux intervalle; car, quoique, après nous être séparés du capitaine Saunders, nous nous hâtassions de regagner notre croisière, où nous arrivâmes le 29 à midi, nous n'eûmes cependant pas le bonheur de découvrir une seule voile jusqu'au 6 octobre. Ainsi, jugeant que ce serait du temps perdu que de s'opiniâtrer à rester davantage, nous portâmes au lof du port dans le dessein de joindre nos prises; mais quand nous arrivâmes à leur croisière, nous ne les aperçûmes pas, quoique nous y restassions quatre ou cinq jours. Dans la supposition qu'elles s'étaient éloignées en donnant la chasse à quelque vaisseau ennemi, nous rangeâmes la côte jusqu'aux hauteurs de Nasca, où le capitaine Saunders avait ordre de nous joindre. Nous gagnâmes cet endroit le 21, pleins d'espérance de rencontrer quelques vaisseaux ennemis sur la côte; car le témoignage de ceux qui avaient navigué autrefois dans les mêmes parages et le rapport de nos prisonniers s'accordaient à nous assurer que tous les vaisseaux destinés pour Callao passent toujours par-là, afin de ne pas courir le risque de tomber sous le vent du port. Cependant nous ne vîmes pas une seule voile jusqu'au 2 novembre. Ce jour-là nous aperçûmes deux vaisseaux, auxquels nous donnâmes la chasse, et qui se trouvèrent bientôt être les prises du *Tryal* et

du *Centurion*. Comme ils avaient l'avantage du vent, nous ferlâmes nos voiles pour les attendre.

Nous craignions aussi qu'on n'équipât les vaisseaux de guerre à Callao; car nous savions qu'un exprès n'employait ordinairement que vingt-neuf ou trente jours à se rendre de Valparaiso à Lima; et il y en avait déjà plus de cinquante que nous avions fait notre première prise. Ce double sujet de crainte engagea M. Anson à se hâter d'arriver sous le vent de Callao, et de joindre le capitaine, qui croisait à la hauteur de Paita, le plus tôt qu'il serait possible, afin que, nos forces étant réunies, nous fussions en état de bien recevoir les vaisseaux de Callao, dans le cas où ils oseraient mettre en mer. Dans cette vue nous partîmes la même après-midi, prenant bien soin de nous tenir assez loin de la côte pour n'être point aperçus; car nous savions qu'il était défendu, sous de sévères peines, à tous les navires du pays de passer le port de Callao sans y relâcher; et comme cette loi était constamment observée, nous serions indubitablement reconnus pour ennemis, si nous ne nous y conformions pas.

Dans l'incertitude où nous étions de pouvoir rencontrer l'escadre espagnole, le chef d'escadre fit passer à bord du *Centurion* une partie de son monde, dont il avait auparavant équipé *le Carmelo*. Portant ensuite au nord, nous eûmes con-

naissance de la petite île de *Saint-Galan*, qui était éloignée de nous d'environ sept lieues au nord-nord-est demi-quart à l'est. Cette île est située vers le quatorzième degré de latitude méridionale, et à peu près à cinq milles au nord d'une hauteur appelée *Morro Veijo* ou *la Tête du Vieillard*. Je fais mention de cette île et de la hauteur voisine, parce qu'il se trouve entre ces deux endroits la meilleure croisière qu'il y ait sur cette côte, tous les vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du nord ou du sud, cherchant à reconnaître ces endroits pour diriger leur cours. Le 5 novembre, à trois heures après midi, nous nous trouvâmes à la vue des hauteurs de Barranca, situé à 10 degrés 36 minutes de latitude méridionale. Environ à huit ou neuf lieues de nous, au nord-est vers l'est, et une heure après, nous eûmes le contentement si long-temps souhaité de voir une voile. Nous l'aperçûmes d'abord sous le vent, et lui donnâmes la chasse à l'instant même. *Le Centurion*, qui cinglait mieux que les deux prises, les devança si fort, qu'elles le perdirent bientôt de vue. Cependant, la nuit étant survenue avant que nous eussions pu joindre le vaisseau ennemi, vers les sept heures du soir nous le perdîmes de vue, et ne sûmes quel cours suivre : à la fin, comme nous avions alors le vent favorable, M. Anson résolut de laisser les voiles comme elles étaient, et de ne point changer

de cours; car, quoiqu'il n'eût aucun lieu de douter que le vaisseau ennemi ne fît fausse route pendant la nuit, comme néanmoins il n'était pas possible de deviner de quel côté il changerait sa direction, il lui parût plus prudent de poursuivre son cours, parce qu'il devait nécessairement par là se trouver plus près de l'ennemi; que s'il lui arrivait de se tromper, en changeant de direction au hasard, le vaisseau que nous poursuivions était, en ce cas, infailliblement perdu pour nous. Nous continuâmes ainsi à lui donner la chasse dans l'obscurité environ une heure et demie; et durant tout ce temps, tantôt l'un et tantôt l'autre, des gens de notre équipage crurent en discerner les voiles. Notre second lieutenant l'aperçut réellement à babord, faisant route vers la haute mer. Aussitôt nous gouvernâmes sur le vaisseau ennemi; nous le joignîmes en moins d'une heure, et il se rendit après avoir essuyé quatorze coups de canon. Ce vaisseau, qui se nommait *Santa-Teresa de Jesus*, avait été bâti à Guayaquil, était d'environ trois cents tonneaux, et était chargé de bois de charpente, de fil de Pito, qui est très fort, et qu'on fait d'une espèce d'herbe, de draps de Quito, de cacao, de noix de cocos, de tabac, de cuirs, de cire, etc. Les espèces qui se trouvèrent à bord ne consistaient qu'en quelque monnaie d'argent, et ne montaient en tout qu'à 170 livres sterling.

J'ai dit qu'au commencement de la poursuite *le Centurion* avait tellement devancé les deux prises, qu'elles l'avaient perdu de vue. Pour leur donner le temps de nous joindre, nous mîmes en panne toute la nuit, tirant des coups de canon, et faisant des feux chaque demi-heure pour empêcher que le capitaine et le lieutenant nous dépassassent sans nous apercevoir; mais ils étaient si loin derrière nous, qu'ils ne virent ni n'entendirent aucun de nos signaux, et ne nous atteignirent que le lendemain assez tard. Quand ils nous eurent joints, nous portâmes ensemble au nord au nombre de quatre voiles. Nous trouvâmes en cet endroit la mer, à plusieurs milles autour de nous, d'un très beau jour, et remarquâmes que cette couleur venait d'une quantité prodigieuse de frai de poisson qui couvrait la surface de l'eau. Nous mîmes tant soit peu de cette eau dans un verre à vin, et vîmes que bien loin d'être trouble, comme elle nous l'avait paru, elle était claire comme du cristal, excepté qu'il y surnageait quelques globules rouges et glaireux.

En portant de là au nord nous ne v mes rien de remarquable durant deux ou trois jours, quoique nos vaisseaux fussent assez écartés l'un de l'autre pour qu'aucun navire ennemi ne pût probablement nous échapper. En rangeant la côte nous remarquâmes qu'il y avait généralement parlant un

courant qui faisait dériver notre vaisseau vers le nord, à raison de dix ou douze milles par jour. Nous trouvant alors à 8 deg. lat. mérid., nous commençâmes à être entourés de poissons volans et de bonites, les premiers que nous eussions vus depuis notre départ des côtes du Brésil. C'est une chose remarquable, que sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les côtes occidentales du même continent; car nous ne les perdîmes de vue sur la côte du Brésil qu'en approchant du tropique méridional. La cause de cette différence vient certainement des différens degrés de chaleur dans la même latitude des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 novembre nous étions trois lieues au midi de l'île la plus méridionale de Lobos, dont la latitude est 6 degrés 27 minutes sud. Il y a deux îles de ce nom, celle-ci, qui s'appelle *Lobos de la Mar*, et une autre plus septentrionale, qui ressemble beaucoup à la première, et qu'on prend souvent pour elle, appelée *Lobos de la Tierra*. Nous n'étions pas loin alors de la croisière assignée au *Gloucester*. Ainsi, dans la crainte de le manquer, nous portâmes peu de voiles toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, nous vîmes au lof un vaisseau qui tâchait de gagner la côte. Il avait passé près de nous pendant l'obscurité de la nuit; et comme

nous vîmes d'abord que ce n'était pas *le Gloucester*, nous forçâmes de voiles pour le joindre. Le vent se trouvant trop faible pour que nous pussions beaucoup avancer, M. Anson ordonna qu'on armât le bateau à rames, sa pinasse et celle du *Tryal*, et qu'on abordât le vaisseau ennemi. Le lieutenant Brett, qui commandait le bateau à rames, s'en approcha le premier vers les neuf heures, le salua d'une décharge de mousqueterie entre les mâts, au-dessus des têtes de l'équipage, et fit sauter aussitôt la plupart de ses gens à bord; mais les Espagnols ne firent pas la moindre résistance, étant suffisamment effrayés par l'éclat des sabres et par la décharge qu'ils venaient d'essuyer. Le lieutenant fit amener les voiles, et ayant, chemin faisant, pris avec lui les deux pinasses, alla trouver le commandant. Quand il fut de nous à la distance d'environ quatre milles, il passa dans le bateau à rames, menant avec lui plusieurs prisonniers qui l'avaient instruit de plusieurs choses importantes, dont il voulait informer le chef de l'escadre. A son arrivée nous apprîmes que la prise s'appelait *Nuestra senora del Carmin*, et était d'environ cent soixante-dix tonneaux. La charge consistait en acier, fer, cire, poivre, bois de cèdre, planches, tabac en poudre, rosaires, indulgences, marchandises d'Europe en ballots, cannelle, empois bleu, et plusieurs autres sortes de marchandises. Quoique, dans les cir-

constances où nous nous trouvions, cette charge ne fût pas de grand prix pour nous, la perte ne laissait pas d'être très considérable pour les Espagnols, le simple achat du tout leur ayant coûté à Panama plus de quatre cent mille écus. Ce vaisseau devait se rendre à Callao, et avait touché à Paita pour y faire de l'eau et des vivres, et ne s'était remis en mer que depuis vingt-quatre heures quand il tomba entre nos mains.

Nous apprîmes qu'il y avait à la douane de Paita une somme considérable qui appartenait à quelques marchands de Lima; et que cette somme devait être embarquée à bord d'un navire, qui était actuellement dans le port de Paita, et qui allait partir incessamment pour Sansonnate, sur la côte du Mexique, dans le dessein d'y acheter une partie de la charge du vaisseau de Manille. Ce navire passait à Paita pour un très bon voilier, et avait été suivi depuis peu; et, à ce que croyaient les prisonniers, il devait probablement mettre à la voile le lendemain au matin. Ce qu'ils venaient de dire au sujet de la vitesse de ce navire, à bord duquel l'argent devait être embarqué, ne nous donnait presque aucun lieu de croire que notre vaisseau, qui avait été à peu près deux ans en mer, fût en état de le joindre si nous le laissions sortir du port. Cette considération, jointe à celle que nous étions découverts, et que l'alarme serait bientôt répandue sur toute

la côte, et qu'ainsi ce serait fort inutilement que nous continuerions à croiser dans ces parages, détermina le chef de l'escadre à tâcher de s'emparer de la place par surprise. Pour réussir dans cette expédition, il s'était instruit exactement de la force et de l'état de Paita, et avait une espèce de certitude qu'il ne courait aucun risque d'y perdre du monde. Outre cela, le succès de l'entreprise nous procurait non-seulement un butin considérable, mais aussi une grande quantité de vivres, dont nous commencions à manquer, et nous donnait en même temps l'occasion de remettre en liberté nos prisonniers, qui étaient nombreux, et qui consom maient des provisions dont nous avions grand besoin pour nous-mêmes.

La ville de Paita, à 5 degrés 12 minutes de latitude méridionale, est située dans un canton fort stérile, dont le terrain n'est composé que de sable et d'ardoise : elle ne contient qu'environ deux cents familles. Les maisons n'y sont que d'un étage, et n'ont que des murs de roseaux refendus et d'argile, et des toits de feuilles sèches. Cette manière de bâtir, toute légère qu'elle paraît, est assez solide pour un pays où la pluie est un phénomène rare. Il en tomba pourtant en 1738, et quoiqu'elle ne fût pas fort abondante, elle eut la force de détremper les murs de plusieurs de ces bâtimens et de les faire écrouler. Le plus grand nombre des

habitans de Paita sont des Indiens, des esclaves nègres, des mulâtres ou des métis : il y a fort peu de blancs. Le port de cette ville ne peut guère passer que pour une baie : c'est pourtant le meilleur qu'il y ait dans ces quartiers, et l'ancrage y est sûr et bon. Il est très fréquenté par les vaisseaux arrivant des pays qui sont au nord : c'est le seul lieu de relâche pour les bâtimens qui vont d'Acapulco, Sonsonnate, Réalégo et Panama à Callao. La longueur de ces voyages, qui, pendant presque toute l'année, ne peuvent se faire qu'en remontant contre le vent, oblige ces vaisseaux à border la côte pour faire de l'eau.

Les environs de Paita sont si arides, qu'on n'y trouve pas une goutte d'eau à boire, ni aucune sorte d'herbages, ni provisions d'aucune espèce, excepté du poisson et quelques chèvres. Mais, à deux ou trois lieues de là, vers le nord, il y a une ville d'Indiens nommée *Colan*, d'où on transporte à Paita, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille, et autres rafraîchissemens pour les vaisseaux qui touchent en cet endroit. On y amène aussi du bétail de *Piura*, ville située plus avant dans le pays, à quatorze lieues de Paita. L'eau qu'on apporte de Colan est d'une couleur blanchâtre; mais quoique nullement belle, on dit pourtant qu'elle est fort saine : on prétend même qu'en serpentant entre des bois de salsepareille,

elle devient imprégnée des vertus de ces arbres.

Le port de Paita, outre les commodités qu'il procure aux vaisseaux destinés pour Callao, sert encore de lieu de débarquement aux passagers qui vont d'Acapulco et de Panama à Lima ; car, comme il est éloigné de deux cents lieues de Callao, qui sert de port à cette dernière ville, et qu'on trouve [redacted]resque toujours le vent contraire à cette route, [redacted] voyage par mer est extrêmement fatigant et en[redacted]yeux : on aime mieux le faire par terre. Il y a [redacted] chemin assez commode, parallèle à la côte, où [redacted] trouve quelques villages et quelques gîtes pas-s[redacted]es.

[redacted]ita est une ville tout ouverte, et qui n'est dé[redacted]due que par un fort. Il nous importait beau-co[redacted]d'être exactement informés de ce fort. Nous int[redacted]ogeâmes donc nos prisonniers sur ce sujet, et ils [redacted]s apprirent que le fort était muni de huit pièc[redacted] de canon montées sur leurs affûts, mais qu'il [redacted]'avait ni fossés, ni ouvrages extérieurs, ni remp[redacted]ts, n'étant fermé que d'un simple mur de briq[redacted]; que la garnison n'était composée que d'une [redacted]eul[redacted]ompagnie très faible, mais que la ville pou[redacted]ournir outre cela trois cents hommes armés.

Après ces informations, M. Anson résolut d'attaquer la place cette nuit même. Nous étions à douze lieues de la côte, distance suffisante pour n'en être pas découverts, mais pas assez grande pour qu'en fai-

sant force de voiles nous ne pussions arriver dans la baie avec la nuit. Cependant le chef d'escadre jugea fort prudemment que nos vaisseaux étaient trop gros pour n'être pas aperçus de loin, même pendant la nuit, et qu'à cette vue, les habitans alarmés transporteraient leurs meilleurs effets plus avant dans le pays. D'ailleurs la place n'était pas assez considérable pour qu'il fût besoin de toutes nos forces : ainsi il résolut de n'employer que nos chaloupes à cette expédition. Il commanda donc le bateau à dix-huit rames, notre pinasse et celle du *Tryal;* et ayant choisi cinquante-huit hommes pour s'y embarquer, il mit à leur tête un lieutenant, et lui donna les ordres nécessaires. Pour prévenir les contre-temps et la confusion qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit et de l'ignorance des lieux, il ordonna à deux pilotes espagnols de mener le lieutenant au lieu de débarquement le plus convenable, et de lui servir de guides lorsqu'il serait à terre. Pour s'assurer d'autant mieux de la fidélité de ces deux Espagnols dans une conjoncture aussi délicate, M. Anson assura tous nos prisonniers que, si ces deux hommes le servaient bien en cette occasion, il leur rendrait à tous la liberté, et les relâcherait en cet endroit; mais qu'au moindre indice de trahison les deux pilotes auraient d'abord la tête cassée et que tous les autres prisonniers que nous avions à bord seraient em-

menés en Angleterre. Nous trouvâmes ainsi l'art d'intéresser nos prisonniers au succès de notre entreprise, et de nous mettre à couvert des effets de la négligence et de la perfidie de nos guides.

Durant ces préparatifs, nos vaisseaux avançaient à force de voiles vers le port, car nous étions encore trop éloignés pour être aperçus. A dix heures du soir, n'étant plus qu'à cinq lieues de la ville, le lieutenant nous quitta avec les chaloupes qu'il commandait, et arriva à l'entrée de la baie sans être découvert; mais à peine y était-il entré, que des gens qui étaient à bord d'un vaisseau ancré dans ce port l'aperçurent; ils se jetèrent dans leur chaloupe et ramèrent vers le fort en donnant l'alarme, et criant de toutes leurs forces : « Les Anglais, les chiens d'Anglais ! » Dans ce moment toute la ville fut en alarme ; nos gens virent plusieurs lumières qui allaient et venaient dans le fort, et d'autres marques des mouvemens que faisaient les habitans. Le lieutenant exhorta ses gens à ramer vivement vers le rivage, afin de donner à l'ennemi le moins de temps qu'il se pourrait pour se mettre en défense. Cependant, avant que nos chaloupes pussent gagner terre, la garnison du fort avait déjà mis quelques pièces de canon en état de tirer, et les avait pointées vers le lieu du débarquement; et apparemment plutôt par hasard que par adresse, vu l'obscurité de la nuit, un des coups

fut assez bien ajusté pour que le boulet passât juste au-dessus de la tête de ceux qui montaient une des chaloupes. Cela fit redoubler d'efforts à nos gens, en sorte qu'ils gagnèrent le rivage et débarquèrent avant qu'on eût le temps de leur tirer une seconde volée.

Dès qu'ils furent à terre, un de leurs guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage, où ils se trouvèrent à couvert du feu du fort; et s'étant formés aussi bien que le temps le permettait, ils marchèrent d'abord vers la place de la Parade. Cette place est un grand carré au bout de la rue par où ils étaient entrés : le fort fait un des côtés de cette place, et la maison du gouverneur en forme un autre. Quoique nos gens marchassent en assez bon ordre, le bruit qu'ils faisaient, et leurs huzzas, excités par la joie ordinaire aux matelots lorsqu'ils se sentent à terre après une longue navigation, par l'ardeur que leur inspirait la présence de l'ennemi; et par l'espérance du butin; tout cela, joint à leur tambour qui se faisait entendre de toute sa force, laissait paraître leur nombre beaucoup plus grand qu'il n'était, et persuada aux habitans qu'ils avaient au moins trois cents hommes en tête, et qu'il convenait mieux de penser à la fuite qu'à se défendre.

Ainsi nos gens n'eurent à essuyer qu'une dé-

charge, qui leur fut faite par les marchands à qui appartenaient les trésors qui se trouvaient alors dans la ville, et par quelques autres qui s'étaient joints à eux. Ces gens s'étaient postés dans une galerie qui entourait la maison du gouverneur; mais dès que les nôtres eurent fait feu sur eux, ils quittèrent leur poste et les laissèrent maîtres de la place.

Après ce succès le lieutenant divisa son monde en deux partis : il ordonna à l'un d'environner le logis du gouverneur et de tâcher de se saisir de sa personne, et il marcha à la tête de l'autre vers le fort, à dessein de l'emporter ; mais il le trouva abandonné, la garnison ayant passé par-dessus les murs pour s'enfuir. Ainsi, en moins d'un quart d'heure, à compter du moment de la descente, nous fûmes maîtres de la ville, sans autre perte qu'un homme tué et deux blessés.

Le lieutenant plaça une garde dans le fort, une autre à la maison du gouverneur, et des sentinelles à toutes les avenues de la ville, tant pour prévenir les surprises de la part de l'ennemi, que pour empêcher le désordre et le pillage. Son premier soin ensuite fut de prendre possession de la douane, où les trésors des marchands étaient déposés, et d'examiner combien il était resté d'Espagnols en ville, pour pouvoir juger des précautions qu'il y avait à prendre. Il eut bientôt l'esprit en repos sur cet ar-

ticle : la plupart des habitans, réveillés en sursaut par l'alarme, s'étaient sauvés en chemise. Le gouverneur même n'avait pas été des moins pressés; car il s'enfuit un pied chaussé l'autre nu, abandonnant sa femme, jeune dame de dix-sept ans, qu'il n'avait épousée que depuis trois ou quatre jours. Cependant elle ne fut pas prise, deux sentinelles espagnoles l'ayant emmenée en chemise, à l'instant où nos gens environnaient la maison. Nous fûmes très fâchés que le gouverneur nous eût échappé; M. Anson avait bien expressément recommandé qu'on fît tout ce qu'on pourrait pour se saisir de sa personne, persuadé qu'il contribuerait efficacement à faire traiter du rachat de la ville ; mais il n'y eut pas moyen de l'attraper. Le peu d'habitans qui étaient restés furent enfermés sous bonne garde, dans une des églises, à l'exception de quelques nègres vigoureux qui furent employés tout le reste de la nuit à transporter au fort les trésors qu'on trouva dans la douane et dans d'autres endroits : bien entendu qu'on eut soin de les faire accompagner de quelques mousquetaires.

Tandis que le lieutenant était occupé de ces soins nécessaires, les matelots, quoique employés à des affaires assez importantes, se donnèrent la liberté de fouiller dans les maisons voisines de leur poste, et de s'amuser au pillage. La première chose qui s'offrit à leurs yeux furent les habits que les Es-

pagnols avaient oublié d'emporter, et qui, suivant la mode du pays, étaient chamarrés de galons et de broderies. Nos gens se jetèrent dessus avec avidité, et les endossèrent d'abord par-dessus leurs jaquettes crasseuses et leurs chausses poissées, sans omettre les belles perruques et les chapeaux bordés. Cette mode fut bientôt suivie par tout le détachement; et les derniers venus ne trouvant plus d'habits d'hommes assez beaux à leur gré, se rabattirent sur les jupes et les robes de femme, qu'ils ne firent nulle difficulté d'ajouter à leur habillement ordinaire, pourvu qu'ils les trouvassent assez magnifiques. Les premiers de ces masques qui se présentèrent aux yeux de M. Brett étaient si bien déguisés, qu'il eut peine à les reconnaître.

C'est ainsi que se passa la première nuit que nos gens furent à terre. Je reviens à présent au *Centurion*. Après que nos chaloupes nous eurent quittés, nous restâmes en panne jusqu'à une heure du matin; et comme nous supposions que notre détachement était alors bien près de débarquer, nous voguâmes doucement vers la baie. A sept heures du matin nous nous trouvâmes à son entrée, et bientôt après nous découvrîmes la ville. Quoique nous n'eussions pas lieu de douter du succès de notre entreprise, ce fut pourtant avec une joie sensible que nous aperçûmes, à l'aide des lunettes d'approche, le pavillon anglais arboré au fort. Nous

louvoyâmes avec ardeur pour approcher de la ville, aussi vite que pouvait nous le permettre le vent de terre qui soufflait alors. A onze heures la pinasse du *Tryal* vint à bord chargée de piastres et d'argenterie d'église; et l'officier qui la commandait nous fit le récit de ce qui s'était passé la nuit précédente, tel que je viens de le donner. A deux heures après midi nous jetâmes l'ancre sur deux brasses et demie d'eau, à un mille et demi de la ville, et par conséquent à portée d'avoir facilement communication avec ceux qui étaient à terre. Nous trouvâmes que M. Brett s'était employé sans relâche à rassembler les trésors qu'il avait trouvés dans la ville et qu'il n'avait pas été troublé dans cette occupation. Cependant l'ennemi assemblait toutes les forces des environs sur une hauteur qu'on voyait derrière la ville, et ces forces ne paraissaient pas méprisables. Nous y distinguions entre autres environ deux cents cavaliers bien montés et bien armés, à ce qu'il nous paraissait, et le tout était rangé en assez bon ordre, avec nombre de tambours, de trompettes et de drapeaux. Ils faisaient le plus de bruit qu'ils pouvaient avec cette musique guerrière, et paradaient avec grande ostentation, dans l'espérance de nous intimider et de nous forcer à nous retirer avant que d'avoir fini d'emporter notre butin; car ils savaient déjà le peu de monde que nous avions à terre. Nous n'étions pas assez aisés à effrayer pour croire

que leur cavalerie, sur laquelle ils paraissaient le plus compter, osât s'engager dans les rues et venir nous attaquer entre les maisons, quand même nous aurions encore été en plus petit nombre. Ainsi nous continuâmes tranquillement, tant que le jour dura, à embarquer le trésor, les provisions et les rafraîchissemens, tels que porcs, volailles, etc., que nous trouvâmes dans cette ville en grande abondance.

Vers la nuit, le chef d'escadre, pour prévenir toute surprise, envoya du renfort à terre; on prit poste dans les rues qui aboutissaient à la place, et on les traversa toutes de barricades de six pieds de haut. L'ennemi se tint tranquille pendant la nuit, et le lendemain, dès qu'il fut jour, nous recommençâmes à charger nos chaloupes et à les envoyer à bord.

Nous eûmes lieu de nous apercevoir que les ordres que M. Anson avait donnés pour la prise du gouverneur avaient été très sages, et que c'était un grand malheur pour nous qu'ils n'eussent pas été exécutés. Nous trouvâmes des magasins remplis de marchandises de prix, qui nous étaient tout-à-fait inutiles, parce que nous n'avions pas de place dans nos vaisseaux pour les loger. Si nous avions tenu le gouverneur, il eût probablement traité avec nous du rachat de ces effets et de la ville, et c'eût été un grand avantage de part et d'autre. Mais il se

trouvait en liberté; il avait ramassé toutes les forces du pays, à plusieurs lieues à la ronde; il lui en était même venu de Piura, éloigné de quatorze lieues, et il ne s'embarrassait guère du sort de sa place.

Le second jour que nous fûmes en possession de la ville, plusieurs esclaves nègres désertèrent du corps d'Espagnols qui était sur la hauteur, et vinrent se rendre à nous : l'un d'eux fut reconnu par un des prisonniers que nous avions à bord, qui l'avait vu à Panama. D'un autre côté, les Espagnols qui étaient sur la hauteur souffraient une extrême disette d'eau, et plusieurs de leurs esclaves se glissaient adroitement dans les maisons de la ville, et enlevaient des jarres d'eau, qu'ils portaient à leurs maîtres; et quoique nos gens en attrapassent quelques-uns, la soif était si pressante dans leur camp, qu'ils continuèrent ce manége pendant tout le temps que nous restâmes maîtres de la place. Ce même jour nous apprîmes des déserteurs et des prisonniers que nous fîmes que les Espagnols, dont le nombre était fort augmenté, étaient résolus d'attaquer la ville et le fort la nuit suivante. Malgré ces avis nous continuâmes notre ouvrage sans inquiétude jusqu'au soir, que le chef d'escadre envoya encore du renfort à terre.

Dès le soir de ce même jour les trésors étaient déjà à bord du *Centurion*. Ainsi le lendemain,

15 novembre, nos chaloupes furent employées à transporter les autres effets de prix dont nous jugeâmes à propos de nous charger. Le chef d'escadre, ayant résolu de partir ce jour là, envoya à terre, dès les dix heures du matin, tous les prisonniers qu'il avait à bord, ainsi qu'il l'avait promis : ils étaient au nombre de quatre-vingt-huit personnes; et M. Brett eut ordre de les renfermer dans une église jusqu'au moment qu'ils voudraient s'embarquer. Il devait dans cet instant même mettre le feu à toute la ville, excepté aux deux églises, qui par bonheur étaient séparés des maisons. Ces ordres furent ponctuellement exécutés : M. Brett fit mettre de la poix et du goudron, qu'on trouva en grande quantité, dans des maisons situées en différentes rues, afin que le feu prît avec violence en plusieurs endroits à la fois, et que l'action en fût si prompte et si générale qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi de l'éteindre après notre départ. Ces préparatifs achevés, et le canon du fort encloué, M. Brett fit mettre le feu aux maisons qui étaient au-dessus du vent, et, rassemblant son monde, il marcha vers le rivage, où les chaloupes l'attendaient.

Cet endroit du rivage était une plage toute découverte hors de la ville. Les Espagnols, voyant qu'il s'apprêtait à opérer sa retraite, résolurent de la troubler. Pour cet effet, un petit escadron, choisi

sans doute dans toute leur cavalerie, descendit de la hauteur, et s'avança avec une résolution qui aurait fait croire qu'ils allaient charger nos gens et profiter de l'avantage d'une plaine ouverte, si nous n'avions pas eu de justes idées de leur valeur. Nous jugeâmes donc, et nous ne nous trompions pas, que toutes ces apparences n'étaient que pure ostentation.

Nos gens étaient à peine embarqués et prêts à quitter le rivage, qu'ils virent la ville tout en feu et la fumée couvrant la plage. Tandis que nos chaloupes ramaient de leur mieux pour regagner l'escadre, les flammes avaient gagné toute la ville, et y avaient fait de tels ravages, tant par le soin que nous avions eu d'y distribuer quantité de matières combustibles, que par la structure des édifices et les matériaux dont ils étaient faits, que l'ennemi, quelque nombreux qu'il parût être, se trouva dans l'impossibilité d'arrêter l'incendie, et de sauver ni maisons ni marchandises

Dès que le détachement que nous ramenaient nos chaloupes eut rejoint l'escadre, notre commandant se prépara à quitter cet endroit le même soir. En arrivant, nous y avions trouvé six vaisseaux : le premier était celui qu'on nous avait dit devoir transporter le trésor à la côte du Mexique; et comme nous étions persuadés qu'il était très bon voilier, nous résolûmes de l'emmener avec

nous : les autres étaient deux senaux, une barque et deux galères de trente-six rames chacune. D'après leur évaluation, les Espagnols perdirent dans cet incendie pour plus d'un million et demi de piastres en marchandises ou effets.

En partant de Paita, le 26 novembre à minuit, nous portâmes à l'ouest, et le matin le chef d'escadre ordonna à toute l'escadre de s'étendre pour mieux découvrir *le Gloucester :* car nous approchions du parage où le capitaine Mitchel avait ordre de croiser, et nous nous attendions à toute heure à le rencontrer : cependant toute la journée se passa sans l'apercevoir.

Après l'avoir rejoint, nous résolûmes de tirer vers le nord et de gagner le plus tôt qu'il se pourrait le cap Saint-Lucas en Californie, ou le cap de Corientes, sur la côte du Mexique. A la vérité, dans le temps que nous étions à l'île de Juan Fernandez, le chef d'escadre avait résolu à part soi de toucher aux environs de Panama, et de tâcher d'y lier quelque correspondance avec la flotte commandée par l'amiral Vernon.

Nous portâmes donc vers Quibo, au nombre de huit vaisseaux, c'est-à-dire avec l'apparence d'une flotte considérable, et le 19, à la pointe du jour, nous découvrîmes le cap Blanc. Ce cap est à 4 degrés 15 minutes de latitude méridionale, et tous les vaisseaux qui remontent ou qui descendent le

long de cette côte ne manquent pas de venir le reconnaître. De là nous continuâmes à faire route vers Quibo. Le 22 au matin nous vîmes l'île de Plata, à quatre lieues à l'est, et une de nos prises eut ordre d'en approcher pour découvrir s'il n'y aurait pas quelques vaisseaux entre cette île et le continent, et s'il ne s'y trouvait pas un ruisseau d'eau douce qui nous eût épargné la peine de relâcher à Quibo : mais la prise revint sans avoir vu de vaisseau ni trouvé d'eau douce. A trois heures après midi nous avions la pointe de Manta au sud-est vers l'est, à sept milles de distance.

Le 25 nous eûmes la vue de l'île de Gallo, à l'est-sud-est demi-quart à l'est, à quatre lieues de distance. De là nous traversâmes la baie de Panama, en portant au nord-ouest, et comptant qu'en courant ce rumb nous irions directement rencontrer l'île de Quibo ; mais nous trouvâmes dans la suite que nous aurions dû porter plus à l'ouest, car les vents tournèrent peu après vers ce quartier, et nous rendirent l'approche de cette île difficile. Nous passâmes la ligne le 22; et comme nous quittâmes alors le voisinage des Cordilières, et que nous approchâmes de l'isthme où la communication libre de l'atmosphère de l'est à l'ouest n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, nous nous aperçûmes en peu de jours que nous avions changé tout-à-fait de climat. Au

lieu de cette température d'air uniforme, où l'on n'a jamais à se plaindre ni du froid ni du chaud, nous sentîmes pendant plusieurs jours de suite une chaleur étouffante, telle qu'il en règne presque toujours sur les côtes du Brésil et en d'autres endroits de la partie orientale de l'Amérique, entre les tropiques. Nous eûmes encore des calmes fréquens et d'abondantes pluies, que nous attribuâmes d'abord au voisinage de la ligne, où l'on essuie un pareil temps pendant presque toute l'année.

Le 3 décembre nous eûmes la vue de l'île de Quibo, dont la pointe orientale nous était au nord-nord-ouest à quatre lieues de distance; et l'île de Quicara, à l'ouest-nord-ouest, dans le même éloignement. Nous eûmes soixante-cinq brasses d'eau, fond de sable gris marqueté de noir. La pointe de l'île de Quibo est par 7 degrés 20 minutes de latitude nord.

La nuit approchait, et nous avions appris qu'il y a quelques bas-fonds à l'entrée du canal : cette raison nous fit prendre le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin nous avions le cap Masiato à nord-est demi-quart au nord, à trois ou quatre lieues de distance. En doublant ce cap, tous nos vaisseaux, excepté *le Centurion,* en approchèrent de fort près; et *le Gloucester,* qui était le plus au-dessous du vent, fut forcé de virer de bord et de porter au sud : en sorte

que nous le perdîmes de vue. A neuf heures nous eûmes l'île de Sébaco au nord-ouest vers le nord, à quatre lieues de distance; et le vent continuant à nous être contraire, nous louvoyâmes pendant vingt-quatre heures, et fûmes très souvent repoussés en arrière. Cependant le lendemain, à onze heures du matin, le vent se mit heureusement au sud-sud-ouest. Nous portâmes sur la pointe sud-sud-est de l'île et entrâmes vers les trois heures après-midi dans le canal Bueno, en faisant le tour d'un bas-fond qui s'avance deux milles en mer de la pointe méridionale de l'île. Ce canal a au moins six milles de largeur. A sept heures du soir nous mouillâmes à trente-trois brasses d'eau, fond vasard. La pointe méridionale de l'île nous restait au sud-est vers le sud, une hauteur assez remarquable dans l'île à l'ouest, vers le nord et l'île de Sébaco, à l'est vers le nord.

Le lendemain de notre arrivée à cette île, on envoya un officier à terre pour chercher l'aiguade. Il revint avant midi après l'avoir trouvée, et on détacha d'abord la double chaloupe pour prendre sa charge d'eau. En même temps nos vaisseaux levèrent leurs ancres pour s'avancer davantage, et à deux heures après midi nous remouillâmes à vingt-deux brasses, fond de gros gravier mêlé de coquilles brisées, l'aiguade nous étant au nord-ouest demi-quart au nord, à trois quarts de mille.

L'île de Quibo est fort commode pour y faire de l'eau et du bois : les arbres couvrent tout le terrain jusqu'où la mer monte, et un gros ruisseau d'eau douce coule dans la mer par-dessus un rivage sablonneux. Toute l'île est médiocrement élevée, excepté un seul endroit, et n'est proprement qu'une forêt continue d'arbres toujours verts. Nous y trouvâmes entre autres quantité de canificiers, ou arbres qui portent la casse, et quelques-uns de ceux qui portent les limons. Il nous parut assez singulier de ne trouver dans un pareil climat et dans un asile aussi tranquille d'autres oiseaux que des perroquets, des perriques et des aras : à la vérité il y avait de prodigieuses volées de ces derniers. Après eux, les animaux qu'on y voit en plus grande quantité sont des singes et des lézards. Nos prisonniers nous assurèrent qu'il y avait beaucoup de tigres, mais nous n'avons jamais vu que la trace d'un seul sur le rivage. Les Espagnols nous dirent aussi qu'il y a dans ces bois une espèce de serpent très dangereux, qu'on nomme *serpent volant*, il s'élance du haut des branches des arbres sur tout animal, homme ou bête, qui se trouve à sa portée, et sa morsure passe pour être mortelle et sans remède. Ce ne sont pas là les seuls animaux nuisibles qui habitent cet endroit : la mer y est pleine d'alligators d'une grandeur extraordinaire, et nous y avons

souvent remarqué une sorte de grand poisson plat, qui sautait fort haut hors de la mer, et que nous croyions être le même qu'on dit avoir souvent tué des pêcheurs de perles dans le temps qu'ils quittaient fond et voulaient renager vers la surface de la mer. Il les embrasse alors de ses nageoires; et l'on nous a assuré que les plongeurs sont obligés, pour leur sûreté, d'être armés d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet animal quand ils s'en sentent saisis.

Tandis que nous restions ici à l'ancre, le chef d'escadre, accompagné de quelques officiers, alla en chaloupe visiter une baie qui nous restait au nord, et rangea ensuite toute la côte orientale de l'île. Partout où ces messieurs touchèrent ils trouvèrent que le terrain était fort gras, et que l'eau y était excellente et en grande abondance. Ils virent entre autres à la pointe du nord-est de l'île une cascade qui leur parut plus belle que tout ce que l'art a jamais pu produire en ce genre. Une rivière de l'eau la plus claire, et de vingt toises de large, coulait par une pente assez rapide de près de quatre-vingts toises de longueur dans un canal fort irrégulier, car le fond et les bords n'en étaient formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, coulant sur un talus égal, faisait les plus belles nappes qu'on pût voir, et dans d'autres endroits elle tombait en cascades ad-

mirables. Les environs étaient couverts d'une belle forêt, et les masses de rochers mêmes qui formaient les bords du canal, et qui quelquefois s'avançaient au-dessus, étaient couronnées des plus hauts arbres.

Dans cette promenade nos messieurs ne virent pas d'habitans, mais ils trouvèrent quelques huttes sur le rivage et de grands morceaux de coquilles de belle nacre de perle. C'étaient des marques du séjour que les pêcheurs de Panama viennent faire ici tous les étés. Les huîtres perlières se trouvant dans toute la baie de Panama, mais nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo; pour peu qu'on y avance dans la mer, il ne faut que se baisser et les détacher du fond. Ces huîtres sont fort grandes, mais nous les avons trouvées coriaces et de mauvais goût.

Les huîtres qui donnent le plus de perles sont celles qui se trouvent à une plus grande profondeur; car, quoique celles qu'on prend à l'entrée de la mer et sans plonger soient de la même espèce, elles ne produisent ni grosses perles, ni en grand nombre. On assure aussi que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'est nourrie : si ce fond est vasard, la perle est d'une couleur obscure et d'une laide eau.

Les plongeurs qu'on emploie à cette pêche sont des esclaves nègres, dont les habitans de Panama

et de la côte voisine entretiennent un grand nombre, et qui doivent être dressés avec un grand soin à cet exercice. On dit qu'ils ne passent pour des plongeurs parfaits que lorsqu'ils sont parvenus par degrés au point de pouvoir rester sous l'eau jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche et des oreilles; et l'opinion établie est qu'après cette épreuve une fois faite, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger qu'auparavant. Au reste ils ne craignent aucune mauvaise suite de cet accident : l'hémorrhagie s'arrête d'elle-même, et ils n'y sont plus sujets à l'avenir.

La mer d'autour de Quibo nous dédommageait amplement de ses mauvaises huîtres, par le nombre et la bonté des tortues qu'elle nous fournissait: elles y sont excellentes, et nous en prenions tant que nous voulions. On en compte ordinairement quatre espèces: la première est la plus grande de toutes, et assez semblable à la seconde; la seconde est la caouanne; la troisième le caret; et la dernière la tortue franche. Les deux premières ne valent absolument rien; la troisième n'est pas trop bonne à manger, mais elle fournit la belle écaille; et la quatrième passe également pour un mets excellent: et nous savons par notre propre expérience qu'on n'en peut trouver de plus sain; car nous en avons vécu pendant quatre mois, sans en ressentir aucun mauvais effet. Cet amphibie vient

à terre pour faire sa ponte, et dépose ses œufs en un trou qu'il fait dans le sable, au-dessus de l'endroit où la plus haute marée monte : il les recouvre ensuite, et la chaleur du soleil les fait éclore. Nous avions soin de les faire retourner lorsqu'elles venaient ainsi à terre, et dès qu'elles sont sur le dos, on peut les laisser là et les venir chercher à loisir. Nous en prîmes donc une telle quantité, que non-seulement elles nous nourrirent pendant notre séjour dans cette îles, mais que nous en portâmes à bord un très grand nombre, qui nous furent d'un grand usage, tant en ce qu'elles servaient à épargner nos provisions, qu'en ce qu'elles fournissaient une viande fraîche, plus saine et plus agréable que les viandes salées. Elles pesaient ordinairement deux cents livres chacune, et nous en eûmes assez pour nous nourrir plus d'un mois; et, au bout de ce temps, nous nous trouvâmes sur la côte de Mexique, dans des endroits où nous eûmes occasion d'en faire de nouvelles provisions. Nous les y voyions souvent flotter en grand nombre sur la surface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Pour en prendre de notre chaloupe, un bon plongeur se plaçait sur l'avant, et, dès qu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue, il plongeait et faisait en sorte de remonter vers la surface de l'eau, justement auprès de cet animal; il saisissait l'écaille tout contre la

queue, et, en s'appuyant sur le derrière de la tortue, il la faisait enfoncer dans l'eau. L'animal en se réveillant se débattait des pates de derrière, et ce mouvement suffisait pour le soutenir sur l'eau aussi bien que l'homme, jusqu'à ce que la chaloupe vînt et les pêchât tous deux. De cette manière nous vécûmes presque de tortues pendant quatre mois consécutifs que nous restâmes en mer. Les trois mois qui les avaient précédés, nous avions toujours tenu la mer, excepté quelques jours passés à Paita et à Quibo. Cependant durant ces sept mois qui se passèrent depuis notre départ de Juan Fernandez jusqu'à notre arrivée au port de Chequetan, il ne mourut que deux hommes sur toute l'escadre : preuve certaine que la chair de tortue est une nourriture des plus saines.

Le jour que nous quittâmes Quibo, le chef d'escadre donna de nouvelles instructions aux capitaines, leur marquant les rendez-vous où ils devaient se trouver, et les routes qu'ils devaient suivre en cas de séparation. D'abord ces ordres portaient de gagner le plus tôt qu'il serait possible la côte au nord d'Acapulco, et de reconnaître la terre en cet endroit, entre les latitudes de 18 et 19 degrés; ensuite de ranger la côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du cap de Corientes, à 20 degrés 20 minutes de latitude, où l'on devait continuer à croiser jusqu'au 14 février; ensuite, il fallait

gagner l'île du milieu des Trois-Maries, à 21 degrés 25 minutes de latitude, au nord-ouest vers le nord du cap de Corientes, et à vingt-cinq lieues de ce cap. Si les autres vaisseaux ne trouvaient point le chef d'escadre à cette île, ils devaient se rendre du mieux qu'ils pourraient à l'île de Macao, sur la côte de la Chine. Ces ordres expédiés, nous voguâmes dans l'espérance de nous rendre en peu de temps à notre croisière, car nous ne doutions pas qu'en avançant en haute mer, nous ne trouvassions les vents alisés. Cependant, à notre grand chagrin, nous fûmes contrariés pendant près d'un mois par de violens vents d'ouest, par des calmes parfaits, et des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant; de sorte que ce ne fut que le 25 décembre que nous eûmes la connaissance de l'île des Cocos, qui, suivant notre estime, n'est qu'à cent lieues du continent. Nous trouvâmes que cette île est à 5 degrés 20 minutes de latitude septentrionale. Il y a un mondrain élevé dans sa partie occidentale, qui s'abaisse et va se terminer à une pointe basse vers l'est.

De cette île des Cocos nous portâmes à l'ouest vers le nord, et nous fûmes jusqu'au 9 janvier à faire encore cent lieues. Nous nous étions d'abord flattés que les vents inconstans et les tempêtes de l'ouest qui nous avaient accueillis n'avaient pour cause que le voisinage du continent, et qu'à

mesure que nous avancerions en mer ils diminueraient et feraient place aux vents alisés ; mais voyant que nous nous étions trompés en cela, nous commençâmes à perdre patience et à désespérer de réussir dans notre principal dessein, qui était la prise du galion de Manille. Ces tristes idées nous jetèrent dans l'abattement, à proportion des grandes espérances que nous avions conçues de faire capture. Enfin pourtant, le 9 janvier, nous eûmes la consolation de sentir une brise du nord-est qui s'éleva pour la première fois : nous prîmes *le Carmelo* à la toue, et *le Gloucester* en fit autant du *Carmin*, afin de tirer le plus d'avantage que nous pourrions de ce vent favorable : car nous craignions qu'il ne fût pas de longue durée. Mais le lendemain il continua à souffler du même point, se fixa même et se renforça : de sorte que nous ne doutâmes plus que ce ne fût le vrai vent alisé, et nous sentîmes renaître nos espérances à mesure que nous avancions vers le lieu de notre croisière. Elles n'étaient pourtant pas trop bien fondées, car le temps ordinaire de l'arrivée du galion à Acapulco était déjà passé ; mais nous eûmes soin de supposer qu'il était survenu des accidens qui avaient retardé son voyage, pour nous donner occasion de le prendre.

Le vent alisé ne nous quitta pas jusqu'au 17 janvier : nous nous trouvions alors par les 12 degrés 50 min. lat. sept. ; mais ce jour-là il fit place à un

vent d'ouest. Nous attribuâmes ce changement à ce que nous nous étions trop rapprochés des terres, quoique nous en fussions encore à plus de soixante-dix lieues : par où il paraît que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du continent. Dans la suite le vent ne nous fut plus aussi favorable qu'il avait été ; cependant nous fîmes route, et le 26 janvier, nous trouvant au nord d'Acapulco, nous changeâmes de cours et portâmes à l'est, dans la terre.

Durant les derniers quinze jours nous prîmes quelques tortues qui flottaient sur la surface de la mer, de même que plusieurs dauphins bonites et albicores. Un jour qu'un de nos voiliers pêchait assis sur le bout dehors de beaupré, il tomba dans la mer, et le vaisseau, qui allait à raison de six ou sept milles par heure, passa dessus lui. Par bonheur, *le Carmelo* nous suivait à la toue, et comme nous criâmes aux gens de son équipage, ils lui jetèrent plusieurs bouts de corde. Il en saisit un qu'il entortilla autour de son bras, et par ce moyen on le repêcha : il en fut quitte pour une entorse au bras, dont il guérit en peu de temps.

Le 26 janvier, portant à l'est, nous comptions, suivant notre estime, découvrir la terre le 28 ; mais, quoique ce jour-là le temps fût fort serein, le soleil se coucha sans que nous vissions rien, et nous continuâmes notre route, bien persuadés que

nous serions plus heureux le lendemain au matin. A dix heures du soir nous découvrîmes une lumière à babord et vers l'avant de notre vaisseau, au nord-nord-est. *La Prise du Tryal,* qui était environ un mille devant nous, fit signal en même temps qu'elle voyait une voile, et comme aucun de nous ne doutait que ce que nous voyions ne fût la lumière d'un vaisseau, nous crûmes sûrement que c'était le galion, objet de nos espérances. Ce qui augmentait encore notre joie, c'était d'en trouver deux au lieu d'un, car nous posâmes pour certain que ce que nous voyions était le fanal qu'un de ces vaisseaux portait au haut du mât pour guider l'autre. Nous laissâmes d'abord aller *le Carmelo*, et forçâmes de voiles, donnant en même temps le signal au *Gloucester* pour en faire de même. Nous donnâmes la chasse à cette lumière, ayant tout notre monde pour le combat, auquel nous nous attendions pour moins d'une demi-heure; car nous ne nous croyions qu'à un mille du vaisseau sur lequel nous portions: quelquefois nous nous en croyions à la portée du canon, et plusieurs de nos gens assuraient qu'ils en discernaient déjà les voiles. Le chef d'escadre lui-même était si persuadé que nous serions bientôt côte à côte du vaisseau ennemi, qu'il fit appeler son premier lieutenant, qui commandait entre les deux ponts, et lui ordonna de faire charger tous nos gros canons de deux boulets, pour la

première bordée, et ensuite d'un boulet et d'une grappe de balles, lui enjoignant bien expressément de ne pas permettre qu'on tirât un seul coup que lui chef d'escadre n'en donnât l'ordre, et il l'avertit que ce ne serait que lorsqu'on serait à une portée de pistolet de l'ennemi. Nous passâmes ainsi toute la nuit dans l'attente la plus vive, et dans la ferme persuasion qu'en moins d'un quart d'heure nous nous verrions aux prises avec le galion, et peu après maîtres de lui et de son compagnon, dont nous nous plaisions à multiplier les millions. Mais au lever de l'aurore nous fûmes cruellement surpris de voir, à n'en pouvoir douter, que cette fatale lumière était un feu allumé sur la côte; et en vérité toutes les circonstances de notre erreur sont à peine croyables : car, par le cours que nous fîmes durant la nuit, et l'éloignement où nous nous trouvâmes le matin du rivage, il est certain que ce feu, quand nous le découvrîmes, était à plus de vingt-cinq lieues de nous; et cependant il n'y eut pas un homme à bord qui doutât que ce ne fût la lumière d'un vaisseau à une fort petite distance. A la vérité ce feu était au sommet d'une fort haute montagne, et dura pendant plusieurs jours : ce n'était pourtant pas un volcan; je crois plutôt que c'était du chaume ou de la bruyère, où l'on avait mis le feu pour quelque usage d'agriculture.

Lorsque le lever du soleil fit ainsi évanouir les

chimères agréables qui nous avaient occupés toute la nuit, nous nous trouvâmes à neuf lieues de la côte, qui court en cet endroit du nord-ouest à l'est, demi-quart au nord. Nous observâmes deux mondrains fort remarquables, tels que ceux qu'on appelle ordinairement des *mamelles*, qui nous restaient au nord. Un pilote espagnol et deux Indiens, qui seuls de tous nos gens pouvaient prétendre à quelque connaissance de la côte où nous étions, assuraient que ces mondrains étaient situés au-dessus du port d'Acapulco. Nous eûmes cependant de fortes raisons de nous défier de leur habileté à cet égard : ces mamelles étaient, suivant nos observations, à 17 deg. 56 min., et Acapulco n'est, dit-on, qu'à 17 deg. lat., et nous fûmes pleinement convaincus dans la suite qu'ils se trompaient.

Le 13 nous eûmes la vue d'un pays élevé à l'est: nous crûmes d'abord que c'était celui qui est au-dessus du port d'Acapulco; mais nous trouvâmes ensuite que c'était le haut pays de Seguateneo, où il y a un petit port. Après avoir attendu le retour du bateau pendant six jours, sans en avoir aucune nouvelle, nous commencions à en être en peine, mais il revint le septième, qui était le 7 février. Les officiers firent rapport qu'ils avaient découvert le port d'Acapulco, qu'ils estimaient être à l'est-sud-est, à cinquante lieues de distance pour le

/

moins. Le 17, à deux heures du matin, ils avaient gagné le dedans de l'île, qui est à l'embouchure du port, sans que le pilote espagnol ni l'Indien eussent pu lui dire où ils étaient.

Tandis que nos gens se reposaient sur leurs rames, en suspens de ce qu'ils devaient faire, et ignorant qu'ils fussent au lieu qu'ils cherchaient, ils aperçurent une petite lumière sur la surface de l'eau. Ils ramèrent avec le moins de bruit qu'ils purent vers cette lumière, et trouvèrent qu'elle venait d'un canot de trois pêcheurs nègres qui, surpris à leur approche, voulurent se jeter dans la mer et gagner le rivage en nageant, ce qui leur eût été très facile; mais nos gens, en leur présentant le bout d'un fusil, leur en firent perdre l'envie et les prirent dans le bateau. Nos officiers eurent soin d'efflotter le canot vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, afin que si les gens de la ville faisaient quelque recherche de ce canot, et qu'ils en trouvassent des débris, ils crussent que les trois nègres avaient péri, et n'eussent aucun soupçon que nous les eussions enlevés. Après, nos gens firent force de rames pour gagner le large, et dès le point du jour ils se trouvèrent trop loin de la côte pour en être aperçus.

Les trois nègres que la chaloupe nous amena nous tirèrent bientôt du doute où nous étions : ils

nous apprirent que l'occasion de surprendre le galion de sa route de Manille à Acapulco était passée; mais en même temps ils nous fournirent des motifs de consolation, par l'espérance qu'ils nous donnèrent de nous dédommager amplement de ce que nous avions manqué de gagner. Ils nous dirent donc que le galion était arrivé à Acapulco dès le 9 janvier, c'est-à-dire vingt jours avant que nous arrivassions sur cette côte; mais ils nous assurèrent en même temps que ce vaisseau était déchargé, qu'on était occupé à le pourvoir d'eau et de provisions pour son retour, et que le vice-roi du Mexique avait fixé le jour de son départ au 14 mars.

Nous vîmes donc renaître pour la seconde fois nos espérances, et de jour en jour nous nous confirmions dans l'idée que ce galion était la plus riche prise qu'on pût trouver dans aucun lieu du monde.

Le narrateur fait ici connaître la manière dont s'opérait le commerce entre Manille, une des Philippines, et Acapulco, sur la côte du Mexique. Cette voie commerciale ayant cessé depuis l'émancipation des colonies espagnoles de l'Amérique, nous croyons devoir supprimer le chapitre qui y a rapport, et qui n'appartient plus maintenant qu'à l'histoire. Reprenons le fil de la narration, en revenant à la croisière devant Acapulco.

Le 1er mars nous eûmes, dit l'auteur, connaissance des montagnes appelées ordinairement *les*

Mamelles, au-dessus d'Acapulco, et gagnâmes avec toute la diligence possible l'endroit que le chef d'escadre nous avait assigné.

Quand nous eûmes pris à bord nos canots, et que les vaisseaux de notre escadre se trouvèrent rassemblés, M. Anson fit connaître par un signal à tous les commandans qu'il voulait leur parler. Il sut d'eux qu'il y avait à bord de l'escadre une très médiocre provision d'eau; et comme cet article nous obligeait indispensablement à quitter nos postes, il demanda quel endroit leur paraissait le plus convenable pour y faire de l'eau. Les avis se réunirent à choisir le port de Seguataneo ou Chequetan, parce qu'il était le moins éloigné: on résolut de le gagner le plus tôt qu'il serait possible; et pour que, même dans le temps que nous serions occupés à pourvoir à un besoin aussi essentiel, nous ne pussions pas nous reprocher d'avoir négligé jusqu'à la simple possibilité de prendre le galion qui, nous sachant à Chequetan, risquerait peut-être de mettre en mer, M. Hughes, lieutenant de *la Prise du Tryal*, eut ordre de croiser à la hauteur d'Acapulco pendant vingt-quatre jours, afin que, dans le cas où le galion mettrait à la voile durant cet intervalle, nous en fussions promptement informés. Conformément à ces résolutions, nous portâmes à l'ouest; mais nous n'avançâmes guère, étant retardés dans notre route, tantôt par des calmes, et tantôt par des courans con-

traires. Dans nos intervalles de repos nous nous occupions à décharger nos deux prises, *le Carmelo* et *le Carmin*, de ce qu'ils avaient de meilleur, ayant dessein de détruire ces deux vaisseaux quand nous en aurions ôté ce qui pourrait nous convenir.

Le 1er avril nous nous trouvâmes si avancés vers Seguataneo, que nous crûmes devoir envoyer nos deux chaloupes pour ranger la côte et chercher l'aiguade. Elles s'étaient déjà séparées de nous depuis quelques jours, et notre provision d'eau commençait à tirer à sa fin. Le déplaisir que nous causait ce dernier article fut un peu adouci par le bonheur que nous eûmes de prendre tous les jours des tortues : car, dans un climat aussi chaud que celui-là, nous aurions extrêmement souffert si nous avions uniquement été réduits à la saline. Notre situation avait sûrement de quoi nous alarmer, et inquiétait autant les plus sages d'entre nous qu'avait pu faire le plus grand danger que nous eussions essuyé jusqu'alors. Par cela même que nos chaloupes ne revenaient pas, nous devions conclure qu'elles n'avaient pas encore trouvé d'aiguade; et divers accidens avaient tellement diminué notre provision d'eau, qu'il ne nous en restait plus que pour dix jours pour toute l'escadre; de sorte qu'eu égard à la difficulté connue de faire de l'eau sur cette côte, et au peu de foi que mérite le témoignage des flibustiers, les seuls auteurs que nous

pussions consulter, nous craignions de nous voir bientôt exposés à un malheur aussi terrible qu'aucun de ceux qu'on puisse éprouver en courant les mers.

Mais ces tristes idées s'évanouirent bientôt. Nos chaloupes revinrent le 5 avril, ayant découvert une très bonne aiguade, environ sept milles à l'ouest des rochers de Seguataneo, que, par la description qu'elles nous en firent, nous jugeâmes devoir être le port appelé par Dampier le *port de Chequetan*. Ces nouvelles nous firent le plus sensible plaisir, et les chaloupes furent renvoyées le lendemain pour sonder le port, dont elles nous avaient représenté l'entrée comme fort étroite. A leur retour nous apprîmes que c'était une rade où il n'y avait aucun danger à craindre : ainsi nous y entrâmes le 7, et jetâmes l'ancre le soir même sur onze brasses de profondeur. Le *Gloucester* mouilla en même temps que nous, mais le *Carmelo* et le *Carmin* étant tombés sous le vent, la *Prise du Tryal* reçut ordre de les rejoindre et de les ramener auprès du reste de l'escadre : ce qu'elle exécuta en deux ou trois jours.

C'est ainsi qu'après avoir été quatre mois en mer, depuis notre départ de Quibo, et n'ayant plus d'eau à bord que pour six jours, nous gagnâmes le port de Chequetan, dont la description,

aussi bien que celle de la côte voisine, va nous occuper.

Le port de Chequetan est à 17 degrés 36 minutes de latitude septentrionale, et à trente lieues à l'ouest d'Acapulco. Il est facile à reconnaître lorsqu'on range la côte à vue, en venant d'Acapulco, si on fait attention aux remarques suivantes.

A compter d'Acapulco vers l'ouest, et dans l'étendue de dix-huit lieues, il y a un rivage sablonneux sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder; cependant le fond de la mer y est si net, que, dans la belle saison, les vaisseaux peuvent ancrer à un mille ou deux du rivage en toute sûreté. Le pays, dans toute cette étendue, est en général assez bas, rempli de villages bien plantés, et l'on voit sur les sommets de quelques éminences des tours pour servir d'échauguette [1]: le tout forme une vue fort agréable, bornée à quelques lieues du rivage par une chaîne de montagnes qui s'étend fort loin à droite et à gauche d'Acapulco.

Cinq milles au-delà de l'extrémité de ce rivage, à l'ouest, on trouve un mondrain qu'on prendrait d'abord pour une île, plus petit, mais d'une figure approchant de la montagne de Pétaplan. A trois milles à l'ouest de ce mondrain on voit un rocher blanc assez remarquable; il est à deux câbles du

[1] Guérite d'observation.

rivage, dans une baie de près de neuf lieues d'ouverture, et dont la pointe occidentale est la montagne de Pétaplan : on pourrait s'y tromper et la prendre pour une île, aussi bien que le mondrain dont je viens de parler. C'est proprement une presqu'île, jointe au continent par une langue de terre basse et étroite, couverte de broussailles et de petits arbres. La baie de Seguataneo commence ici et s'étend fort loin à l'ouest de la baie de Pétaplan, qui est proprement une partie de celle de Seguataneo. On voit à l'entrée de cette baie, et à quelque distance de la montagne, un amas de rochers qui sont tout blanchis des excrémens des fous, frégates et autres oiseaux. Quatre de ces rochers sont plus gros que les autres, et en aidant un peu à la lettre on peut se figurer que le tout représente une croix : on les appelle les *Moines Blancs*. Ces rochers sont à l'ouest, vers le nord de Pétaplan; et à sept milles à leur ouest est le port de Chequetan, lequel est encore mieux marqué par un gros rocher qui paraît tout seul, à un mille et demi de son entrée, et au sud demi-quart à l'ouest de cette entrée. Viennent ensuite une baie et quatre rochers blancs.

A ces marques on ne saurait méconnaître le port de Chequetan, pourvu que l'on côtoie la terre d'assez près. La côte n'a aucun danger depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai : les

vents n'y sont alors nullement à craindre, quoique dans le reste de l'année il y ait des tourbillons violens, des pluies abondantes et des vents forts de toutes les pointes du compas. Pour ceux qui se tiendront à une distance considérable de la côte, il n'y aurait d'autres moyens de trouver ce port que par sa latitude; car il y a tant de rangées de montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, en dedans du pays, qu'on ne peut rien distinguer par le moyen des vues prises de quelque distance un peu grande en mer. Chaque point de vue découvre de nouvelles montagnes et donne des aspects si différens, qu'il n'est pas possible d'en faire des dessins reconnaissables.

L'entrée du port n'a qu'un demi-mille de largeur; les deux pointes qui la forment, et qui présentent deux rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, sud-est et nord-ouest. Le port même est environné de hautes montagnes couvertes d'arbres, excepté vers l'ouest. L'abord en est très sûr, de quelque côté qu'on veuille passer du rocher qui est situé vis-à-vis de son embouchure : pour nous, nous le laissâmes à l'est en entrant et lorsque nous en sortîmes. Le fond, hors du port, est de gravier mêlé de pierres, mais en dedans il est de vase molle. Il est bon d'avertir qu'en y mouillant il faut prendre ses précautions contre de grosses houles que la mer y

pousse quelquefois, et à l'égard de la marée, que nous avons observée de cinq pieds et qui court à peu près est et ouest.

L'aiguade ne nous parut, pendant le séjour que nous fîmes dans cet endroit, que comme un grand étang, sans décharge, et séparé de la mer par le rivage. Cet étang est rempli par une source qui sort de terre à un demi-mille plus avant dans le pays. Nous trouvâmes cette eau un peu saumache, surtout vers le voisinage de la mer; car plus on avançait vers la source, plus l'eau était douce et fraîche : cette différence nous obligea à remplir nos futailles le plus haut qu'il nous fut possible, et ne nous causa pas peu d'embarras. Il aurait été encore plus grand sans un expédient dont nous nous avisâmes et qu'on pourra imiter en pareil cas. Nous nous servîmes de pirogues qui tiraient fort peu d'eau, et que nous ne chargions que de très petites futailles, de sorte qu'elles pouvaient traverser l'étang et remonter jusque auprès de la source. Après que ces futailles étaient remplies, on les rapportait de la même manière jusqu'au rivage, où il se trouvait toujours des gens pour les vider dans de plus grandes futailles.

Quoique cet étang n'eût aucune communication avec la mer pendant notre séjour dans ce port, il faut bien qu'il en soit autrement dans la saison des pluies, car Dampier en parle comme d'une assez

grande rivière. L'amas d'eau douce doit être considérable avant qu'il en vienne jusque-là, car le terrain aux environs est si bas qu'il doit être inondé en grande partie avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage.

Le pays voisin, et surtout celui dont j'ai parlé ci-dessus, nous avait paru peuplé et bien cultivé, et nous nous étions flattés d'en tirer des vivres. Pour parvenir à ce but, le lendemain de notre arrivée, le chef d'escadre envoya un parti de quarante hommes bien armés pour découvrir quelque bourg ou village et pour tâcher de former quelque liaison avec les habitans; car nous ne doutions pas que, si nous pouvions lier conversation avec eux, nous ne les engageassions à nous fournir des provisions en échange des marchandises dont nos prises étaient chargées, et qui, quoique de fort peu de valeur pour nous, pouvaient être très recherchées dans ce canton. Nos gens eurent ordre de se conduire avec toute la circonspection possible, et d'éviter soigneusement d'en venir aux hostilités; car nous concevions qu'il n'y avait pas là grande capture à faire, et que, pour les vivres dont nous avions besoin, nous pouvions bien mieux les avoir par un commerce de gré à gré que de les prendre de vive force. Mais nos projets pacifiques se trouvèrent impraticables: nos gens revinrent le soir même, très fatigués d'un exercice dont on avait perdu l'ha-

bitude; quelques-uns même étaient tombés en faiblesse de pure lassitude, et leurs camarades avaient été obligés de les rapporter sur leur dos. Ils avaient marché, à ce qu'ils jugeaient, environ dix milles dans un chemin battu, où ils avaient souvent vu du crottin de cheval ou de mule tout frais. A cinq milles du port, le chemin se divisait en deux entre des montagnes : une de ces routes tirait vers l'est, et l'autre vers l'ouest. Après quelques délibérations, nos gens se déterminèrent pour la route de l'est, qui les conduisit, au bout de quelque temps, dans une grande savane, où ils découvrirent une vedette à cheval le pistolet à la main. Dans ce moment cet homme était apparemment endormi; mais son cheval, effrayé par l'éclat des armes, tourna brusquement et s'enfuit au plus vite avec son maître, qui pensa être désarçonné, et qui fut fort heureux d'en être quitte pour son chapeau et son pistolet, qu'il laissa tomber. Nos gens le suivirent de leur mieux, dans l'espérance de trouver l'habitation qui lui servait de retraite; mais ils étaient à pied et lui à cheval, et ils le perdirent bientôt de vue. Ils ne voulaient pourtant pas revenir sans avoir rien découvert, et ils continuèrent à marcher, toujours dans le même chemin, jusqu'à ce que excédés par la chaleur et par la soif, ils furent contraints de faire halte, et puis de prendre le parti du retour, puisque aussi bien ils ne voyaient

ni villages ni habitations, pas même le moindre signe de terrain cultivé.

Cependant, pour ne négliger aucun moyen de lier commerce avec les gens du pays, les officiers attachèrent à quelques piquets, qu'ils plantèrent sur la route, des billets écrits en espagnol, où l'on invitait les habitans à se rendre au port pour y trafiquer avec nous, leur donnant les assurances les plus fortes qu'ils seraient fort bien reçus, et qu'on leur paierait à leur satisfaction les vivres qu'ils nous apporteraient. Nous ne pouvions nous conduire plus sagement; mais toute cette modération fut inutile, et personne ne parut pendant notre séjour dans ce port. Le malheur fut que nos gens, dans l'endroit où le chemin se sépare en deux, prirent à l'est; s'ils avaient tourné à l'ouest, ils auraient bientôt trouvé une ville ou village, que quelques manuscrits espagnols placent au voisinage de ce port, et que nous avons depuis appris n'être éloigné que de deux milles du carrefour dont il s'agit.

Une petite aventure qui arriva dans ce temps-là peut donner de justes idées des dispositions martiales des habitans de ces quartiers. Un peu après notre arrivée à Chequetan, M. Brett fut envoyé avec deux chaloupes pour examiner la côte vers l'est, et en particulier la baie de Pétaplan et son aiguade. Dans le temps que cet officier était prêt à mettre pied à terre, tout près de la montagne de

Pétaplan, il aperçut de l'autre côté de la baie trois petits escadrons rangés en parade sur le rivage, et qui faisaient mine de s'avancer vers le lieu où il voulait aborder. Il quitta d'abord le rivage, et quoiqu'il n'eût que seize hommes avec lui, il fit ramer la chaloupe vers eux de l'autre côté de la baie. Il les eut bientôt approchés d'assez près pour distinguer qu'ils étaient fort bien montés, et armés de carabines et de lances. Dès qu'ils le virent tourner de leur côté, ils se formèrent sur le rivage et parurent résolus à lui disputer la descente ; ils lui tirèrent même quelques coups de carabine, jusqu'à ce que la chaloupe étant à portée de l'escadron le plus avancé, M. Brett ordonna à ses gens de faire feu : sur quoi ces braves s'enfuirent en grande confusion dans les bois. Dans cette course précipitée, un des chevaux s'abattit et désarçonna son homme : dans l'instant l'homme et le cheval se relevèrent et suivirent leurs camarades. Pendant cette scène, les deux autres escadrons qui étaient hors de la portée de nos armes restèrent tranquilles et immobiles spectateurs de la déroute des leurs, et n'eurent plus la moindre envie de faire un pas en avant.

Après avoir reconnu l'inutilité des tentatives que nous avions faites pour engager les habitans du pays à nous fournir des vivres, nous fûmes obligés de nous rabattre sur les rafraîchissemens que

les environs du port pouvaient nous procurer. Nous y prîmes assez de poisson, surtout lorsque la mer plus tranquille nous permettait de tirer la seine. Nous prîmes entre autres des maquereaux, des brêmes, des fiddle-fish, des mulets, des soles et des homards. C'est le seul endroit où nous ayons pêché des torpilles. La figure de ce poisson ressemble beaucoup à celle du fiddle-fish[1]: on ne peut guère l'en distinguer que par une tache ronde et brune, de la grandeur d'un écu, que la première espèce de ces poissons a au milieu du dos. Peut-être qu'on m'entendra mieux si je dis que la torpille est un poisson plat, qui ressemble beaucoup à la raie. C'est un poisson des plus singuliers, et qui produit sur le corps humain d'étranges effets: pour peu qu'on le touche, ou si par hasard on vient à marcher dessus, on se sent saisi d'un engourdissement par tout le corps, mais surtout dans la partie qui a touché immédiatement la torpille. On remarque le même effet quand on touche ce poisson avec quelque chose qu'on tient à la main: j'ai moi-même ressenti un assez grand engourdissement dans le bras droit, pour avoir appuyé pendant quelque temps ma canne sur le corps de ce poisson; et je ne doute pas que l'effet n'en eût été plus violent si l'animal n'avait déjà été près d'expirer; car il

[1] *Feddle* est un mot anglais qui signifie *violon* ou *bagatelle*, et *fish* veut dire *poisson*.

produit cet effet à mesure qu'il est plus vigoureux, et il cesse d'en produire dès qu'il est mort. On peut en manger sans aucun inconvénient. J'ajouterai encore que l'engourdissement ne passe pas aussi vite que certains naturalistes le disent; le mien diminua insensiblement, et le lendemain j'en sentais encore quelques restes.

Nous commençâmes ici à ne plus voir de tortues; cependant nos chaloupes, qu'on envoyait en sentinelle devant la baie de Pétaplan, en prenaient et nous en envoyaient souvent, et quoique ce fût la seule viande fraîche que nous eussions goûtée depuis six mois, nous n'en étions nullement dégoûtés, et nous les trouvions aussi bonnes que le premier jour.

Les animaux que la terre nous fournissait étaient principalement des lézards, qu'on trouve en grand nombre, et que bien des gens mangent avec plaisir. Nous ne vîmes point d'autres animaux carnassiers que des crocodiles ou alligators : encore étaient-ils assez petits. Quoique nous n'y vissions pas de tigres, il y en a pourtant en grand nombre. Tous les matins nous en apercevions des traces sur le sable, autour du ruisseau où nous faisions de l'eau : nous n'en avions aucune crainte, car nous savions qu'ils ne sont pas ici dangereux comme dans l'Asie et dans l'Afrique, et n'attaquent presque jamais les hommes. Pour des oiseaux, il y en a assez : nous y

trouvâmes des faisans en grande abondance et de plusieurs espèces; mais la chair en est sèche et sans goût. Il y a aussi une grande variété d'autres oiseaux plus petits, et en particulier des perroquets que nous tuions souvent pour les manger.

Les fruits, les herbages et les racines n'y sont ni en abondance ni des meilleurs. Les seuls fruits que les bois nous fournissaient étaient des limons, à peine en quantité suffisante pour notre usage journalier; des papas, et cette espèce de prune, d'un goût aigrelet et agréable, qu'on appelle à la Jamaïque *prune à cochon.* La morgeline croît le long des bords des ruisseaux, et, comme elle passe pour un antiscorbutique, nous en mangions souvent, malgré son extrême amertume.

De tout ce que nous venons de dire il paraît que Chequetan n'est pas un port bien avantageux, surtout à l'égard des rafraîchissemens; cependant on peut en tirer parti, et il importe à nos armateurs de le connaître. C'est le seul mouillage sûr dans une grande étendue des côtes, à l'exception d'Acapulco : il est à une distance convenable de cette ville. On peut y faire du bois et de l'eau en toute sûreté, en dépit de tous les habitans du pays; car il n'y a qu'un chemin étroit à travers les bois qui mène du rivage dans le pays voisin, et un parti peu considérable suffit pour garder ce passage.

Le lendemain de notre arrivée dans le port de

Chequetan, nous envoyâmes quatre-vingt-dix hommes à terre : quarante furent envoyés en parti, comme je l'ai rapporté ci-dessus, et les cinquante autres furent postés près de l'aiguade, pour la sûreté de ceux qui devaient y travailler.

Nous achevâmes de décharger *le Carmelo* et *le Carmin ;* au moins nous en tirâmes l'indigo, le cacao et la cochenille, et quelques ferrailles pour servir de lest. C'était tout ce que nous avions dessein d'en sauver, quoique ce ne fût pas la dixième partie de leur cargaison. Il fut aussi résolu, après une mûre délibération, de se défaire de *la Prise du Tryal*, aussi bien que de ces deux autres bâtimens dont le sort était déjà décidé. *La Prise du Tryal,* à la vérité, était un bon vaisseau, et en bon état; mais nous n'avions pas sur toute l'escadre assez de monde pour former l'équipage d'un vaisseau du quatrième rang; et si nous eussions partagé nos gens sur trois bâtimens, ils n'auraient pas suffi à la manœuvre, surtout dans les mers orageuses de la Chine, où nous comptions arriver dans le temps du changement des moussons. C'est ce qui détermina le chef d'escadre à condamner *la Prise du Tryal*, et à se servir de son équipage pour renforcer celui du *Gloucester.* On transporta donc tout ce qu'il y avait de provisions sur *la Prise du Tryal,* à bord des autres vaisseaux, et l'on fit les préparatifs nécessaires pour détruire ce bâtiment, aussi bien que

le Carmelo et *le Carmin*. Quoiqu'on fît toute la diligence possible, la difficulté de faire de l'eau, les réparations nécessaires à nos agrès, et d'autres soins indispensables, nous donnèrent tant d'occupations, que la fin d'avril approchait avant que nous fussions en état de partir.

Nos trois prises déchargées, et nos provisions d'eau et de bois à bord, nous eûmes fini tout ce qui nous retenait dans ce port. Ainsi, le 27 de ce mois, *la Prise du Tryal*, *le Carmelo* et *le Carmin*, qu'on avait résolu de détruire, furent échoués sur le rivage, et on mit une bonne quantité de matières combustibles dans leurs œuvres hautes. Le lendemain matin, *le Centurion* et *le Gloucester* levèrent l'ancre; mais comme il y avait peu de vent, et même qu'il ne nous était pas favorable, nous fûmes obligés de sortir du port en remorquant ces deux vaisseaux. Dès qu'ils eurent gagné la mer, on renvoya une chaloupe pour mettre le feu à nos trois prises; ce qui fut exécuté. On laissa une pirogue, fixée par un grapin, au milieu du port, dans laquelle était une bouteille bien bouchée, qui renfermait une lettre pour le commandant du canot, qui était resté à croiser devant Acapulco lorsque nous quittâmes cette station.

Dès que nous fûmes en pleine mer nous sentîmes une extrême impatience de nous éloigner de ces côtes, et de faire route pour la Chine. La mau-

vaise saison approchait, et nous ne voyions plus rien à faire dans les mers de l'Amérique : ce fut pour nous une grande mortification d'être obligés de perdre encore du temps dans ces quartiers, à courir vers Acapulco à la quête de notre canot. Il y avait déjà près de quinze jours que le temps qu'il devait croiser était expiré, et nous commencions à craindre qu'il n'eût été découvert de la côte et que le gouverneur d'Acapulco ne l'eût envoyé enlever; ce qui n'aurait pas été difficile, car il n'était monté que de six hommes. Cependant tout cela n'était que conjectures; et dès que nous fûmes sortis du port de Chequetan nous rangeâmes la côte, en tirant à l'est, pour aller chercher notre canot; et afin qu'il ne nous dépassât point dans l'obscurité, nous amenions nos voiles toutes les nuits, et *le Gloucester*, dont le cours était plus près de la côte d'une lieue, portait un fanal que le canot ne pouvait manquer de voir s'il rasait la terre, comme nous comptions qu'il devait faire. Par surcroît de précautions, chacun de nos deux vaisseaux allumait alternativement deux feux chaque demi-heure. Si, malgré tout cela, il nous dépassait sans nous voir, il devait trouver dans la pirogue les instructions nécessaires pour nous rejoindre.

Le dimanche, 2 mai, parvenus à trois lieues d'Acapulco, et n'apercevant pas notre canot, nous

ne doutâmes plus de sa perte. Outre la compassion que nous ne pouvions manquer d'avoir pour nos compagnons, condamnés peut-être à la plus dure captivité, nous y étions fort intéressés pour nous-mêmes; et c'était une perte que nous ne pouvions trop regretter, dans la disette d'hommes où nous étions réduits. Nous nous voyions privés d'un officier et de six matelots, la fleur de nos équipages, et tous sept choisis sur tous les autres pour ce poste hasardeux. Il n'y avait pas un d'eux qui ne fût d'un courage à l'épreuve, et aussi bon marin qu'homme qui mit jamais le pied sur un tillac. Dans la persuasion où nous étions qu'ils avaient été pris et emmenés à Acapulco, comme nous avions à bord plusieurs prisonniers espagnols et indiens, et un bon nombre de nègres malades qui ne pouvaient servir à la manœuvre, M. Anson espéra pouvoir négocier un échange. Il écrivit une lettre au gouverneur d'Acapulco pour lui offrir de rendre tous ses prisonniers pour les sept hommes pris dans le canot. Cette lettre partit l'après-midi et fut portée par un officier espagnol qui nous avait paru honnête homme, et à qui nous donnâmes, pour faire sa commission, une barque équipée de six de nos prisonniers, qui, aussi bien que l'officier, promirent sur leur parole d'honneur de nous rapporter réponse. L'officier fut aussi chargé d'une requête signée de tous les prisonniers, qui y sup-

pliaient le gouverneur de consentir à la condition proposée pour leur liberté. Le nombre de ces prisonniers, dont même quelques-uns étaient des personnes de distinction, nous fit espérer une réponse favorable, et nous croisâmes toute la nuit dans l'attente de la recevoir au terme marqué, c'est-à-dire le lendemain lundi. Mais ce jour-là, et le mardi, nous dérivâmes trop loin de la côte pour pouvoir recevoir réponse, et le mercredi matin nous nous trouvâmes à quatorze lieues du port. Comme le vent était devenu favorable, nous forçâmes de voiles, comptant regagner le port en peu d'heures. Sur ces entrefaites la sentinelle, qui était au haut du mât, cria qu'elle voyait une chaloupe sous voile, fort loin au sud-est. Nous crûmes que c'était la réponse du gouverneur qu'on nous rapportait et nous cinglâmes de ce côté; mais lorsque nous fûmes à portée de discerner ce que c'était, nous eûmes le plaisir de reconnaître notre canot. Nous nous imaginâmes d'abord que le gouverneur d'Acapulco nous renvoyait nos gens comme il les avait pris; mais lorsqu'ils furent plus près de nous, et que nous pûmes distinguer la maigreur et la pâleur de leurs visages, la longueur de leurs barbes et la faiblesse de leurs voix, nous fûmes convaincus qu'ils avaient éprouvé des misères plus cruelles même que celles des prisons du Mexique. Il fallut les aider à entrer dans le vaisseau. On les mit d'abord

dans des lits, et au bout de quelque temps, que le repos et la bonne nourriture leur eurent rendu assez de forces, ils nous firent le récit de leurs aventures. Ils avaient toujours tenu la mer depuis qu'ils nous avaient quittés, c'est-à-dire pendant six semaines.

Après avoir fini le temps qu'ils devaient croiser devant Acapulco, comme ils portaient vers l'ouest pour nous joindre, un courant violent les avait jetés à l'est, malgré tous leurs efforts; et l'eau venant à leur manquer, ils avaient été contraints de ranger la côte vers l'est, pour chercher un lieu de débarquement où ils pussent faire de l'eau. Dans cette extrémité, ils coururent quatre-vingts lieues sous le vent, et trouvèrent que la mer se brisait tellement sur toute cette côte, qu'il était absolument impossible d'y aborder. Ils passèrent plusieurs jours dans cette terrible situation, sans eau, dans un climat d'une chaleur insupportable, et n'ayant d'autre moyen pour s'empêcher de mourir de soif, que de sucer le sang des tortues qu'ils prenaient: tant qu'enfin ils s'étaient déjà abandonnés au désespoir et ne s'attendaient plus qu'à la plus cruelle de toutes les morts, lorsqu'ils furent subitement délivrés de ce péril par une pluie des plus abondantes. Ils étendirent leurs voiles horizontalement, et y mirent des boulets au milieu, pour leur faire prendre la figure d'un entonnoir, et par ce moyen

ils eurent assez d'eau pour remplir leurs futailles. Ils portèrent après cela vers l'ouest, pour nous chercher, et furent si favorisés par les courans, qu'ils nous rejoignirent en moins de cinquante heures, à compter du moment qu'ils tournèrent vers l'ouest, après une absence de quarante-trois jours. Ce retour peut être regardé comme une espèce de miracle, quand on considère ce que c'est qu'un canot de vaisseau de soixante pièces, c'est-à-dire un bâtiment de vingt-deux pieds de long et non ponté, exposé pendant six semaines à tant de dangers dans la grande mer, et vis-à-vis d'une côte impraticable et très dangereuse.

Dès que nous fûmes débarrassés de nos prisonniers, auxquels nous avions permis de se rendre au port d'Acapulco, nous portâmes au sud-ouest dans la vue de nous éloigner de la côte et de profiter des vents alisés, que les journaux des navigateurs qui nous ont précédés nous disent être, dans cet océan, plus frais et plus constans que dans tout autre lieu de notre globe. On ne regarde pas comme une chose extraordinaire de faire la traversée, depuis le Mexique jusqu'aux côtes orientales de l'Asie, en deux mois; et nous nous flattions d'être en état de faire ce voyage aussi vite qu'aucun de ceux qui nous avaient précédés : de sorte que nous comptions voir en peu de temps les côtes de la Chine. Sur l'idée qu'on a donnée com-

munément de cette navigation, nous croyions que nous n'y serions exposés ni aux mauvais temps, ni à de grandes fatigues, ni aux maladies, et nous l'entreprîmes le plus gaîment du monde, d'autant plus que nous la regardions comme le commencement du retour vers notre patrie, que plusieurs d'entre nous aspiraient beaucoup à revoir. Nous perdîmes donc de vue les montagnes du Mexique, le 6 mai 1742, dans l'espérance de nous trouver, au bout de quelques semaines, dans la rivière de Canton, c'est-à-dire au milieu de plusieurs vaisseaux anglais, dans un port ami, à la vue d'une ville opulente, remplie d'un peuple policé, et dans l'abondance de tous les besoins de la vie et de tout ce qui en fait l'agrément, avantages dont nous étions privés depuis vingt mois.

En quittant la côte d'Amérique nous portâmes au sud-ouest, dans l'intention de gagner les vents alisés qui viennent du nord-est, et qui, suivant les journaux des navigateurs qui nous ont précédés, doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingts lieues de terre. Nous avions encore une autre raison pour diriger notre cours vers le sud, qui était de gagner le 13e ou le 14e degré de latitude septentrionale, ce parallèle étant celui qu'on suit ordinairement dans la mer Pacifique, et par conséquent celui où l'on peut naviguer avec le moins de risque. Au bout de deux jours nous

nous trouvâmes assez au sud, et à une distance de terre plus grande que nous n'avions cru être nécessaire pour faire route à l'aide des vents alisés; mais nous fûmes à cet égard tout-à-fait trompés dans notre attente, car le vent resta toujours à l'ouest, ou du moins fut variable. Comme c'était pour nous une chose de la dernière importance de trouver les vents alisés, nous gagnâmes encore plus au sud, mais assez long-temps inutilement: de sorte qu'il s'écoula sept semaines entières, depuis que nous eûmes quitté la côte, avant que nous sentissions souffler comme il faut le vent que nous cherchions. Nous nous étions imaginé que, durant cet intervalle de temps, nous pourrions presque gagner les côtes les plus orientales de l'Asie; mais les vents avaient été si contraires ou si peu constans, que nous n'avions fait que le quart du chemin. Cet article seul aurait pu suffire pour nous décourager; mais ce n'était là que la moindre partie de nos maux. Nos deux vaisseaux se trouvaient en très mauvais état. Ces fâcheux accidens allongèrent notre voyage et nous donnèrent pour l'avenir des craintes qui n'étaient que trop fondées; car, quand nous quittâmes la côte du Mexique, le scorbut avait déjà commencé à se manifester de nouveau parmi nos équipages. Nous avions, par une triste expérience, trop bien appris à connaître cette maladie pour penser qu'il y eût aucun autre moyen

qu'un prompt trajet pour sauver la plupart de nos gens; et comme, après avoir été près de sept semaines en mer, nous ne pouvions pas nous flatter d'être plus près des vents alisés que quand nous avions mis à la voile, nous devions naturellement supposer que notre voyage serait trois fois plus long que nous ne l'avions cru au commencement; et par conséquent nous ne pouvions nous attendre qu'à mourir du scorbut, ou à périr avec notre vaisseau, faute de monde pour le gouverner. Il y avait, à la vérité, parmi nous quelques personnes qui aimaient à croire que, dans ce climat chaud, si différent de celui où nous nous étions trouvés en doublant le cap Horn, cette maladie perdrait beaucoup de sa force, parce qu'on suppose ordinairement que dans ce passage la malignité du scorbut vient principalement de la rigueur du temps. Mais la violence de ce mal, dans notre situation présente, nous convainquit bientôt de la fausseté de cette supposition, aussi bien que de celle de plusieurs autres opinions reçues au sujet de la cause et de la nature de cette cruelle maladie.

C'est un sentiment généralement admis, que de l'eau douce en suffisance et toutes sortes de provisions fraîches sont un puissant préservatif contre cette maladie; mais nous avions abondamment de ces sortes de provisions à bord, telles que cochons, volaille, etc., dont nous nous étions pourvus à

Paita : outre cela, nous prenions tous les jours une grande quantité de bonites, de dauphins et d'albicores, et le temps variable, qui nous privait des vents alisés, était extrêmement pluvieux : de sorte que, dès que quelques-unes de nos futailles étaient vides il ne tenait qu'à nous de les remplir, et chaque homme eut cinq pintes d'eau par jour durant la traversée. Mais malgré cette abondance d'eau et de poisson frais, aussi bien que d'autres mets non salés qu'on fournissait aux équipages, les malades ne s'en portèrent pas mieux. Nous ne nous vîmes pas seulement trompés à cet égard ; nous avions pris encore une autre précaution, qui était de bien nettoyer nos vaisseaux, et de tenir les écoutilles et les sabords ouverts pour faciliter le passage de l'air. Cette précaution est seule capable, suivant bien des gens, d'empêcher le scorbut de se manifester, ou du moins d'en diminuer considérablement les effets. Cependant nous remarquâmes vers la fin de notre traversée que, quelque peine qu'on eût prise pour tenir nos vaisseaux nets et pour y laisser entrer l'air frais, la maladie avait continué à attaquer nos équipages, et n'avait presque rien perdu de sa malignité.

Qu'on ne s'imagine point que je veuille soutenir que viande fraîche, abondance d'eau, et circulation continuelle d'air frais entre les ponts soient choses peu importantes ; je suis très con-

vaincu, au contraire, qu'elles peuvent beaucoup contribuer à la santé ou au rétablissement des équipages, et qu'en plusieurs occasions elles sont capables d'empêcher la cruelle maladie dont nous parlons de se manifester. Tout ce que je voulais prouver est proprement que, dans certains cas, cette maladie ne saurait être ni prévenue ni guérie, quelque chose qu'on fasse et quelque remède qu'on emploie sur mer. J'ose assurer que, quand elle est arrivée à un certain point, le malade ne peut être guéri, à moins qu'on ne le porte à terre, ou du moins à une petite distance du rivage. Il sera peut-être difficile d'acquérir jamais une connaissance exacte de la cause de ce mal; mais on conçoit aisément, en général, qu'il faut un renouvellement continuel d'air frais pour entretenir la vie des animaux, et que cet air, sans perdre son élasticité, ni aucune de celles de ses propriétés qui nous sont connues, peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conserver la vie à des animaux terrestres, à moins que ces vapeurs ne soient corrigées par une autre sorte d'exhalaisons, que peut-être la terre seule est capable de fournir.

Le vent alisé resta favorable, sans la moindre variation, depuis la fin de juin jusque vers la fin de juillet. Mais le 26 de ce mois (nous étions alors,

suivant notre estime, à environ trois cents lieues des îles des Larrons), le vent tourna à l'ouest, et ne revint à l'est qu'au bout de quatre jours. Ce fâcheux contre-temps nous fit perdre tout à coup l'espérance de sortir bientôt de peine, d'autant plus qu'il fut accompagné d'un nouveau malheur pour *le Gloucester;* car, durant un de ces quatre jours, il fit un calme tout plat, et les vaisseaux essuyèrent de si violens roulis, que le ponton du mât de misaine du *Gloucester* se fendit, et que son mât de hune non-seulement tomba de côté, mais cassa aussi la vergue de misaine au racage. Comme il était impossible au *Gloucester* de porter des voiles de quelque temps, nous fûmes obligés, dès que le vent commença à fraîchir, de le prendre à la toue, et une vingtaine des plus sains et des plus vigoureux de nos gens, quelque besoin que nous en eussions, passèrent à bord de ce vaisseau, et travaillèrent pendant huit ou dix jours à réparer le dommage qu'il venait de recevoir. Mais quelque désagréables que ces accidens pussent nous paraître, il devait nous en arriver de bien plus tristes encore.

A peine *le Gloucester* était-il réparé que nous essuyâmes une tempête venant de l'ouest, qui nous obligea de mettre à la cape. Au commencement de cette tempête il se fit à notre vaisseau une ouverture, par laquelle l'eau entra en si grande quantité,

que tout notre monde, et même les officiers, furent dans la nécessité de tenir continuellement les pompes en action; et, le jour suivant, nous eûmes le chagrin de voir de nouveau à bas le mât de hune du *Gloucester*. Un instant après le même malheur arriva à son grand hunier, qui lui tenait lieu de grand mât depuis que le dernier avait été coupé. Ce malheur nous parut absolument sans remède; car nous savions que l'équipage du *Gloucester* était si faible qu'il ne pouvait se passer de notre secours. Le nombre de nos malades se trouvait tellement augmenté, et ceux d'entre nous qui se portaient bien étaient si fatigués du travail des pompes, qu'il y avait à notre égard une impossibilité absolue de les secourir. D'ailleurs nous ignorions encore une partie des maux du *Gloucester*, et l'état déplorable de son équipage; car, quand la tempête, qui tant qu'elle dura nous ôta toute communication avec ce vaisseau, commença à se calmer, *le Gloucester* nous joignit, et le capitaine apprit au chef d'escadre qu'outre la perte de ses mâts (ce qui était tout ce que nous pouvions voir), il avait sept pieds d'eau dans son vaisseau, quoique ses officiers et tout l'équipage n'eussent pas discontinué de pomper depuis vingt-quatre heures. Cette dernière particularité formait avec tout le reste une aggravation de maux, et exigeait une prompte assistance, que le capitaine demanda in-

stamment au chef d'escadre; mais la faiblesse de notre monde et le soin de notre propre conservation furent cause que M. Anson ne put lui accorder ce qu'il souhaitait. Tout ce que nous pûmes faire fut d'envoyer notre chaloupe à bord pour prendre d'exactes informations sur l'état du vaisseau, et l'on ne tarda guère à comprendre que la seule ressource qui restât pour sauver l'équipage du *Gloucester* et le nôtre était de recevoir cet équipage à notre bord, et de détruire le vaisseau.

Notre chaloupe revint bientôt avec un fidèle détail du triste état du *Gloucester*, signé de tous les officiers.

Dès que le chef d'escadre eut lu ce rapport, il ordonna qu'on pourvût l'équipage du *Gloucester* d'eau et de vivres, et envoya en même temps à bord son propre charpentier pour réitérer l'examen. Cet homme déclara à son retour que le détail qu'on avait remis était conforme à la plus exacte vérité. Ainsi l'impossibilité de conserver plus long-temps *le Gloucester* fit prendre la résolution au chef d'escadre de sauver au moins l'équipage de ce vaisseau.

Nous mîmes deux jours entiers à transporter à notre bord l'équipage du *Gloucester* et les vivres qui étaient le plus à portée. Le chef d'escadre aurait fort souhaité qu'on eût pu en tirer deux câbles et une ancre; mais le vaisseau était si agité, et le

monde si épuisé de fatigue, que la chose se trouva impossible : ce ne fut même qu'avec des peines infinies qu'on fit passer à bord du *Centurion* l'argent que *le Gloucester* avait acquis dans la mer du Sud; mais les marchandises de prix, dont la valeur montait à plusieurs milliers de livres sterling, et qui appartenaient principalement au *Centurion*, furent perdues. Toutes les provisions qu'on sauva se réduisaient à cinq tonneaux de farine, dont trois étaient gâtés par l'eau de la mer. Les malades, dont le nombre montait presque à soixante-dix, furent transportés dans la chaloupe avec tout le soin que les circonstances purent permettre; cependant trois ou quatre hommes moururent dans le temps qu'on les hissait pour les faire entrer dans *le Centurion*.

Ce ne fut que le soir du 15 août qu'on acheva de tirer du *Gloucester* tout ce qu'on pouvait en sauver. Le fond de cale était plein d'eau, et, suivant toutes les apparences, le vaisseau devait être bientôt englouti dans la mer; cependant, comme au jugement des charpentiers il aurait pu flotter encore sur l'eau quelques jours, à cause que le temps était calme et la mer assez unie, on y mit le feu.

Ainsi périt le vaisseau de guerre *le Gloucester*. Les retardemens que ce vaisseau nous avait causés ayant cessé, nous espérions d'autant plus poursuivre promptement notre voyage, que l'équipage

du *Gloucester* nous procurait un renfort de monde; mais nous n'étions pas au bout de nos maux : nonobstant tout ce que nous avions déjà souffert, nous avions encore bien d'autres traverses à essuyer. La dernière tempête, qui avait été si fatale au *Gloucester*, nous avait détournés de notre cours et portés au nord; et le courant, qui avait la même direction, nous ayant outre cela fait encore avancer environ 2 degrés, nous nous trouvâmes à 17 degrés et un quart de latitude septentrionale, au lieu de 13 et demi, qui était le parallèle que nous devions suivre pour gagner l'île de Guham; et comme il y avait eu un calme tout plat quelques jours après que l'orage eut cessé, et que nous ignorions à quelle distance nous étions du méridien des îles des Larrons, dont nous croyions n'être pas loin, nous craignîmes que le courant ne nous eût portés sous le vent de ces îles sans que nous les eussions aperçues. En ce cas il n'y aurait eu pour nous d'autre parti à prendre que de diriger notre cours vers quelques-unes des parties orientales de l'Asie où, si nous eussions pu y arriver, nous aurions trouvé la mousson de l'ouest dans toute sa force : de sorte qu'il n'aurait pas été possible au meilleur vaisseau et le mieux pourvu du monde d'y aborder. D'ailleurs cette côte étant à quatre ou cinq cents lieues d'où nous étions, nous aurions péri du scorbut long-temps avant que le vent le plus fa-

vorable pût nous mener jusque-là; car il ne se passait point de jour que nous ne perdissions huit, dix et quelquefois douze hommes; et quelques-uns de ceux qui jusqu'alors s'étaient bien portés, furent tout à coup attaqués du même mal, et réduits à garder le branle.

Jusqu'alors nous avions envisagé le calme qui avait succédé à l'orage, et qui dura quelques jours, comme un très grand malheur, parce que les courans, en nous portant au nord, nous exposaient au risque de dépasser les îles des Larrons, dont nous nous croyions peu éloignés. Mais dès que le vent commença à fraîchir, notre situation devint plus fâcheuse encore; car, venant du sud-ouest, il prenait par cela même notre vaisseau par la proue; et quoiqu'il ne tardât guère à se jeter au nord-est, il y resta si peu, que ce retour de bonheur ne servit qu'à nous tourmenter. Le 22 août nous eûmes la satisfaction de voir que le courant était changé et allait au sud. Le 23, à la pointe du jour, nous aperçûmes deux îles du côté de l'ouest. Cette vue répandit une joie sans égale dans tout le vaisseau où régnait auparavant un abattement général, aucun d'entre nous n'osant presque se flatter de revoir jamais la terre. La plus prochaine de ces îles, comme nous le sûmes dans la suite, était celle d'Anatacan. Nous la jugeâmes environ à quinze lieues de nous, et elle nous parut montueuse, mais de médiocre

grandeur. L'autre île était celle de Serigan, qui avait plus l'air d'un haut rocher que d'un endroit où nous pussions espérer mouiller.

Nous étions dans une extrême impatience de toucher à la première de ces îles, espérant y trouver un bon ancrage et un séjour propre à rétablir nos malades; mais le vent était faible, et avec cela si variable tout ce jour, que nous n'en approchâmes que très lentement. Cependant nous étions le lendemain assez avancés à l'ouest pour avoir la connaissance d'une troisième île, qui était celle de Paxaros, quoiqu'elle ne soit marquée dans la carte que comme un rocher. Elle est petite, et nous l'avions dépassée pendant la nuit sans la voir, environ à la distance d'un mille. Étant à midi éloignés à peu près de quatre milles de l'île d'Anatacan, on envoya la chaloupe pour chercher un bon mouillage et avoir des informations touchant les productions de l'île. Comme notre sort dépendait de ces deux articles, nous attendîmes le retour de la chaloupe. Il paraissait assez visiblement que les autres îles ne pouvaient nous être d'aucun secours; et nous ignorions alors qu'il y en avait encore d'autres où nous pouvions aborder. Vers le soir la chaloupe revint nous apporter la triste nouvelle qu'il n'y avait point d'endroit où un vaisseau pût ancrer, parce que le fond était sale partout, et qu'il n'y avait qu'un petit endroit où la mer eût moins de cinquante brasses

de profondeur; qu'à cet endroit elle avait trente brasses, quoique seulement à un demi-mille du rivage, et que la côte était escarpée et nullement sûre. Ceux qui avaient navigué la chaloupe rapportèrent de plus qu'ils avaient été à terre, quoique difficilement à cause de l'impétuosité des houles, et qu'ils avaient trouvé le terrain partout couvert d'une espèce de roseaux; mais qu'ils n'avaient point rencontré d'eau, et qu'ils ne croyaient pas que l'île fût habitée, quoique le terroir fût bon et presque tout couvert de cocotiers.

L'impossibilité de mouiller à cette île produisit un découragement général, lequel fut augmenté par un nouveau malheur qui nous arriva la nuit suivante; car, dans le temps que nous avancions avec nos huniers, avec le dessein d'approcher davantage de l'île, et d'envoyer notre chaloupe à terre prendre des noix de cocos pour nos malades, le vent commença à souffler de terre par bouffées, avec tant de violence, que nous nous trouvâmes bientôt trop au sud pour oser détacher la chaloupe vers la côte. Le seul parti qui nous restât, afin de conserver le peu de monde que nous avions encore, était de hasarder si nous ne pourrions point rencontrer quelqu'une des autres îles des Larrons, dont nous avions une connaissance trop imparfaite pour être en droit de nous promettre quelque chose de certain à cet égard. Tout ce que

nous en savions était qu'on les place ordinairement à peu près sous le même méridien; et, comme nous croyions que celles que nous avions vues étaient de leur nombre, nous résolûmes de porter au sud, afin de trouver les autres s'il était possible. Nous partîmes donc de l'île d'Anatacan, emportant avec nous une crainte trop fondée de mourir du scorbut, ou de voir périr dans peu notre vaisseau, faute de monde pour entretenir le mouvement des pompes.

Nous perdîmes de vue Anatacan le matin du 26 août 1742. Le matin du jour suivant nous découvrîmes à l'est trois autres îles qui étaient éloignées de nous de dix à quatorze lieues. C'étaient, comme nous l'apprîmes dans la suite, les îles de Saypan, de Tinian et d'Agnigan. Nous dirigeâmes notre cours vers Tinian, qui est au milieu des deux autres; mais le vent était si faible, que, quoique le courant nous fût favorable, nous en étions encore à cinq lieues le lendemain à la pointe du jour. Vers les dix heures du matin nous vîmes un pros, sorte de vaisseau dont on se sert en divers endroits des Indes orientales, à la voile du côté du sud, entre Tinian et Agnigan. Inférant de là que ces îles étaient habitées, et sachant que les Espagnols avaient toujours garnison à Guham, nous prîmes les précautions nécessaires pour notre sûreté; et afin d'empêcher l'ennemi de tirer avan-

tage de notre faiblesse, qu'il pouvait aisément remarquer par notre manière de manœuvrer, nous plaçâmes tout ce que nous avions de gens un peu sains auprès de notre artillerie, et chargeâmes à mitraille les canons du second pont et du demi-pont; et, pour avoir plus vite quelque information au sujet de l'île, nous arborâmes le pavillon espagnol, et hissâmes un pavillon rouge au bout du perroquet du mât de misaine, pour qu'on crût que notre vaisseau était le galion de Manille, espérant attirer par-là à notre bord quelques-uns des habitans. L'après-midi, à trois heures, nous nous trouvâmes assez près de terre pour envoyer le canot chercher un bon mouillage à notre vaisseau. Peu de temps après nous aperçûmes un pros qui s'avançait à la rencontre de notre canot, dans la ferme persuasion, comme nous l'apprîmes ensuite, que notre vaisseau était celui de Manille. Quand nous vîmes revenir le canot avec le pros à la toue, nous envoyâmes la pinasse pour prendre le pros, et amener les prisonniers à notre bord, afin que le canot pût s'acquitter de sa commission. La pinasse revint avec les prisonniers, qui consistaient en un Espagnol et quatre Indiens. On interrogea d'abord l'Espagnol sur l'état de l'île de Tinian, et ce qu'il nous en dit surpassa même nos souhaits; car il nous apprit qu'elle était inhabitée, ce qui, dans notre situation présente, était un grand bonheur.

Il ajouta qu'on y trouvait tous les vivres qu'il y a dans les pays les mieux cultivés; que l'eau y était excellente et en abondance, et l'île même remplie de toute sorte de bestiaux d'un goût exquis; que les bois produisaient des oranges, des limons, des citrons et des noix de cocos tant qu'on en voulait, sans compter un fruit que Dampier appelle fruit à pain; que les Espagnols profitaient de la fertilité de cette île pour nourrir la garnison de Guham; que lui-même était un sergent de cette garnison, qu'on avait envoyé avec vingt-deux Indiens pour tuer des bœufs, qu'il devait charger dans une petite barque d'environ quinze tonneaux, qui était à l'ancre tout près de la côte.

Ce détail nous causa une joie inexprimable. Comme nous étions alors à une très médiocre distance de terre, nous voyions çà et là paître de nombreux troupeaux. Ainsi, pour cette partie de sa relation, nous n'avions qu'à nous en rapporter à nos propres yeux; le reste nous était en quelque manière confirmé par la beauté du pays, et même, au premier coup d'œil, il s'en fallait beaucoup qu'il parût désert et inculte : il avait plutôt l'air d'une habitation magnifique. On y voyait des bois superbes avec de grandes et belles clairières au milieu, le tout distribué, du moins en apparence, avec le plus grand goût, et formant un ensemble propre à faire honneur à l'invention d'un habile

dessinateur, car il produisait le plus bel effet du monde et frappait d'étonnement les spectateurs. Il n'y avait effectivement personne qui ne crût que c'était l'ouvrage de l'art, à l'exactitude des combinaisons et à celle des dimensions, qui semblaient prises avec bien de la justesse, eu égard au penchant des collines et aux autres inégalités du terrain. Un si beau point de vue, après ce que nous venions d'entendre, nous donna lieu d'espérer que cette île non-seulement fournirait à nos besoins et rendrait la santé à nos malades, mais que nous pourrions aussi goûter la douceur du repos et quelques agrémens après tant d'inquiétudes et de travaux. C'est ainsi que, par des accidens que nous avions regardés comme un grand malheur, nous obtînmes malgré nous tout ce que nous aurions pu souhaiter de plus favorable : car si les vents contraires et les courans ne nous avaient portés au nord et détournés de notre cours, ce qui nous faisait alors une cruelle peine, nous aurions probablement manqué cette charmante île, qui seule pourvut abondamment à tous nos besoins, fit recouvrer la santé à nos malades, et remit notre équipage affaibli en état de braver de nouveau les dangers d'une longue navigation et d'en soutenir les travaux.

Le sergent espagnol qui nous avait donné ce détail de l'île nous ayant appris que quelques-uns

des Indiens qui étaient sous ses ordres étaient occupés à tuer des bœufs, et qu'il y avait un bâtiment prêt pour les embarquer, cette dernière particularité nous fit sentir de quelle importance il était pour nous d'empêcher les Indiens de se sauver, puisqu'en ce cas ils n'auraient pas manqué d'aller informer le gouvernement de Guham de notre arrivée. Pour prévenir ce malheur nous envoyâmes la pinasse s'assurer de la barque, qui, au dire du sergent, était le seul bâtiment qu'il y eût sur les côtes de l'île.

Le soir nous laissâmes tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau; et quoiqu'il ne fît point du tout de vent, et que nos gens employassent de grand cœur tout ce qui leur restait de forces pour gagner cette espèce de paradis terrestre, après avoir été plusieurs mois en mer, nous ne laissâmes pas de mettre cinq heures entières à carguer nos voiles. Notre équipage, à la vérité, était affaibli par le départ de ceux qui avaient été détachés avec le canot et la pinasse; mais il n'en est pas moins vrai pour cela que, même en y comprenant ce détachement et quelques prisonniers tant indiens que nègres, tout ce que nous avions de gens en état de servir ne montait qu'à soixante-onze, encore y en avait-il plusieurs parmi eux hors d'état de manœuvrer: misérable reste des équipages réunis du *Centurion*, du *Gloucester* et du *Tryal*, qui fai-

saient ensemble près de mille hommes à notre départ d'Angleterre.

Les voiles étant carguées, notre monde eut le reste de la nuit pour se reposer. Le lendemain, M. Anson en envoya une bonne partie, bien armée, pour se rendre maître de l'endroit de débarquement, dans la supposition que les Indiens qui étaient dans l'île pourraient faire quelque résistance. Je fus de cette expédition, où nous ne vîmes personne, les Indiens ayant conclu de la prise de leur barque que nous étions ennemis, et s'étant retirés d'abord dans les bois de l'île. Nous trouvâmes à terre plusieurs cabanes où ils avaient logé, ce qui nous épargna le temps et la peine de dresser nos tentes. Une de ces cabanes, qui avait servi de magasin aux Indiens, était de soixante pieds de long sur quarante-cinq pieds de large. Nous ôtâmes de ce magasin quelques tonneaux de bœuf séché qui s'y trouvaient, et le convertîmes en infirmerie pour nos malades. Dès que l'endroit fut un peu approprié, on les transporta à terre au nombre de cent vingt-huit. Plusieurs d'entre eux étaient si faibles, que nous fûmes obligés de les porter sur nos épaules de la chaloupe à l'infirmerie.

Nonobstant l'extrême faiblesse de la plupart de nos malades, ils sentirent presque à l'instant même l'influence de l'air de terre; car, quoique nous eussions enterré ce jour-là et la veille vingt-un

hommes, nous n'en perdîmes pas plus de dix durant le séjour de deux mois entiers que nous y fîmes; et en général, les fruits de l'île, particulièrement ceux qui ont le goût aigrelet, firent tant de bien à nos malades, qu'au bout d'une semaine il y en avait bien peu qui ne fussent rétablis au point de pouvoir marcher sans aide. Mais avant de continuer le récit de nos aventures, je crois devoir interrompre ici le fil de ma narration pour donner une idée de la situation, du terroir, des productions et des agrémens de l'île Tinian.

Cette île est située à 15 degrés 8 minutes de latitude septentrionale, et à la longitude de 114 degrés 50 minutes à l'ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, et sa largeur va à peu près à la moitié; elle s'étend du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Le terrain est partout sec et tant soit peu sablonneux; ce qui, en empêchant l'extrême fécondité du terroir, est cause que le gazon des prés et des bois est plus fin et plus uni qu'on ne le trouve ordinairement dans des climats chauds. Le pays s'élève insensiblement depuis le rivage où nous allions faire de l'eau jusqu'au milieu de l'île, de telle sorte pourtant qu'avant d'arriver à la plus grande élévation, on trouve plusieurs clairières en pente douce, couvertes d'un trèfle très fin, entremêlé de différentes sortes de fleurs et bordées de bois de beaux et grands arbres, dont plusieurs por-

tent d'excellens fruits. Le terrain des plaines est uni, et celui des bois n'a presque point de broussailles. Les bois sont terminés aussi nettement dans les endroits où ils touchent aux plaines, que si la disposition des arbres avait été l'ouvrage de l'art. Ce mélange de bois et de plaines, joint à la variété des hauteurs et des vallons, nous fournissait des vues charmantes. Les heureux animaux qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce fortuné séjour, font aussi partie de sa beauté romanesque, et ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans une grande prairie, et ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces animaux sont d'un blanc égal à celui du lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Et quoique l'île soit sans habitans, les cris continuels et la vue d'oiseaux domestiques qui couraient en grand nombre dans les bois, excitaient à tout moment en nous des idées de fermes et de villages, et contribuaient beaucoup à égayer et embellir ce lieu charmant.

Le nombre des bœufs dont cette île était peuplée nous parut monter au moins à dix mille; et comme ils n'étaient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher. Nous en tuâmes d'abord à coups de fusil; mais à la fin, quelques accidens nous ayant obligés à épargner notre pou-

dre, nos gens les prirent facilement à la course. La chair en était très bonne et plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs. La volaille était excellente, et se prenait aussi à la course; car d'un seul vol ces oiseaux s'éloignaient à peine de cent pas, et cela même les fatiguait tellement qu'ils avaient peine à s'élever une seconde fois en l'air, de sorte que nous en attrapions tant que nous voulions, les arbres étant assez séparés les uns des autres, et point entremêlés de broussailles. Outre le bétail et la volaille, nous trouvâmes une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour nous un mets exquis; mais comme ils étaient extrêmement féroces, il fallut tirer dessus ou tâcher de les prendre avec de grands chiens, qui avaient passé dans l'île avec le détachement espagnol, envoyé pour fournir des provisions à la garnison de Guham. Ces chiens, qui étaient dressés à la chasse de ces cochons, nous suivirent volontiers; mais, quoique la race en fût vigoureuse et hardie, les cochons se défendirent si bien qu'ils en déchirèrent plusieurs, de sorte que leur nombre se trouva à la fin diminué de plus de moitié.

Cet endroit était non-seulement très agréable pour nous, à cause de l'abondance et de la bonté des vivres, mais aussi tel que nous le pouvions souhaiter pour nos malades attaqués du scorbut, qui avait déjà fait de si cruels ravages parmi nous,

Les bois étaient pleins de cocotiers qui nous fournissaient leurs noix et leurs choux. Il y avait aussi des goyaves, des limons, des oranges, tant douces qu'amères, et une sorte de fruit particulier à ces îles, que les Indiens nomment *rima*, mais que nous appelions le fruit à pain, car nous le mangions au lieu de pain, durant le séjour que nous fîmes dans l'île; et généralement tout notre monde le préférait même au pain, si bien que, pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'équipage.

Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'élève assez haut, et qui, vers la tête, se divise en grandes branches qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau vert foncé, ont les bords dentelés et peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, et la figure en est plutôt ovale que ronde. Il a une écorce épaisse et forte, et environ sept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croît séparément, et jamais en grappe. On ne le mange que quand il a toute sa taille, mais lorsqu'il est encore vert. En cet état il ne ressemble pas mal à un cul d'artichaut, tant en goût qu'en substance. Quand il devient tout-à-fait mûr, il est mou et jaune, et acquiert un goût doucereux et une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre; mais on prétend qu'a-

lors il est malsain et qu'il cause la dyssenterie.

Outre ces fruits, nous trouvâmes dans l'île de Tinian plusieurs végétaux excellens contre le scorbut, comme des melons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochléaria et de l'oseille, que nous dévorâmes avec cette avidité que la nature ne manque jamais d'exciter pour ces puissans remèdes en ceux qui sont attaqués du scorbut. Nous jugeâmes devoir absolument nous abstenir de poisson, à cause que ceux de nos gens qui en avaient mangé immédiatement après notre arrivée s'en étaient trouvés un peu incommodés; mais nous étions suffisamment dédommagés de cette espèce d'abstinence par tant de différentes sortes d'animaux dont j'ai fait l'énumération. Outre la volaille, nous trouvâmes au milieu de l'île deux grands lacs d'eau douce, remplis de canards, de sarcelles et de corlieux, sans compter les pluviers sifflans qui y étaient en quantité.

On sera apparemment surpris qu'un séjour si richement pourvu de tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie, où l'on trouve le nécessaire et l'agréable, fût entièrement inhabité, surtout étant peu éloigné de quelques autres îles qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. La réponse à cette difficulté est qu'il n'y a pas cinquante ans que cette île était encore peuplée. Les Indiens que nous avions pris nous assurèrent que les trois îles

de Tinian, de Rota et de Guham fourmillaient autrefois d'habitans, et que Tinian seul contenait trente mille âmes ; mais une maladie épidémique ayant emporté bien du monde dans ces îles, les Espagnols ordonnèrent à tous les habitans de Tinian de venir s'établir dans Guham pour y remplacer les morts. Il fallut obéir, mais la plupart tombèrent dans un état de langueur, et moururent bientôt de chagrin d'avoir été obligés d'abandonner leur patrie et leur ancienne manière de vivre; et il faut avouer qu'indépendamment de l'amour que tous les hommes ont pour le lieu où ils ont reçu la naissance et l'éducation, il y a bien peu de pays au monde qui méritent d'être regrettés autant que Tinian.

Ces pauvres Indiens auraient pu naturellement se promettre que, placés à une si grande distance des Espagnols, ils ne seraient point exposés à la violence et à la cruauté de cette superbe nation; mais il semble que leur éloignement n'a pu les garantir de la destruction presque générale du Nouveau-Monde, tout l'avantage que leur situation leur a procuré se réduisant à être exterminés un siècle ou deux plus tard que les autres.

On pourrait peut-être révoquer en doute que le nombre des insulaires qui ont passé de Tinian à Guham, et qui y sont morts de chagrin, ait été aussi considérable que nous l'avons marqué ci-

dessus; mais, pour ne rien dire du témoignage unanime de nos prisonniers, et de la bonté de l'île, nous ajouterons simplement qu'on trouve en divers endroits de Tinian des ruines qui prouvent suffisamment que le pays doit avoir été fort peuplé. Ces ruines consistent presque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, et ayant pour base un carré. Ces piliers sont à la distance l'un de l'autre d'environ six pieds, et le double de cet espace sépare ordinairement les rangs. La base des piliers a à peu près cinq pieds en carré, et leur hauteur est d'environ treize pieds; sur le sommet de chaque pilier est placé un demi-globe, la surface plate en dessus. Les piliers et les demi-globes sont de sable et de pierre cimentés ensemble et recouverts de plâtre. En supposant la vérité du récit que nos prisonniers nous firent touchant ces restes de bâtimens, l'île doit avoir été fort peuplée; car, suivant eux, ces piliers avaient appartenu à des monastères d'Indiens; et la chose nous parut d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve parmi les païens plusieurs institutions de ce genre. Quand même ces ruines seraient des restes des maisons ordinaires des habitans, il faut que le nombre de ces derniers ait été très grand, car, en plusieurs endroits de l'île, ces piliers sont fort près les uns des autres.

La quantité et la bonté des fruits et, en général,

des vivres qu'on trouve dans cette île, la beauté de ses plaines, la fraîcheur de ses bois, qui exhalent une odeur délicieuse, l'inégalité avantageuse de son terrain, et l'agréable diversité de ses vues, sont des articles que j'ai déjà parcourus. J'ajouterai ici que tous ces avantages sont encore grandement augmentés par un autre qui est sans prix, je veux dire que les vents frais qui y soufflent presque continuellement, et les pluies qui y tombent de temps en temps, quoique rarement et pas longtemps, sont apparemment cause que l'air y est très sain. J'en dois porter ce jugement, puisqu'il contribua si puissamment à faire recouvrer la santé à nos malades et qu'il nous donna à tous un appétit dévorant. Ce dernier effet fut si visible, que quelques-uns de nos officiers, qui avaient toujours été petits mangeurs, ne faisant après un léger déjeuner qu'un seul repas médiocre par jour, devinrent ici des gloutons; car, au lieu d'un bon repas, il leur en fallait au moins trois, tels qu'un seul aurait suffi autrefois pour leur charger l'estomac: mais l'appétit était grand. La digestion se faisait aussi à merveille; car, après avoir déjeuné avec un bon morceau de bœuf, suivant un usage établi par nous-mêmes dans l'île, nous attendions bientôt après impatiemment l'heure du dîner.

Quoique je me sois fort étendu sur les éloges que j'ai donnés à cet agréable endroit, je crois ce-

pendant ne lui avoir pas encore rendu justice; mais je dois aussi parler de ce qui manque à sa beauté et à sa commodité.

Premièrement, à l'égard de l'eau, j'avoue qu'avant d'avoir été convaincu du contraire par l'expérience, je n'aurais jamais cru que le manque d'eau courante puisse être aussi parfaitement réparé qu'il l'est dans cette île par des puits et des sources qu'on trouve partout assez près de sa surface, et dont l'eau est fort bonne. Au milieu de l'île il y a deux ou trois grandes pièces d'excellente eau, dont les bords sont aussi réguliers et aussi unis que si l'on avait voulu en faire des bassins pour l'ornement du lieu. Il est sûr néanmoins que, relativement à la beauté des vues, le manque de ruisseaux et d'eaux courantes est un défaut dont on n'est que très imparfaitement dédommagé par de grandes pièces d'eau dormante, ou par le voisinage de la mer, quoique ce dernier article, eu égard à la petitesse de l'île, suppose presque partout un coup d'œil fort étendu.

La plus grande incommodité qu'on éprouve dans Tinian est causée par une infinité de cousins et d'autres sortes de moucherons, comme aussi par des tiques; car, quoique cet insecte s'attache ordinairement au bétail, nous ne laissâmes pas d'en être attaqués assez souvent; et quand cela arrivait, pour peu qu'on tardât à ôter la tique, elle cachait

sa tête sous l'épiderme, et causait une douloureuse inflammation. Nous y trouvâmes aussi des mille-pieds et des scorpions, que nous crûmes venimeux, sans pourtant qu'aucun de nous en ait jamais rien souffert.

Mais un inconvénient bien plus terrible, et dont il nous reste à parler, est que l'ancrage n'y est nullement sûr dans certaines saisons de l'année. Le meilleur mouillage pour des vaisseaux considérables est au sud-ouest de l'île. Ce fut en cet endroit que *le Centurion* mouilla, sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une baie sablonneuse, environ à un mille et demi du rivage. Le fond de cette rade est rempli de rochers de corail, fort pointus, qui, durant quatre mois de l'année, c'est-à-dire depuis la mi-juin jusqu'à la mi-octobre, rendent le lieu d'ancrage très peu sûr. Cette saison est celle de la mousson de l'ouest. Aussi long-temps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine et surtout de la nouvelle lune, est ordinairement variable, et fait même quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne saurait guère se fier aux plus gros câbles; et le danger est encore augmenté par la rapidité du flux, qui va au sud-est, entre cette île et celle d'Agnigan, petite île proche du bout méridional de Tinian. Ce flux amène une prodigieuse quantité d'eau, et fait que la mer s'enfle d'une manière terrible; de

sorte que nous eûmes plus d'une fois sujet de craindre d'être submergés par les vagues, quoique nous fussions dans un vaisseau de soixante pièces de canon. Les autres huit mois de l'année, c'est-à-dire depuis la mi-octobre jusqu'à la mi-juin, il fait un temps égal et constant; et pourvu que les câbles soient bien garnis, il n'y a pas de risque qu'ils soient endommagés : si bien que, durant tout cet intervalle, la rade est aussi sûre qu'on peut la souhaiter. J'ajouterai simplement ici que le banc qui sert de lieu d'ancrage a beaucoup de pente, et court sud-ouest sans avoir d'autre bas-fond qu'une suite de rochers au-dessus de l'eau, éloignés du rivage d'environ un demi-mille, et qui laissent un étroit passage que les chaloupes doivent suivre pour se rendre dans une petite baie sablonneuse, le seul endroit où il leur soit possible d'aborder.

Après ce détail touchant l'île et ses productions, il est temps que je reprenne le fil de notre histoire.

Notre première occupation, après notre arrivée, fut de porter nos malades à terre. Pendant que nous nous acquittions de ce devoir, quatre Indiens, qui faisaient partie du détachement commandé par le sergent espagnol, vinrent se remettre entre nos mains; de sorte qu'avec les quatre autres que nous avions pris dans le pros, nous en eûmes huit en notre pouvoir. Un d'eux s'étant offert de son

propre mouvement à nous indiquer le meilleur endroit pour tuer du bétail, deux de nos gens eurent ordre d'aller avec lui et de l'aider; mais un d'eux ayant eu l'imprudence de confier son fusil et son pistolet à l'Indien, celui-ci se sauva et les emporta avec lui dans les bois. Ses compatriotes, qui étaient restés avec nous, craignant qu'on ne les rendît responsables de la perfidie de leur camarade, demandèrent la permission d'envoyer quelqu'un d'eux dans le pays avec promesse que cet émissaire rapporterait non-seulement les armes, mais engagerait aussi tout le reste du détachement de Guham à se rendre. Le chef d'escadre leur accorda leur demande; et l'un d'eux ayant été dépêché sur-le-champ, nous le vîmes revenir le lendemain avec le fusil et le pistolet; mais il assura les avoir trouvés dans un sentier du bois, et protesta avoir pris d'inutiles peines pour découvrir quelqu'un de ses compatriotes. Ce rapport avait l'air si peu vraisemblable, que nous soupçonnâmes qu'il s'y machinait quelque trahison, dont il n'y avait point de meilleur moyen de prévenir les effets qu'en envoyant à bord tous les Indiens qui étaient entre nos mains: ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Quand nos malades furent logés dans l'île, nous employâmes tous ceux qui n'étaient pas absolument nécessaires pour les servir à bien garnir plusieurs brasses de nos câbles, en commençant par l'en-

droit où ils tiennent l'ancre, pour les empêcher de s'user contre le fond. Cette précaution prise, nous songeâmes à boucher notre voie d'eau.

Après nous être munis contre tout danger, nous attendîmes le 18 septembre, jour de la nouvelle lune. Ce jour et les trois suivans s'étant passés sans aucun malheur, quoique le temps fût orageux, tous ceux qui se trouvaient à bord avec moi comptaient que, grâce à la sagesse de nos mesures, nous n'avions plus rien à craindre; mais le 22 il fit un vent d'est si violent, que nous désespérâmes bientôt de pouvoir le soutenir sans chasser nos ancres. C'est ce qui nous fit souhaiter que le chef d'escadre et le reste de nos gens qui étaient à terre, et qui composaient la plus grande partie de l'équipage, fussent à bord avec nous, toute espérance de nous sauver paraissant exiger que nous gagnassions au plus tôt le large; mais toute communication avec l'île nous était absolument coupée, et il n'y avait pas la moindre possibilité qu'une chaloupe y abordât. Le soir, à cinq heures, le câble de notre ancre d'affourche se rompit, et le vaisseau dériva sur la seconde ancre. Cependant la nuit vint, et la violence du vent alla en augmentant; mais quelque furieux qu'il fût, le flux eut plus de force encore; car ayant au commencement de la tempête couru nord, il tourna tout à coup au sud, vers les six heures du soir, et poussa le vaisseau en avant,

en dépit de la tempête qui battait sur la proue. Les vagues fondaient de tous côtés sur nous, et une grosse houle paraissait à chaque instant vouloir passer par-dessus notre poupe et engloutir le vaisseau. La chaloupe, qui était amarrée à l'arrière, fut subitement élevée à une telle hauteur, qu'elle cassa l'architrave de la galerie du chef d'escadre, dont la cabane était sur le demi-pont, et aurait vraisemblablement monté jusqu'au fronton si elle n'avait pas été brisée du coup : cependant un matelot, qui était dans la chaloupe, fut, quoique fort meurtri, sauvé par une espèce de miracle. Vers les huit heures le flux devint moins fort, mais la tempête ne diminua point; de sorte qu'à onze heures le câble de notre seconde ancre se rompit. On jeta aussitôt la maîtresse ancre, la seule qui nous restât; mais avant qu'elle touchât le fond, nous fûmes emportés de vingt-deux brasses de profondeur sur trente-cinq; et après que nous eûmes lâché un câble entier et les deux tiers d'un autre, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de sonde de soixante brasses : c'était une marque indubitable que l'ancre était à l'extrémité du banc, et qu'elle ne tiendrait pas long-temps, quand même elle aurait pris. Dans un si pressant danger notre premier lieutenant, qui commandait actuellement à bord, eut recours aux signaux de détresse, en faisant tirer des coups de canon, et mettre des feux pour

avertir le chef d'escadre du danger qui nous menaçait. Environ à une heure après minuit, un terrible coup de vent, accompagné de pluie et d'éclairs, nous fit quitter le banc et nous jeta en mer. Notre situation était effrayante et triste à plus d'un égard. D'un côté il faisait une nuit noire, et l'orage semblait redoubler; de l'autre, nous laissions dans l'île M. Anson, avec plusieurs de nos officiers et une grande partie de notre équipage, faisant cent treize personnes en tout. Notre perte leur ôtait tout moyen de sortir de l'île; et, quant à nous, trop faibles pour lutter contre la fureur de la mer et des vents, nous regardions chaque moment comme devant être le dernier de notre vie.

La tempête qui chassa *le Centurion* en mer grondait tellement, que ni le chef d'escadre ni aucun de ceux qui étaient à terre ne purent entendre les coups de canon qui devaient servir de signal de détresse; et la lueur continuelle des éclairs avait empêché qu'on ne vît le feu du canon. Aussi, quand, à la pointe du jour, nos gens remarquèrent du rivage qu'il n'y avait plus de vaisseau, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés que le vaisseau avait péri, prièrent le chef d'escadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de l'île pour chercher le débris; et ceux qui espéraient qu'il était sauvé osaient à peine se flatter qu'il serait jamais en état de regagner l'île; car le vent était toujours

à l'est et très violent, et ils savaient que nous étions en trop mauvais état et trop mal pourvus de monde pour pouvoir lutter contre un temps si orageux. Soit que *le Centurion* eût péri ou ne pût regagner l'île, il n'y avait dans l'une et l'autre de ces suppositions aucun moyen pour nos gens d'en sortir; car ils se trouvaient au moins à six cents lieues de Macao, qui était le port le plus voisin, et ils n'avaient d'autre vaisseau que la petite barque espagnole, d'environ quinze tonneaux, qu'ils avaient prise en arrivant à Tinian, et qui n'était pas capable de contenir le quart de leur monde. Le hasard que quelque vaisseau ami touchât à l'île et les emmenât, pouvait être compté pour rien, aucun vaisseau européen, excepté le nôtre, n'y ayant peut-être jamais mouillé; et il y aurait eu de la folie à attendre que des accidens pareils à ceux qui nous avaient conduits à Tinian y fissent de plusieurs siècles aborder quelque autre vaisseau. Ainsi il ne leur restait que la triste attente de passer le reste de leurs jours dans cette île, en disant un éternel adieu à leur patrie, à leurs amis, à leurs familles et à tout ce qui pouvait leur rendre cher l'endroit de leur demeure ordinaire.

Encore n'était-ce pas là ce qu'ils avaient le plus à craindre: car ils devaient naturellement appréhender que le gouvernement de Guham, dès qu'il serait instruit de leur situation, n'envoyât des forces

suffisantes pour les prendre et pour les lui amener: après quoi, le traitement le plus favorable qu'ils pussent espérer aurait été d'être détenus prisonniers le reste de leur vie; car, à juger de la conduite du gouverneur de Guham par celle que les Espagnols tiennent ordinairement dans ces pays éloignés, il les aurait probablement condamnés à une mort honteuse comme pirates, leurs commissions se trouvant à bord du *Centurion*.

Quoique ces cruelles idées fissent certainement impression sur M. Anson, il ne laissa pas de conserver son air ferme et tranquille. Ses premières réflexions avaient roulé sur les moyens de se tirer avec son monde de la situation désespérée où ils se trouvaient. Il communiqua le plan qu'il s'était fait à cet égard à ceux de ses gens qui lui paraissaient les plus intelligens, et s'étant convaincu par les conversations qu'il eut avec eux que la chose était praticable, il tâcha d'animer son monde à mettre la main à l'œuvre promptement et avec vigueur. Dans cette vue, il leur représenta qu'il n'y avait aucune apparence que *le Centurion* eût péri; qu'il avait assez bonne opinion de leur habileté en fait de marine pour ne pas croire qu'ils se fussent laissés aller à une frayeur aussi chimérique; que s'ils considéraient avec attention ce qu'un pareil vaisseau pouvait supporter, ils avoueraient qu'il était en état de soutenir tout l'effort de la tempête;

que peut-être il reviendrait dans peu de jours, et que si, on ne le revoyait pas, la supposition la moins favorable qu'on pourrait faire serait qu'il avait été jeté sous le vent de l'île assez loin pour ne pouvoir pas la regagner, ce qui l'obligerait à prendre la route de Macao sur la côte de la Chine. Il leur dit ensuite que, comme il fallait se préparer à tout événement, il avait, dans la dernière supposition, songé à un moyen de les tirer de l'île et de rejoindre à Macao *le Centurion;* que ce moyen était de haler la barque espagnole à terre, de la scier en deux, et de l'allonger de douze pieds, ce qui en ferait un bâtiment de près de quarante tonneaux, et capable de les transporter tous à la Chine; qu'il avait consulté les charpentiers, qui étaient convenus que la chose était très faisable, et qu'il ne fallait que les efforts réunis de ceux à qui il parlait. Il ajouta que, pour ce qui le concernait, il prétendait partager le travail avec eux, et qu'il n'exigeait d'aucun d'entre eux, quel qu'il fût, rien que lui commandant ne fût prêt à faire. En terminant son discours, il leur fit sentir de quelle importance il était de ne point perdre de temps, et que, pour être mieux préparés à tout événement, il fallait commencer l'ouvrage sur-le-champ, et tenir pour certain que *le Centurion* ne pouvait pas revenir, parce que, quand même il reviendrait, ce que M. Anson ne croyait guère possible, quoiqu'il ne

marquât point ce qu'il pensait là-dessus, tout l'inconvénient qui en résulterait serait d'avoir travaillé inutilement pendant quelques jours; au lieu que, si le vaisseau ne reparaissait pas, leur situation et la saison de l'année exigeaient d'eux tout l'empressement et toute l'activité possibles.

Ces remontrances produisirent leur effet, non pas néanmoins d'abord avec la même force que M. Anson aurait pu l'espérer. A la vérité, il leur releva le courage en leur montrant la possibilité de sortir de l'île, bonheur dont ils n'avaient point eu jusqu'alors la moindre idée; mais par cela même qu'ils se voyaient cette ressource, ils commencèrent à trouver leur situation moins effrayante et à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenserait de l'exécution du plan de M. Anson, qu'ils prévoyaient devoir être un grand et pénible ouvrage. Ces considérations empêchèrent pendant quelques jours qu'ils ne missent tous la main à l'œuvre de bon cœur; mais à la fin, étant généralement convaincus de l'impossibilité du retour du vaisseau, tous entreprirent avec ardeur la tâche qui leur avait été assignée, et y mirent toute l'industrie et l'application que le chef d'escadre pouvait désirer, se trouvant ponctuellement à la pointe du jour au lieu du rendez-vous, d'où chacun se rendait à l'endroit qui lui était marqué, et y travaillait jusqu'à l'entrée de la nuit.

Pendant que le forgeron travaillait à son ouvrage, d'autres abattaient des arbres et en sciaient des planches; et comme c'était là le travail le plus pénible, le chef d'escadre y mit lui-même la main pour encourager davantage ses gens. Comme ils n'avaient ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour haler la barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers, étant fort unie et cylindrique, fut jugée très propre à leur fournir les rouleaux dont ils avaient besoin. On abattit donc quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans ce même temps on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la barque par un chemin fait exprès depuis la mer jusqu'au bassin. Tandis que les uns travaillaient à allonger la barque, les autres tuaient des bœufs et amassaient toutes sortes de provisions ; et quoique naturellement on eût lieu de craindre que, dans un si grand nombre d'occupations différentes, il ne se mêlât de la négligence et de la confusion, le bon ordre qui avait été établi et l'ardeur que chacun marquait à remplir sa tâche firent néanmoins avancer l'ouvrage à souhait. Je crois que le manque de liqueurs fortes contribua beaucoup à rendre nos gens d'aussi bonne volonté. Comme ils n'avaient à terre ni vin ni eau-de-vie, le jus de noix de cocos leur servait constamment de boisson,

et cette liqueur, quoique très agréable, n'était nullement enivrante.

Les officiers, ayant délibéré sur tout ce qu'il faudrait pour équiper la barque, trouvèrent que les tentes qui étaient à terre, et les cordages de réserve que *le Centurion* y avait laissés par hasard, pourraient, en y ajoutant les voiles et les agrès de la barque même, suffire tant bien que mal pour cette barque quand elle serait allongée; et comme ils avaient quantité de suif, ils résolurent de le mêler avec de la chaux, et de suiver la barque de ce mélange, qu'ils savaient être très propre pour cela. Il paraît, par tout ce que je viens de dire, que, pour ce qui regarde l'équipement, il ne s'en fallait guère que tout ne fût assez bien; mais il restait un terrible inconvénient, qui était la petitesse de ce nouveau vaisseau. Malgré tout l'allongement qu'on pouvait lui donner, il ne devait pas même être de quarante tonneaux, ce qui le rendait incapable de fournir du logement sous le pont à la moitié de l'équipage. Il était, outre cela, si pesant par le haut, que si nos gens avaient reçu ordre de venir tous ensemble sur le pont, la barque aurait couru grand risque de renverser sur le côté; mais c'était là une difficulté insurmontable, puisqu'il n'était pas possible d'agrandir cette barque au-delà de ce qui a été dit.

Après qu'on eut réglé ce qui concernait les agrès

et la manœuvre de la barque, un article essentiel fut d'avoir les provisions nécessaires pour un si long trajet. Ce ne fut pas un médiocre embarras que celui où nos officiers se trouvèrent à cette occasion; ils n'avaient à terre ni pain ni aucune sorte de grain, le fruit à pain, qui nous avait tenu lieu de l'une et de l'autre de ces choses durant notre séjour dans l'île de Tinian, ne pouvant pas se conserver en mer. Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, ils n'avaient pas de sel pour saler le bœuf; et quand ils en auraient eu, dans un climat si chaud le sel n'aurait pas pris. A la vérité, il leur restait encore une petite quantité de bœuf séché, que l'on avait trouvée dans l'île en y débarquant; mais cette provision ne pouvait nullement suffire pour un voyage de six cents lieues. A la fin il fut résolu qu'on prendrait à bord le plus de noix de cocos qu'il se pourrait, de ménager le bœuf séché en le distribuant avec beaucoup d'épargne, et de suppléer au pain par du riz. Pour avoir ce riz, il s'agissait, quand la barque serait achevée, de tenter une expédition contre l'île de Rota, où l'on savait que les Espagnols avaient de grandes plantations de riz, confiées aux soins des habitans indiens. Mais comme cette entreprise ne pouvait s'exécuter que de force, on examina ce qu'il y avait de poudre à terre, et il fut trouvé qu'en rassemblant le tout avec soin, il n'y en aurait que pour quatre-

vingts-dix coups de fusil. Ce n'était pas un coup pour chaque homme : pauvre ressource pour des gens qui devaient se passer, durant un mois, de pain et de tout ce qui pouvait en tenir lieu, à moins qu'ils ne s'en procurassent par la force des armes.

Il nous reste encore à parler du plus cruel de tous les embarras, qui, sans un concours d'événemens tout-à-fait singuliers, aurait rendu leur départ absolument impossible. Il ne fallut que peu de jours pour régler ce qui avait rapport à la fabrique et à l'équipement du vaisseau, et cela étant fait, il y avait moyen de calculer à peu près en quel temps le bâtiment serait achevé. Les officiers devaient naturellement considérer ensuite le cours qu'il fallait suivre, et la terre où il convenait d'aborder. Ces réflexions les menèrent à la décourageante découverte qu'il n'y avait dans l'île ni boussole ni quart de cercle. A la vérité le chef d'escadre avait apporté à terre une petite boussole de poche pour son usage particulier; mais le lieutenant l'avait empruntée pour déterminer la position des îles voisines; et cet officier se trouvait dans *le Centurion*.

Huit jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ du *Centurion*, avant que leur perplexité à cet égard fût un peu diminuée. A la fin, en fouillant dans une caisse appartenant à la barque espagnole, ils

trouvèrent une petite boussole, qui, quoiqu'elle ne valût guère plus que celles qui servent de jouet aux écoliers, fut pour eux un trésor inestimable. Peu de jours après ils eurent de nouveau le bonheur de trouver sur le rivage un quart de cercle, qu'on avait jeté en mer parmi des guenilles qui avaient appartenu à quelques-uns de nos gens, morts depuis notre arrivée à Tinian. La vue de cet instrument fit un extrême plaisir; mais en l'examinant on s'aperçut que les pinules y manquaient, et qu'ainsi on n'en pouvait faire aucun usage; cependant, le bonheur continuant à leur en vouloir, peu de jours après, un de nos gens ayant, par curiosité, tiré la layette d'une vieille table que les flots avaient poussée à terre, y trouva quelques pinules, qui convenaient très bien au quart de cercle. Cet instrument étant ainsi complété, on examina s'il était bon, en s'en servant pour prendre la hauteur connue du lieu, et on eut la satisfaction de voir qu'il déterminait la latitude de Tinian avec assez de précision. Tous ces obstacles qu'on avait eu bien soin de cacher à nos gens, pour leur épargner l'idée d'un travail inutile, étant en quelque sorte surmontés, l'ouvrage allait son train heureusement et avec vigueur. La ferrure nécessaire était presque achevée, les planches et les autres pièces de bois qui auraient pu servir, quoique nullement sciées suivant les règles de l'art, étaient toutes prêtes; si

bien que, le 6 octobre, qui était le quatorzième jour depuis le départ du vaisseau, nos gens halèrent la barque à terre et employèrent les deux jours suivans à la scier en deux, en prenant bien garde que la scie ne passât par aucune de ses planches, et les deux parties furent placées à la distance l'une de l'autre qu'il fallait. Tous les matériaux ayant été préparés d'avance, le lendemain, qui était le 9 d'octobre, ils commencèrent à ajuster les pièces requises pour l'allongement; et vers ce temps ils avaient une idée si exacte de ce qui leur restait à faire, et étaient tellement maîtres de la chose, qu'ils pouvaient marquer exactement quand le tout serait fini. Aussi le départ fut-il fixé au 5 novembre. Mais leurs travaux devaient être terminés plus tôt et plus heureusement; car l'après-midi du 11 octobre, un des gens de l'équipage du *Gloucester*, étant sur une hauteur au milieu de l'île, aperçut *le Centurion* dans l'éloignement et courant de toutes ses forces vers l'endroit de débarquement. Il vit, chemin faisant, quelques-uns de ses camarades auxquels il cria comme en extase: « Le vaisseau, le vaisseau! » M. Gordon, lieutenant de marine, jugeant par la manière dont cette nouvelle était annoncée, qu'elle devait être vraie, courut vers l'endroit où le chef d'escadre et son monde étaient à l'ouvrage, et, étant frais et en haleine, devança aisément l'homme du *Gloucester*, et aborda avant lui M. An-

son. Celui-ci, à l'ouïe d'une nouvelle si heureuse et si peu attendue, jeta à terre la hache avec laquelle il travaillait actuellement; et la joie qu'il ressentait altéra en lui, pour la première fois, cette parfaite égalité d'âme qu'il avait conservée jusqu'alors. Tous ceux qui se trouvaient avec lui coururent vers le rivage avec des transports qui approchaient de la frénésie, voulant repaître leurs yeux d'un spectacle si ardemment souhaité, et qu'ils avaient déjà compté depuis long-temps ne jamais voir. Vers les cinq heures du soir, tout le monde, sans exception, aperçut *le Centurion* en pleine mer; et une chaloupe chargée de dix-huit hommes de renfort, et de divers rafraîchissemens pour l'équipage, lui ayant été envoyée, il mouilla heureusement le lendemain après midi à la rade, où le chef d'escadre se rendit aussitôt à bord, et fut reçu avec les acclamations de joie les plus sincères et les plus éclatantes.

Dès que le chef d'escadre fut revenu à bord du *Centurion*, au retour de ce vaisseau à Tinian, il résolut de ne rester à cette île qu'aussi long-temps qu'il le faudrait, pour faire une provision suffisante d'eau, et, dans cette vue, nous nous mîmes immédiatement à l'ouvrage. Mais la perte de notre double chaloupe, qui avait été brisée contre notre poupe, la nuit que nous fûmes forcés en mer, nous jeta dans de grands embarras. Nous fûmes obligés

de transporter toutes nos futailles sur des radeaux, et les courans étaient si violens, qu'outre les délais et les peines que ce transport nous occasiona, il nous arriva souvent de perdre les radeaux et toute leur charge. Ce ne fut pas tout : le 14 octobre, un coup de vent violent et soudain nous fit chasser sur notre ancre et nous jeta en mer. Il est vrai que, pour cette fois, nous avions à bord le chef d'escadre et les principaux officiers, mais il restait à terre près de soixante-dix hommes, occupés à remplir nos futailles et à ramasser des provisions. Ils avaient avec eux nos deux canots, qui ne suffisaient pas pour les ramener à bord tous à la fois : aussi on leur envoya le bateau à dix-huit rames, et on leur marqua par un signal de s'embarquer en aussi grand nombre qu'il se pourrait. Les deux canots vinrent d'abord pleins de monde; mais il y avait quarante de nos gens employés à tuer des bêtes à cornes dans le bois, et à les transporter au lieu d'embarquement; et quoique le bateau restât pour les emmener, le vaisseau fut efflotté à une si grande distance de terre, qu'il leur fut impossible de nous joindre. Cependant le temps étant plus favorable, et notre équipage plus fort que là première fois, nous revînmes à l'ancre au bout de cinq jours, et délivrâmes ceux qui étaient à terre de la crainte qu'ils avaient encore eue d'être abandonnés dans cette île déserte.

A notre arrivée, nous trouvâmes que la barque espagnole, unique objet de leurs dernières espérances, avait encore subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étaient restés à terre, désespérant de nous revoir, et ayant conçu que le travail d'allonger cette barque était alors un travail excessif et inutile, vu leur petit nombre, avaient résolu d'en rejoindre les deux pièces et de la remettre dans son premier état. L'ouvrage avançait déjà, et ils en seraient venus à bout, si notre retour ne l'eût fait abandonner.

En arrivant, nous apprîmes qu'immédiatement avant notre retour, deux pros s'étaient approchés du rivage, et s'étaient arrêtés là jusqu'à ce que la vue de notre vaisseau les eût fait éloigner.

Après notre second retour à Tinian nous travaillâmes de toutes nos forces à compléter notre provision d'eau; et, le 20 octobre, nous en avions cinquante tonneaux à bord, quantité que nous crûmes suffisante pour notre traversée jusqu'à Macao. Le lendemain nous envoyâmes à terre un homme de chaque chambrée pour y chercher et rapporter le plus qu'il pourrait d'oranges, de citrons, de cocos et d'autres fruits que l'île fournit. Ces pourvoyeurs étant revenus le soir du même jour, nous mîmes le feu à la barque espagnole et aux pros, hissâmes nos chaloupes à bord et quittâmes Tinian pour la troisième et dernière fois, emportant avec nous une

idée de cette île qui tient un peu du romanesque, et que produisirent en nous la fertilité de son terroir, la beauté du paysage, la pureté de son air, et les aventures singulières que nous y avions eues.

Avant que de parler de notre traversée d'ici à Formose, et de là à Canton, je vais donner une courte description des îles des Larrons ou îles Mariannes, du nombre desquelles est celle de Tinian.

Ces îles furent découvertes en 1521 par Magellan, et d'après ce qui est dit dans son voyage, les deux qu'il reconnut, doivent être celles de Saypan et de Tinian, toutes deux belles, fertiles et situées entre le 15[e] degré de latitude septentrionale et le 16[e] : car ce sont là les marques qu'il donne pour les faire connaître dans la relation de son voyage, marques qui conviennent parfaitement aux deux îles que je viens de nommer. Celle de Tinian a reçu des Espagnols le surnom de *Buenavista*, et celle de Saypan, qui est à 15 degrés 22 minutes de latitude nord, n'offre pas un coup d'œil moins agréable.

On compte ordinairement douze de ces îles; mais il paraît que si l'on veut compter les îlots et les rochers, il s'en trouvera plus de vingt. Ces îles ont été autrefois fort peuplées; on prétend même qu'il n'y a pas plus de soixante ans que Guham, Rota et Tinian, qui en sont les trois principales, contenaient plus de cinquante mille habitans. Depuis ce

temps-là, Tinian est totalement dépeuplé, et on n'a laissé que deux ou trois cents Indiens à Rota pour cultiver du riz qui sert à nourrir les habitans de Guham : en sorte qu'il n'y a proprement que cette dernière île qu'on puisse dire habitée. C'est là que les Espagnols ont un établissement, un gouverneur et une garnison, et que le galion de Manille touche à son retour d'Acapulco [1]. Les Espagnols disent que cette île a trente lieues de tour, et qu'elle est peuplée de quatre mille âmes, dont le quart habite la ville de Santo-Ignacio de Agand, capitale de l'île et résidence du gouverneur. Les maisons en sont, dit-on, considérables pour un lieu aussi reculé et d'aussi peu de commerce : elles sont bâties en pierres et de bonne charpente. Ce poste, qui n'est important que par le passage du galion et les rafraîchissemens qu'il lui fournit, est défendu par deux forts situés sur le rivage de la mer : l'un s'appelle le château de Saint-Angelo, et défend la rade où le galion mouille, autant que ses forces le permettent, telles qu'on peut les estimer par l'état de son artillerie, qui consiste en cinq pièces de huit livres de balles ; l'autre, nommé Saint-Louis, est à quatre lieues au nord-est du premier, et destiné à défendre une rade où mouille un petit bâtiment de Manille, qui vient à cette île tous les deux ans une

[1] Ce vaisseau ne marche plus depuis l'établissement de la république mexicaine.

fois. Ce dernier fort est garni d'artillerie précisément comme l'autre; et, outre ces deux forts, il y a encore une batterie de cinq pièces sur une éminence voisine de la mer. La garnison espagnole consiste en trois compagnies d'infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune, et ce sont là toutes les troupes sur lesquelles le gouverneur peut compter; car, pour les Indiens, il s'y fie si peu, qu'il a pris le parti de ne leur souffrir ni armes à feu ni lances.

Les autres îles, quoique inhabitées, sont fertiles en plusieurs sortes de vivres excellens, mais sans ports ni bonnes rades. J'ai déjà parlé de celle de Tinian: la rade de Guham n'est pas beaucoup meilleure. Il arrive souvent que le galion, quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures, chassé sur ses ancres, est jeté en mer et contraint d'abandonner sa chaloupe.

Le nombre des Espagnols habitués à Guham est fort petit en comparaison de celui des Indiens, et autrefois la disproportion était encore plus grande. Ces Indiens sont des gens bien faits, résolus, et à en juger par quelques-uns de leurs usages, très ingénieux. Leurs pros, qui sont les seuls vaisseaux dont ils se servent depuis des siècles, sont d'une invention qui ferait honneur aux nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable que ces pros pour la navigation de ces îles,

qui sont situées toutes à peu près sous le même méridien, entre les limites des vents alisés, et où par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il fallait des bâtimens propres surtout à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vue ; outre cela, la structure en est simple, et ils sont d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière, d'autant plus que ceux qui en ont déjà parlé n'en ont pas donné une idée assez exacte.

Ces bâtimens sont nommés *pros ;* à quoi on ajoute souvent l'épithète de *volant,* pour marquer l'extrême vitesse de leur cours. Les Espagnols en racontent des choses incroyables pour quiconque n'a jamais vu voguer ces vaisseaux. Ce que je puis dire, c'est que, suivant l'estime de nos gens, qui les ont observés à Tinian, tandis qu'ils voguaient avec un vent alisé frais, ils faisaient vingt milles en une heure : cela n'approche pas de ce que les Espagnols en racontent, mais c'est cependant une très grande vitesse.

La construction de ces pros est toute différente de ce qui se pratique dans le reste du monde en fait de bâtimens de mer. Tous les autres vaisseaux ont la proue différente de la poupe, et les deux côtés semblables ; les pros, au contraire, ont la proue semblable à la poupe, et les deux côtés différens. Celui qui doit toujours être au

lof est plat, et celui qui doit être sous le vent est courbe comme dans tous les autres vaisseaux. Cette forme et le peu de largeur de ces bâtimens les rendroient fort sujets à sombrer sous voile sans une façon fort extraordinaire qu'on y ajoute : c'est une espèce de cadre ajusté au côté qui est sous le vent, et qui soutient une poutre creusée et taillée en forme de petit canot; le poids de ce cadre sert à tenir le pros en équilibre, et le petit canot qui est au bout, et qui plonge dans l'eau, soutient le pros et l'empêche de sombrer sous voile. Le corps du pros, au moins de celui que nous avons examiné, est composé de deux pièces qui s'ajustent suivant la longueur, et qui sont cousues ensemble avec de l'écorce d'arbre : car il n'entre aucun fer dans cette construction. Le pros a deux pouces d'épaisseur vers le fond : ce qui va en diminuant jusqu'aux bords, qui ne sont épais que d'un pouce. Un pros est ordinairement monté de six ou sept Indiens, l'un à la proue, et l'autre à la poupe. Chacun d'eux gouverne à son tour par le moyen d'une pagaie dont se sert celui qui est à la poupe, suivant la bordée que l'on court; les autres s'occupent à vider l'eau qui peut entrer par hasard dans le vaisseau, et à manœuvrer la voile. On voit par cette description que ces pros sont d'une commodité admirable pour voyager entre ces îles, qui sont toutes situées nord et sud,

et entre les limites des vents alisés d'est. Ces bâtimens vont mieux qu'aucun autre à la voile avec un vent de côté, et ont la commodité d'aller et de venir, en changeant seulement leur voile, et sans jamais virer de bord. Ils ont aussi l'avantage d'aller avec une vitesse bien plus grande qu'un vaisseau qui a le vent en poupe, et souvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette proposition puisse paraître, elle n'en est pas moins vraie, et nous la voyons tous les jours vérifiée par une expérience commune, et qu'on peut faire sans aller en mer : il ne faut que faire attention aux moulins à vent, dont les ailes se meuvent quelquefois plus vite que le vent, et c'est là un avantage que les moulins ordinaires auront toujours sur tous ceux dont le mouvement serait horizontal ; car les ailes d'un moulin horizontal se dérobent à la vitesse du vent à mesure qu'elles tournent plus vite, au lieu que les moulins ordinaires se mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit sur leurs ailes dans leur plus violent mouvement tout comme si elles étaient en repos.

On trouve dans plusieurs endroits des Indes orientales des vaisseaux qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci ; mais aucun ne leur est comparable, tant en simplicité dans leur structure qu'en vitesse dans leurs mouvemens. Il paraît qu'on pourrait inférer de là que les pros sont les originaux

de tous ces autres bâtimens, et qu'ils sont la production de quelque génie distingué de ces îles, dont les peuples voisins n'ont fait qu'imiter l'invention. Quoique les habitans des îles des Larrons n'aient pas de communication directe avec les peuples voisins, il y a cependant au sud et au sud-ouest de ces îles un grand nombre d'autres îles qu'on croit s'étendre jusque vers les côtes de la Nouvelle-Guinée. Ces îles sont si peu éloignées de celles des Larrons, que des pirogues en ont été quelquefois jetées par le mauvais temps à l'île de Guham; et il y a quelques années que les Espagnols envoyèrent une barque pour en faire la découverte : ils y laissèrent même deux missionnaires jésuites, qui dans la suite furent massacrés par les habitans. Il est probable que des pros des îles des Larrons auront de même été jetés vers quelques-unes de ces îles nouvelles. Il semble que la même rangée d'îles s'étend vers le sud-est aussi bien que vers le sud-ouest, et même à une très grande distance; car Schouten, qui traversa la partie méridionale de l'océan Pacifique en 1615, rencontra une grande double pirogue pleine de monde, à plus de mille lieues au sud-est des îles des Larrons. S'il est permis de conjecturer que cette pirogue double fût une imitation des pros, il faudra supposer dans tout cet intervalle une rangée d'îles assez voisines les unes des autres pour donner lieu à quelque communica-

tion, ne fût-ce qu'accidentellement; et ce qui confirme cette idée, c'est que tous ceux qui ont fait la traversée d'Amérique aux Indes orientales, sous quelque latitude méridionale que ce soit, ont trouvé plusieurs petites îles parsemées dans ce vaste océan.

J'ai dit que le soir du 21 octobre nous prîmes congé de l'île de Tinian, et que nous fîmes route vers le port de Macao, sur les côtes de la Chine. La mousson de l'est paraissait bien fixée, et nous avions un vent frais et constant qui nous soufflait en poupe : de sorte que nous faisions de quarante à cinquante lieues par jour. Mais la mer était fort mâle et nous prenait en poupe, ce qui travaillait extrêmement notre vaisseau. Notre funin, qui était presque tout pourri, en souffrit beaucoup, et notre voie d'eau s'en augmenta. Par bonheur pour nous, nos gens étaient en parfaite santé : tout le monde travaillait avec ardeur, et la fatigue de la pompe, jointe aux autres travaux de la manœuvre, ne causait ni plaintes ni impatience.

Il ne nous restait de toutes nos ancres que notre grande ancre seule, plus celles de nos prises, qui étaient à fond de cale, et trop légères pour que nous pussions nous y fier. Nous n'étions pas sans inquiétude sur la manière dont nous pourrions nous tirer d'affaire quand nous viendrions sur les côtes de la Chine. Ces côtes nous étaient inconnues, aucun de nous ne les ayant fréquentées, et il était

indubitable que nous serions obligés d'y mouiller plusieurs fois.

Le 3 novembre, à trois heures après midi, nous vîmes une île que nous crûmes d'abord être celle de Botel Tobago Xima; mais en l'approchant de plus près elle nous parut beaucoup plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après nous en découvrîmes une seconde, cinq ou six milles plus à l'ouest. Comme toutes les cartes et les journaux de marine que nous avions ne faisaient mention d'aucune autre île à l'est de Formose, que de Botel Tobago Xima, et que nous n'avions pu prendre la hauteur à midi, nous craignîmes que quelque courant extraordinaire ne nous eût poussés dans le voisinage des îles de Bashée; et par précaution nous amenâmes nos voiles dès que la nuit vint, et restâmes en cet état jusqu'au lendemain au matin. Le temps, qui était couvert et embrumé, nous tint encore en incertitude jusqu'à neuf heures, que le jour s'éclaircit et nous fit revoir les deux mêmes îles. Nous portâmes alors à l'ouest, et à onze heures nous découvrîmes la pointe méridionale de l'île de Formose. Cette vue nous prouva que la seconde île que nous avions trouvée était Botel Tobago Xima, et la première une petite île ou un rocher situé à cinq ou six milles de cette île, dont les cartes ni les journaux ne font point mention.

Dès que nous eûmes la vue de l'île de Formose,

nous portâmes à l'ouest vers le sud, pour en doubler la pointe; et nous eûmes l'œil au guet pour découvrir les rochers de Vele Rete, que nous n'aperçûmes qu'à deux heures après midi. Nous les avions alors à l'ouest-nord-ouest, à trois milles de distance; et la pointe méridionale de Formose nous restait au même instant au nord demi-quart à l'ouest, à cinq lieues. Pour éviter ces rochers, nous portâmes d'abord au sud vers l'ouest, et nous les laissâmes entre nous et la terre. Ce n'était pas sans raison que nous avions apporté tant d'attention à ces rochers; car, quoiqu'ils paraissent hors de l'eau aussi gros que le corps d'un vaisseau, ils sont environnés de brisans de tous côtés, et il y a un bas-fond qui s'étend depuis ces rochers jusqu'à un mille et demi vers le sud; en sorte qu'ils peuvent passer pour très dangereux. Le cours de Botel Tobago Xima à ces rochers est sud-ouest vers l'ouest, et la distance à douze ou treize lieues. La pointe méridionale de Formose est à 21 deg. 50 minutes de latit. septentrionale et à 23 deg. 50 min. de long. à l'ouest de Tinian, suivant nos meilleures estimes, quoique quelques-uns de nous la missent 1 deg. de plus à l'ouest.

Le soir nous fûmes surpris par la vue d'un spectacle que nous prîmes d'abord pour l'effet de quelques brisans, mais qui, mieux examiné, se trouva être une espèce d'illumination causée par des feux allumés sur l'île de Formose. Nous nous figurâmes

que c'étaient des signaux que les habitans faisaient pour nous engager à toucher dans cet endroit; mais c'est ce qui ne convenait pas à nos desseins, et nous étions fort pressés de relâcher à Macao.

De Formose nous portâmes à l'ouest nord-ouest, et quelquefois plus au nord, dans la vue de gagner les côtes de la Chine, à l'est de Pedro Blanco; car le rocher qui porte ce nom sert d'un très bon guide aux vaisseaux destinés pour Macao. Nous continuâmes ce cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle nous amenâmes souvent pour jeter la sonde; mais ce ne fut que le 5 novembre, à neuf heures du matin, que nous trouvâmes fond à quarante-deux brasses, fond de sable gris mêlé de coquillages. A vingt milles de là, vers l'ouest-nord-ouest, nous eûmes trente-cinq brasses même fond; ensuite les profondeurs allèrent en diminuant de trente-cinq brasses jusqu'à vingt-cinq; mais peu après, à notre grande surprise, elles ressautèrent subitement à trente brasses. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction, les sondes recommencèrent à diminuer régulièrement jusqu'à vingt-deux brasses: alors nous eûmes enfin vers minuit la vue des côtes de la Chine, qui étaient au nord vers l'ouest, à quatre lieues de distance. D'abord nous amenâmes et restâmes le cap au large pour attendre le jour. Avant le lever du soleil, nous fûmes fort surpris de nous voir au milieu d'un nombre

incroyable de bateaux de pêcheurs qui couvraient toute la mer aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Je crois, sans hyperbole, qu'il y en avait plus de six mille, chacun portant trois, quatre ou cinq hommes, mais la plupart cinq. Cet essaim de pêcheurs n'est pas particulier à cet endroit; nous avons trouvé le même spectacle tout le long de cette côte dans notre route vers Macao. Nous ne doutâmes pas un moment que nous ne trouvassions dans tout ce nombre de pêcheurs un pilote qui voulût nous guider dans notre route; mais quoiqu'ils rôdassent tout près de notre vaisseau, et que nous tâchassions de les attirer par l'amorce la plus puissante sur tout Chinois, de quelque rang et condition qu'il soit, je veux dire par un bon nombre de piastres que nous leur faisions voir, aucun d'eux ne voulut venir à bord, ni nous donner la moindre instruction. Je crois bien que la principale difficulté venait de ce qu'ils ne comprenaient pas ce que nous souhaitions d'eux. Nous leur répétions bien le nom de Macao; mais ils ne concevaient pas ce que nous voulions dire par-là. Pour toute réponse ils nous présentaient du poisson, et j'ai su depuis que ce mot, ou quelque chose d'approchant, veut dire du poisson en chinois. Ce qui nous surprenait le plus était le peu de curiosité de ce grand nombre d'hommes : aucun ne paraissait nous honorer de la moindre attention. Jamais

vaisseau, tel que le nôtre, n'avait paru dans ces mers. Peut-être de tous ces pêcheurs il n'y en avait pas un qui eût jamais vu un vaisseau européen; rien n'était plus naturel à croire que des objets si nouveaux auraient attiré leurs regards; mais, quoique plusieurs de ces bateaux vinssent tout contre notre vaisseau, aucun de ceux qui les montaient ne parut se détourner un moment de son travail pour nous regarder. Cette insensibilité, surtout dans des gens de mer, sur des choses qui tiennent à leur profession, est presque incroyable; mais les Chinois nous ont donné plus d'un exemple analogue à celui-là. Je ne sais si cette disposition d'âme est chez eux un effet de tempérament ou d'éducation; mais, quelle qu'en soit la cause, elle me paraît la marque d'un caractère assez bas et assez méprisable, et ne s'accorde guère avec les éloges que tant d'auteurs donnent au génie de cette nation, et que j'ai lieu de croire fort outrés.

Ne pouvant donc tirer aucune lumière de ces pêcheurs, nous fûmes obligés de nous conduire nous-mêmes, sur le peu de connaissances que nous avions de ces côtes. De la latitude où nous étions, qui était de 22 degrés 42 minutes, et de la profondeur de l'eau, de dix-sept à dix-huit brasses, nous conclûmes que nous étions encore à l'est de Pedro Blanco, et nous portâmes à l'ouest. J'avertirai ceux qui se trouveront à l'avenir sur cette côte

avec aussi peu de lumières et de secours que nous, qu'outre la latitude de Pedro Blanco, qui est de 22 degrés 18 minutes, et la profondeur de l'eau, qui est presque partout, à l'ouest de ce rocher, de vingt brasses, il y a une autre remarque à faire qui peut aider à s'assurer du lieu où l'on est, c'est la nature du fond. Jusqu'à ce que nous vinssions à trente milles de Pedro Blanco, nous trouvions partout fond de sable; mais, près de ce rocher, nous eûmes un fond de vase molle, qui continua jusqu'à l'île de Macao : seulement, tout près et à la vue de Pedro Blanco, le fond fut, dans un petit espace, de vase verdâtre mêlée de sable.

Ce fut donc, comme je viens de le dire, le 5 novembre que nous vîmes pour la première fois la côte de la Chine. Le lendemain, à deux heures après midi, comme nous portions à l'ouest, à deux lieues de terre, toujours au milieu d'une quantité de bateaux de pêcheurs qui ne finissaient pas, nous remarquâmes que, dans une espèce de chaloupe qui était à l'avant de notre vaisseau, on déployait un pavillon rouge et qu'on y sonnait du cornet. Nous crûmes que c'était un signal qui nous était donné, ou pour nous avertir de quelque bas-fond, ou pour nous annoncer qu'on voulait nous fournir un pilote. Dans cette persuasion, nous envoyâmes notre canot vers cette chaloupe, pour apprendre ce qu'on avait à nous dire; mais nous

reconnûmes bientôt que nous nous étions trompés, et que cette chaloupe était le vaisseau amiral de toute la pêche. Le signal qu'elle avait donné était celui de la retraite, et on y obéit exactement. Pour nous, nous continuâmes notre cours, et peu à près nous dépassâmes deux petits rochers qui étaient à quatre ou cinq milles de la côte : ensuite la nuit vint sans que nous eussions pu découvrir Pedro Blanco. Nous amenâmes nos voiles jusqu'au lendemain matin. Nous eûmes alors le plaisir de voir ce rocher : il est petit, eu égard à sa circonférence, mais assez élevé, ayant à peu près la figure et la couleur d'un pin de sucre, et il est éloigné de la côte de sept ou huit milles. Nous le laissâmes entre la terre et nous, et en passâmes à un mille et demi, continuant toujours notre cours vers l'ouest.

Le 7 nous vîmes une chaîne d'îles, qui s'étend est et ouest. Nous apprîmes depuis qu'elles s'appellent les *îles de Lema :* elles sont au nombre de quinze ou seize, tant grandes que petites, toutes pleines de rochers et stériles. Entre cette chaîne et le continent il y a encore un grand nombre d'îles. Nous rangeâmes ces îles, à quatre milles, à stribord, et nous eûmes en cet endroit vingt-quatre brasses d'eau. Nous étions encore environnés de bateaux de pêcheurs, et nous envoyâmes derechef notre canot vers eux pour tâcher d'avoir un pilote, mais inutilement. Cependant un de ces gens nous

fit entendre par signes que nous devions tourner autour de l'île de Lema, la plus occidentale. Nous suivîmes son avis, et le soir nous jetâmes l'ancre, à dix-huit brasses de profondeur, par 21 degrés 52 minutes de latitude nord, et au sud 64 degrés vers l'ouest, de Pedro Blanco, à vingt-une lieues de distance.

Nous passâmes toute la nuit à l'ancre, et le 9, à quatre heures du matin, nous envoyâmes le canot pour sonder le canal que nous voulions emboucquer; mais, avant le retour du canot, un pilote chinois vint à bord et nous dit, en mauvais portugais, qu'il nous conduirait à Macao pour trente piastres. On les lui compta sur-le-champ, et nous levâmes l'ancre et fîmes voile. Peu après il nous vint plusieurs autres pilotes, qui, pour se recommander, produisaient les certificats de plusieurs capitaines dont ils avaient conduit les vaisseaux au port; mais nous gardâmes le premier qui s'était offert. Nous apprîmes que nous n'étions pas loin de Macao, et qu'il se trouvait alors dans la rivière de Canton, vers l'embouchure de laquelle Macao est située, onze vaisseaux européens, dont quatre étaient Anglais. Notre pilote nous conduisit entre les îles de Bambou et de Cabouce; mais le vent venant de la bande du nord, et les marées portant souvent très fort contre nous, nous fûmes obligés de mouiller plusieurs fois, et nous ne nous trou-

vâmes au-delà de ces deux îles que le 12 novembre, à deux heures du matin. En ce passage nous eûmes de douze à quatorze brasses d'eau. Nous continuâmes ensuite à porter au nord vers l'ouest, entre un grand nombre d'îles, où nous trouvâmes à peu près les mêmes sondes jusqu'au soir : nous eûmes alors dix-sept brasses. Là, le vent venant à tomber, nous jetâmes l'ancre à une médiocre distance de l'île de Lantoun, qui est la plus grande de celles qui forment une espèce de chaîne. A sept heures du matin nous levâmes l'ancre, et, portant à l'ouest-sud-ouest et sud-ouest vers l'ouest, nous vînmes, à dix heures du matin, mouiller dans la rade de Macao, sur cinq brasses d'eau, la ville nous demeurant à l'ouest vers le nord, à trois lieues de distance; la pointe de Lantoun, à l'est, vers le nord; et le grand Ladrone, au sud, vers l'est, l'un et l'autre de ces deux endroits à environ cinq lieues. C'est ainsi qu'après un pénible voyage de plus de deux ans, nous nous vîmes pour la première fois en port ami, dans un pays civilisé, où toutes les commodités de la vie se trouvent en abondance, où nous pouvions avoir tous les secours nécessaires à un vaisseau aussi délabré que l'était le nôtre; où nous espérions recevoir des lettres de nos parens et de nos amis; où nos compatriotes, nouvellement arrivés d'Angleterre, pouvaient répondre à une infinité de questions que nous avions

toutes prêtes à leur faire, tant sur ce qui regardait les affaires publiques que sur ce qui nous intéressait en particulier.

Macao est une ville portugaise, située dans une île à l'embouchure de la rivière de Canton. Cette ville était autrefois très riche, très peuplée et capable de se défendre contre les gouverneurs des provinces de la Chine, de son voisinage; mais à présent, elle est bien déchue de son ancienne puissance. Quoique habitée par des Portugais et commandée par un gouverneur que le roi de Portugal nomme, elle est à la discrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer et s'en rendre maîtres quand il leur plaira. C'est ce qui oblige le gouverneur portugais à user de grande circonspection, et à éviter soigneusement tout ce qui pourrait choquer le moins du monde les Chinois. La rivière de Canton est le seul port de la Chine fréquenté par les Européens, et c'est un lieu de relâche, à plusieurs égards, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine à l'égard des étrangers ne sont établis que pour des vaisseaux marchands, et le chef d'escadre craignait de jeter notre compagnie des Indes dans quelque embarras, à l'égard de la régence de Canton, s'il prétendait en être traité sur un autre pied que les maîtres de navire de cette compagnie. C'est ce qui fit résoudre à relâcher à Macao, avant que de se hasarder à aller à Canton.

Le chef d'escadre, par un effet de sa prudence ordinaire, envoya, dès qu'il eut mouillé, un officier au gouverneur portugais, pour faire les complimens à S. Exc. et la prier en même temps de lui donner ses avis sur la manière dont il devait se conduire pour ne pas choquer les Chinois, qui avaient à leur discrétion quatre vaisseaux de notre compagnie. La difficulté qui embarrassait le plus le chef d'escadre était les droits que paient tous les vaisseaux qui entrent dans la rivière de Canton, impôt qui se règle sur la capacité du navire. Les vaisseaux de guerre sont exempts de toutes charges semblables en tout pays, et M. Anson se faisait un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine. Pour sortir de cet embarras il ne pouvait mieux s'adresser qu'au gouverneur portugais, qui connaissait le pays, et qui ne pouvait ignorer le privilége des vaisseaux de guerre. Notre chaloupe revint le soir avec deux officiers que le gouverneur envoyait à M. Anson, et qui lui dirent de sa part que son avis était que, si *le Centurion* entrait dans la rivière de Canton, les Chinois voudraient certainement lui faire payer les droits; mais que, si le chef d'escadre le souhaitait, il lui enverrait un pilote qui le conduirait dans un autre port sûr nommé *le Typa*, propre à caréner notre vaisseau, et où probablement les Chinois ne s'aviseraient pas de demander le paiement de l'impôt en question.

Le chef d'escadre goûta la proposition, et dès le lendemain au matin, nous levâmes l'ancre, et tirâmes vers le port désigné, sous la conduite d'un pilote portugais. Comme nous entrions dans un passage formé par deux îles à l'est de ce port, la sonde diminua tout d'un coup à trois brasses et demie; mais le pilote nous assurant que la profondeur ne diminuerait plus, nous continuâmes notre cours jusqu'à ce que nous échouâmes dans la vase, à dix-huit pieds d'eau sous la poupe. La marée baissait encore, et peu après nous n'eûmes plus que seize pieds d'eau; mais le vaisseau resta droit. Nous sondâmes tout à l'entour de nous, et trouvâmes que la profondeur augmentait vers le nord. Nous y portâmes notre ancre de toue, avec deux hansières bout à bout, et au retour de la marée, nous tirâmes notre vaisseau à flot. Une petite brise s'élevant au même instant, nous hissâmes notre hunier de misaine en lâchant la hansière, et nous entrâmes dans le port où nous mouillâmes à cinq brasses d'eau. Ce port de Typa est formé par plusieurs îles, et est situé à six milles de Macao. Nous saluâmes le château de cette ville de onze coups de canon, et le salut nous fut rendu en même nombre.

Le lendemain le chef d'escadre alla rendre visite au gouverneur. A son débarquement il fut salué d'onze coups de canon, auxquels *le Centurion* répondit par un pareil nombre. Le but de cette visite

était de prier le gouverneur de nous procurer des provisions et de nous fournir les choses nécessaires pour réparer notre vaisseau. Le gouverneur parut disposé à nous faire plaisir en tout, et assura le chef d'escadre qu'en sous main il lui donnerait tous les secours qui dépendaient de lui; mais il lui avoua franchement qu'il n'osait nous fournir ouvertement rien de ce que nous demandions, à moins que nous n'en obtinssions auparavant l'ordre du vice roi de Canton. Il ajouta qu'il ne recevait aucune des provisions nécessaires à sa garnison qu'avec la permission des magistrats chinois, et que ces messieurs ayant bien soin qu'on ne lui en fournît qu'au jour le jour, il était absolument dans leur dépendance, et qu'ils pouvaient toujours le faire passer par où ils voulaient, en mettant un embargo sur les bâtimens qui lui portaient des vivres.

Sur cette déclaration, M. Anson prit le parti d'aller lui-même à Canton pour tâcher d'obtenir la permission du vice-roi de se pourvoir de ce dont il avait besoin, et il loua une chaloupe chinoise pour le transporter lui et sa suite. Comme il était prêt à s'y embarquer, le hoppo ou douanier chinois de Macao refusa la permission de laisser partir la chaloupe, et défendit à ceux qui devaient la naviguer de démarrer. Le chef d'escadre tâcha d'abord d'engager le hoppo à lever cette défense, et le gouverneur employa, pour cet effet, ses bons of-

fices auprès du hoppo; mais cet homme étant inflexible dans sa résolution, M. Anson lui déclara, le lendemain, qu'il allait armer ses chaloupes pour s'en servir à faire son voyage, et il lui demanda en même temps s'il croyait quelqu'un assez hardi pour l'en empêcher. Ce ton menaçant fit d'abord ce que les prières n'avaient pu faire. La chaloupe chinoise eut permission de partir et de porter M. Anson à Canton.

A son arrivée dans cette ville, il consulta les subrécargues et autres officiers des vaisseaux anglais sur les moyens d'obtenir du vice-roi la permission d'acheter les choses dont nous avions besoin; mais l'avis qu'il en reçut, quoique donné sans doute à bonne intention, ne fut pas fort prudent, comme il parut dans la suite. Ces officiers de compagnie n'approchent jamais du vice-roi, et emploient la médiation des principaux marchands chinois dans toutes les affaires où ils sont obligés d'avoir recours au gouvernement. Ils conseillèrent à M. Anson de se servir du même canal, et promirent de travailler de tout leur pouvoir à engager les marchands chinois à lui rendre service dans cette affaire; et l'on ne doit pas douter qu'ils ne fussent sincères en faisant cette promesse. Les marchands chinois, dès qu'on leur en parla, entreprirent l'affaire sans difficulté, et promirent de la faire réussir; mais après un mois de délais et d'excuses, pen-

dant lequel ils assurèrent plus d'une fois qu'ils touchaient au succès de l'affaire, ils levèrent le masque, et quand ils virent qu'on les pressait et qu'on s'arrangeait pour faire parvenir une lettre au vice-roi, ils avouèrent qu'ils n'en avaient jamais ouvert la bouche, et que même ils ne pouvaient le faire, le vice-roi étant trop grand seigneur pour que des gens comme eux pussent l'approcher. Non contens d'avoir ainsi grossièrement abusé M. Anson, ils firent tout ce qu'ils purent auprès des Anglais qui étaient à Canton pour les empêcher de se mêler de cette affaire, leur représentant qu'elle les brouillerait avec le gouvernement, et les jetterait inutilement dans de grands embarras; et ces raisons n'eurent que trop d'ascendant sur ceux à qui elles furent alléguées.

Il est difficile de démêler le motif de cette perfidie des marchands chinois. Il est vrai que l'intérêt a sur toute la nation un empire absolu; mais il n'est pas aisé de deviner quel intérêt faisait agir ces gens-ci, à moins qu'ils ne craignissent que le séjour d'un vaisseau de guerre dans leurs ports ne fît tort à leur commerce de Manille, et que leur but ne fût d'obliger le chef d'escadre d'aller à Batavia. Mais cette crainte pouvait aussi bien leur donner l'envie de nous faire expédier pour être plus tôt débarrassés de nous. Je croirais plutôt que cette vilenie ne vint que de la lâcheté sans pareille

de cette nation, et de la crainte excessive où les tiennent leurs magistrats. On n'avait jamais vu à la Chine un vaisseau de guerre tel que *le Centurion*, et cela seul était capable d'inspirer de l'horreur à toute cette race poltronne. Les marchands, qui savent que le vice-roi ne cherche que des prétextes pour les écorcher, craignaient peut-être qu'il ne saisît cette occasion et ne leur fît payer bien cher l'imprudence qu'ils auraient eue de se mêler d'une affaire aussi délicate et qui touchait immédiatement l'État. Quel que fût le motif de ces marchands, M. Anson fut convaincu qu'il n'y avait rien à faire par leur moyen, puisqu'ils refusaient même de faire parvenir sa lettre au vice-roi, et qu'ils avouaient qu'ils n'osaient se mêler de pareilles affaires. Il leur dit que son dessein était d'aller à Batavia pour y donner le radoub à son vaisseau; mais il ajouta qu'il lui était impossible d'entreprendre ce voyage sans être pourvu des vivres nécessaires. Ces marchands entreprirent de lui en fournir, mais d'une manière clandestine, n'osant pas le faire ouvertement. Ils proposèrent donc de charger de pain, de farine et d'autres provisions les vaisseaux anglais qui se trouvaient à Canton, et de les faire descendre à l'entrée du port de Typa, où les chaloupes du *Centurion* iraient recevoir d'eux ces vivres. Après être convenus de cet arrangement, que ces Chinois nous firent va-

loir comme une grande faveur, le chef d'escadre repartit de Canton le 16 décembre pour retourner à son bord, paraissant bien résolu de s'en aller à Batavia dès qu'il aurait reçu les provisions nécessaires.

Ce n'était pourtant pas son dessein. En arrivant à son vaisseau il trouva que le grand mât était cassé en deux endroits, et que la voie d'eau s'était considérablement augmentée. Il fut donc plus convaincu que jamais qu'il lui était impossible de partir sans donner le radoub à son vaisseau, quand même il serait fourni suffisamment de vivres, et il prit la ferme résolution de caréner avant que de quitter Macao, quelques difficultés qu'il pût y avoir. Il sentait que les précautions qu'il avait prises pour ne pas causer d'embarras aux officiers de notre compagnie lui en avaient causé à lui-même, et il ne doutait plus que, s'il avait d'abord conduit son vaisseau dans la rivière de Canton, et s'il s'était d'abord adressé immédiatement aux mandarins, sans s'amuser à la médiation des marchands, il n'eût obtenu ses demandes sans perte de temps. Il voyait qu'il avait déjà perdu un mois par les fausses mesures qu'on lui avait fait prendre, et, pour n'en pas perdre davantage, il résolut de s'y prendre tout autrement.

Ainsi, le lendemain de son retour de Canton, c'est-à-dire le 17 décembre, il écrivit au vice-roi

une lettre dans laquelle il disait qu'il était commandant en chef d'une escadre de vaisseaux de guerre de Sa Majesté britannique, envoyée depuis deux ans dans la mer du Sud pour croiser sur les Espagnols, qui étaient en guerre avec le roi son maître; qu'en s'en retournant en Angleterre il était entré dans le port de Macao, à cause d'une voie d'eau que son vaisseau avait, et par manque de provisions, et qu'il se trouvait hors d'état de continuer son voyage avant que d'avoir donné le radoub à son vaisseau, et de s'être pourvu de vivres. Il ajoutait qu'il avait été à Canton pour tâcher d'être admis à l'audience de son excellence; mais qu'étant étranger, et ignorant les usages du pays, il n'avait pu s'instruire des moyens propres à lui procurer cet avantage; et qu'il se trouvait réduit à lui écrire cette lettre. Il finissait en priant le vice-roi de lui permettre de prendre et d'employer les ouvriers nécessaires pour réparer son vaisseau, et de lui faire fournir, le plus tôt qu'il serait possible, les vivres et les provisions dont il avait besoin pour se mettre en état de partir durant la mousson, qu'il lui importait extrêmement de ne pas laisser passer.

Cette lettre, traduite en chinois, fut remise par M. Anson même dans les mains du hoppo de Macao, en le priant de la faire parvenir en diligence au vice-roi de Canton. Cet homme me parut pas d'a-

bord dans la disposition de s'en charger, et fit mille difficultés ; de sorte que M. Anson le soupçonna de s'entendre avec les marchands chinois, qui avaient laissé voir une grande appréhension que le chef d'escadre n'entrât en liaison directe avec le vice-roi. M. Anson reprit donc la lettre des mains du hoppo avec quelques marques d'indignation, en lui disant qu'il allait l'envoyer sur-le-champ par un des officiers dans sa propre chaloupe, avec ordre exprès de ne pas revenir sans une réponse du vice-roi. Le hoppo, voyant que le chef d'escadre le prenait sur un ton très sérieux, et craignant de se charger des suites de son refus, redemanda la lettre, et promit de la faire tenir et d'en procurer réponse le plus tôt qu'il se pourrait. Il parut alors que M. Anson avait fort bien jugé des manières d'agir les plus convenables avec les Chinois ; car, dès le 19 décembre, au matin, un mandarin du premier rang, et gouverneur de la ville de Janson, accompagné de deux mandarins d'une classe inférieure, et d'une nombreuse suite d'officiers et de domestiques, vint sur une escadre de dix-huit demi-galères, décorées de pavillons et de flammes, bien fournies de musique et chargées de monde, et fit jeter le grapin à l'avant du *Centurion*. Le mandarin envoya dire au chef d'escadre qu'il avait ordre du vice-roi de Canton d'examiner l'état de notre vaisseau, et qu'il priait qu'on lui envoyât la

chaloupe pour l'amener à notre bord. La chaloupe partit sur-le-champ, et on prépara tout pour la réception de cet officier. On revêtit cent de nos meilleurs hommes des uniformes des soldats de la marine ; on leur fit prendre les armes, et on les rangea sur le tillac. A son entrée dans le vaisseau, le mandarin fut reçu au bruit des tambours et de toute la musique guerrière que nous avions; et, passant devant notre corps de troupes de nouvelle création, il fut reçu sur le demi-pont par le chef d'escadre, qui le conduisit dans la grande chambre. Là le mandarin déclara sa commission, et dit que ses ordres portaient d'examiner la vérité des points contenus dans la lettre du chef d'escadre au vice-roi, et en particulier l'article de la voie d'eau, et que pour cet effet il avait amené deux charpentiers chinois. Il ajouta que, pour mettre plus d'ordre et d'exactitude dans son rapport, il avait mis chaque article à part sur le papier, en laissant à côté une marge suffisante pour y pouvoir écrire les éclaircissemens et les observations relatives à chaque point.

Ce mandarin paraissait un homme de mérite et d'un caractère ouvert et généreux; ce qu'on ne trouve pas ordinairement dans les Chinois. Après les informations prises et l'examen fait, surtout à l'égard de la voie d'eau, les charpentiers chinois la trouvèrent aussi dangereuse qu'on l'avait représentée,

d'où ils conclurent qu'il était impossible que *le Centurion* se mît en mer avant que d'être radoubé, et le mandarin témoigna qu'il était convaincu de la vérité de tout ce qui était contenu dans la lettre du chef d'escadre. Comme cet officier chinois était l'homme le plus intelligent de tous ceux de sa nation que nous ayons connus, il se montra aussi plus curieux que les autres, et examina toutes les parties de notre vaisseau avec une très grande attention. Il parut surpris surtout de la grandeur des pièces de notre batterie d'en bas, et de la grosseur et du poids des boulets. Le chef d'escadre saisit cette occasion pour insinuer aux Chinois qu'ils feraient sagement de lui faire fournir promptement tout ce dont il avait besoin. Il dit au mandarin, qu'outre les demandes qu'il avait faites, il avait encore des plaintes à faire en particulier de la conduite des douaniers de Macao; qu'à son arrivée, des bateaux chinois lui avaient fourni des rafraîchissemens dont il avait un besoin journalier, et qu'il avait fait payer au contentement des vendeurs; mais que ceux de la douane de Macao avaient d'abord défendu ce commerce, par où il s'était trouvé privé d'un secours dont ses gens avaient un besoin pressant pour le rétablissement de leur santé, après un voyage si long et si pénible. Il ajouta que les mandarins étaient eux-mêmes témoins de la nécessité où il se trouvait réduit, et de la force de son

vaisseau; qu'ils ne devaient pas croire que ce fût par sentiment de faiblesse qu'il demandait une permission du gouvernement pour se fournir de ce qui lui était nécessaire; qu'il les croyait bien convaincus que *le Centurion* seul était capable de détruire tous les bâtimens qui se trouvaient dans la rivière de Canton, ou dans tel autre port de la Chine, sans avoir rien à craindre de toutes leurs forces. Il convint qu'un pareil procédé ne serait pas convenable entre nations amies; mais il fit remarquer aussi qu'il ne convenait guère de laisser périr de misère ses amis dans ses ports, surtout quand ces amis ne demandaient pas mieux que de payer ce qu'on leur livrerait. Il représenta que lui et ses gens s'étaient conduits avec toute la modestie et la discrétion possibles, mais que la faim pourrait devenir si pressante pour eux, qu'elle mettrait fin à tous leurs égards; qu'on savait en tout pays que la nécessité ne reconnaît pas de lois, et qu'enfin ses gens se lasseraient de jeûner au milieu de l'abondance que leurs yeux voyaient de tous côtés. Il finit par dire d'un air moins sérieux qu'en cas que la faim forçât ses gens à devenir cannibales, on ne pouvait douter qu'ils ne préférassent la chair de Chinois, gros et gras et bien nourris, à celle de leurs camarades exténués. Le premier mandarin convint de la justesse de tous ces raisonnemens, et il répondit à M. Anson qu'il allait partir dès ce

soir pour Canton; qu'à son arrivée on tiendrait un conseil, dont il était membre, et que la commission dont on l'avait chargé l'obligeait à se regarder comme l'avocat du chef d'escadre; que, comme il voyait de ses yeux nos besoins pressans, il ne doutait pas que sur ses représentations le conseil ne nous accordât sur-le-champ nos demandes. A l'égard des plaintes que M. Anson avait faites de la conduite des douaniers de Macao, le mandarin y mit ordre d'abord de son autorité particulière. Il demanda une liste de la quantité de provisions dont nous avions besoin journellement, écrivit au bas la permission nécessaire, et commit un homme de sa suite avec ordre de nous faire fournir tous les matins le contenu de cette liste : et cela fut dans la suite ponctuellement exécuté.

Après cela le chef d'escadre invita à dîner le grand mandarin et ses deux assesseurs, en leur disant que s'il ne leur faisait pas aussi bonne chère qu'il le voudrait, ils ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes et à la sobriété forcée où ils nous avaient réduits. Un des plats qu'on servit était du bœuf, dont les Chinois ne mangent point, répugnance que M. Anson ignorait, et qui vient sans doute des superstitions indiennes qui se sont introduites dans la Chine depuis bien des siècles. Il ne faut pourtant pas croire que nos trois mandarins jeûnèrent à ce repas, puisqu'ils vinrent à bout du blanc de

quatre grosses volailles qu'on y servit. Mais ils étaient très embarrassés de leurs couteaux et de leurs fourchettes, dont ils essayèrent en vain de faire usage d'un air fort gauche : il fallut y renoncer, et quelqu'un de leur suite leur coupa leur viande en petits morceaux à leur manière. A la vérité, ils se montrèrent beaucoup moins novices dans l'art de boire que dans celui de manger à l'européenne. Le chef d'escadre, sous prétexte d'incommodité, s'excusa de leur faire à cet égard les honneurs de sa table; mais le mandarin remarqua un de nos jeunes officiers à teint frais et vif. Il lui frappa sur l'épaule, et lui dit, par le moyen de l'interprète, qu'il ne pouvait alléguer les mêmes excuses que le chef d'escadre, et qu'il l'invitait à lui tenir compagnie à boire. Ce gentilhomme voyant que le mandarin avait déjà aidé à expédier quatre ou cinq bouteilles de vin de Frontignan sans qu'il y parût, fit apporter une bouteille d'eau des Barbades, à laquelle le magistrat chinois ne fit pas moins d'honneur qu'au vin. On se leva enfin de table en apparence aussi froid et aussi tranquille qu'on s'y était mis, et le chef d'escadre ayant, selon la coutume, fait un présent au mandarin, ces messieurs s'en retournèrent dans les vaisseaux qui les avaient amenés.

Le chef d'escadre, depuis leur départ, attendit avec impatience le résultat du conseil et les per-

missions nécessaires pour le radoub et l'avitaillement du vaisseau; car, on voit, par tout ce que nous avons déjà dit, que nous ne pouvions rien avoir pour notre argent, et qu'aucun ouvrier n'osait s'engager à travailler pour nous avant que ces permissions fussent obtenues. C'est dans de pareils cas que la sévérité des mandarins chinois paraît dans tout son jour; car, malgré les éloges pompeux des missionnaires jésuites et des auteurs qui ont eu la facilité de les copier, ces magistrats sont pétris du même limon que les autres hommes, et se servent de l'autorité que leur donnent les lois, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent. Les peines capitales sont rares à la Chine. La poltronnerie naturelle à la nation et leur attachement à l'intérêt y réduit presque toutes les punitions à des amendes; et c'est sur cet usage que sont fondés les revenus les plus clairs de ceux qui y composent les tribunaux. Aussi rien n'est plus en mode dans ce pays que des prohibitions de toute espèce, mais surtout dans les cas où la vue d'un grand profit peut tenter les particuliers d'enfreindre les ordonnances.

Nonobstant les dispositions favorables du mandarin qui nous avait rendu visite, il se passa plusieurs jours après son départ sans qu'il en vînt aucune nouvelle; et le chef d'escadre apprit sous

main qu'il y avait de grands débats dans le conseil sur ce sujet, en partie à cause de la nouveauté du cas.

Enfin, le 6 janvier, le gouverneur de Janson, qui était le premier mandarin de ceux que nous avions eus à bord, envoya la permission du vice-roi de Canton pour le radoub du *Centurion*, et pour tout ce dont nos gens avaient besoin. Dès le lendemain plusieurs serruriers et charpentiers chinois vinrent à bord, et offrirent d'entreprendre en bloc tout l'ouvrage qu'il y avait à faire au vaisseau, aux mâts et aux chaloupes. Ils demandèrent d'abord mille livres sterling. Le chef d'escadre trouva cette somme exorbitante, et s'efforça de les porter à travailler à la tâche; mais ils n'en voulurent pas entendre parler. Enfin il fut convenu que les charpentiers auraient pour tout ce qu'ils avaient à faire environ six cents livres sterling, et que les serruriers seraient payés de leur ouvrage au poids, à raison de trois livres sterling le quintal pour les menues ferrailles, et quarante-six schellings pour les grosses.

Le mois d'avril arriva avant que le radoub, le chargement des provisions et l'équipement du vaisseau, tel qu'il pût mettre en mer, fussent achevés. Les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs, ignorant ou feignant d'ignorer que le chef d'escadre était aussi pressé qu'eux de fuir. Le 3 avril,

deux chaloupes, envoyées par des mandarins de Macao, vinrent à bord pour presser le départ du vaisseau. De pareils messages avaient déjà été faits plusieurs fois, quoique la conduite de M. Anson ne les rendît sûrement pas nécessaires. Il répondit à ce dernier d'un ton ferme, qu'il priait ces messieurs de ne plus l'importuner sur ce sujet; qu'il partirait quand il le jugerait à propos, et pas plus tôt. Sur cette réponse sèche les magistrats chinois, ne pouvant faire pis, défendirent qu'on portât plus de vivres à nos gens, et cette défense fut parfaitement bien observée.

Le 6 avril *le Centurion* leva l'ancre du port de Typa, et se fit touer vers le sud; le 15 il gagna la rade de Macao, complétant sa provision d'eau, chemin faisant; de sorte qu'il ne restait presque plus rien à faire, et ce peu étant fini, on leva l'ancre le 19, à trois heures après midi, et l'on fit voile vers la haute mer.

Le chef d'escadre se retrouva en mer avec un vaisseau bien réparé, de nouvelles munitions, une bonne quantité de provisions fraîches et vingt-trois hommes de recrues qu'il avait faites à Macao, la plupart Lascarins ou matelots indiens, et quelques Hollandais. Il publia, avant de partir de Macao, qu'il partait pour Batavia, et de là pour l'Angleterre. Quoique la mousson de l'ouest régnât déjà, et que ce voyage passât pour impossible dans cette

saison, il témoignait tant de confiance en la force de son vaisseau et dans l'habileté de son équipage, qu'il persuada et ses gens mêmes et toute la ville de Macao, qu'il avait effectivement dessein d'en faire l'expérience, de sorte que plusieurs habitans de Canton et de Macao se servirent de cette occasion pour faire tenir des lettres à leurs correspondans de Batavia.

Mais le chef d'escadre roulait bien d'autres desseins dans sa tête; il comptait qu'au lieu d'un vaisseau de retour d'Acapulco à Manille, il y en aurait deux cette année, à cause de celui qu'il avait empêché de partir d'Acapulco la saison précédente en croisant devant ce port; et il résolut d'aller les attendre au cap d'Espiritu-Santo, dans l'île de Samal, qui est la première terre qu'ils viennent reconnaître en approchant des îles Philippines.

En sortant du port de Macao, *le Centurion*, pendant quelques jours, courut à l'ouest. Le 1er mai on vit une partie de l'île de Formose : de là on porta au sud, et on se trouva, le 4, sous la latitude où Dampier place les îles de Bachi ou Bashée; mais nos gens soupçonnaient que ce marin s'était trompé dans cette position, ainsi qu'ils l'avaient trouvé à l'égard de la latitude de la pointe méridionale de Formose; et ce doute les obligea à se tenir sur leurs gardes. Vers sept heures du soir on découvrit, du haut du mât, cinq petites îles, qu'on jugea

être celles de Bashée, et on eut ensuite la connaissance de celle de Botel Tobago Xima. Cette vue donna occasion de corriger la position des îles de Bashée, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'ouest : car, par les observations de nos gens, celle de ces îles qui est au milieu est à 12 degrés 4 minutes de latitude septentrionale, et elles sont au sud-sud-est de Botel Tobago Xima, à vingt lieues de distance : cette dernière île est à 21 degrés 57 minutes de latitude septentrionale.

Après qu'ils eurent eu la vue des îles de Bashée, ils portèrent entre le sud et le sud-est pour gagner le cap Espiritu-Santo, et le 20 mai, à midi, ils le découvrirent : à quatre heures il leur restait au sud-sud-ouest, à onze lieues de distance. C'est une terre médiocrement haute, et relevée de plusieurs mondrains de forme ronde. Cette croisière étant celle que l'amiral avait choisie pour attendre les galions, il ordonna qu'on gardât ce cap entre le sud et l'ouest, et qu'on tachât de se tenir entre les latitudes de 12 degrés 40 minutes de latitude nord, et à 4 degrés de longitude à l'est de Botel Tobago Xima.

Enfin le 20 juin, vieux style, justement un mois après leur arrivée à cette hauteur, ils furent délivrés de leur état d'incertitude : au lever du soleil on découvrit, du haut du mât, une voile au sud-est. Une joie universelle éclata sur le vaisseau, car

personne ne révoqua en doute que ce ne fût un des galions, et ils s'attendaient à voir bientôt paraître l'autre. Le chef d'escadre fit sur-le-champ porter vers ce bâtiment, et à sept heures et demie ils en étaient assez près pour le voir de leur pont. Vers ce temps-là le galion tira un coup de canon, et amena ses voiles de perroquet; nos gens crurent que c'était un signal à l'autre galion pour le presser de joindre; *le Centurion* tira aussi un coup de canon au lof, pour faire croire aux Espagnols qu'il avait aussi un compagnon. Le chef d'escadre était surpris de voir que le galion ne changeât pas de cours, et portât toujours sur lui. Il ne pouvait se persuader, ce qui était pourtant vrai, que les Espagnols l'avaient reconnu, et avaient pris la résolution de le combattre.

Vers midi le chef d'escadre se trouva à une lieue du galion, de sorte qu'il n'y avait pas à craindre qu'il pût échapper; et comme on ne voyait pas paraître de second galion, on en conclut qu'ils avaient été séparés. Peu après le galion hissa sa voile de misaine, et arriva sous ses huniers, le cap au nord, déployant le pavillon espagnol et l'étendard d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson, de son côté, avait tout préparé pour le combat, et n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait lui faire tirer le meilleur parti qu'il était possible du peu de forces qu'il avait; prenant soin surtout de pré-

venir le désordre et la confusion, qui ne sont que trop ordinaires dans ces sortes d'actions. Il choisit trente de ses meilleurs tireurs qu'il distribua dans les hunes, et qui répondirent parfaitement à son attente, par le grand service qu'ils rendirent. Comme il n'y avait pas assez de monde pour destiner un nombre d'hommes suffisant à chaque canon, il ne donna à chaque pièce de la batterie d'en bas que deux hommes, qui n'étaient employés qu'à charger : le reste de ses gens était divisé en petites troupes de dix ou douze hommes chacune, qui parcouraient l'entre-deux des ponts et qui avaient soin de mettre le canon aux sabords, et de le tirer dès qu'ils le trouvaient chargé. Par cet arrangement, il se servit de tous ses canons, et au lieu de tirer par bordées, qui auraient laissé entre elles des intervalles, il entretint un feu continuel, dont il se promettait de grands avantages; car l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre lorsqu'ils voient qu'on s'apprête à leur lâcher une bordée, et de rester dans cette posture jusqu'à ce qu'elle soit passée; après quoi ils se relèvent, et se croyant pour quelque temps à couvert de danger, ils servent vivement le canon et la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils voient une autre bordée de l'ennemi prête. En tirant coup après coup, le chef d'escadre leur rendit cet usage impraticable.

Le Centurion étant ainsi préparé et s'approchant

peu à peu du galion, il survint, un peu après midi, quelques grains de vent et de pluie qui obscurcirent l'air; mais, à chaque fois que le beau temps revenait, on voyait le vaisseau espagnol toujours au même état, et faisant bonne contenance. Vers une heure, *le Centurion* se trouvant à la portée du canon de l'ennemi, arbora son pavillon; et comme on remarqua que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau, et qu'ils étaient occupés à jeter à la mer le bétail et tout ce qui les embarrassait, M. Anson ordonna qu'on tirât sur eux de ses pièces de chasse pour troubler leur travail et les empêcher de l'achever, quoiqu'il eût donné des ordres généraux de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le galion répondit de ses deux pièces de l'arrière, et *le Centurion* ayant prolongé sa vergue de sivadière, afin d'être en état d'en venir à l'abordage s'il y avait moyen, les Espagnols, par bravade, en firent autant. Peu après, *le Centurion* se plaça côte à côte et sous le vent des ennemis, à la portée du pistolet, dans la vue de les empêcher de gagner de l'avant et de se jeter dans le port de Jalapay, dont ils étaient éloignés de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint sérieux; et pendant la première demi-heure, *le Centurion* dépassa le vaisseau ennemi et foudroya son avant. La largeur de ses sabords lui permettait de faire jouer toutes ses pièces sur le

galion, tandis que celui-ci ne pouvait se servir que d'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes dont les Espagnols avaient rempli leurs bastingues prirent feu et jetèrent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qu'on crut causé par la bourre du canon de nos gens, jeta l'ennemi dans une grande confusion, et alarma aussitôt le chef d'escadre, qui craignit que le galion n'en fût consumé et que le feu ne se communiquât aussi à son vaisseau. Enfin les Espagnols vinrent à bout de se tirer de cet embarras en coupant leurs bastingues, et faisant tomber à la mer toute cette masse enflammée. Cependant *le Centurion* conservait sa situation avantageuse; son canon était servi avec beaucoup de régularité et de vivacité, tandis que ses fusiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du galion. Ils avaient d'abord nettoyé les hunes de ce dernier bâtiment, après quoi ils avaient fait un mal infini aux Espagnols, tuant ou mettant hors de combat tous leurs officiers qui se montraient sur le demi-pont, à l'exception d'un seul. Le général des galions même en fut blessé. Quoique *le Centurion* perdît l'avantage de sa situation après la première demi-heure, se trouvant côte à côte du galion, et que l'ennemi soutînt son feu encore pendant une heure, notre canon, chargé à mitraille, nettoya enfin si

bien leur pont, et leur tua tant de monde, qu'ils commencèrent à perdre courage, surtout lorsque leur général, qui était l'âme du combat, fut hors d'état d'agir. On s'apercevait bien de leur désordre, car les deux vaisseaux étaient si près, qu'on voyait du *Centurion* les officiers espagnols parcourant le galion pour tâcher de retenir leurs gens à leurs postes. Tous leurs efforts furent vains; et après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec plus de justesse qu'à leur ordinaire, ils se reconnurent vaincus. Le pavillon espagnol avait été emporté de son bâton dès le commencement de l'action : ainsi ils furent obligés d'amener l'étendard qui était au haut du mât. Celui qui fut chargé de cette périlleuse commission aurait sans doute été tué, si le chef d'escadre, voyant ce dont il s'agissait, n'avait empêché ses gens de tirer.

C'est ainsi que *le Centurion* se rendit maître de cette riche prise, dont la valeur montait à un million et demi de piastres. Elle se nommait *Nostra Senora de Cabadonga*, et était commandée par le général don Jeronimo de Montero, Portugais de naissance, le plus brave et le plus habile officier qui fût employé au service de ces galions. Le galion était beaucoup plus grand que *le Centurion :* il était monté de cinq cent cinquante hommes, de trente-six pièces de canon et de vingt-huit pierriers, de quatre livres de balle. L'équipage était

bien pourvu de petites armes, et le vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plats-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était bastingué, et qui se défendait par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes tués dans l'action, et quatre-vingt-quatre blessés; *le Centurion* n'eut que deux morts, et, en blessés, un lieutenant et seize matelots : il n'en mourut qu'un seul. On peut voir par-là le peu d'effet des meilleures armes, lorsqu'elles sont entre des mains peu exercées à s'en servir.

Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentit l'équipage du *Centurion* lorsqu'il se vit le maître d'une si riche prise, qui était, depuis dix huit mois, le seul objet de toutes ses espérances; et pour laquelle il avait tant souffert. Mais, dans cet instant même, il ne s'en fallut presque rien que toute cette félicité ne fût anéantie par l'accident le plus affreux. A peine le galion eut-il baissé pavillon, qu'un des lieutenans de notre vaisseau, s'approchant de M. Anson, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avait pris au *Centurion*, tout près de la soute aux poudres. Le chef d'escadre reçut cette funeste nouvelle sans faire paraître la moindre émotion, et, sans donner aucune alarme, il distribua ses ordres pour éteindre l'incendie; ce qui fut fait en peu de temps, quoique d'abord il eût paru terrible. La cause en avait été, que

quelques cartouches avaient pris feu entre les ponts et avaient allumé une quantité d'étoupes entassées derrière l'écoutille des soutes, auprès de la soute aux poudres; et la fumée épaisse qui sortait de ce tas d'étoupes avait fait croire le mal plus dangereux encore qu'il n'était réellement. Dans le même moment le galion tomba sur la côte du *Centurion*, à stribord, mais on vint à bout de le dégager, sans en souffrir dommage.

Immédiatement après la fin de l'action, M. Anson résolut de s'en retourner avec sa prise, le plus vite qu'il pourrait, dans la rivière de Canton. Son premier soin fut de s'assurer des prisonniers et de faire travailler à transporter les trésors à bord du *Centurion*. Cette précaution était de la dernière importance: car la navigation jusqu'à Canton devait se faire à travers des mers peu connues, et où, vu la saison, on devait s'attendre à de mauvais temps.

Dans le trajet, nos gens avaient eu le loisir de compter la valeur de leur prise. On trouva qu'elle était d'un million trois cents treize mille huit cent quarante-trois pièces de huit, et trente-cinq mille six cent quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots, outre une partie de cochenille, et quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Ce fut la dernière capture du chef d'escadre, qui, jointe aux autres, fait à peu près

la somme totale de 400,000 livres sterling[1], pour tout le butin, rapporté par le *Centurion*, non compris les vaisseaux, marchandises, etc., que nos gens ont détruits ou brûlés aux Espagnols, et qui, sur le pied de l'estimation la plus modique, ne peuvent aller au-dessous de 600,000 livres sterling : de sorte que la perte que notre escadre a causée à l'ennemi va certainement au-delà d'un million sterling.

Le 14 juillet on laissa tomber l'ancre en deçà de Bocca Tigris, qui est un passage étroit qui forme l'embouchure de la rivière de Canton. Notre dessein était d'entrer le lendemain dans ce passage, et de remonter jusqu'à l'île du Tigre, où il y a une rade fort sûre, à couvert de tous les vents. Mais, pendant que *le Centurion* et sa prise étaient à l'ancre, une chaloupe chinoise vint de la part du mandarin qui commandait les forts de Bocca Tigris, examiner ce que c'était que ces deux vaisseaux, et s'informer d'où ils venaient. M. Anson dit à l'officier qui commandait cette chaloupe que *le Centurion* était un vaisseau de guerre du roi de la Grande-Bretagne ; et que l'autre vaisseau était une prise qu'il avait faite; qu'il allait dans la rivière de Canton, chercher un abri contre les ouragans qu'on avait lieu d'attendre dans cette saison, et qu'il repartirait pour l'Angleterre dès que la mousson favora-

[1] Dix millions de francs.

ble viendrait. L'officier chinois demanda un état des hommes, des armes et des autres munitions de guerre que nous avions à bord, dont il fallait, disait-il, envoyer une liste au gouvernement de Canton. Mais dès qu'il eut entendu qu'il y avait dans *le Centurion* quatre cents fusils et trois à quatre cents barils de poudre, il haussa les épaules, et parut effrayé du seul récit. Il dit que jamais il n'entrait dans la rivière de Canton de vaisseaux armés de cette manière, et ajouta qu'il n'osait coucher ces articles sur la liste, de peur qu'ils ne donnassent l'alarme à la régence.

Après qu'il eut fini toutes ces questions, et comme il se préparait à s'en retourner, il proposa de laisser à bord deux officiers de la douane; sur quoi le chef d'escadre lui dit que, quoique en qualité de commandant d'un vaisseau de Sa Majesté, tout commerce lui fût défendu, qu'il n'eût rien à démêler avec la douane, et qu'il ne fût soumis à aucun impôt, il voulait bien, pour la satisfaction des Chinois, permettre qu'ils laissassent à bord deux de leurs gens, qui seraient témoins de l'exactitude avec laquelle il se conformait à ses instructions. Le Chinois parut surpris lorsque M. Anson dit qu'il était exempt de toutes sortes de droits, et dit que les droits de l'empereur devaient être payés par quelque vaisseau que ce fût qui relâchait dans ses ports. Il y a apparence qu'à cette occasion il dé-

fendit en particulier au pilote chinois de conduire les deux vaisseaux au-delà de Bocca Tigris.

Bocca Tigris est un passage qui n'a guère qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un fort. Celui de stribord n'est proprement qu'une batterie au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures; mais il n'y avait que douze canons de fer de quatre ou six livres de balles. Le fort du babord ressemble assez à un de ces grands châteaux à l'antique: il est situé sur un rocher élevé, et il ne nous parut muni que de huit ou dix canons de six livres de balles au plus. Voilà toutes les fortifications qui défendent l'entrée de la rivière de Canton, et tout ce que l'habileté des Chinois dans l'art militaire a pu inventer pour empêcher un ennemi de forcer le passage. On voit bien par cette description que M. Anson ne pouvait être arrêté par ces forts, quand même ils eussent été parfaitement fournis de munitions et de canonniers: aussi, quoique le lamaneur refusât de conduire le vaisseau, depuis l'arrivée l'officier chinois, comme le mauvais temps qu'on attendait rendait tout délai dangereux, le chef d'escadre fit lever l'ancre le 15, et ordonna au lamaneur de le conduire entre les forts, le menaçant, s'il arrivait que le vaisseau touchât, de le faire pendre au bout de la vergue. Cet homme, intimidé par ces menaces, fit ce qu'on lui

ordonnait, et conduisit le vaisseau au-delà du détroit, sans que les forts fissent mine d'y apporter aucun obstacle. A la vérité, le pauvre lamaneur n'échappa point au châtiment de la part des Chinois : dès qu'il descendit à terre il fut mis en prison, et reçut un bon nombre de coups de bambou. Il trouva moyen, dans la suite, d'aborder M. Anson, et lui demanda quelque récompense du châtiment qu'il avait essuyé pour son service, et dont il portait encore les marques très visibles. M. Anson en eut pitié, et lui donna plus d'argent qu'il n'en fallait à un Chinois pour affronter une douzaine de bastonnades.

Le 16 juillet le chef d'escadre envoya son second lieutenant à Canton, avec une lettre pour le vice-roi, où il l'informait des raisons qui avaient obligé *le Centurion* à relâcher en cet endroit, et pour l'avertir que le chef d'escadre avait dessein d'aller lui-même dans peu à Canton pour rendre ses devoirs au vice-roi. Le lieutenant fut fort poliment reçu, et on lui promit d'envoyer le lendemain réponse au commandant. Le 20 juillet au matin, trois mandarins, accompagnés d'une suite très nombreuse et d'une flotte de chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, et remirent au chef d'escadre l'ordre du vice-roi de Canton, pour lui faire fournir journellement une certaine quantité de vivres, et des pilotes pour conduire les deux vaisseaux jusqu'à

la seconde barre. Ils lui dirent aussi en réponse à la lettre qu'il avait écrite au vice-roi, que ce seigneur s'excusait de recevoir la visite du chef d'escadre pendant les grandes chaleurs, parce que les mandarins et les soldats qui devaient nécessairement assister à cette cérémonie ne pouvaient s'assembler sans être exposés à une grande fatigue et à plusieurs autres inconvéniens; mais que, vers le mois de septembre, lorsque le temps s'adoucirait, le vice-roi serait fort aise de voir le chef d'escadre et le capitaine qui commandait l'autre vaisseau. M. Anson savait qu'on avait fait partir un courrier de Canton pour la cour de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée de ses deux vaisseaux, et il ne douta pas un moment que le principal motif du renvoi de sa visite ne fût le dessein de gagner le temps nécessaire pour recevoir les ordres de l'empereur, dans une circonstance toute nouvelle à la Chine.

Après que ces mandarins se furent acquittés de cette commission, ils commencèrent à parler au chef d'escadre des droits qu'ils prétendaient que ses vaisseaux devaient payer; mais il leur répondit d'abord qu'il ne se soumettrait jamais à rien de pareil; que, comme il n'avait point apporté de marchandises dans leurs ports et qu'il ne voulait point en emporter, il ne pouvait aucunement être compris dans le cas des lois de la Chine sur ce sujet,

qui n'avaient certainement en vue que les vaisseaux marchands. Il ajouta qu'on n'avait jamais exigé de droits des vaisseaux de guerre dans les pays où l'on était accoutumé à en recevoir dans les ports, et que les ordres de son maître lui défendaient bien expressément d'en payer aucun, dans quelque endroit que ce fût.

Après cette réponse décisive, les mandarins reprirent la parole, et dirent qu'ils n'avaient plus qu'un article dans leur commission : c'était une prière au chef d'escadre de vouloir bien relâcher les prisonniers qu'il avait faits à bord du galion. Ils ajoutèrent que le vice-roi craignait que l'empereur son maître ne fût choqué, s'il apprenait que l'on retenait en prison sur son propre territoire des gens d'une nation qui lui était alliée et qui faisait un grand commerce avec ses sujets. M. Anson avait bonne envie d'être débarrassé de ces Espagnols. Dès son arrivée il en avait envoyé cent à Macao, et les quatre cents qui lui restaient encore lui étaient à charge à plus d'un égard. Cependant, pour relever le prix de la faveur qu'il avait bien dessein d'accorder, il fit d'abord quelques difficultés; mais il se laissa persuader, et dit aux mandarins que, pour montrer la disposition où il était d'obliger en tout le vice-roi, il relâcherait ces prisonniers dès que les Chinois voudraient envoyer des chaloupes pour les recevoir. Là-dessus les

mandarins partirent, et le 28 juillet deux jonques vinrent de Canton pour prendre ces Espagnols et pour les transporter à Macao. Le chef d'escadre les laissa tous partir, suivant sa promesse, et ordonna à son munitionnaire de leur délivrer des vivres pour huit jours : c'était plus qu'il n'en fallait pour ce voyage. Cette affaire étant expédiée, les deux vaisseaux vinrent ancrer au-dessus de la seconde barre, où ils devaient rester jusqu'à la mousson favorable.

En conséquence des ordres émanés du vice-roi, nos gens ne trouvaient aucune difficulté à se procurer des vivres pour leur consommation journalière, mais cela ne suffisait pas : il fallait, pour entreprendre le voyage de la Chine en Angleterre, de grandes provisions, non-seulement de vivres, mais de bien d'autres choses; et c'était en quoi consistait l'embarras. Il y avait bien à Canton des gens qui s'étaient chargés de fournir à M. Anson le biscuit et toutes les autres choses dont il pourrait avoir besoin; et son truchement l'assurait de jour en jour, depuis le milieu de septembre, que tout était prêt et qu'il le recevrait dans peu à bord. Après quinze jours d'attente, le chef d'escadre envoya à Canton pour s'informer des causes de ce délai, et il eut le chagrin d'apprendre que toutes ces assurances n'étaient qu'illusions; que le vice-roi n'avait donné aucun ordre pour les provisions

de voyage de ses deux vaisseaux, ainsi qu'on l'avait dit; qu'il n'y avait ni biscuit ni aucun des préparatifs qu'on lui avait promis; en un mot, que ceux qui avaient contracté avec lui n'avaient fait aucune démarche pour remplir leurs engagemens. Ces nouvelles désagréables lui donnèrent lieu de craindre qu'il ne trouvât plus de difficultés qu'il ne l'avait cru à faire les provisions nécessaires pour son voyage; et ce qui lui donnait encore plus de soupçons, c'est que le mois de septembre était presque écoulé, et qu'il n'avait encore reçu aucun message de la part du vice-roi de Canton.

Le lecteur sera sans doute curieux de savoir les motifs qui pouvaient porter les Chinois à agir avec si peu de bonne foi. J'ai déjà ci-devant proposé quelques conjectures au sujet d'un cas tout semblable à celui-ci, et je ne les répèterai pas ici, d'autant plus qu'il faut avouer, après avoir bien deviné, qu'il est presque impossible à un Européen qui ignore les usages et les coutumes de cette nation de pénétrer dans les motifs qui la font agir en tel cas particulier. Tout ce qu'on peut dire de positif, c'est qu'en fait d'artifice, de fausseté et d'attachement pour quelque gain que ce soit, il serait difficile de trouver autre part des exemples pareils à ceux qu'on voit tous les jours à la Chine. Mais il ne nous est pas possible de suivre en tout les combinaisons différentes de ces belles qualités; ainsi

nous nous contenterons de dire que les Chinois avaient sans doute quelque intérêt caché à amuser le chef d'escadre en cette occasion.

Ce serait un détail infini que de raconter les artifices et les fourberies de cette canaille avide à l'égard du chef d'escadre et de ses gens. L'usage est à la Chine de tout vendre au poids. Les tours dont les Chinois s'avisaient pour rendre plus pesantes toutes les provisions qu'ils vendaient à l'équipage du *Centurion* sont presque incroyables. On avait un jour acheté un grand nombre de poules et de canards, dont la plupart moururent d'abord. On eut peur que ces animaux ne fussent empoisonnés; mais en les examinant, on vit d'abord que le prétendu poison n'était qu'une excessive quantité de cailloux et de gravier dont les fripons de Chinois les avaient farcis pour les rendre plus pesans. La plupart des canards en avaient dix onces chacun dans le corps. Les cochons qu'on achetait tout tués des Chinois étaient pleins d'eau dont les bouchers les avaient injectés, et quand on les avait laissés pendant une nuit pour faire écouler cette eau, ils pesaient huit livres de moins. On n'en était pas mieux pour les acheter en vie : les Chinois leur faisaient manger force sel pour les faire boire à l'excès; ils prenaient en même temps de bonnes mesures pour les empêcher de se défaire de toute cette eau par la voie des urines, et les vendaient dans cet état. Lorsque

le chef d'escadre partit pour la première fois de Macao, les Chinois lui jouèrent un autre tour. Ces gens ne font aucune difficulté de manger de la viande d'une bête morte naturellement : ils eurent soin, par quelque artifice, de faire en sorte que tous les animaux qu'ils avaient vendus, et qui avaient été embarqués en vie à bord du *Centurion*, mourussent en peu jours : leur but était de faire leur profit de tous les corps de ces animaux qu'on jetterait à la mer. En effet, les deux tiers des cochons moururent avant qu'on eût perdu terre de vue, et plusieurs bateaux chinois suivirent le vaisseau pour en repêcher des charognes. Qu'on juge par ces échantillons des mœurs de cette nation, qu'on présente souvent au reste du monde comme le modèle de toutes les bonnes qualités.

Vers la fin de septembre, comme le chef d'escadre vit que ceux qui avaient entrepris la délivrance de tout ce dont il avait besoin pour son voyage le trompaient, et que le vice-roi paraissait l'avoir oublié, il jugea qu'il ne sortirait d'embarras qu'en allant lui-même à Canton, et en rendant visite au vice-roi. Dans cette vue il envoya un message, le 27 septembre, au mandarin qui avait inspection sur tout ce qui concernait *le Centurion*, pour l'informer qu'il avait résolu de partir le 1er octobre, dans sa chaloupe, pour Canton. Il ajouta que, le lendemain de son arrivée, il la ferait

notifier au vice-roi, et le prierait de fixer le temps de son audience. Le mandarin, pour toute réponse, dit qu'il ferait savoir au vice-roi les intentions du chef d'escadre.

Cependant on faisait les préparatifs nécessaires pour ce voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, sans compter le maître nocher, fut mis en uniforme, tels que sont les rameurs des barges de la Tamise. Ils avaient des habits écarlates et des camisoles d'étoffe de soie bleue, le tout garni de boutons d'argent, et les armes du chef d'escadre, en argent, sur l'habit et sur le bonnet. Il y avait lieu de craindre, et même bien des gens l'avaient assuré, que la régence de Canton prétendrait exiger le paiement des droits de l'empereur pour *le Centurion* et pour sa prise, et qu'il n'accorderait pas la permission de fournir les provisions nécessaires à nos gens pour leur voyage. Le chef d'escadre était bien résolu de ne jamais se soumettre à un exemple d'une conséquence aussi honteuse pour les vaisseaux de Sa Majesté, et il prit ses précautions pour que les Chinois ne pussent tirer aucun avantage de ce qu'ils allaient l'avoir en leur pouvoir. Pour cet effet il nomma M. Brett, son premier lieutenant, pour être capitaine du *Centurion* sous lui, et lui donna ses instructions. Suivant ces ordres, M. Brett devait, en cas qu'on retînt M. Anson à Canton pour le sujet

de ces droits, retirer les hommes qui étaient à bord de *la Prise*, et la détruire; ensuite descendre la rivière avec *le Centurion*, au-dessous de Bocca Tigris, et s'arrêter au-delà de ce détroit jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de M. Anson.

Ces précautions ne furent pas ignorées des Chinois, et elles devaient naturellement influer sur leurs conseils. On doit croire qu'ils avaient bonne envie de se faire payer de leurs droits, moins peut-être pour l'importance de la somme que pour soutenir leur réputation d'adresse et de dextérité dans les affaires, et pour éviter la honte d'être réduits à renoncer à une prétention sur laquelle ils avaient insisté. Cependant ils voyaient bien qu'il n'y avait d'espérance de réussir pour eux que dans la violence, et que M. Anson avait pris ses mesures en pareils cas. Je crois bien que c'est ce qui les porta à laisser tomber leurs prétentions, plutôt que de s'engager dans des voies de fait, qui ne pouvaient aboutir qu'à la ruine du commerce de leur rivière.

Quoiqu'il y ait toute apparence qu'ils étaient alors dans ces sentimens, ils ne purent cependant se départir tout-à-fait de leurs artifices ordinaires. Le 1er octobre, au matin, comme le chef d'escadre s'apprêtait à partir pour Canton, son truchement lui vint dire de la part du mandarin qui avait inspection sur les vivres, qu'il avait reçu une lettre

du vice-roi, qui souhaitait que le chef d'escadre retardât son voyage de deux ou trois jours.

Dès l'après-midi un autre truchement vint à bord, et dit à M. Anson que le vice-roi l'avait attendu ce jour-là, que le conseil avait été assemblé et les troupes sous les armes pour sa réception; ajoutant que le vice-roi était fort irrité, et que le truchement du chef d'escadre était déjà en prison, chargé de fers, parce qu'on attribuait ce contre-temps à sa négligence. Cette nouvelle, qui avait quelque apparence de vérité, fit beaucoup de peine à M. Anson, et lui fit soupçonner qu'on lui préparait quelque fourberie, dont il ne voyait pas le fond; et, quoique dans la suite il parût que toute cette belle histoire était fausse de tous points, elle fut si bien soutenue par les artifices des marchands chinois de Canton, que trois jours après le chef d'escadre reçut une lettre signée de tous les subrécargues des vaisseaux anglais qui se trouvaient dans ce port, qui lui marquaient leur inquiétude sur ce sujet et leur crainte qu'on n'insultât sa chaloupe s'il allait à Canton avant que le vice-roi n'eût reçu des éclaircissemens satisfaisans. M. Anson répondit à cette lettre qu'il croyait n'avoir rien à se reprocher à l'égard du vice-roi, mais que tous ces bruits lui paraissaient avoir été répandus par les Chinois en vue de l'empêcher de rendre visite au vice-roi; qu'ainsi il partirait sans faute pour Canton le 13 oc-

tobre, bien sûr que les Chinois n'oseraient lui faire insulte, parce qu'ils n'ignoraient pas qu'il savait comment il faudrait y répondre.

Effectivement, le chef d'escadre n'ayant pas eu la moindre tentation de changer de dessein, tous les subrécargues des vaisseaux anglais, danois et suédois se rendirent à bord du *Centurion* le 13 octobre pour l'accompagner, et il s'embarqua dans sa barque le même jour, suivi de ses chaloupes et de celles des vaisseaux marchands qui lui firent cortége. Lorsqu'il passa devant Wampo, où les vaisseaux européens restent à l'ancre, il fut salué par tous ces vaisseaux, à l'exception de ceux des Français, et le soir il arriva sans accident à Canton.

Dès son arrivée il fut visité par les principaux marchands chinois qui affectèrent de témoigner beaucoup de joie qu'il eût fait ce voyage sans rencontrer aucun obstacle, et feignaient d'en inférer qu'il fallait bien que le vice-roi eût reçu satisfaction du prétendu contre-temps dont ils soutenaient encore la réalité. Ils ajoutèrent qu'ils auraient soin, dès le lendemain au matin, de faire savoir au vice-roi l'arrivée de l'amiral, et qu'ils ne doutaient pas que d'abord le jour de la visite ne fût fixé.

Le lendemain ces marchands revinrent trouver le chef d'escadre, et lui dirent que le vice-roi était si occupé à préparer ses dépêches pour Pékin, qu'il n'y avait pas moyen de l'aborder de quelques

jours; mais qu'ils avaient engagé un des officiers de sa cour de les avertir dès qu'on pourrait lui parler, et qu'alors ils lui feraient part de l'arrivée de M. Anson, et tâcheraient de faire fixer le jour de son audience. Le chef d'escadre connaissait trop bien ces gens pour ne pas voir clairement que tous ces discours n'étaient qu'un tissu de mensonges; et, s'il n'avait suivi que son propre jugement, il se serait servi d'autres canaux pour parvenir au vice-roi; mais les subrécargues de nos vaisseaux étaient si prévenus de terreurs paniques par les artifices des marchands chinois, qu'ils ne pouvaient approuver les mesures que M. Anson croyait les plus sages, et celui-ci, appréhendant que la malice des Chinois ne fît naître quelque incident désagréable dont on le rendrait responsable, prit le parti d'attendre tranquillement ce qui en arriverait, aussi long-temps que le retard ne lui pouvait être préjudiciable. Ainsi il promit de ne pas s'adresser immédiatement au vice-roi, pourvu que les Chinois avec qui il avait contracté lui fissent voir qu'on travaillait en diligence à faire son biscuit, et à préparer les viandes salées et les autres provisions dont il avait besoin; à condition que, si avant que tout cela fût prêt, c'est-à-dire en six semaines, les marchands ne pouvaient lui faire avoir les permissions nécessaires du vice-roi, M. Anson s'adresserait directement à ce seigneur. Voilà jus-

qu'où alla la condescendance du chef d'escadre pour les subrécargues; et quoiqu'il ne paraisse pas qu'on pût en exiger davantage, encore ces messieurs n'y acquiescèrent-ils pas sans beaucoup de difficultés. Les Chinois, de leur côté, exigèrent, comme une condition de leur consentement, que M. Anson payât tout ce qu'il avait acheté d'eux avant qu'il reçût les effets. Enfin, tout étant ajusté, le chef d'escadre eut au moins la satisfaction de s'assurer qu'on travaillerait aux préparatifs qui lui étaient nécessaires, et de pouvoir les presser, puisqu'il était sur les lieux.

Durant cet intervalle, les marchands n'entretenaient M. Anson que des mouvemens qu'ils se donnaient pour obtenir les permissions du vice-roi, et des grandes difficultés qu'ils y trouvaient; mais il était si convaincu qu'il n'y avait pas un seul mot de vrai dans tous ces discours, qu'il n'y faisait d'attention que pour s'en divertir. Dès qu'il vit, vers le 24 novembre, temps où la mousson de nord-est commence, que toutes ses provisions étaient prêtes à embarquer, il résolut de s'adresser directement au vice-roi et de lui demander une audience, sans laquelle il était persuadé qu'il aurait bien de la peine à obtenir la permission de faire embarquer ses provisions. Il envoya donc, ce jour-là même, un de ses officiers au mandarin qui commandait la garde de la principale porte de

Canton, avec une lettre pour le vice-roi. Le mandarin reçut l'officier très poliment, écrivit en chinois le contenu de la lettre, et promit de la remettre immédiatement au vice-roi; il ajouta qu'il était inutile qu'il en attendît la réponse, parce qu'on la ferait tenir par un message exprès au chef d'escadre.

Deux jours après l'envoi de la lettre il y eut un incendie dans les faubourgs de Canton. Dès la première alarme M. Anson y courut avec ses officiers et l'équipage de sa chaloupe, dans la vue d'aider à y remédier. Il trouva que le feu, qui avait pris d'abord dans une façon d'appentis d'un voilier, avait fait de grands progrès, tant par la nature des bâtimens voisins que par la maladresse des Chinois; mais il remarqua qu'en abattant quelques appentis, qui étaient là auprès, il y avait moyen d'arrêter le mal. Il y avait surtout une corniche de bois où le feu avait déjà pris, et qui pouvait le communiquer à une grande distance. M. Anson ordonna à ses gens d'abattre cette corniche, ce qu'ils commencèrent, et ce dont ils seraient bientôt venus à bout, si on ne les avait avertis que, M. Anson n'étant pas mandarin, et n'ayant aucune autorité en cet endroit, on lui ferait payer tout ce qu'on abattrait par ses ordres. Sur cet avis nos gens s'arrêtèrent, et le chef d'escadre les envoya à la factorerie anglaise pour aider à mettre à cou-

vert les effets de la compagnie : car il n'y avait pas d'endroits qu'on pût croire en sûreté contre un incendie aussi grand, et qu'on ne travaillait point du tout à arrêter. Les Chinois se contentaient d'en être spectateurs, et d'en approcher de temps en temps quelques-unes de leurs idoles, dont ils paraissaient attendre de grands secours. Enfin il y vint un mandarin suivi de quatre ou cinq cents hommes destinés à servir en pareille occasion. Ces gens firent quelques faibles efforts pour abattre les maisons voisines; mais le feu était trop violent, et avait déjà gagné les magasins des marchands : d'ailleurs ceux qui travaillaient à l'éteindre n'avaient ni courage ni adresse, et l'incendie, qui allait de plus en plus en augmentant, ne menaçait pas moins que de la destruction la ville entière. Dans la confusion extrême que ce malheur causait, le vice-roi se rendit en personne sur les lieux, et on fit prier le chef d'escadre de prêter son assistance et de prendre toutes les mesures qu'il jugerait à propos. Il y retourna donc à la tête de quarante de ses gens, qui donnèrent en cette occasion un exemple tout nouveau à la Chine : il semblait que les flammes et la chute des bâtimens les animât, bien loin de les effrayer. Plusieurs tombèrent à terre avec les toits des maisons qu'ils abattaient eux-mêmes. Par bonheur les maisons n'étaient que d'un étage et les matériaux en étaient très légers;

de sorte qu'au grand étonnement des Chinois nos matelots vinrent en peu de temps à bout d'arrêter l'incendie, et que, malgré leur extrême hardiesse, ils en furent quittes pour quelques fortes contusions.

Le dommage que ce feu causa fut très considérable : il consuma une centaine de boutiques et onze rues pleines de magasins. Un seul marchand chinois y perdit, pour sa part, près de deux cent mille livres sterling. Ce qui augmenta considérablement la violence du feu, c'est qu'il y avait beaucoup de camphre dans quelques-uns de ces magasins. Cette matière produisit une colonne de flamme extrêmement blanche, qui s'éleva à une telle hauteur, qu'elle fut vue distinctement à bord du *Centurion*, qui était ancré à trente milles de là.

Tandis que le chef d'escadre était occupé avec ses gens à éteindre le feu, la terreur qui avait saisi tous les esprits porta plusieurs des plus considérables marchands chinois à s'adresser à lui, pour le supplier de leur donner, à chacun, un de ses matelots, qu'ils appelaient soldats, à cause de leurs uniformes, pour garder leurs maisons et leurs magasins, qu'ils avaient lieu de craindre que leur indigne populace ne voulût piller. M. Anson leur accorda ce qu'ils demandaient, et nos matelots se conduisirent tellement à la satisfaction de ceux qui les employèrent, que ces derniers ne pouvaient

trop se louer de leur vigilance et de leur fidélité.

Il ne fut plus question dans toutes les conversations que du courage et de la probité des Anglais. Dès le lendemain de l'incendie, plusieurs des principaux habitans de cette grande ville vinrent rendre leurs devoirs à M. Anson, et le remercier des secours qu'ils avaient reçus. Ils avouaient naturellement qu'ils ne seraient jamais venus seuls à bout d'éteindre le feu, et que c'était à lui qu'ils étaient redevables de la conservation de la ville. Peu après le chef d'escadre reçut un message de la part du vice-roi, qui fixait son audience au 30 novembre. Certainement, cette prompte résolution du vice-roi, dans une affaire qui avait été si long-temps traitée en vain, n'avait pour cause que les services signalés que M. Anson et ses gens avaient rendus dans le temps de l'incendie, et dont le vice-roi lui-même avait été témoin oculaire.

Cette audience ainsi accordée fit d'autant plus de plaisir à M. Anson, qu'il ne douta point que ceux qui formaient le conseil de Canton n'auraient pas pris cette résolution sans être auparavant convenus de renoncer à leurs prétentions touchant les droits d'ancrage, et d'accorder au chef d'escadre tout ce qu'il pouvait raisonnablement demander : car ils n'ignoraient pas les dispositions où était M. Anson, et il n'était pas de la fine politique chinoise de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. M. Anson

se prépara donc gaîment à cette visite, et, sans aucune inquiétude sur le succès qu'elle pourrait avoir, il engagea M. Flint, employé à la factorerie anglaise, à lui servir d'interprète en cette occasion. Celui-ci s'en acquitta en galant homme, répétant avec beaucoup de hardiesse, et sans doute avec exactitude, tout ce qui lui était dicté, et c'est ce qu'aucun truchement chinois n'aurait jamais osé faire.

Au jour marqué, à dix heures du matin, un mandarin vint dire au commandeur que le vice-roi était prêt à le recevoir : sur quoi le commandant et sa suite se mirent en marche. En entrant par la porte de la ville, il trouva deux cents soldats rangés en ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande place de parade, devant le palais de l'empereur, où logeait le vice-roi. Il y avait dans cette place dix mille hommes sous les armes, tous vêtus de neuf pour cette cérémonie. M. Anson passa au milieu de ce corps de troupes, et fut conduit à la grande salle d'audience, où il trouva le vice-roi assis dans une chaire de parade de l'empereur, sous un riche dais et accompagné de tous les mandarins du conseil. Il y avait pour le chef d'escadre un siége vide qu'il occupa : il était le troisième en rang après le vice-roi, n'y ayant au-dessus de lui que le chef de la loi et celui de la trésorerie, qui, suivant l'étiquette chinoise, ont le pas sur tous les officiers d'épée.

Quand le chef d'escadre fut assis, il adressa la parole au vice-roi, par le moyen de son interprète, et commença son discours par le récit des moyens qu'il avait d'abord employés pour obtenir cette audience, dont il imputait le peu de succès à l'infidélité de ceux qu'il avait employés, qui ne lui avaient laissé d'autres moyens de réussir que la lettre qu'il avait écrite au vice-roi. En cet endroit le vice-roi interrompit l'interprète et lui commanda d'assurer M. Anson que c'était par cette lettre qu'il avait eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. M. Anson reprit la parole, et dit que les sujets du roi de la Grande-Bretagne, commerçans à la Chine, lui avaient porté des plaintes des vexations auxquelles ils étaient exposés de la part des marchands chinois et des commis de la douane, et auxquelles ils étaient obligés de se soumettre, par la difficulté qu'ils trouvaient de parvenir jusqu'aux mandarins, qui seuls pouvaient leur faire rendre justice; qu'il était du devoir de lui, M. Anson, comme officier du roi de la Grande-Bretagne, de proposer ses sujets de plaintes au vice-roi, et qu'il espérait que ce seigneur y ferait attention, et donnerait ordre à l'avenir à ce qu'il n'y eût plus lieu d'en faire. Ici M. Anson s'arrêta et attendit quelque temps la réponse; mais, voyant qu'il n'en venait point, il demanda à son interprète s'il était bien certain que le vice-roi eût bien compris ce

qu'il disait. L'interprète l'assura que oui; mais qu'il ne croyait pas qu'il fît aucune réponse sur ce sujet. Alors M. Anson exposa le cas du vaisseau *Hasting-field*, qui avait été démâté sur les côtes de la Chine, et qui était arrivé depuis peu de jours dans la rivière de Canton. Les gens de ce vaisseau avaient beaucoup perdu par l'incendie; le capitaine en particulier avait eu tous ses effets brûlés, et perdu, dans la confusion, une somme de quatre mille cinq cents taels[1], qui avaient, suivant toute apparence, été volés par des bateliers chinois. M. Anson requit l'assistance du conseil, sans laquelle cet argent ne pouvait se retrouver ni revenir à son maître. Le vice-roi répondit à cet article, qu'en réglant les droits que ce vaisseau devait payer, on accorderait quelque rabais en considération de ces pertes.

Après ces deux points que les officiers de notre compagnie des Indes avaient prié M. Anson d'ajuster avec le conseil chinois, il fut question de ce qui le regardait directement. Il dit au vice-roi que la mousson propre pour son voyage était commencée, et qu'il n'attendait que les permissions nécessaires pour embarquer les provisions dont il avait besoin et qui étaient toutes prêtes; que dès qu'elles seraient à bord il avait dessein de quitter la rivière de Canton et de partir pour l'Angleterre. Le vice-roi répondit que les permissions seraient tout de

[1] Le tael équivaut à 8 fr. 24 c.

suite expédiées, et que les ordres seraient donnés pour transporter tout à bord dès le lendemain; et, voyant que M. Anson n'avait plus rien à demander, le vice-roi continua quelque temps la conversation. Il avoua en termes fort polis que les Chinois étaient fort obligés à M. Anson des services signalés qu'il leur avait rendus à l'occasion de l'incendie, et que c'était à lui qu'on était redevable de ce que la ville n'avait pas été réduite en cendres. Enfin le vice-roi observa qu'il y avait long-temps que *le Centurion* était sur les côtes de la Chine, et finit son discours en souhaitant au chef d'escadre un heureux retour en Europe. Après quoi M. Anson remercia le vice-roi de ses civilités et de l'assistance qu'il lui accordait, et prit congé de lui.

Au sortir de la salle d'audience on pressa beaucoup le chef d'escadre d'entrer dans un appartement voisin, où il y avait un festin préparé pour lui; mais apprenant que le vice-roi n'y serait pas présent, il s'en excusa, et s'en retourna avec les mêmes cérémonies qu'il était venu, à la seule différence près, qu'à la sortie de la ville, il fut salué de trois coups de canon, qui est le plus grand nombre qu'on tire en ce pays-là, pour quelque cérémonie que ce soit. C'est ainsi que le chef d'escadre vint enfin à bout d'une affaire embarrassante, qui depuis quatre mois lui avait donné tant d'inquiétude. Il était

très content d'avoir obtenu les ordres nécessaires pour l'embarquement de ses provisions, et de se voir par là en état de partir pour le commencement de la mousson, et d'arriver en Angleterre avant qu'on sût en Europe qu'il était en chemin pour le retour; mais ce qui augmentait encore sa satisfaction, c'était d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des vaisseaux du roi, pour quelques droits que ce soit, dans les ports de la Chine.

On commença à porter les provisions à bord, dès le lendemain, suivant la promesse du vice-roi, et, quatre jours après, le chef d'escadre partit de Canton pour se rendre à son vaisseau. Le 7 décembre, *le Centurion* et *la Prise* levèrent l'ancre et descendirent la rivière. Ils passèrent le détroit de Bocca Tigris le 10, et l'on remarqua que les Chinois en avaient garni les deux forts d'autant de soldats qu'il pouvait y en tenir, la plupart armés de piques et de mousquets à mèche. Ces garnisons affectèrent de se faire voir des vaisseaux, et de s'étaler autant qu'il était possible : aussi n'étaient-elles destinées qu'à donner à M. Anson des idées plus avantageuses des forces militaires de la Chine qu'il n'avait témoigné en avoir jusqu'alors. Pour cet effet, ces troupes étaient fort bien équipées, et montraient un grand nombre de drapeaux. Il paraissait de grands monceaux de pierres dans un de ces châteaux, et un soldat d'une grandeur extraordi-

naire, couvert d'armes magnifiques, se promenait sur le parapet, de l'air le plus fier et le plus martial qu'il put prendre. Cependant quelques-uns des spectateurs qui le considéraient du bord du *Centurion* eurent la malice de soupçonner que sa belle cuirasse n'était que du papier peint et lustré, de manière à représenter l'acier poli.

Après avoir conduit nos deux vaisseaux jusqu'au bas de la rivière, et au point où ils devaient quitter le territoire de la Chine, j'espère qu'on me permettra, avant de continuer mon récit, de faire encore quelques remarques sur le caractère du peuple singulier qui habite cet empire. Je sais qu'on pourrait croire que des observations faites dans une seule ville, située à un bout de ce vaste pays, ne peuvent guère servir à des conséquences générales pour toute la nation : cependant comme les affaires que M. Anson eut à y traiter sont hors du train ordinaire, et propres à donner lieu à quelques réflexions qui pourront ne pas déplaire au lecteur, ce que je me propose de dire aura du moins l'avantage d'être dégagé des préjugés ridicules dont ont été pleins ceux qui ont eu le plus d'occasions d'examiner l'intérieur de cet empire.

Le grand nombre des belles manufactures établies à la Chine, et que les nations les plus éloignées recherchent avec tant d'empressement, prouvent suffisamment que les Chinois sont industrieux ; ce-

cependant cette adresse dans les arts mécaniques, qui paraît être leur talent favori, n'est pas poussé au plus haut point : les Japonais les surpassent de beaucoup dans les arts qu'ils cultivent également les uns et les autres ; et, en plusieurs choses, il ne leur est pas possible d'égaler la dextérité et le génie des Européens. Pour dire la vérité, il faut convenir que, comme presque tout leur talent paraît consister dans l'imitation, ils ont la même stérilité d'invention qu'on a toujours remarquée dans les imitateurs serviles. C'est ce qui paraît surtout dans les ouvrages qui exigent beaucoup de justesse et d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, etc. Ils en copient bien chaque pièce à part, et savent donner au tout assez de ressemblance avec l'original ; mais ils ne peuvent arriver à cette justesse dans la fabrique, que produit l'effet auquel la machine est destinée. Si de leurs manufacturiers nous passons à des artistes d'un ordre plus relevé, tels que peintres, statuaires, etc., nous les trouverons encore plus imparfaits. Ils ont des peintres en grand nombre, et ils en font beaucoup de cas ; cependant ils réussissent rarement dans le dessin et dans le coloris pour les figures humaines, et entendent aussi peu l'art de former des groupes dans les grandes compositions. Il est vrai qu'ils réussissent mieux à peindre les fleurs et les oiseaux : ce qu'ils doivent plutôt à la beauté

et à l'éclat de leurs couleurs qu'à leur habileté, car on y trouve ordinairement fort peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours et les ombres, et encore plus rarement cette grâce et cette facilité qu'on voit dans les ouvrages de nos bons peintres européens. Il y a dans toutes les productions du pinceau des Chinois quelque chose de raide et de mesquin qui déplaît : et tous ces défauts dans leurs arts peuvent bien être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu et d'élévation.

A l'égard de leur littérature, même à ne consulter que les auteurs qui nous ont représenté cette nation dans le jour le plus favorable, il faut convenir que son obstination et l'absurdité de ses opinions sont inconcevables. Depuis bien des siècles tous leurs voisins ont l'usage de l'écriture par lettres ; les seuls Chinois ont négligé jusqu'à présent de se procurer les avantages de cette invention divine, et sont restés attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand, pour quelque mémoire que ce soit ; elle fait de l'écriture un art qui exige une application infinie, et où un homme ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qui a jamais été ainsi écrit ne peut qu'être enveloppé d'obscurité et de confusion ; car les

liaisons entre tous ces caractères, et les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les livres; il faut de toute nécessité qu'ils aient passé d'âge en âge par la voie de la tradition, et cela seul suffit pour répandre une très grande incertitude sur des matières compliquées et sur des sujets d'une grande étendue. Il ne faut, pour le sentir, que faire attention aux changemens que souffre un fait qui passe par trois ou quatre bouches. Il s'ensuit que le grand savoir et la haute antiquité de la nation chinoise ne peuvent, à plusieurs égards, qu'être très problématiques.

A la vérité quelques-uns des missionnaires catholiques romains avouent que les Chinois sont fort inférieurs aux Européens en fait de sciences; mais en même temps ils les citent comme propres à donner l'exemple de la justice et de la morale, tant dans la théorie que dans la pratique. A entendre ces bons Pères, le vaste empire de la Chine n'est qu'une famille, bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, et où l'on ne dispute jamais que de bonté et de prévenance. Ce que j'ai rapporté ci-devant de la conduite des magistrats, des marchands et du peuple de Canton, est plus que suffisant pour réfuter toutes ces fictions de messieurs les jésuites; et pour ce qui regarde la morale théorique des Chinois, on en peut juger par les échantillons que ces missionnaires eux-

mêmes nous en ont donnés. Il paraît que ces prétendus sages ne s'amusent qu'à recommander un attachement assez ridicule à quelques points de morale peu importans, au lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines, et de donner des règles générales de conduite d'homme à homme, fondées sur la raison et sur l'équité. Tout bien considéré, les Chinois sont fondés à se croire supérieurs à leurs voisins en fait de morale, non sur leur droiture ni sur leur bonté, mais uniquement sur l'égalité affectée de leur extérieur, et sur leur attention extrême à réprimer toute marque extérieure de passion et de violence. Mais l'hypocrisie et la fraude ne sont pas moins nuisibles au genre humain que l'impétuosité et la violence du tempérament. Ces dernières dispositions peuvent à la vérité être sujettes à beaucoup d'imprudence; mais elles n'excluent pas la sincérité, la bonté du cœur, le courage, et bien d'autres vertus des plus estimables. Peut-être que, à bien examiner la chose, il se trouverait que le sang-froid et la patience dont les Chinois se glorifient tant, et qui les distingue des autres nations, sont dans le fond la source de leurs qualités les moins excusables; car il a souvent été observé par ceux qui ont approfondi le cœur humain, qu'il est bien difficile d'affaiblir dans un homme les passions les plus vives et les plus vio-

lentes, sans augmenter en même temps la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la dissimulation et la friponnerie des Chinois viennent peut-être en grande partie de la gravité affectée et de l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur pays.

Du caractère de la nation passons à son gouvernement, qui n'a pas moins été un sujet de panégyriques outrés. Je puis encore renvoyer au récit de ce qui est arrivé à M. Anson dans ce pays-là; et c'est réfuter suffisamment les belles choses qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vu que les magistrats y sont corrompus, le peuple voleur, les tribunaux dominés par l'intrigue et la vénalité. La constitution de l'empire en général ne mérite pas plus d'éloges que le reste, puisqu'un gouvernement dont le premier but n'est pas d'assurer la tranquillité du peuple qui lui est confié contre les entreprises de quelque puissance étrangère que ce soit, est certainement très défectueux. Or cet empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse et la politique sont élevées jusqu'aux nues, a été conquis il y a un siècle par une poignée de Tartares; à présent même, par la poltronnerie de ses habitans et par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé non-seulement aux attaques d'un ennemi puissant, mais même aux

insultes d'un forban ou d'un chef de voleurs. J'ai déjà remarqué, à l'occasion des disputes du chef d'escadre avec les Chinois, que *le Centurion* seul était supérieur à toutes les forces navales de la Chine. Leurs vaisseaux marchands ne portent pas de canon; ils sont tout-à-fait incapables de résister au moindre vaisseau européen armé, et il n'y a pas dans tout l'empire un seul vaisseau de la moindre force, ou qui soit fabriqué de façon à pouvoir protéger ceux que je viens de décrire. A Canton, où se trouvent sans doute les plus grandes forces navales de la Chine, nous ne vîmes que quatre jonques de guerre d'environ trois cents tonneaux, de la même fabrique que les autres, et montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étaient que de quatre livres de balles. En voilà assez pour donner une idée précise de la faiblesse de l'empire de la Chine : il est temps de revenir à nos deux vaisseaux que j'ai laissés au-dessous de Bocca Tigris, et qui vinrent ancrer devant Macao le 12 décembre.

Ce fut alors que les marchands de Macao conclurent le marché du galion, pour lequel ils avaient offert six milles piastres : c'était beaucoup moins qu'il ne valait, mais le chef d'escadre s'impatientait de partir, et les marchands ne l'ignoraient pas : c'est ce qui les fit tenir ferme sur des offres si peu raisonnables. M. Anson en avait assez appris des Anglais qu'il avait trouvés à Canton, pour être

persuadé que la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Espagne durait encore, et que la France se déclarerait pour l'Espagne avant qu'il pût arriver en Angleterre. Il savait, de plus, qu'on ne pouvait avoir aucune nouvelle en Europe, ni de la prise qu'il avait faite, ni des trésors qu'il avait à bord, avant le retour des vaisseaux marchands qui reviendraient de la Chine: c'est ce qui le détermina à presser son voyage autant qu'il était possible, afin de porter lui-même la première nouvelle de ses succès, et d'ôter aux ennemis l'occasion de pouvoir l'intercepter. Dans cette vue il accepta les offres qu'on lui avait faites pour le galion; et, après l'avoir livré aux marchands de Macao, il mit à la voile pour son retour, avec *le Centurion*, le 15 décembre 1743. Le 3 janvier il jeta l'ancre à l'île du Prince, dans le détroit de la Sonde, et y resta jusqu'au 8, pour y faire de l'eau et du bois, et le 11 mars il mouilla dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Ce cap est situé dans un climat tempéré, où le grand froid et les chaleurs excessives se font rarement sentir. Les Hollandais qui y habitent [1], et qui n'ont pas dégénéré de l'industrie naturelle à leur nation, ont rempli le pays qu'ils ont défriché de

[1] A l'époque d'Anson le cap de Bonne-Espérance appartenait aux Hollandais; il leur fut enlevé par l'Angleterre en 1814. La ville du Cap renfermait déjà en 1824 près de 20,000 habitans.

productions de plusieurs espèces, qui y réussissent pour la plupart mieux qu'en aucun lieu du monde, soit pour la bonté du terroir, soit à cause de l'égalité des saisons. Les vivres qu'on y trouve et les eaux rendent cet endroit le meilleur lieu de relâche qui soit connu, pour des équipages fatigués par des voyages de long cours. Le chef d'escadre y resta jusqu'au commencement d'avril, et fut charmé des agrémens et des avantages de ce pays, de la pureté de l'air et de la beauté du paysage. Tout cela animé, pour ainsi dire, par une colonie nombreuse et policée, pouvait soutenir avec avantage la comparaison des vallées romanesques de Juan Fernandez et des belles clairières de Tinian. M. Anson fit au Cap de l'eau et d'autres provisions, et en partit le 3 avril. Il découvrit l'île Sainte-Hélène le 19 du même mois, mais il n'y toucha pas. Le 10 juin il arraisonna un vaisseau anglais, parti d'Amsterdam pour Philadelphie, et en eut les premières nouvelles de la guerre avec la France. Le 12 il eut la vue du cap Lizard, et le 15 au soir il arriva en bon état à la rade de Spithead, à la joie inexprimable de tout l'équipage. Cependant, afin qu'il ne fût pas dit que les dangers singuliers qui l'avaient accompagné durant tout son voyage l'avaient abandonné à la fin, M. Anson apprit en arrivant qu'il y avait une flotte française considérable qui croisait à l'entrée du canal, et par

la position où ils étaient, il trouva que *le Centurion* avait dû passer au milieu de tous ces vaisseaux ennemis, et qu'il fallait qu'un brouillard leur en eût dérobé la vue.

C'est ainsi que finit cette expédition, au bout de trois ans et neuf mois, après avoir fourni une preuve sensible d'une maxime importante, qui est que, quoique la prudence, l'intrépidité et la constance réunies ne soient point à couvert des coups de la fortune, ces vertus manquent rarement d'en triompher, après une longue suite de traverses, et trouvent enfin la récompense qui leur est due.

LIVRE TROISIÈME.

PÉRIODE DE 1764 A 1769.

PRÉLIMINAIRE.

On vient de voir que le voyage de l'amiral Anson fut une entreprise plutôt de dévastation que de progrès scientifiques, et qu'il n'ajouta rien à la géographie. Les relations qui vont le suivre auront un autre caractère : l'esprit de découverte les animera, et nous lirons des descriptions plus intéressantes de pays et de coutumes ; nous verrons des contrées nouvelles ; nous connaîtrons mieux celles qui avaient déjà été explorées ; nous aurons, en un mot, des voyages consacrés à répandre les bienfaits de la civilisation, en même temps que des rapports s'établiront entre nous et les peuples de ces milliers de riantes oasis, clair-semées sur cet immense océan Pacifique, jusque-là encore assez imparfaitement sillonné par les vaisseaux européens.

Ce troisième livre n'embrassera qu'une période de cinq années ; mais elle sera remplie de faits nombreux, dont quatre navigateurs alimenteront

leurs relations. Nous verrons d'abord apparaître le commodore Byron, employant six cent quatre-vingt-huit jours à décrire le détroit de Magellan, quelques îles de la mer du Sud, et à rentrer aux Dunes ; ensuite viendront deux compagnons de navigation, Wallis et Carteret, que les flots sépareront, pour offrir à chacun une moisson de découvertes, qu'à son tour fera presque oublier le Français Bougainville, par sa délicieuse peinture des insulaires et de l'île d'Otahiti.

Avant de rapporter les relations mêmes, indiquons brièvement de quelle manière furent conçus les voyages des trois Anglais Byron, Wallis et Carteret.

Le roi régnant de la Grande-Bretagne, peu de temps après son avénement au trône, forma le projet d'équiper des vaisseaux pour aller découvrir des pays inconnus ; et le royaume jouissant, en 1764, d'une paix profonde, Sa Majesté s'occupa à mettre ce projet à exécution. *Le Dauphin* et *la Tamar* furent expédiés sous le commandement du commodore Byron. Pour faire connaître exactement les intentions et les motifs de Sa Majesté, il suffira de transcrire ici le préambule des instructions qui furent données au commodore, et qui sont datées du 17 juin de la même année.

« Comme rien n'est plus propre à contribuer à la gloire de cette nation, en qualité de puissance

maritime, à la dignité de la couronne de la Grande-Bretagne et aux progrès de son commerce et de sa navigation, que de faire des découvertes de régions nouvelles; et comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres et des îles fort considérables inconnues jusqu'ici aux puissances de l'Europe, situées dans des latitudes commodes pour la navigation et dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles au commerce; enfin comme les îles de Sa Majesté, appelées *îles de Peypis* et *îles de Falkland*, situées dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont pas encore été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes et de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes et visitées par des navigateurs anglais, Sa Majesté, ayant égard à ces considérations, et n'imaginant aucune conjoncture aussi favorable à une entreprise de ce genre que l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution. »

Le Dauphin était un vaisseau de guerre du sixième rang, monté de vingt-quatre canons. Son équipage était composé de cent cinquante matelots, avec trois lieutenans et trente-sept sous-officiers. *La Tamar* était un sloop monté de seize canons, et

son équipage était composé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois lieutenans et vingt-deux sous-officiers.

Le commodore Byron fut de retour en Angleterre au mois de mai 1766; et, au mois d'août suivant, *le Dauphin* fut expédié de nouveau, sous le commandement du capitaine Wallis, avec *le Swallow*, commandé par le capitaine Carteret, avec les mêmes instructions générales pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. *Le Dauphin* fut équipé comme la première fois. *Le Swallow* était un sloop monté de quatorze canons, et ayant pour équipage quatre-vingt-dix matelots, avec un lieutenant et vingt-deux sous-officiers.

Ces deux vaisseaux marchèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan; de là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

Vers la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la Société royale qu'il serait convenable d'envoyer des astronomes dans quelques parties de la mer du Sud, pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, qui, selon les calculs astronomiques, devait se faire en 1769. On jugea en même temps que les îles appelées *Marquesas de Mendoça*, ou celles de *Rotterdam* et *Amsterdam*, étaient les endroits les plus propres que l'on connût alors

pour faire cette observation. Ce fut l'objet de la première expédition de Cook, dont il sera question dans le livre suivant.

CHAPITRE I[er].

BYRON, WALLIS ET CARTERET.

BYRON.

(1764, 1765 et 1766.)

Pour la facilité des repos dans la lecture, et pour plus de clarté, nous conserverons les titres ou sommaires des chapitres ou paragraphes de la relation de ce voyage, dans lequel il faudra se souvenir que la longitude se compte du méridien de Greenwich, à l'ouest, jusqu'à 180 degrés et au-delà à l'est.

§ 1.

Navigation des Dunes à Rio-Janeiro.

Le 21 juin 1764, je partis des Dunes[1] avec le vaisseau de Sa Majesté, *le Dauphin*, et la frégate *la Tamar*, que j'avais eu ordre de prendre sous mon commandement. En descendant la Tamise, *le*

[1] Côtes d'Angleterre.

Dauphin toucha : cet accident m'obligea de relâcher à Plymouth. Le 3 juillet je fis voile de cette rade, après avoir arboré la flamme de commandement. Le 4 nous nous trouvâmes à la hauteur du cap Lizard; un vent frais favorisait notre marché.

Dans la nuit du 6 l'officier du premier quart vit un phénomène extraordinaire, assez ressemblant à un vaisseau en feu. Ce feu, qu'il distinguait dans l'éloignement, dura près d'une heure, et ensuite disparut.

Le soir du 12 nous découvrîmes les rochers qui sont près de Madère, et que nos gens appellent *les Déserteurs*, du nom français *déserts* ou *désertes*, qui leur a été donné à cause de leur aspect sauvage et stérile. Le jour suivant nous arrivâmes à la rade de Funchal, où nous mouillâmes vers les trois heures après midi.

Après avoir pris à bord divers rafraîchissemens et particulièrement une grande quantité d'ognons, nous appareillâmes le 19 et poursuivîmes notre route. Le 21 nous eûmes connaissance de l'île de Palmes, une des Canaries. Nous observâmes que depuis le cap Lizard aucun poisson n'avait suivi notre vaisseau. J'en attribuai la cause à ce que sa carène était doublée de cuivre. Vers le 26 notre eau commença à se corrompre : nous la purifiâmes au moyen d'une machine que nous avions embarquée à ce sujet. C'est une espèce de ventilateur,

par lequel on force l'air de passer à travers l'eau dans un courant continuel et aussi long-temps qu'il est nécessaire.

Le besoin d'eau nous fit songer à mouiller à une des îles du Cap-Vert. Le 27 nous découvrîmes l'île de Sel. Nous vîmes alors plusieurs tortues. Je fis mettre l'iole en mer pour en prendre; mais elles s'échappèrent avant qu'on pût les atteindre.

Dans la matinée du 28 nous nous trouvâmes très près de l'île de Buona-Vista, le lendemain, à la hauteur de l'île de Mai, et le 30 nous jetâmes l'ancre dans la baie de Praïa, à l'île de Santiago. On était déjà dans la saison pluvieuse qui rend ce mouillage très dangereux. Les vents, soufflant alors de la partie du sud, soulèvent la mer en d'énormes lames, qui, se brisant avec furie sur le rivage, semblent annoncer à chaque instant des tempêtes dont les suites seraient funestes aux vaisseaux qui y seraient à l'ancre. La crainte d'échouer éloigne de cette côte tous les navires dans cette terrible saison, qui dure depuis le commencement d'août jusqu'en novembre. Nous y fîmes notre eau avec toute la diligence possible. Nous y achetâmes trois jeunes bœufs, pour donner de la viande fraîche aux équipages; mais à peine furent-ils tués que la grande chaleur les corrompit.

Le 2 août nous remîmes à la voile, ayant avec nous une ample provision de volaille, de chèvres

maigres, et de singes que nos gens avaient achetés pour de vieilles chemises et de vieux habits. Les chaleurs accablantes et les pluies continuelles rendaient l'air si malsain, que la plupart de nos gens tombèrent malades de la fièvre, malgré mon extrême attention à les obliger de changer de linge avant de s'endormir, lorsqu'ils étaient mouillés.

Nous continuâmes d'observer, à notre grande mortification, que notre carène, doublée de cuivre, écartait les poissons de notre bord; et quoique dans ces latitudes les vaisseaux fournissent ordinairement une abondante pêche, nous ne parvînmes à en prendre que de l'espèce connue sous le nom de *goulu de mer*.

Il ne nous arriva rien qui puisse intéresser la curiosité de nos lecteurs jusqu'au 11 septembre, que, sur les trois heures après midi, nous eûmes la vue du cap Frio, sur la côte du Brésil. Le 13, vers midi, nous vînmes mouiller dans la grande rade de Rio-Janeiro, par dix-huit brasses de profondeur. Cette grande ville présente un très beau coup d'œil[1].

Les chaleurs insupportables que nous éprouvions à Rio-Janeiro nous rendaient impatiens de remettre

[1] Ici le commodore Byron rend compte de sa visite au vice-roi qui se trouvait alors à Rio-Janeiro, où son autorité était illimitée. Ces détails n'ont plus qu'un intérêt historique et secondaire depuis l'émancipation du Brésil, érigé en empire constitutionnel.

en mer. Le 16 octobre nous levâmes l'ancre, mais nous restâmes quatre ou cinq jours au-dessus de la barre à attendre un vent de terre qui favorisât notre sortie : il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer. L'entrée entre les deux forts est si étroite, et la mer s'y brise avec tant de force, que nous ne parvînmes à sortir de la rade qu'avec une extrême difficulté; et si nous eussions suivi l'avis du pilote portugais, nous nous serions infailliblement perdus.

§ 2.

Départ de Rio-Janeiro. Navigation jusqu'au port Désiré. Description de ce lieu.

Nous étions sous voile le 22. Je crus, avant de poursuivre notre route, devoir informer les équipages de la nature du voyage que nous allions entreprendre. Je fis signal au commandant de *la Tamar* de se rendre à mon bord, et je lui déclarai, en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que notre destination n'était pas, comme on avait pu le croire, de nous rendre aux Indes orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourraient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que dans cette vue les lords de l'amirauté accordaient aux équipages une double paie et d'autres gratifi-

cations, si, durant le voyage, ils remplissaient leur devoir avec le zèle que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie : tous protestèrent qu'ils étaient disposés à me suivre partout où je voudrais les conduire.

Nous continuâmes de faire voile jusqu'au 29, que les vents fraîchirent et soufflèrent par grains subits et par violentes rafales, propres à désemparer nos manœuvres. Je fis amener nos mâts de perroquet et mettre nos bâtons d'hiver à poste; mais bientôt la mer devint affreuse et le vent en tourmente. Le vaisseau fatiguait si prodigieusement, que, craignant de sombrer sous voiles, je fis jeter par-dessus bord deux canons de l'avant et deux de l'arrière du vaisseau pour le soulager. Ce temps orageux dura le reste du jour et toute la nuit.

Dans la matinée du 30 les vents devinrent plus maniables. Nous étions par 35 degrés 50 minutes de latitude sud, et nous trouvions le temps tout aussi froid qu'il est en Angleterre dans cette même saison, quoique le mois de novembre répondît à notre mois de mai, et que nous fussions à 20 deg. plus près de la ligne. Il était difficile que nous ne ressentissions pas vivement cette différence de température, nous qui, huit jours avant, éprouvions d'excessives chaleurs. Le 2 novembre nous

commencâmes à voir un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous. Il y en avait de très gros, dont quelques-uns avaient le plumage noir, d'autres blanc. Nous distinguâmes plusieurs compagnies de pintades : ces oiseaux, tachetés de blanc et de noir, paraissaient un peu plus gros que des pigeons.

Le 4 nous vîmes une quantité de ces mauvaises herbes que l'eau détache des rochers et plusieurs veaux marins. Nous étions par les 38 degrés 53 minutes de latitude sud et 51 degrés de longitude ouest. La déclinaison de la boussole était de 13 degrés à l'est. Les vents, qui se maintenaient dans la partie de l'ouest, nous poussaient continuellement vers l'est, et nous commençâmes à craindre qu'il ne nous fût très difficile de ranger la côte des Patagons.

Le 10, nous observâmes un changement de couleur dans l'eau; mais une ligne de cent quarante brasses ne nous donna point de fond. Nous comptions 41 degrés 16 minutes de latitude sud, et 55 degrés 17 minutes de longitude ouest. L'aiguille aimantée déclinait de 18 degrés 20 minutes vers l'est. Le lendemain nous nous rapprochâmes de la côte jusqu'à huit heures du soir. Nous gouvernâmes sud-ouest quart-ouest toute la nuit, et le matin notre position était par les 42 degrés 34 minutes de latitude sud, et les 58 degrés 17 minutes de lon-

gitude ouest. La déclinaison de l'aiguille aimantée était de 11 degrés trois quarts à l'est.

Le 12, sur les trois heures après midi, étant à me promener sur le gaillard d'arrière, je ne fus pas peu surpris d'entendre ceux qui étaient sur le gaillard d'avant crier tous ensemble : « Terre droit à l'avant ! » Les nuages obscurcissaient presque tout le tour de l'horizon, et nous avions eu beaucoup de tonnerre et des éclairs. Je regardai de l'avant par-dessous la misaine, et sous le vent, et je crus remarquer que ce qui avait d'abord paru être une île présentait deux montagnes escarpées ; mais en regardant du côté du vent, il me sembla que la terre qui se joignait à ces montagnes s'étendait au loin dans le sud-est : en conséquence nous gouvernâmes sud-ouest. Je fis monter des officiers au haut des mâts pour observer au vent et vérifier cette découverte : tous assurèrent qu'ils voyaient une grande étendue de terre. Je fis immédiatement mettre en panne et sonder autour de nous. On trouva encore cinquante-deux brasses d'eau ; mais je commençai à croire que nous étions peut-être engagés dans une baie, et je souhaitais, bien plus que je ne l'espérais, que nous pussions en sortir avant la nuit.

Nous fîmes de la voile et portâmes à l'est-sud-est. La terre semblait se montrer toujours sous la même apparence. Les montagnes paraissaient bleues,

comme cela est assez ordinaire dans un temps obscur et pluvieux, lorsqu'on n'en est pas éloigné. Bientôt quelques-uns crurent entendre et voir la mer briser sur un rivage de sable; mais ayant gouverné encore environ une heure avec toute la circonspection possible, ce que nous avions pris pour la terre s'évanouit tout d'un coup, et nous fûmes convaincus, à notre grand étonnement, que ce n'avait été qu'une terre de brume.

J'ai été presque continuellement en mer depuis vingt-sept ans, et je n'avais point d'idée d'une illusion si générale et si soutenue. Néanmoins d'autres navigateurs ont été également trompés. Il n'y a pas long-temps qu'un maître de vaisseau jura qu'il avait vu une île entre l'extrémité occidentale de l'Irlande et Terre-Neuve, et qu'il avait même distingué les arbres qui y croissent. Il est cependant certain que cette île n'existe point, ou du moins qu'aucun vaisseau n'a pu la découvrir. Il n'est pas douteux que, si le temps ne se fût pas éclairci assez promptement pour faire disparaître à nos yeux ce que nous avions pris pour la terre, tout ce qu'il y avait à bord aurait fait serment qu'il avait découvert la terre à cette hauteur. Nous nous trouvions alors par les 43 degrés 46 minutes de latitude sud, et 60 degrés 5 minutes de longitude ouest, et la déclinaison de la boussole était de 19 degrés 30 minutes vers l'est.

Le lendemain 13, sur les quatre heures après midi, le temps étant très beau, les vents sautèrent tout d'un coup au sud-ouest, d'où ils commencèrent à souffler avec furie. Le ciel de ce côté se couvrit de nuages noirs. Dans l'instant, tout l'équipage qui s'était assemblé sur le pont fut alarmé d'un bruit subit et extraordinaire, semblable au mugissement des flots agités. J'ordonnai sur-le-champ qu'on amenât les huniers; mais avant qu'on pût le faire je vis la mer, soulevée en d'énormes lames, près de fondre sur nous. Si ce coup de vent qui vint à l'improviste, et avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous avait surpris de nuit, il aurait eu pour nous des suites funestes. Il nous fut annoncé par les cris perçans de plusieurs centaines d'oiseaux qui fuyaient en avant; il dura environ vingt minutes, et se calma par degrés. *La Tamar* en fut quitte pour avoir sa grande voile déchirée; mais elle était sous le vent à nous, et elle avait eu le temps de se mieux préparer.

Le 14 au matin, le vent devint plus modéré, mais la mer était houleuse. Bientôt le vent passa au sud-quart-sud-ouest, et nous gouvernâmes vers l'ouest sous nos grandes voiles. Les premiers rayons du jour nous montrèrent la mer aussi rouge que du sang et couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblans à nos écrevisses, mais plus pe-

tits. Nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

Le 15, vers les quatre heures et demie du matin, nous eûmes la vue de la terre, qui avait l'apparence d'une île d'environ huit ou neuf lieues de longueur. D'après les cartes, il était apparent que cette terre était le cap Sainte-Hélène, qui s'avance dans la mer à une distance considérable de la côte, et forme deux baies, l'une au nord et l'autre au sud. Le temps étant très beau, je revirai de bord vent devant, et je gouvernai sur la terre jusque vers les dix heures. Mais sachant qu'à la distance de deux lieues environ de ce cap il y a plusieurs rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec force, et le vent paraissant devoir calmer insensiblement, je revirai de bord vent devant pour m'en écarter. La terre semblait n'être qu'une chaîne de rochers nus, où l'on n'apercevait ni arbres ni arbustes. Lorsque j'en fus plus près je fis sonder, et l'on trouva quarante-cinq brasses d'eau, fond de vase noire. Notre latitude était de 45 degrés 21 minutes sud, la longitude de 63 degrés 2 minutes ouest, et la déclinaison de l'aiguille de 19 degrés 41 minutes à l'est.

Le jour suivant, 16, je dirigeai ma route sur le cap Blanc, d'après la carte que le lord Anson a donnée dans la relation de son voyage. Sur le soir, le vent fraîchit et souffla de la partie du sud-

ouest-quart-sud avec une grande force. Dans la matinée, plus maniable, il nous permit de faire route; mais la mer était très grosse; et quoique nous nous trouvassions presque au cœur de l'été dans ces parages, le temps était à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'est ordinairement en plein hiver dans la baie de Biscaye.

Le 17, sur les six heures du soir, ayant fait de la voile autant qu'il nous fut possible, nous découvrîmes la terre dans le sud-sud-ouest; et comme nous avions eu hauteur à midi par un très beau temps, nous reconnûmes que cette terre était le cap Blanc. Mais le vent recommença alors à souffler avec plus de violence que jamais; la tempête dura toute la nuit, et la mer, qui brisait continuellement autour de nous, fatiguait prodigieusement le vaisseau.

Le 18, à quatre heures du matin, la sonde nous rapporta quarante brasses, fond de roche. Ayant couru dans la nuit une bordée au large, nous virâmes de bord pour nous rapprocher de la terre: le vent continuait d'être en tourmente avec de la grêle et de la neige. Vers les six heures nous revîmes la terre, qui nous restait dans le sud-ouest-quart-ouest. J'étais très impatient de gagner le port Désiré; car dans l'état où se trouvait le navire, il était en continuel danger de s'abattre. Nous gouvernâmes sur la terre avec un vent de nord-est, et

sur le soir nous mîmes à la cape; mais le vent, ayant passé dans la partie de l'ouest, nous écarta dans la nuit. A sept heures du matin, le 19, nous courûmes de nouveau sur la terre, gouvernant au sud-ouest-quart-sud du compas, et bientôt nous aperçûmes la mer briser de l'avant à nous. Nous sondâmes immédiatement, et nous trouvâmes entre treize et sept brasses d'eau. Un moment après nous augmentâmes de fond, et la sonde rapporta de dix-sept à quarante-deux brasses; de manière que nous passâmes sur la queue d'un banc, qui, étant plus au nord, nous eût peut-être été funeste.

Dans ce moment le cap Blanc nous restait à l'ouest-sud-ouest, 5 degrés 37 minutes au sud, et à la distance de quatre lieues; mais comme rien n'est plus confus que la description que sir John Narborough a donnée de ce port, nous ne savions trop quelle direction suivre pour nous y rendre. Je cherchai d'abord une baie qui, conformément aux instructions de ce navigateur, doit être au sud du cap; mais je ne découvris rien de semblable; et en conséquence je prolongeai le rivage, gouvernant au sud. Nous avions un vent de terre très frais. Nous vîmes plusieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits; mais nous n'apercevions ni arbre ni arbuste, et toute la contrée n'offrait à l'œil que des collines de sable, assez ressemblantes aux dunes stériles d'Angleterre. Nous

observâmes encore qu'à la distance de sept à huit milles du rivage les eaux étaient fréquemment très basses, et quelquefois nous n'avions pas plus de dix brasses.

Nous continuâmes tout le jour de côtoyer le rivage en le serrant d'aussi près qu'il nous était possible, et, le soir, nous vîmes une île à la distance d'environ six lieues. Dans la matinée du 20 nous courûmes dessus, et nous nous assurâmes que c'était l'île des Pinguins décrite par Narborough.

Le port Désiré n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le nord-ouest de cette île, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir : il revint après l'avoir reconnu, et je me disposai à y entrer. Il y avait en cet endroit des milliers de veaux marins et de pinguins autour du vaisseau. L'île des Pinguins nous parut bordée d'îlots qui ne sont que des rochers. Sur le soir nous vîmes un rocher qui, s'élevant au-dessus de l'eau comme une pyramide du côté méridional de l'entrée du port Désiré, est très propre à faire reconnaître ce port, qu'on ne trouverait sans cela que très difficilement. A l'entrée de la nuit, le vent s'étant un peu calmé, nous laissâmes tomber l'ancre à la distance de quatre ou cinq milles du rivage.

Le 21 au matin, avec une brise de terre, nous parvînmes à l'entrée du port, que nous trouvâmes

très étroite, bordée de rochers et de bancs de sable, et le flot y formait un courant d'une rapidité que je n'avais pas encore vue. Je mouillai en dehors du port. L'ouverture du canal nous restait à l'ouest-sud-ouest; l'île des Pinguins au sud-est, 5 degrés 30 minutes est, et à la distance de trois lieues; la terre la plus septentrionale au nord-nord-ouest; deux rochers qui, à mi-flot, se trouvent à fleur d'eau, et sont à la pointe la plus méridionale d'un récif qui part de la même terre, au nord-ouest-quart-nord. Tel était le relèvement de notre mouillage, dont je ne fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être d'une grande importance pour les navigateurs qui voudraient relâcher dans ce port, et que les descriptions qu'en ont données divers marins sont très fautives.

Le vent fut impétueux durant la plus grande partie de cette journée, et la mer était très houleuse dans l'endroit où nous étions à l'ancre. Cependant je fis partir deux de nos bateaux pour sonder le port, et je les suivis dans mon canot. Nous trouvâmes ce port très étroit dans un espace de près de deux milles. A la marée montante, la vitesse du courant pouvait être de huit milles par heure; nous reconnûmes aussi plusieurs rochers et brisans. Descendus à terre, nous ne découvrîmes, en nous avançant dans la contrée, qu'une campagne déserte, des collines couvertes de sable; mais nous

n'aperçûmes pas un seul arbre. Nous vîmes la fiente de quelques animaux, et nous en distinguâmes quatre dans l'éloignement; mais ils prirent la fuite à notre approche, et il ne nous fut pas possible d'en reconnaître l'espèce. Nous jugeâmes que c'était des guanaques. Ces animaux sont assez semblables à nos daims, mais beaucoup plus gros: quelques-uns n'ont guère moins de quatre pieds quatre pouces de haut. Ils ne se laissent pas approcher et sont très légers à la course. De retour aux bateaux, je continuai à remonter le canal, et j'abordai à une île qui était couverte de veaux marins : nous en tuâmes plus de cinquante. Dans ce nombre il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nos bateaux, que nous avions déjà remplis d'oiseaux de différentes espèces, étaient assez chargés pour pouvoir régaler toute une flotte.

Entre les différens oiseaux que nous tirâmes, il s'en trouva un qui mérite une description particulière. Sa tête serait parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espèce de huppe dont elle est ornée était un peu moins touffue; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; sur le dos, son plumage est d'un noir de jais, et non moins brillant que ce minéral que l'art a su polir; ses jambes sont remarquables par leur grosseur et leur force; mais les serres en

sont moins acérées que celles de l'aigle : cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

La Tamar profita de la marée montante pour entrer dans le port; mais je gardai mon poste, et je crus ne devoir risquer ce passage qu'avec un vent favorable : il passa bientôt à l'est. Je levai l'ancre vers les cinq heures après midi, et je me proposai d'arriver au mouillage avec la marée du soir. Mais nous avions à peine appareillé que le vent repassa au nord-ouest-quart-nord ; et notre vaisseau étant déjà engagé dans l'embouchure du port avant que le flot eût commencé, nous nous vîmes forcés de laisser tomber l'ancre à très peu de distance de la rive méridionale. Les vents étaient de terre et soufflaient par rafales si violentes, que bientôt le vaisseau chassa sur son ancre et vint échouer sur une grande pointe de gravier.

Le fond où nous avions mouillé était en effet d'une mauvaise tenue. En pareille situation, avec un vent forcé, on aura toujours lieu de craindre que le vaisseau ne soit jeté à la côte, si l'on n'a pas eu le temps de l'établir sur ses ancres. Tandis que nous étions échoués, les vents fraîchirent; et la marée montant avec une extrême rapidité, ce ne fut qu'avec des peines infinies et après quatre heures du plus pénible travail que nous parvînmes enfin à porter une seconde ancre pour nous relever, et que nous mîmes le vaisseau à flot.

Le vent ne se calma point dans la nuit. Le lendemain, 22, dans la matinée, il parut se renforcer; et il ne nous avait pas encore été possible de lever l'ancre que nous avions mouillée près de la rive méridionale, dans l'espoir qu'elle nous soutiendrait. Nous nous trouvions dans une situation fort critique. *La Tamar*, qui était mouillée dans le canal, se hâta de nous envoyer une hansière. Aidés de ce secours, nous sortîmes du péril qui nous menaçait, et nous parvînmes à remouiller l'ancre sur un meilleur fond, dans l'attente d'un moment plus favorable pour amarrer convenablement notre vaisseau.

Le jour suivant, 23, j'envoyai sonder le port à quelques milles plus haut : le fond ne s'en trouva pas à beaucoup près si dur qu'à l'entrée du canal, et il y avait moins d'eau. Mais le vent, qui continuait de souffler avec furie, ne nous permit pas de chercher un autre mouillage. Nous avions découvert une petite source à un demi-mille environ de la rive septentrionale du port; mais l'eau avait un goût saumâtre. J'avais fait aussi une excursion de plusieurs milles dans les terres, où, d'aussi loin que la vue pouvait s'étendre, je n'aperçus qu'une contrée stérile, nue et désolée. Nous vîmes dans l'éloignement plusieurs guanaques; mais nous ne pûmes jamais les approcher d'assez près pour les tirer. Autour d'un étang d'eau salée nous distinguâmes

sur le sable les traces de divers animaux, et particulièrement celles d'un gros tigre. Nous trouvâmes aussi un nid d'œufs d'autruche, que nous mangeâmes, et qui nous parurent un excellent mets. Il est probable que tous les animaux dont on voit les vestiges des pieds sur les bords de cet étang salé viennent y boire, car nous n'aperçûmes aucune eau douce où ils pussent se désaltérer. La source d'eau saumâtre que nous avions d'abord trouvée fut la seule que nous pûmes découvrir : ce qui nous obligea de creuser des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légère humidité de la terre.

Le 24, la mer étant plus tranquille, nous vînmes chercher un mouillage à quelques milles plus haut dans le port, où nous amarrâmes nos vaisseaux. Les pointes qui ferment l'entrée du port s'étendaient, par rapport à nous, de l'est-quart-sud-est 3 degrés sud à l'est, et le rocher pyramidal au sud-est-quart-est. En cet endroit nous n'avions, à mer basse, que six brasses d'eau; mais dans le flot l'eau montait de quatre brasses et demie, ou de vingt-sept pieds. La marée monte ici avec une rapidité si prodigieuse, qu'un matelot, très bon nageur, étant tombé du bord, le courant le porta presque hors de vue avant qu'on pût aller à son secours, quoique tous nos canots fussent

dehors : nous eûmes néanmoins le bonheur de le sauver.

Ce même jour je me fis reconduire à terre. Je m'avançai à environ six ou sept milles dans la contrée. Je vis plusieurs lièvres aussi gros que de jeunes chevreuils : j'en tirai un qui pesait plus de vingt-six livres. Nous n'avions encore trouvé aucun genre de végétaux, à l'exception d'une espèce de pois sauvages ; et, quoique nous n'eussions aperçu aucun habitant, nous vîmes plusieurs endroits où l'on avait fait du feu ; mais les vestiges n'en étaient pas récens.

Nous tirâmes quelques canards sauvages et un lièvre. Cet animal courut, malgré sa blessure, l'espace de deux milles, ce qui nous étonna beaucoup, lorsque après l'avoir pris nous vîmes que la balle lui avait passé à travers le corps. Nous chassâmes long-temps un guanaque, qui était le plus gros que nous eussions vu. Lorsqu'il nous avait laissés à une grande distance derrière lui, il s'arrêtait pour nous regarder, et poussait des cris assez ressemblans au hennissement d'un cheval ; mais sitôt que nous en approchions il fuyait avec une extrême légèreté. Mon chien était si fatigué qu'il ne put plus le poursuivre : à la fin il nous échappa, et nous le perdîmes de vue. Dans cette chasse nous ne tuâmes qu'un lièvre et un vilain petit animal dont l'odeur infecte ne permit à aucun de nous

d'en approcher. Les lièvres ont ici la chair très blanche et d'un goût très agréable. Les guanaques ne pesaient guère que la moitié de ceux dont sir John Narborough fait mention : j'en ai cependant vu quelques-uns qui pesaient jusqu'à trois cents livres.

Lorsque, sur le soir, nous revînmes à bord, le vent était très frais, et le pont se trouvant trop embarrassé pour pouvoir embarquer nos bateaux, nous les amarrâmes sur le derrière du navire. Vers le milieu de la nuit le vent renforça; notre canot à six rames se remplit d'eau, rompit ses amarres, et fut jeté en mer; celui qui était commis à sa garde, et dont la négligence fut cause de cet accident, n'échappa au danger d'être noyé qu'en se saisissant de l'échelle de poupe. Comme ce fut à la marée montante que ce canot fut chassé en mer, nous ne pouvions douter que le courant ne l'eût emporté au-dessus de l'endroit où nous étions mouillés. La perte de ce canot eût été pour nous d'une très fâcheuse conséquence. Je passai le reste de la nuit dans de très vives inquiétudes. Le 26, dès la pointe du jour, j'envoyai à sa recherche, et il se passa quelques heures avant qu'on le ramenât à bord : le courant l'avait emporté à plusieurs milles au loin. J'envoyai en même temps à terre quelques personnes de l'équipage pour rapporter les guanaques qu'on avait tués la veille;

mais ils n'en trouvèrent que les os : les tigres en avaient mangé la chair, et même ils en avaient cassé les os pour en prendre la moelle. Plusieurs de nos gens s'étaient avancés à quinze milles dans les terres pour y chercher de l'eau douce, sans en découvrir une seule source. Nous avions creusé des puits à une profondeur considérable en différens endroits où la terre paraissait humide; mais ces puits, qui nous occasionaient de très grands travaux, pouvaient à peine nous fournir trente gallons d'eau en vingt-quatre heures. Cette circonstance était d'autant plus propre à nous décourager, que nos gens, qui avaient épié les guanaques, les avaient vus boire dans les étangs d'eau salée. Je pris donc la résolution de quitter cette place aussitôt que le vaisseau serait prêt à remettre en mer, et que notre canot à six rames serait réparé.

Le 27, ceux que j'avais envoyés à la chasse des guanaques trouvèrent le crâne et les os d'un homme. Ils réussirent à se saisir d'un jeune guanaque, qu'ils amenèrent à bord : c'était le plus bel animal que nous eussions jamais vu. Nous parvînmes à l'apprivoiser au point qu'il venait nous lécher les mains à peu près comme un veau; mais, malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu de jours. Ceux de l'équipage qui étaient à terre avec les charpentiers pour radouber notre canot, qu'on avait pour cela transporté sur la rive méri-

dionale, trouvèrent deux sources à la distance d'environ deux milles du rivage, et dont l'eau n'était pas absolument saumâtre : c'était là une découverte très intéressante. Dès le matin du 28 j'y envoyai vingt hommes avec quelques petites futailles, et ils rapportèrent bientôt à bord une tonne d'eau, dont le besoin commençait à se faire sentir. Ce même jour je remontai le canal dans mon bateau l'espace de près de douze milles. La mer devenant extrêmement houleuse, je me fis mettre à terre. Le canal, dans cet endroit, était d'une largeur à perte de vue. On y apercevait un certain nombre d'îles, dont quelques-unes étaient considérables. Je ne doute pas qu'il ne s'avance dans les terres à une centaine de milles. Ce fut sur une de ces îles que je descendis. J'y trouvai un si grand nombre d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolèrent le ciel en fut obscurci ; et il est certain que nous ne pouvions faire un pas sans marcher sur leurs œufs. Dans l'instant qu'ils s'élevaient au-dessus de nous, nous en tuâmes plusieurs à coups de pierre et de bâton. Je quittai ensuite l'île, et j'abordai le continent, où nos gens firent cuire les œufs dont ils s'étaient chargés, et les mangèrent, quoique dans la plupart de ces œufs il y eût des oiseaux. Nous ne vîmes aucune trace d'homme sur l'une et l'autre des rives du canal, ni aucun vestige qui pût faire croire que ces côtes eussent d'autres habitans que

de nombreuses compagnies d'oiseaux, des troupeaux de guanaques, et quelques bêtes féroces. Les guanaques, qui marchent d'ordinaire par troupe de soixante ou soixante-dix, ne se laissaient jamais approcher; souvent ils s'arrêtaient pour nous regarder du haut des collines. Dans cette tournée, notre chirurgien tira un chat-tigre. Cet animal est petit, mais fier et intrépide. Quoique mortellement blessé, il résista encore long-temps aux rudes attaques de mon chien.

Le 29 nous achevâmes de lester le vaisseau, ouvrage que les vents frais qui régnèrent constamment et la rapidité du flot nous rendirent très pénible: nous prîmes aussi à bord une autre tonne d'eau. Dans la matinée du 30, le mauvais temps ne permettant pas d'envoyer un canot à terre, j'employai les gens de l'équipage à préparer nos agrès, et à tout disposer pour notre prochain départ. Le vent fut plus modéré dans l'après-midi. Je détachai un canot pour nous procurer une plus grande quantité d'eau. Les deux matelots qui arrivèrent les premiers au puits y trouvèrent un gros tigre couché par terre. L'animal les regarda pendant quelque temps l'un et l'autre avec beaucoup d'indifférence. Ils furent offensés de se voir traiter de cet air méprisant qu'eut le lion pour le chevalier de la Manche; et, n'ayant point d'armes à feu, ils commencèrent à lui jeter des pierres. Le tigre, sans daigner s'a-

percevoir de cette insulte, demeurait tranquillement couché; mais, voyant arriver le reste de la troupe, il se leva doucement et prit la fuite.

Le 1er décembre, notre canot à six rames se trouvant réparé, nous le prîmes à bord; mais toute cette journée la mer fut si houleuse, qu'il nous fut impossible de faire de l'eau. Le jour suivant nous abattîmes les tentes qu'on avait dressées pour l'aiguade, et nous nous tînmes prêts à mettre en mer. Les deux puits que nous creusâmes pour faire de l'eau sont à peu près au sud-sud-est, et à la distance de deux milles et demi du rocher pyramidal. Je fis planter près de ces puits un poteau, comme une marque plus propre à les faire découvrir que leur relèvement.

Durant le séjour que nous fîmes dans ce port, nous en prîmes les sondes avec un très grand soin, et nous trouvâmes qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir, à marée basse. Ce port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce au moyen des puits que nous y avons creusés, offrirait aux vaisseaux qui voudraient y relâcher un très bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasione le flot. La contrée abonde en guanaques et en oiseaux d'espèces différentes, et particulièrement en canards et en oies sauvages. Il s'y trouve aussi d'excellentes

moules, et en si grande quantité, qu'on peut toujours, à mer basse, en charger un bateau. Le bois seulement y est rare : cependant on trouve, dans quelques endroits de la côte, des broussailles dont on peut se servir au besoin pour faire du feu.

Le 5 je démarrai dans le dessein de sortir du port; mais notre seconde ancre se trouvant embarrassée, nous perdîmes du temps, et, obligés d'attendre la basse mer, nous ne levâmes l'ancre que vers les cinq ou six heures du soir, pour gouverner à l'est-nord-est, avec un vent frais qui nous venait du nord-nord-ouest.

§ 3.

Départ du port Désiré. Recherches de l'île Pepys. Navigation jusqu'à la côte des Patagons. Description des habitans.

En sortant du port Désiré nous dirigeâmes notre route pour reconnaître l'île Pepys, qu'on dit être à 47 degrés de latitude sud. Nous étions alors par les 47 degrés 22 minutes de latitude sud, et 55 degrés 49 minutes de longitude ouest. Le port Désiré nous restait au sud 66 degrés ouest, à la distance de vingt-trois lieues; et l'île Pepys à l'est, à la distance de trente lieues.

Le jour suivant, 6, nous continuâmes notre route par un vent favorable, et nous jouîmes d'un si beau ciel, que nous commençâmes à croire que

cette partie du globe n'est pas absolument sans été. Le 7 je me trouvai beaucoup plus au nord que je ne m'y attendais; et je supposai que le vaisseau y avait été porté par les courans. J'avais déjà parcouru 80 degrés à l'est, ce qui est la distance du continent à l'île Pepys, au rapport de Halley; mais malheureusement la position de cette île est très incertaine. Cowley est le seul qui prétende l'avoir vue. Tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par les 47 degrés de latitude sud; et il ne détermine point sa longitude. Il parle bien de la beauté de son port, mais il ajoute qu'un vent contraire et violent ne lui permit pas d'y entrer, et qu'il fit route au sud. Dans ce même temps je gouvernai aussi au sud; car le ciel étant sans aucun nuage, je pouvais découvrir un grand espace de mer au nord de la position qu'on lui donne. Comme je supposai que cette île, si elle existait réellement, devait nous rester à l'est, je fis signal à *la Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi, pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au sud-est du compas, et le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47 degrés 18 minutes de latitude sud. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du nord-ouest-quart-nord, et je crus encore que l'île pourrait bien être à l'est.

En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction, et, en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47 degrés. Mais le vent étant devenu très frais, et la mer extrêmement houleuse, sur les six heures du soir, je fus obligé de remettre à la cape sous la grande voile. Le jour suivant, 19, à six heures du matin, le vent ayant passé à l'ouest-sud-ouest, nous fîmes route au nord sous nos basses voiles. Je jugeai alors que nous étions environ à seize lieues et à l'est du point d'où nous étions partis, le port Désiré nous restant au sud 80 degrés 53 minutes ouest, à la distance de quatre-vingt-quinze lieues. Nous vîmes alors une grande quantité de goëmons, et plusieurs oiseaux. Le lendemain, 10, nous continuâmes de porter le cap au nord sous nos grandes voiles, avec un vent forcé du sud-ouest au nord-ouest, et la mer très agitée. Le soir, étant par la latitude de 46 degrés 50 minutes sud, je virai de bord vent arrière, et je repris ma route à l'ouest, nos vaisseaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il était possible sans nous perdre de vue.

Persuadé enfin que l'île mentionnée par Cowley et décrite par Halley, sous le nom d'*île Pepys*, n'existait pas, je me déterminai, le 11 à midi, à me rapprocher du continent et à relâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau et

du bois, dont nous avions un grand besoin : la saison étant déjà très avancée, il ne nous restait plus de temps à perdre. Depuis ce moment nous continuâmes à porter vers le continent, cherchant à découvrir les îles Sebald, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devaient pas être éloignées de la route que nous tenions. Chaque jour des compagnies d'oiseaux voltigeaient autour de notre vaisseau, que suivaient continuellement de grandes baleines. Le temps était généralement beau, mais froid; et nous fûmes forcés de convenir, malgré les espérances que nous avions conçues, que l'été de ces climats ne différait de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, étant par la latitude de 50 degrés 33 minutes sud, et par la longitude de 66 degrés 59 minutes ouest, vers les six heures du soir, les vents sautèrent tout d'un coup au sud-ouest, et soufflèrent avec furie. La mer devint affreuse : les lames étaient si hautes et si terribles, que je n'avais rien vu de pareil en doublant le cap Horn avec le lord Anson. Notre vaisseau était trop élevé dans ses œuvres mortes pour ces sortes de voyages : à chaque instant je m'attendais à le voir submerger.

Cette furieuse tempête dura toute la nuit; mais sur les huit heures du matin, le 16, le vent se calma, et la mer tombant insensiblement, à dix heures nous continuâmes de gouverner sur le con-

tinent jusqu'au 18, que de la grande hune nous découvrîmes la terre. Nous étions alors par les 51 degrés 8 minutes de latitude sud, et 71 degrés 4 minutes de longitude ouest, et le cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan, nous restait au sud 19 degrés 50 minutes ouest, à la distance de dix-neuf lieues. Dans ce même jour, le vent s'étant presque entièrement calmé, il ne nous fut pas possible de gagner terre; mais le lendemain au matin, 19, il devint presque nord, et nous portâmes sur une large baie, au fond de laquelle parut être un port; mais je le trouvai fermé, la mer brisant d'un bout à l'autre sur un récif qu'on découvrait à mer basse. On trouve très peu d'eau à une certaine distance de ce récif, et j'étais sur six brasses avant de me retirer. La mer en cet endroit paraissait très poissonneuse. Nous vîmes plusieurs marsoins poursuivre d'autres poissons. Ils étaient d'un blanc de neige, tachetés de noir: ce qui présentait un coup d'œil non moins agréable que rare. La terre avait ici la même apparence qu'aux environs du port Désiré: on ne découvrait que des dunes et pas un seul arbre.

Le 20, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du cap Beautemps, qui nous restait vers l'ouest à la distance de quatre lieues; et en sondant nous ne trouvâmes que treize brasses d'eau, ce qui annonce qu'il est nécessaire de ranger ce cap à une

distance raisonnable. Après l'avoir doublé, nous longeâmes la côte de très près jusqu'au cap des Vierges. Nous observâmes que cette côte court sud-sud-est. Sur le soir nous rangeâmes un banc de sable qui s'étend au sud du cap, et à plus d'une lieue au large. Nous y laissâmes tomber l'ancre; mais *la Tamar* était si loin sous le vent, qu'il lui fut impossible de mouiller, et elle louvoya toute la nuit. Nous vîmes, en prolongeant la côte, des guanaques paître dans les vallées; et dans toute l'après-midi on aperçut une fumée considérable sur la rive septentrionale, à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit.

J'appareillai le lendemain 21, à la pointe du jour: nous revîmes la même fumée que nous avions déjà vue la veille. Je gouvernai sur le lieu d'où elle paraissait sortir, et je jetai l'ancre à deux milles du rivage. C'est dans ce même endroit que les gens du *Wager*, en passant le détroit dans leur chaloupe, après la perte de ce vaisseau, virent un certain nombre d'hommes à cheval, qui arborèrent une espèce de pavillon blanc, en les invitant par signes à descendre à terre, ce qu'auraient fort désiré les gens de la chaloupe, mais le vent qui soufflait avec force les obligea de s'éloigner de la côte et de gagner le large. Le canonnier du *Wager*, dans une relation qu'il a publiée de son voyage, dit qu'à la vue de cette troupe d'hommes ils dou-

tèrent si c'était des Européens qui avaient peut-être fait naufrage sur cette côte, ou des indigènes de la contrée des environs de la rivière Gallagoes.

A notre arrivée à l'ancre j'observai avec ma lunette le même spectacle qu'avaient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboraient une espèce de pavillon ou de mouchoir blanc, et qui, du rivage, nous faisaient signe d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec mon second lieutenant et un détachement de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, suivis du canot à six rames, sous les ordres de mon premier lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq cents hommes, dont quelques-uns étaient à pied, et le plus grand nombre à cheval. Ils bordaient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable, et continuaient de faire flotter leur pavillon et de nous inviter, par des gestes et des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau et de très grosses pierres. Je n'aperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils effectuèrent sur-le-champ. Ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris; et bientôt nous prîmes

terre, mais non sans difficulté : la plupart de nos gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendus à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, et j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse, ou que je leur fisse signe de marcher.

Après cet arrangement, j'allai seul vers les Indiens; mais les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchant des manteaux des montagnards écossais, lui couvrait les épaules. Il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc: le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point; mais, si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, elle n'était guère au-dessous de sept pieds. A l'instant où ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un et l'autre quelques paroles en forme de salut; et j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder, et tous eu-

rent cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement, et lorsque j'approchai je vis un certain nombre de vieillards qui, l'air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion : ils étaient tous peints et vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur : les uns les avaient blancs et rouges, les autres rouges et noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées. La plupart étaient nus, à l'exception d'une peau jetée sur leurs épaules, le poil en dedans; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et je ne réussis qu'avec peine à les faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban vert : j'en fis prendre le bout à l'un d'entre eux, et je la développai dans toute sa longueur, en la fai-

sant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenaient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près égales, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge. Je la leur nouai ensuite autour de la tête, et ils la gardèrent, sans y toucher, aussi long-temps que je fus avec eux.

Une conduite si paisible et si docile leur fait en cette occasion d'autant plus d'honneur, que mes présens ne pouvaient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

Il serait naturel à ceux qui ont lu les fables de Gay, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nu, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler *le Singe qui avait vu le monde*. Cependant, avant de mépriser leur penchant pour des morceaux de verre, des grains de collier, des rubans et d'autres bagatelles, dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des

nations civilisées; et qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est pour ainsi dire nulle: d'où il suit que la valeur que nous attachons au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

L'amour de la parure est si général, qu'on serait tenté de croire que ce penchant est inné dans l'homme; mais la brillante transparence du verre, la forme élégante et régulière des grains de collier, sont du nombre des choses qui, d'après notre organisation, sont les plus propres à exciter en nous des idées agréables; et quoiqu'en cela le diamant l'emporte encore sur la beauté, le prix qu'on y attache n'est point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaisir que la possession du diamant nous fait éprouver est bien moins fondé sur l'éclat de ce minéral que sur une espèce de distinction flatteuse pour notre vanité: ce qui est absolument indépendant du goût naturel qu'affectent, d'une manière agréable, certaines couleurs et certaines formes auxquelles nous donnons, par cette raison, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un sauvage est plus distingué par un bouton de verre ou un grain de collier, qu'on ne peut espérer de l'être, au milieu d'une nation policée, par un diamant, quoiqu'on ne fasse peut-être pas à sa vanité

le même sacrifice; car la propriété de son ornement est bien plus une marque de sa bonne fortune que de son influence ou de son pouvoir; et les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné le signe représentatif des autres biens terrestres, mais simplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune espèce de supériorité.

Néanmoins les Indiens que je venais de décorer n'étaient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, j'aperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle et quelques grains de collier de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules. Elle avait une taille énorme, et son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets et ces grains de rassade. Pour m'en instruire, j'eus recours à tous les signes dont je pus m'aviser; mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe, qui était de terre rouge: je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, et qu'il souhaitait que je pusse en procurer. Je fis un signe à mes gens qui étaient sur la pointe du rivage, et rangés dans le même ordre que je les avais laissés, et aussitôt trois ou quatre

d'entre eux accoururent, dans la persuasion que j'avais besoin de leur secours.

Les Indiens, qui, comme je l'avais observé, avaient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plus tôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, et furent sur le point de quitter la place pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées à très peu de distance. Pour prévenir tout accident et dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, et, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, et d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur et reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard, qui s'approcha de moi pour me chanter une longue chanson. Je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre. Il n'avait pas encore fini de chanter que le tabac arriva. Je ne pus m'empêcher de sourire de la surprise de l'officier qui l'apportait. Haut de six pieds, il se voyait, pour ainsi dire, transformé en pygmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des hommes d'une grande taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure et une épaisseur de membres proportionnées à leur stature : ils ressemblent à

des hommes d'une taille ordinaire, dont le corps se trouverait tout à coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire. Un homme de six pieds deux pouces seulement, qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste et bien proportionné, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géans qu'un individu anomal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes dont les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces, et dont la carrure et la grosseur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entre eux s'approchèrent de moi, et, autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval et de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances : je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau. Ces chefs en parurent fâchés, et ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche et montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il voulait me faire entendre que si je passais la nuit avec eux ils me fourniraient quelques provi-

sions. Mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre : tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens, dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très petits chevaux, et en fort mauvais état, mais très actifs à la course. Les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes et sans étriers, et tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.

§ 4.

Entrée dans le détroit de Magellan. Navigation jusqu'au port Famine. Description de ce havre et de la côte adjacente.

En arrivant à bord, je fis servir le dîner. Nous entrâmes dans le détroit avec le flot : sa largeur est d'environ neuf lieues. Mon dessein n'était pas de le traverser, mais d'arriver à un mouillage commode pour y faire de l'eau et du bois. Je préférai ce parti à celui de faire une route incertaine pour

découvrir les îles Falkland, que je me proposais ensuite de chercher. La marée commençant à nous être contraire, vers les huit heures du soir je laissai tomber l'ancre sur vingt-cinq brasses d'eau. Le cap de Possession nous restait au nord-nord-est à environ trois milles de distance; et nous avions à l'ouest-demi-rumb au nord, sur la côte septentrionale, quelques mondrains remarquables que Bulkeley, d'après l'apparence qu'ils présentent, a nommés les *Oreilles-d'Ane*.

Nous levâmes l'ancre avec un vent d'est, le 22 à trois heures du matin, et nous gouvernâmes au sud-ouest-quart-ouest, l'espace d'environ douze milles. Dans cette route nous passâmes sur un banc dont jusqu'à présent on n'a pas encore pris connaissance. La sonde ne rapporta une fois que six brasses et demie d'eau, et bientôt après elle en marqua treize. A l'endroit où le fond s'était élevé, nous avions les Oreilles-d'Ane au nord-ouest-quart-ouest-demi-rumb à l'ouest, à trois lieues, et la pointe septentrionale du premier goulet à l'ouest-quart-sud-ouest, dans un éloignement de cinq à six milles. Nous portâmes alors au sud-ouest-quart-sud, l'espace de six milles, vers l'entrée du premier goulet, et ensuite au sud-sud-ouest six autres milles. Nous donnâmes ainsi dans le premier goulet avec la marée montante, qui en rendait le passage très rapide. Durant cette course nous ne vîmes, sur la

rive méridionale du détroit, qu'un seul Indien. Il ne cessa de nous faire des signes tant que nous fûmes à portée d'en être découverts. Nous aperçûmes quelques guanaques sur les collines.

Au sortir du premier goulet, le canal s'élargit considérablement, et nous ne découvrîmes l'entrée du second qu'après avoir couru deux lieues. La distance du premier goulet au second est d'environ huit lieues, et la route est sud-ouest-quart-ouest. La côte septentrionale s'élève à une grande hauteur dans le second goulet, dont la longueur est de cinq lieues. Dans ce passage nous gouvernâmes sud-ouest-demi-rumb à l'ouest; et les sondes nous rapportèrent de vingt à vingt-cinq brasses. Nous parvînmes à l'extrémité occidentale du second goulet vers midi, et nous fîmes près de trois lieues le cap au sud, pour gagner l'île Sainte-Élisabeth; mais le vent nous étant devenu contraire, nous laissâmes tomber l'ancre sur sept brasses d'eau, à un mille environ de cette île qui nous restait au sud-sud-est, et l'île Saint-Barthélemi à l'est-sud-est.

Lorsque nous fîmes voile du cap de Possession au premier goulet, le flot portait au sud; mais aussitôt que nous fûmes entrés dans le goulet il porta avec force sur la rive septentrionale. Dans les Syzygies, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier goulet et le second, le flot porte au sud-ouest, et le jusant au nord-est. Mais après

avoir passé le second goulet, la route, si le vent devient favorable, est sud-quart-sud-est, l'espace de trois lieues. Entre les îles Sainte-Elisabeth et Saint-Barthélemi, où le canal a un demi-mille de largeur, et où l'eau est très profonde, le flot court impétueusement au sud; mais autour des îles on voit varier les directions de la marée.

Le 23 nous levâmes l'ancre avec un vent de sud-ouest, et nous gouvernâmes entre les îles Sainte-Elisabeth et Saint-Barthélemi. Avant la fin du flot nous parvînmes à ranger la côte septentrionale, et nous mouillâmes sur dix brasses. L'île Saint-George nous restait alors au nord-est-quart-nord, à la distance de trois lieues. Dans l'après-midi nous levâmes l'ancre et nous gouvernâmes sud-quart-est-sud l'espace d'environ cinq milles, en prolongeant la côte septentrionale. A près d'un mille de distance les sondes régulières nous donnèrent de sept à treize brasses, et partout un bon fond. A dix heures du soir nous laissâmes tomber l'ancre par treize brasses. La pointe Sandy, sablonneuse, nous restait au sud-quart-sud-est, à la distance de quatre milles; la pointe Porpois à l'ouest-nord-ouest, et à trois lieues, et l'île Saint-George au nord-est, à quatre lieues de distance. Tout le long de cette côte, le flot porte au sud. Dans les Syzygies la marée commence à monter vers onze heures, et l'eau s'élève à quinze pieds environ.

Le lendemain, 24, je m'embarquai dans mon canot pour tacher de reconnaître la baie d'Eau-Douce: j'avais avec moi mon lieutenant. Nous descendîmes sur la pointe Sandy. J'ordonnai aux matelots de prolonger la côte avec le canot: nous le suivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe est couverte de bois. Nous y trouvâmes des sources d'eau douce, et les arbres et la verdure y offrent un coup d'œil très agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-dessus de la pointe, la contrée présente une plaine unie, dont le sol est en apparence fertile. La terre y était couverte de fleurs qui répandaient dans l'air un parfum délicieux. On distinguait une prodigieuse quantité de graines d'espèces différentes, dans les endroits où les fleurs étaient tombées, et nous y vîmes des pois dont les tiges étaient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paraissaient plusieurs centaines d'oiseaux, auxquels nous donnâmes le nom d'*oies peintes*, à cause de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Nous fîmes près de douze milles sur les bords de cette belle contrée coupée par plusieurs ruisseaux, dont l'eau était douce et transparente; mais nous ne découvrîmes point la baie qui faisait l'objet de nos recherches; car, dans toute notre promenade depuis la pointe Sandy, nous ne vîmes aucun endroit du rivage où un canot pût aborder sans cou-

rir le plus grand danger : l'eau y était partout très basse, et la mer y brisait avec force. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes qui paraissaient récemment abandonnées ; car, en quelques-unes, les feux qu'avaient allumés les sauvages étaient à peine éteints. Elles étaient toutes dans le voisinage de quelques ruisseaux ou de quelques sources. En plusieurs endroits on voit croître du céleri sauvage en abondance et une variété de plantes qui probablement seraient d'un grand secours à des marins après un long voyage.

Dans la soirée nous revînmes sur nos pas jusqu'à la pointe Sandy, où nous trouvâmes nos vaisseaux à l'ancre dans la baie, et à la distance d'environ un demi-mille du rivage. L'air vif qu'on y respire donnait à nos gens un si violent appétit, qu'ils auraient mangé trois fois leur ration en un jour. Je fus fort aise d'en trouver quelques-uns occupés à jeter la seine, et d'autres sur le rivage avec leurs fusils. A mon arrivée j'eus le plaisir de voir prendre dans la seine soixante gros surmulets ; et les chasseurs firent une excellente chasse. Cet endroit abonde en oies, sarcelles, bécassines et en beaucoup d'autres oiseaux d'un très bon goût.

Le 25, jour de Noël, après deux observations de la hauteur du soleil, nous trouvâmes que la pointe Sandy était située au 53° degré 10 minutes de latitude sud. A huit heures du matin nous levâ-

mes l'ancre, et, ayant couru cinq lieues dans la direction du sud-quart-sud-est, nous laissâmes tomber l'ancre à un mille du rivage. La pointe méridionale de la baie d'Eau-Douce nous restait alors nord-nord-ouest, à la distance d'environ quatre milles; et la terre la plus méridionale au sud-est-quart-sud. En côtoyant le rivage nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de soixante brasses, à deux milles environ de la côte; mais à la distance d'un mille nous eûmes depuis vingt jusqu'à trente brasses. Dans les Syzygies, à la hauteur de la baie d'Eau-Douce, le flot commença à midi. Le courant est peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

Le 26, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre avec un vent est-nord-est, et nous gouvernâmes au sud-sud-est, pour arriver au port Famine. A midi, la pointe Sainte-Anne, qui est la pointe la plus septentrionale de ce port, nous restait sud-quart-sud-est, à la distance de trois lieues. En prolongeant cette côte à deux ou trois milles de distance, nous eûmes une mer très profonde jusqu'à un mille près du rivage. De la pointe Sainte-Anne part une chaîne de rochers qui s'étend dans le sud-est l'espace d'environ deux milles. Cette pointe est très escarpée : la sonde ne trouve de fond que lorsqu'on en est très près. Il convient d'user d'une grande circonspection en s'approchant du

port Famine, surtout si l'on s'avance vers le sud jusqu'à la hauteur de la rivière de Sedger, parce que le fond s'élève subitement de trente brasses à vingt, à quinze et jusqu'à douze; et environ à deux encâblures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guère que neuf pieds d'eau à mer basse. Si, en prolongeant la pointe Sainte-Anne, on la serre de près, on trouve d'abord un fond suffisant; mais comme il s'élève subitement, il serait dangereux, lorsqu'on n'a plus que sept brasses, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

Le lendemain, 27, à midi, n'ayant eu que très peu de vent et des calmes, nous vînmes jeter l'ancre dans la baie Famine, près du rivage, où nous nous trouvâmes dans une situation très favorable et très conforme à nos besoins. Nous étions à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui du sud-est, qui souffle rarement; et si un vaisseau venait à chasser en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevrait aucun dommage, parce qu'il y règne un fond doux. Il flotte le long des côtes une quantité de bois assez considérable pour en charger aisément mille vaisseaux; de sorte que nous n'étions point dans le cas d'en aller couper à la forêt.

L'eau de la Sedger, qui se décharge dans la baie, est excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guère la remonter que deux heures après le

commencement du flot, parce qu'à marée basse on trouve très peu d'eau dans une étendue d'environ trois quarts de mille. Je remontai cette rivière dans mon canot jusqu'à quatre milles au-dessus de son embouchure; mais les arbres que la violence des vents y fait tomber ne me permirent pas de passer plus haut : il serait non-seulement difficile, mais encore très dangereux de le tenter. Le flot occasione dans cette rivière un courant très rapide, et plusieurs troncs d'arbres restent cachés sous l'eau.

Les bords de la Sedger sont plantés d'arbres grands et superbes. Je ne pense pas qu'on en puisse jamais voir d'une plus belle élévation, et ils seraient très propres à fournir d'excellens mâts aux plus gros vaisseaux. Dans le nombre de ces arbres il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence; de manière que quatre hommes, en se joignant les mains, ne pourraient pas les embrasser. Le poivrier et l'écorce de Winter sont ici très communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, sont encore embellis par la présence d'une foule innombrable de perroquets et d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avait point de jour que je ne tuasse plus d'oies et de canards qu'il n'en fallait pour servir ma table. Chacun à bord pouvait en faire de même. Nous avions de toutes les espèces de poissons en abondance; et

l'on en prenait journellement au-delà de ce qu'il était nécessaire pour nourrir les deux équipages.

Pendant notre séjour dans le port Famine, étant presque toujours à terre, j'ai souvent suivi les traces que les bêtes féroces avaient laissées sur le sable; mais il ne m'est jamais arrivé d'en apercevoir: j'ai trouvé aussi plusieurs cabanes, et pas un seul Indien. Le pays, entre ce port et le cap Forward, qui en est éloigné d'environ quatre lieues, est on ne peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles; elle est arrosée par trois belles rivières et par plusieurs ruisseaux.

Je vins un jour attérir au cap Forward. J'avais d'abord eu dessein d'aller plus loin; mais le temps devint si mauvais et la pluie si violente, que nous nous tînmes très heureux d'avoir gagné ce cap, où nous fîmes un grand feu pour sécher nos habits, qui étaient trempés. Les Indiens étaient partis si récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le bois qu'ils avaient laissé à demi brûlé où ils avaient fait leur feu était encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu, que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée de la Terre de Feu. C'était probablement un signal que nous aurions dû entendre si nous avions été Américains. Après que nous eûmes séché nos habits et pris quelques rafraîchissemens, je traversai le cap pour

reconnaître la direction du détroit, et je trouvai qu'elle était à peu près ouest-nord-ouest. Les montagnes me parurent, dans l'éloignement, d'une hauteur immense, taillées à pic, et couvertes de neige, depuis leur sommet jusqu'à leur base.

Je fis aussi quelques incursions le long de la côte du nord, et, pendant plusieurs milles, le pays se présentait sous un aspect bien propre à intéresser la curiosité d'un voyageur. La terre, en quelques endroits, était couverte de fleurs qui n'étaient inférieures à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par la variété et l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhalaient. Je ne puis m'empêcher de croire que, sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendrait, par la culture, une des plus belles contrées du monde.

Lorsque nous vînmes mouiller dans cette baie, j'avais fait dresser à l'entrée d'un bois une petite tente sur le bord d'un ruisseau, où trois lavandiers étaient occupés. Ils s'endormirent sur les bords de ce ruisseau; mais bientôt après le coucher du soleil ils furent réveillés en sursaut par les rugissemens de quelques bêtes féroces, dont les ténèbres de la nuit et l'espèce d'abandon où ils se trouvaient dans ce lieu solitaire augmentaient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenaient à chaque instant plus aigus, annonçaient que les bêtes approchaient de plus en

plus, et que, quelle qu'en fût l'espèce, elles devaient être d'une taille et d'une force bien capables d'inspirer la terreur. Ils se levèrent tout tremblans, allumèrent un grand feu, qu'ils eurent soin d'entretenir. Cet expédient empêcha les terribles animaux de pénétrer jusqu'à la tente; mais ils rôdèrent tout autour tant que la nuit fut longue, et continuèrent de rugir d'une façon horrible jusqu'au point du jour qu'ils disparurent, à la grande satisfaction de nos pauvres matelots transis de peur.

Dans ce port, non loin de l'endroit où *le Dauphin* était à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés; et nous crûmes que c'était dans ces environs que les Espagnols avaient autrefois un établissement. Nous trouvâmes deux crânes d'une prodigieuse grosseur, qui, à l'inspection des dents, paraissaient être de quelques bêtes de proie; mais nous ne pûmes en deviner l'espèce.

Rien ne nous retenant plus dans le port Famine, où nous avions séjourné jusqu'au 4 janvier 1765, et fait très commodément le bois et l'eau pour les deux vaisseaux, seul objet qui nous avait fait entrer dans le détroit, je me déterminai à rentrer dans l'Océan pour reconnaître les îles Falkland.

§ 5.

Navigation depuis le port Famine jusqu'aux îles Falkland. Description de ces îles.

Nous appareillâmes à quatre heures du matin le 5 janvier, et nous sortîmes de la baie avec un vent contraire, lequel continua à souffler jusqu'à une heure après minuit, où il fraîchit considérablement. Nous gouvernâmes nord-ouest-quart-nord l'espace de quatre lieues, et fîmes ensuite trois lieues au nord, entre les îles Sainte-Élisabeth et Saint-Barthélemi. Alors nous portâmes le cap au nord-quart-nord-est, trois lieues jusqu'au second goulet, que nous passâmes en gouvernant nord-est-demi-est, et nous suivîmes cette direction depuis le second goulet jusqu'au premier, distance d'environ huit lieues. Le vent se maintenant toujours très frais, nous donnâmes dans le premier goulet, où, dans les Syzygies, le flux commence à deux heures, avec une vitesse de six nœuds par heure.

Le jour suivant, 6, à une heure du matin, nous levâmes l'ancre avec une légère brise de la partie du nord, et en trois heures nous passâmes une seconde fois le premier goulet. Après avoir heureusement franchi les deux goulets, le vaisseau donna sur un banc fort dur. Heureusement pour nous le temps était absolument calme. Je fis mettre les canots dehors pour porter une ancre en arrière,

où il y avait plus d'eau. L'ancre prit fond; mais avant d'avoir le temps de virer dessus, le vaisseau, porté par le flot, vint à l'appel de l'ancre. C'était encore une circonstance avantageuse que nous eussions touché à marée basse.

Ce banc, dont aucun des navigateurs qui ont passé le détroit n'a fait mention, est d'autant plus dangereux qu'il se trouve sur la route entre le cap des Vierges et le premier goulet, précisément à une égale distance des côtes septentrionale et méridionale. Il a plus de deux lieues d'étendue sur une largeur presque égale. Lorsque nous étions sur ce banc, le cap de Possession nous restait au nord-est, à la distance de trois lieues, et l'embouchure du détroit à celle de deux lieues au sud-ouest. Plusieurs endroits de ce banc se découvrent à marée basse, et la mer brise sur quantité d'autres qui semblent à fleur d'eau. Un vaisseau qui toucherait sur cet écueil par un coup de vent ferait infailliblement naufrage.

Vers les six heures du matin nous mouillâmes sur quinze brasses d'eau, le banc nous restant au nord-nord-ouest, à la distance d'environ un demi-mille. A midi nous levâmes l'ancre avec une légère brise du nord-est, et fîmes voile, aidés du jusant, jusqu'à deux heures. Les Oreilles-d'Ane nous restaient au nord-ouest-quart-ouest, à la distance de quatre lieues; et la pointe septentrionale de l'entrée

du premier goulet ouest-sud-ouest et à environ trois lieues. Nous nous trouvions alors au-delà de l'ouverture du goulet, et nos chaloupes, envoyées pour sonder, découvrirent un chenal entre le banc et le rivage méridional du détroit. Cependant *la Tamar*, qui faisait tous ses efforts pour se mettre dans nos eaux, était prête à s'affaler sur la côte, n'ayant eu une fois que trois brasses; mais bientôt après elle vint mouiller dans le chenal, entre le banc et le rivage septentrional.

Le lendemain, 7, sur les huit heures, nous mîmes à la voile, et nous gouvernâmes en prolongeant le bord méridional du banc et à la distance d'environ sept milles de la côte méridionale : nos canots étaient en avant pour sonder. Ils passèrent sur un banc où ils ne trouvèrent que six brasses et demie, la marée étant alors basse; mais en deçà du banc ils eurent treize brasses. A midi nous étions à l'est du banc; et comme nous nous rapprochions de la côte septentrionale, notre fond augmenta bientôt jusqu'à vingt brasses. Alors le cap de Possession nous restait au nord-nord-ouest, et à la distance d'environ quatre ou cinq lieues; les Oreilles-d'Ane, ouest-nord-ouest, à six lieues, et le cap des Vierges au nord-est, à environ sept lieues de distance. De ce point nous gouvernâmes au nord-est-quart-est, pour éviter la pointe méridionale d'une bâture qui s'étend au sud du cap des Vierges.

et nous n'eûmes point de fond avec une ligne de vingt-cinq brasses. A quatre heures après midi le cap des Vierges nous restait au nord-est, et à huit heures du matin, le 8, à la distance de deux lieues. Nous étions par les 51 degrés 50 minutes de latitude sud.

Le 9, ayant fait voile au sud, nous nous trouvâmes par les 52 degrés 8 minutes de latitude sud et 68 degrés 31 minutes de longitude ouest, le cap des Vierges nous restant au sud 83 degrés ouest, à la distance de trente-trois lieues.

Le 11 le cap des Vierges nous resta au sud, à la distance de soixante-cinq lieues, et le cap Beau-temps (*Fair Wheater*) à l'ouest 2 degrés sud, à soixante-dix lieues de distance.

Le lendemain 12, à la pointe du jour, je remis le cap en route, le vent ayant passé dans la nuit au nord-ouest, et vers les quatre heures je revis la terre de l'avant à nous: elle présentait l'apparence de trois îles. J'imaginai que c'étaient celles qu'avait découvertes Sebald de Wert; mais en approchant je trouvai que les terres qui nous avaient paru séparées étaient unies ensemble par une terre plus basse, dont la courbure formait une profonde baie. Dès que j'eus fait cette découverte, je revirai de bord et gouvernai sur la terre. Je la vis en même temps s'étendre au loin dans le sud. Je ne doutai plus que ce ne fût la même que celle qui

est marquée dans les cartes sous le nom de *Nouvelles-Iles* (New-Islands). En gouvernant sur cette baie, je découvris une longue chaîne de rochers presque à fleur d'eau qui s'étendait à plus d'une lieue au nord de nous, et bientôt une autre qui se prolongeait entre celle-ci, et ce que j'avais d'abord pris pour la terre la plus septentrionale des îles de Wert. Cette terre, si l'on en excepte la partie basse, qu'on ne découvre que lorsqu'on est dans son voisinage, est composée de rochers escarpés, dont les cimes pelées s'élèvent à une prodigieuse hauteur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la Terre des États. Quand j'en fus assez près pour avoir une vue bien nette de la terre basse, je me trouvai engagé dans une baie; et si un vent de sud-ouest eût soufflé avec quelque violence, la mer y serait devenue si houleuse, qu'il eût été impossible de s'approcher du rivage. Tous les vaisseaux qui, dans la suite, navigueront dans ces parages, doivent bien prendre garde de donner dans cette baie. Les loups-marins et les oiseaux y sont innombrables. Nous vîmes aussi plusieurs baleines nager autour de nous: il y en avait plusieurs d'une grandeur énorme. Nous étions par la latitude de 51 degrés 27 minutes sud, et la longitude de 63 degrés 54 minutes ouest. Nous passâmes la nuit en panne.

Le lendemain 13, à la pointe du jour, nous

vînmes attaquer la partie septentrionale de l'île par la côte qui forme la baie où nous avions été engagés. Après avoir fait environ quatre milles à l'est, le calme survint, et la pluie tomba avec une extrême violence. Quelques instans après il s'éleva des lames telles que je n'en avais jamais vues. Elles venaient de l'ouest, et couraient en s'élevant avec une si grande vitesse, qu'à chaque moment je m'attendais à de furieux coups de mer. Elles nous portèrent rapidement sur le rivage, et nous mirent dans une situation critique. Heureusement pour nous, un vent frais du sud-est vint à notre secours pour nous aider à nous élever de la côte. Lorsque nous en fûmes à quelque distance, le ciel étant chargé d'épais nuages, et la pluie continuant avec la même force, nous mîmes en travers. Nous nous trouvions alors par le 51e deg. lat. sud, et le 63e deg. 22 min. long. ouest.

Le lundi, 14, le temps s'étant éclairci, et le vent ayant passé au sud-sud-ouest, nous gouvernâmes au sud-est-quart-est, et fîmes quatre milles en côtoyant le rivage. Nous découvrîmes une petite île basse et unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avaient l'apparence de buissons. Elle nous restait au sud, distante de deux ou trois lieues; et la terre la plus septentrionale à l'ouest, à la distance d'environ six lieues. Nous avions ici trente-huit brasses d'eau, fond de roche. Nous prolongeâmes

encore la côte six lieues plus loin. Alors nous aperçûmes une île basse, pierreuse, dans le sud-est-quart-est, distante d'environ cinq milles. Cette île, éloignée d'environ trois lieues de la terre que nous prolongions, et qui en cet endroit forme une baie très profonde, est à l'est-quart-nord-est de l'autre île sur laquelle nous avions vu ces longues touffes d'herbes. La mer brisait à une grande distance du rivage, et nous passâmes la nuit à louvoyer. Le lendemain au matin, 15, à trois heures, nous fîmes de la voile, et nous gouvernâmes sur la terre pour reconnaître la baie. A six heures la pointe orientale de l'île pierreuse nous restait à l'ouest-sud-ouest, éloignée d'environ trois milles. La côte, depuis cette île, gît est-quart-sud-est dans un éloignement d'environ sept ou huit lieues, où sont deux îles basses qui forment la terre la plus orientale qu'on aperçoive. A huit heures nous vîmes une ouverture, qui avait l'apparence d'une baie, dans l'est-sud-est, à la distance de deux ou trois lieues. D'après cette découverte nous mîmes en travers, et nous envoyâmes un canot de chaque vaisseau pour reconnaître cet enfoncement. Mais le vent ayant fraîchi, le ciel embrumé et une très forte pluie nous obligèrent de mettre le cap au large; et ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous réussîmes à éviter les deux îles basses que nous avions à l'est.

L'entrée de cette baie n'a pas moins d'un mille de largeur. Partout l'ancrage y est sûr, et l'on a près du rivage depuis dix jusqu'à sept brasses d'eau. Elle renferme deux plus petites baies, où les vaisseaux peuvent mouiller dans une parfaite sécurité. Chacune est embellie par un ruisseau qui vient s'y rendre, et dont les eaux sont très fraîches.

Bientôt après nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes *port Egmont*, en l'honneur du comte d'Egmont, premier lord de l'amirauté Je ne pense pas qu'on puisse voir dans le monde un plus beau port. L'entrée est au sud-est, distante de sept lieues de l'île basse pierreuse, qui peut servir de reconnaissance à ce port. En dedans de l'île, à la distance de près de deux milles de la côte, on trouve entre dix-sept et dix-huit brasses d'eau, et environ à trois lieues à l'ouest de la baie, il y a une pointe de terre remarquable par le sable blanc dont elle est couverte. Un vaisseau peut se tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie. En s'approchant de cette pointe sablonneuse, les deux îles basses où le roc se montre à nu, et qu'il nous fut si difficile d'éviter quand la tempête nous obligea de gagner le large, paraissent à l'est. Le port Egmont est éloigné de près de seize lieues de la pointe septentrionale de ces deux îles.

Tous les vaisseaux d'Angleterre pourraient être mouillés dans cette baie, à l'abri de tous les vents. Dans sa partie la plus septentrionale il y a plusieurs îles, mais il ne s'y trouve point de passage pour un vaisseau. J'allai néanmoins les reconnaître avec mon canot, jusqu'à sept lieues de l'ancrage du vaisseau; et j'entrai dans un large passage, mais trop exposé aux vents d'ouest pour qu'on puisse y mouiller avec sûreté. Le maître de *la Tamar*, qui en avait fait le tour en canot, me rapporta que ce passage était parsemé d'écueils, et que, dans la supposition qu'on pût y mouiller à l'abri de tous les vents, il y aurait beaucoup d'imprudence à s'y exposer. Nombre de ruisseaux qui se déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les sarcelles et d'autres oiseaux s'y trouvent en si grande quantité, que nos gens étaient las d'en manger. Il était assez ordinaire de voir un canot rapporter soixante ou soixante-dix belles oies, sans avoir tiré un coup de fusil: pour les tuer, il suffisait de se servir de pierres. Le défaut de bois est ici général, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottaient le long des côtes, et qui y sont portés vraisemblablement du détroit de Magellan.

Entre autres rafraîchissemens efficaces contre le scorbut, on a ici en abondance le céleri et l'oseille sauvages, et l'on y trouve des coquillages de toute

espèce. Les loups-marins et les pinguins y sont si nombreux, qu'on ne saurait marcher sans les voir fuir par troupe. On rencontre encore le long des côtes beaucoup de lions-marins, dont plusieurs sont d'une taille énorme : cet animal nous parut très formidable. Je fus une fois attaqué inopinément par un de ces lions-marins, et j'eus bien de la peine à pouvoir m'en dégager. Nous leur donnâmes souvent la chasse, et un seul de ces terribles animaux se défendait quelquefois plus d'une heure contre douze chasseurs avant qu'ils vinssent à bout de le tuer. J'avais avec moi un excellent chien très vigoureux; mais une morsure d'un de ces lions le mit presque en pièces. Ce ne sont pas les seuls animaux redoutables sur ces côtes : le maître, que j'avais un jour envoyé pour sonder le long de la côte méridionale, me dit à son retour que quatre animaux assez ressemblans à des loups, et de la plus grande férocité, s'étaient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, et qu'étant sans armes à feu, ils avaient été obligés de gagner le large. J'allai moi-même le jour suivant descendre sur la rive méridionale, où nous aperçûmes en y arrivant un lion de mer d'une grosseur surprenante. Étant bien armés, nous ne balançâmes pas à l'attaquer. Durant le combat, un de ces animaux qu'on avait vus la veille accourut sur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont je fus

fâché : j'aurais mieux aimé qu'on l'eût pris vivant. J'ose dire que ce n'eût pas été une chose difficile, si nous eussions été prévenus de son attaque. À quelque distance que ces animaux aperçussent nos gens, ils couraient immédiatement sur eux ; et dans ce même jour on en tua jusqu'à cinq.

Ce quadrupède, auquel nos équipages donnèrent le nom de *loup*, a beaucoup plus de ressemblance avec le renard, excepté dans sa taille et dans la forme de sa queue. Il est de la grosseur d'un chien ordinaire ; ses dents sont longues et tranchantes. On en trouve un grand nombre sur cette côte. Il ne serait peut-être pas aisé de dire comment ils y sont venus, car ces îles sont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils se creusent des terriers comme font les renards. Autour de ces trous, nous avons souvent vu épars des membres de loups-marins et des peaux de pinguins qu'ils dévorent. Nos gens, pour se défaire de ces animaux, mettaient le feu aux herbages, et la campagne en était embrasée pendant plusieurs jours : on voyait alors ces animaux courir çà et là pour chercher une autre retraite. En plusieurs endroits je fis creuser la terre à deux pieds de profondeur pour en examiner le sol : je trouvai un terre noire, friable, et sous cette première couche un lit de terre glaise légère.

Pendant le séjour que nous fîmes ici nous éta-

blîmes sur le rivage la forge de l'armurier, et nous y fîmes quantité d'ouvrages de fer qui nous devenaient nécessaires. On donnait tous les jours aux gens de l'équipage un excellent déjeuner : c'était une soupe de gruau et de céleri sauvage. Nous ne bornâmes pas notre attention à ces seuls soins : le chirurgien de *la Tamar* choisit un terrain près de l'aiguade, l'environna d'une berge, et y planta divers légumes qui pourront être utiles à ceux qui viendront relâcher dans ce port. Je pris possession de ce port et des îles adjacentes, appelées *îles Falkland*, au nom du roi de la Grande-Bretagne. On ne peut presque pas douter que ces îles ne soient la même terre à laquelle Cowley a donné le nom d'*île Pepys*. Il ne croît point de bois sur ces îles, mais il y naît une immense quantité de glaïeuls et de joncs, dont les tiges élevées et rapprochées présentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les Français qui y descendirent en 1764[1].

On croit que le premier qui découvrit ces îles est le capitaine Davis, associé de Cavendish[2], en 1592. Sir Richard Hawkins vit, en 1594, une terre qu'on suppose être la même, et, en honneur de sa souveraine la reine Élisabeth, il lui donna le nom

[1] Voir la relation de l'abbé Pernetty dans les recueils spéciaux.
[2] Ou *Candish*.

de *Virginie d'Hawkins* [1]. Long-temps après, elles furent aperçues par quelques vaisseaux français qui étaient de Saint-Malo; et c'est probablement pour cette raison que Frézier les appela *les Malouines* : ce nom leur a été depuis conservé par les Espagnols.

Après avoir séjourné dans la baie que j'avais nommée *le port Egmont*, jusqu'au dimanche 27 janvier 1765, nous appareillâmes à huit heures du matin; mais nous étions à peine hors du port que le vent fraîchit considérablement, et il se forma une brume si épaisse, que nous ne pouvions apercevoir les îles pierreuses dont j'ai parlé. J'aurais souhaité être encore à l'ancre dans le port que je venais de quitter; mais, à ma grande satisfaction, je vis en un moment le temps s'éclaircir : le vent resta très frais tout le jour. A neuf heures l'entrée de la baie du port Egmont nous restait à l'est-sud-est, à la distance de deux lieues; les deux îles basses au nord-est-quart-nord, distantes de trois à quatre milles, et l'île pierreuse à l'ouest-nord, éloignée de trois lieues. A dix heures nous avions les deux îles basses au sud-sud-est, distantes de quatre ou cinq milles, et alors nous prolongeâmes la côte orientale. Après avoir couru près de cinq lieues

[1] Elles furent appelées *îles Falkland*, vers l'année 1689, par Strong, connu pour avoir donné le nom de *Falkland Sound* à la partie du détroit qui les divise.

nous eûmes la vue d'un cap remarquable, et d'un rocher qui en était voisin dans l'est-sud-est et à la distance de trois lieues. Je donnai à ce cap le nom de *cap Tamar*. Après avoir encore couru cinq lieues, nous découvrîmes un rocher éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le nord-est, à la distance de quatre à cinq lieues. Je le nommai *Edistone*. Alors je gouvernai entre ce rocher et un cap qui reçut le nom de *cap Dauphin*, et nous fîmes cinq lieues dans la direction de l'est-nord-est.

Depuis le cap Tamar jusqu'au cap Dauphin, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il me parut, un grand enfoncement que j'appelai *canal de Carlisle;* mais nous aperçûmes bientôt que cet enfoncement était l'entrée du détroit qui sépare les deux principales îles. Depuis le cap Dauphin nous prolongeâmes la côte en gouvernant à l'est-quart-nord-est l'espace de six lieues, jusqu'à une pointe de terre basse et plate; et alors nous mîmes à la cape. Pendant toute cette navigation, la terre ressemblait en grande partie au rivage oriental de la côte des Patagons. Elle n'offre à l'œil que des dunes, sans un seul arbre, et çà et là de hautes touffes de joncs et de glaïeuls que nous avions déjà vues au port Egmont. J'ose répondre de l'exactitude de ce relevé, car j'ai presque toujours prolongé le rivage à la distance de deux milles; et s'il y avait eu un arbrisseau seulement de la gros-

seur d'un grosseillier, il ne m'aurait pas échappé.

Le lundi, 28, à quatre heures du matin, nous fîmes voile. La pointe de terre basse nous restait au sud-est-quart-est, distante de cinq lieues, et à cinq heures et demie au sud-sud-est, éloignée de deux lieues. Nous portâmes alors à l'est-sud-est l'espace de cinq lieues, jusqu'à trois îles basses, distantes de la terre d'environ deux milles. De ces îles nous gouvernâmes sud-sud-est l'espace de quatre lieues, jusqu'à deux autres îles basses, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces îles la terre forme un grand enfoncement que je nommai *canal de Berkeley*. On aperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement une ouverture qui a l'apparence d'une baie, environ à trois ou quatre milles au sud de sa pointe méridionale, et à la distance d'à peu près quatre milles du continent, on voit s'élever quelques rochers au-dessus de l'eau, sur lesquels la mer brise avec fureur. Lorsque nous arrivâmes à la hauteur de ces brisans nous gouvernâmes sud-ouest-quart-sud l'espace d'environ deux lieues; et alors la terre la plus méridionale que nous vissions, et que je pris pour la partie la plus méridionale des îles Falkland, nous restait à l'ouest-sud-ouest, distante de cinq lieues.

La côte commençait maintenant à devenir très dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers et des brisans dans presque toutes les directions, à

une grande distance du rivage. Le pays aussi y prend un aspect plus sauvage, et ne montre qu'une côte aride et désolée. Les terres les plus élevées ne sont que des rocs nus et escarpés, dont le coup d'œil est aussi affreux que celui que présente la Terre de Feu, dans le voisinage du cap Horn. Comme la mer devenait horriblement grosse, je craignis qu'elle ne nous affalât sur la côte que nous avions sous le vent : d'où nous aurions eu toutes les peines du monde à nous relever. En conséquence je revirai de bord vent devant le cap au nord, la latitude de la pointe la plus septentrionale que nous eussions en vue étant de 52 degrés 3 minutes sud. Jusqu'alors nous avions prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très considérable. Vers midi, ayant serré le vent, je gouvernai au nord. A cinq heures le canal de Berkeley nous restait au sud-ouest-quart-ouest, distant d'environ six lieues. Sur les huit heures du soir, le vent ayant passé au sud-ouest, je fis voile vers l'ouest.

§ 6.

Relâche au port Désiré. Seconde entrée dans le détroit de Magellan. Navigation jusqu'au cap Monday. Description des baies et ports qui se trouvent dans le détroit.

Nous continuâmes de faire voile pour le port Désiré jusqu'au 6 février 1765, que nous eûmes la

vue de la terre vers une heure après midi : nous gouvernâmes alors sur le port. Dans la traversée, depuis les îles Falkland jusqu'à cette place, le nombre des baleines autour du vaisseau fut si grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuse. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre souffla une grande quantité d'eau sur notre pont. En approchant du port j'aperçus *la Floride*, vaisseau que j'attendais d'Angleterre, destiné à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation. A quatre heures nous vînmes mouiller à la hauteur de l'embouchure du port Désiré.

Le lendemain, 7, dans la matinée, M. Dean, le maître du vaisseau d'approvisionnement, se rendit à mon bord. Informé que son mât de misaine était endommagé, et que son vaisseau était en très mauvais état, je me déterminai à entrer dans le port pour le décharger, quoique le peu de largeur du canal et la rapidité du flot rendissent ce mouillage très périlleux. Nous entrâmes dans le port sur le soir; mais nous eûmes toute la nuit un vent forcé. *La Tamar* et *la Floride* ayant fait des signaux de détresse, je leur envoyai aussitôt mes canots : ces deux vaisseaux avaient chassé sur leurs ancres, et couraient risque d'être jetés sur la côte. On parvint, mais avec beaucoup de difficultés, à les tirer de ce péril, et la même nuit ils chassèrent

une seconde fois, et furent sauvés par les mêmes secours. Le danger auquel *la Floride* était à chaque instant exposée dans cette baie me mit dans la nécessité d'abandonner le dessein de la décharger; et je lui envoyai tous nos charpentiers pour jumeler son mât, et faire toutes les réparations qu'ils jugeraient nécessaires. Je lui prêtai aussi ma forge pour lui faire les diverses ferrures dont elle avait besoin; et je résolus, dès qu'elle serait en état de tenir la mer, de gagner quelque port du détroit de Magellan, où nous pourrions prendre à bord les provisions dont elle était chargée.

Dans cet intervalle, M. Mouat, capitaine de *la Tamar*, m'informa que son gouvernail était endommagé, et qu'il craignait qu'en très peu de temps il ne fût plus possible de le faire servir. J'envoyai le charpentier du *Dauphin* à bord de *la Tamar* pour en examiner le gouvernail, et il me rapporta qu'il l'avait trouvé en si mauvais état, qu'il ne croyait pas que ce vaisseau pût continuer le voyage sans en avoir un autre. Mais il était impossible de le lui procurer. J'engageai donc M. Mouat a établir sa forge sur le rivage pour fortifier son gouvernail avec des cercles de fer, et l'assurer du mieux qu'il serait possible, espérant qu'on pourrait trouver dans le détroit une pièce de bois propre à lui en faire un meilleur.

Le 13, *la Floride* étant réparée, je fis passer à

son bord un de mes bas-officiers, qui avait une parfaite connaissance du détroit, avec trois ou quatre de mes matelots pour l'aider à manœuvrer. Je lui prêtai encore deux de mes canots, et je pris les siens, qui furent réparés à bord. J'ordonnai alors au maître d'appareiller, et de faire de son mieux pour gagner le port Famine. Je ne doutai pas que je ne la rejoignisse longtemps avant qu'elle n'y arrivât, me proposant de la suivre aussitôt que *la Tamar* serait prête. Je savais déjà du capitaine Mouat que le charpentier et le serrurier avaient travaillé avec tant de diligence à la réparation de son gouvernail, qu'il serait prêt dans la journée.

Le lendemain, 14, dans la matinée, nous appareillâmes du port Désiré, et quelques heures après, étant à la hauteur de l'île des Pinguins, nous aperçûmes *la Floride* fort loin dans l'est.

Le 16, sur les six heures du matin, nous eûmes la vue du cap Beautemps dans l'ouest-sud-ouest, distant de cinq ou six lieues, et à neuf heures nous découvrîmes au nord-ouest un vaisseau.

Le 17, à six heures du matin, nous eûmes connaissance du cap des Vierges. Il nous restait au sud, à la distance de cinq lieues. Nous fîmes route pour le ranger, et le vaisseau aperçu fit la même route.

Le 18 nous donnâmes dans le détroit, et pas-

sâmes le premier goulet. Je commençai à m'apercevoir que ce vaisseau tenait exactement notre même route, forçant et diminuant de voiles pour se régler sur notre marche, ce qui me le rendit suspect. Après avoir passé le premier goulet, obligé de mettre en travers pour attendre *la Floride*, qui était loin derrière nous, j'imaginai que peut-être son dessein était de mettre obstacle à notre navigation, et je me mis en état de défense. Dès qu'il eut passé le goulet, nous voyant en travers, il s'y mit aussi à la distance d'environ quatre milles, conservant sur nous l'avantage du vent. Nous restâmes dans cette situation jusqu'au soir, que, le flot nous portant sur le rivage méridional, nous laissâmes tomber l'ancre.

Le vent changea dans la nuit, et les premiers rayons du jour nous montrèrent notre satellite à l'ancre, et à environ trois lieues sous le vent devant nous. C'était le moment de la marée montante, et je voulus profiter du flot pour passer le second goulet; mais, voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile et nous suivre, je rangeai aussitôt le cap Grégoire, où je mouillai. Je fis monter sur le pont huit canons que nous avions dans la cale, et j'ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté. Nous le voyions cependant s'approcher sans arborer de pavillon, ainsi que nous, ce qui donnait lieu à différentes conjectures. Dans ce même temps *la*

Floride, manœuvrant pour venir mouiller dans notre voisinage, donna sur un banc de sable et y resta échouée.

A la vue du danger que courait ce bâtiment, l'étranger, qui en était fort près, jeta l'ancre, arbora pavillon français, et mit deux canots à la mer qu'il envoya avec une ancre pour secourir *la Floride.* Sur-le-champ je détachai deux de mes canots et un de *la Tamar* pour aller à son secours, avec ordre aux officiers de ne point permettre aux Français de monter à bord, mais de les remercier d'une manière honnête de leur bonne volonté. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, et nos bateaux parvinrent bientôt à remettre à flot notre vaisseau d'approvisionnement. Au retour de nos canots je fus informé qu'il paraissait y avoir à bord du vaisseau français un nombreux équipage et beaucoup d'officiers.

A six heures du soir je signalai l'appareillage. Nous traversâmes le second goulet, et à dix heures nous doublâmes la pointe occidentale de sa sortie. A onze heures nous jetâmes l'ancre sur sept brasses d'eau, à la hauteur de l'île Sainte-Élisabeth. Le vaisseau français mouillait en même temps dans un endroit peu sûr, au sud de l'île Saint-Barthélemi, ce qui me fit croire qu'il n'avait pas une parfaite connaissance du canal.

Le jour suivant, 19, à six heures du matin, nous

levâmes l'ancre, et fîmes voile entre les îles Sainte-Élisabeth et Saint-Barthélemi. Nous passâmes sur une bâture éloignée de cinq ou six milles de l'île George. Quelques navigateurs prétendent qu'en plusieurs endroits on ne trouve que trois brasses d'eau sur ce banc, ce qui le rend très dangereux. Pour l'éviter, il convient de ranger de très près la côte occidentale de l'île Sainte-Élisabeth, d'où l'on peut en toute sûreté porter au sud, jusqu'à ce qu'on découvre le récif qui est à quatre milles au nord de la pointe Sainte-Anne. A midi la pointe septentrionale de la baie d'Eau-Douce nous restait à l'ouest-quart-nord-ouest, et la pointe Sainte-Anne, au sud-quart-sud. Le vaisseau français paraissait encore faire la même route, et nous imaginâmes qu'il venait des îles Falkland, où les Français avaient alors un établissement, pour faire un chargement de bois ou pour reconnaître le détroit. Le reste de cette journée et le lendemain 20, dans la matinée, nous eûmes des vents variables avec des intervalles de calme; ce qui, dans l'après-midi, me fit prendre le parti de nous touer autour de la pointe Sainte-Anne, jusque dans le port Famine. A six heures du soir nous laissâmes tomber l'ancre, et bientôt après le vaisseau français passa devant nous, dirigeant sa route au sud.

Nous séjournâmes jusqu'au 25 dans ce port, où, après avoir transporté à bord de nos vaisseaux

toutes les provisions que nous avait apportées *la Floride*, je donnai ordre au maître de retourner en Angleterre dès qu'il se trouverait prêt à mettre en mer. Je signalai alors l'appareillage, et je fis voile du port Famine avec *la Tamar*, voulant sortir du détroit avant que la saison fût trop avancée. A midi nous étions à trois lieues de la pointe Sainte-Anne, qui nous restait au nord-ouest, et nous avions en même temps la pointe *Shut-up*[1], à trois ou quatre milles de distance dans le sud-sud-ouest. Entre ces deux pointes est un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port Famine jusqu'à la rivière Sedger, et s'étend à trois ou quatre milles au sud.

Nous fîmes voile au sud-sud-ouest, le long de la côte, depuis la pointe Shut-up, vers le cap Forward, n'ayant que très peu de vent. Sur les trois heures après midi nous passâmes près du vaisseau français, que nous vîmes dans une petite baie au sud de la pointe Shut-up, où il était amarré de manière que l'arrière du vaisseau touchait presque à la forêt, et des deux côtés nous aperçûmes des piles de bois qu'on avait coupées. Je ne doutai plus que son objet ne fût de prendre un chargement de bois pour la colonie naissante des îles Falkland, quoique je ne conçusse pas pourquoi il s'était si fort avancé dans le détroit s'il n'avait pas d'autre dessein. J'appris, à mon retour en Angleterre, que

[1] Mot anglais qui veut dire *fermez*.

ce vaisseau était *l'Aigle*, commandé par M. de Bougainville, et que sa navigation dans le détroit avait eu pour but d'y faire des coupes de bois, nécessaire à la nouvelle colonie des îles Falkland. Depuis le cap Shut-up jusqu'au cap Forward nous gouvernâmes au sud-ouest-quart-de-sud : la distance est de sept lieues. A huit heures du soir le cap Forward nous restait au nord-ouest, distant d'environ un mille.

Le détroit a ici près de huit milles de largeur. A la hauteur du cap Forward nous eûmes quarante brasses d'eau à une demi-encâblure du rivage. Le 26, vers quatre heures du matin, nous fîmes de la voile; le vent était très faible. A huit heures le cap Forward nous restait au nord-est, distant de quatre milles, et le cap Holland, à l'ouest-nord-ouest, dans un éloignement de cinq lieues.

Le jour suivant, 27, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre et poursuivîmes notre route dans le détroit. Du cap Holland au cap Galant, distance d'environ cinq lieues, la côte court ouest-demi-rumb au sud du compas. Le cap Galant est très élevé et taillé à pic. Entre ce cap et le cap Holland se trouve un détroit d'environ trois lieues de large, appelé *Elisabeth-Reach*[1]. A environ quatre milles au sud du cap Galant, est une île connue sous le

[1] Le mot anglais *reach* veut dire *portée*, et *Elisabeth reach* signifie *la station d'Élisabeth*.

nom de l'*île Charles*, au nord de laquelle il est nécessaire de se maintenir. Nous fîmes voile en prolongeant la côte septentrionale à la distance d'environ douze milles; mais nous la serrâmes quelquefois de beaucoup plus près. Un peu à l'est du cap Galant, il y a une très belle baie sablonneuse qu'on nomme *baie Wood*, où l'on trouve un très bon ancrage. Les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés sont, je pense, les plus hautes et les plus affreuses qu'on puisse voir, à l'exception peut-être des Cordilières. Elles sont des deux côtés escarpées, hérissées de pointes, et couvertes de neige depuis le sommet jusqu'à leur base.

Depuis le cap Galant, la côte court ouest-quart-nord-ouest pendant près de trois lieues jusqu'à l'entrée du Passage. Cette pointe forme l'extrémité est de la baie Élisabeth: c'est une terre basse d'où part une bature qui s'étend au large. Entre cette pointe et le cap Galant, il y a plusieurs îles, dont quelques-unes sont très petites; mais la plus orientale, qui est l'île Charles, déjà citée, a deux lieues de longueur; la suivante est l'île de Monmouth, et la plus occidentale est l'île Rupert. Cette dernière gît sud-quart-sud-est, avec la pointe du Passage. Ces îles rendent le canal très étroit; car, entre l'île Rupert et la pointe du Passage, il n'a pas plus de deux milles de largeur. Il est nécessaire de gouverner

au nord de toutes ces îles, sans s'éloigner du rivage septentrional. Nous fîmes voile en le côtoyant à la distance de deux encâblures, et nous n'eûmes point de fond avec une ligne de quarante brasses. A six heures du soir, le vent ayant passé à l'ouest, nous portâmes sur la baie Élisabeth, où nous mouillâmes sur dix brasses d'eau. Dans cette baie se décharge un ruisseau dont l'eau est parfaite. Ici le flot porte très fortement à l'est : il commence à midi dans les Syzygies.

Le 1[er] mars nous levâmes l'ancre à cinq heures du matin, et à sept nous étions à la hauteur de la baie Muscle, qui est sur la côte méridionale, à l'ouest de la baie Élisabeth, distante d'une lieue. A huit heures nous nous trouvâmes par le travers de la rivière Batchelor, située sur le rivage du nord, à deux lieues, et au nord-ouest un quart nord de la baie Élisabeth. A neuf heures nous parvînmes à la hauteur du canal Saint-Jérôme, dont l'embouchure est à une lieue environ de la rivière Batchelor. Arrivés en travers de l'embouchure de ce canal, il nous restait au nord-ouest : nous gouvernâmes alors à l'ouest-sud-ouest pour amener le cap Quad, éloigné de trois lieues de la pointe la plus méridionale du canal Saint-Jérôme. Entre la baie Élisabeth et le cap Quad, on voit un enfoncement d'environ quatre milles de largeur, ap-

pelé *Crooked-Reach* [1]. A l'ouest du canal Saint-Jérôme nous aperçûmes trois ou quatre feux sur le rivage septentrional, et, quelques instans après, nous vîmes deux ou trois pirogues qui ramaient vers nous.

A midi le cap Quad nous restait ouest-sud-ouest, distant de quatre ou cinq milles : le vent se calma insensiblement, et le flot nous porta à l'est. En cet endroit les pirogues joignirent notre vaisseau, tournèrent autour pendant quelque temps; mais il n'y eut qu'une seule de ces pirogues dont les sauvages eurent la résolution de monter à bord. Les pirogues étaient d'écorce d'arbre, d'une construction très mal entendue. Les Américains étaient au nombre de sept, quatre hommes, deux femmes et un enfant. Je n'avais pas encore vu de créatures si misérables: ils étaient nus, à l'exception d'une peau très puante de loup de mer jetée sur leurs épaules. Ils étaient armés d'arcs et de flèches qu'ils me présentèrent pour quelques grains de collier et d'autres bagatelles. Les flèches, longues de deux pieds, étaient faites de roseaux et armées d'une pierre verdâtre. Les arcs, dont la corde était de boyau, avaient trois pieds de longueur.

Le soir nous vînmes mouiller dans le voisinage de la rivière Batchelor, à l'est de laquelle on trouve, à près de trois quarts de mille à l'est, une bature

[1] Mot à mot, *portée* ou *station crochue*.

où il n'y a pas plus de six pieds d'eau à mer basse. Cette bature est à un demi-mille du rivage, et l'on peut la reconnaître aux goëmons dont elle est couverte. Le flot commence ici à une heure dans la nouvelle et la pleine lune.

Tandis que nous étions à l'ancre, nous eûmes la visite de plusieurs Américains. Je leur fis à tous des présens de grains de rassade, de rubans et d'autres choses de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Je leur rendis cette visite à terre, où je vins descendre, n'ayant avec moi que quelques-uns de mes officiers, pour ne pas les alarmer par le nombre. Ils nous reçurent avec toutes les expressions de l'amitié, et s'empressèrent de nous apporter quelques fruits qu'ils avaient cueillis dans la vue de nous les offrir. Ces fruits, avec quelques moules, nous parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur subsistance.

Le 2, à cinq heures du matin, nous appareillâmes et fîmes route avec le secours de la marée montante. De la pointe méridionale du canal Saint-Jérôme au cap Quad, qui nous restait à l'ouest-sud-ouest, j'estime trois lieues de distance. En cet endroit du canal les marées sont extrêmement fortes, mais irrégulières. Nous observâmes qu'elles portaient à l'est, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, et ensuite vers l'ouest, depuis cinq jusqu'à neuf heures. Nous gouvernâmes

pour chercher un mouillage, que nous trouvâmes dans une baie sur le rivage septentrional à l'est du cap Quad, dont elle est éloignée d'environ quatre milles, ayant dans son voisinage quelques îlots. Nous fîmes tous nos efforts pour gagner cette baie, mais nous ne pûmes jamais vaincre la marée qui en sortait avec impétuosité; et à midi nous touchâmes vers la rade d'York, située à l'embouchure de la rivière Batchelor, où nous mîmes à l'ancre une heure après.

Le lendemain, 14, à six heures du matin, nous appareillâmes et sortîmes de la baie avec le flot, dont la direction était la même que le jour précédent; mais, n'ayant pu gagner un lieu propre au mouillage, nous vînmes à midi reprendre la position de la veille: je saisis cette occasion de reconnaître la rivière Batchelor. Je m'embarquai dans une ïole, et je remontai cette rivière l'espace de quatre milles. Dans quelques endroits je la trouvai large et profonde, et l'eau en est bonne; mais, près de son embouchure, l'eau y est si basse avant le flot, qu'il serait difficile au plus petit canot d'y passer sans toucher.

Le jour suivant, 5, à six heures du matin, nous remîmes à la voile. A huit heures il fit si calme, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par nos bâtimens à rames. Cependant la marée commença sur les onze heures : elle portait si for-

tement à l'ouest que nous ne pûmes jamais gagner la baie que le canot avait reconnue le jour précédent sur le rivage septentrional. C'est un excellent mouillage où six vaisseaux peuvent être commodément à l'ancre. Nous fûmes donc obligés de mouiller sur un banc notre ancre de toue par quarante-cinq brasses.

Nous fûmes en calme le reste du jour et toute la nuit. La marée porta vers l'est, depuis l'instant de notre mouillage jusqu'au lendemain six heures du matin que nous levâmes l'ancre, et tâchâmes de gagner à l'ouest en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames. A huit heures une forte brise se fit sentir, et nous pûmes jeter l'ancre dans une petite baie sur le rivage méridional, en face du cap Quad. Une petite île pierreuse nous restait à l'ouest-trois-quarts nord-ouest, à la distance d'environ deux encâblures : sa pointe la plus orientale à l'est, et le cap Quad au nord-ouest-quart-nord, éloigné d'environ trois milles. Dans cette baie nous trouvâmes une grande abondance de coquillages de différentes espèces. *La Tamar*, qui n'avait pu nous suivre de près, n'entra qu'à deux heures dans la baie, où elle mouilla sur le rivage septentrional, à environ six milles, et à l'est du cap Quad.

Durant toute cette nuit nous eûmes le calme le plus absolu; mais le matin, 7, la fraîcheur vint de la partie de l'ouest. Nous levâmes l'ancre vers

les huit heures, et nous fîmes route à l'aide de la marée. A midi, le cap Quad nous restait est-quart-sud-est, entre deux et trois lieues de distance, et le cap Monday, qui est la terre la plus occidentale en vue sur la côte du sud, était ouest-quart-nord-ouest, distant de dix à onze lieues. Cette partie du détroit s'étend dans l'ouest-nord-ouest, et la largeur est d'environ quatre milles. Des deux côtés le canal est bordé de montagnes qui ne sont que des rochers nus, escarpés, dont les cimes, couvertes d'une neige éternelle, s'élèvent au-dessus des nuages, et paraissent n'être qu'un amas de ruines : on ne peut rien imaginer de plus affreux.

Les marées sont ici très fortes. L'èbe reverse à l'ouest, mais avec une irrégularité dont il serait difficile de rendre compte. Vers une heure après midi, *la Tamar* jeta l'ancre dans la baie sur le rivage méridional, opposé au cap Quad, que nous venions de quitter, et nous continuâmes à gouverner au vent jusqu'à sept heures du soir : nous vînmes alors mouiller dans une petite baie où le fond est très bon, et qui est à l'ouest et à cinq lieues environ du cap Quad. Cette baie est reconnaissable par deux gros rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, et une pointe de terre basse qui fait la partie orientale de la baie. L'anorage est entre les deux rochers. A mer basse on découvre encore un petit rocher parmi des goëmons, dans l'est, à la dis-

tance d'environ deux longueurs de câble. Cette baie ne peut guère recevoir qu'un seul vaisseau; et s'il y en a plus d'un, on peut mouiller en dehors, un peu plus loin, où l'on trouve plus de fond.

A terre, je trouvai beaucoup de coquillages et pas une seule trace d'habitans. Dans l'après-midi, tandis que les gens de l'équipage s'occupaient à faire de l'eau, j'allai visiter un lagon situé autour du rocher le plus occidental. A l'entrée je vis une superbe cascade, et du côté de l'est plusieurs petites anses, où des vaisseaux du premier rang peuvent être à l'ancre dans une sécurité parfaite. Nous ne vîmes rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué; et, après avoir rempli notre canot de très grosses moules, nous retournâmes à bord.

Le lendemain, 9, à sept heures, nous appareillâmes et sortîmes de la baie en nous faisant remorquer par un bateau. A midi nous eûmes une légère brise d'est-nord-est; à six heures, nous avions amené le cap Monday; et à six heures du matin, le lendemain, 10, le cap Upright nous restait est-quart-sud-est, à la distance de trois lieues. Du cap Monday au cap Upright, l'un et l'autre sur le rivage méridional et dans une distance d'environ cinq lieues, la route est à l'ouest quart nord-ouest du compas. Des deux côtés le rivage ne présente qu'une chaîne de rochers hachée. Sur les sept heures une chaîne de brisans se montra, et, pour les éviter,

nous n'eûmes que le temps de revirer de bord, vent devant. Si le vaisseau eût manqué de virer, nous périssions sans qu'aucun de nous pût se sauver du naufrage. Ces dangereux écueils sont à une grande distance de la côte méridionale, environ à trois lieues et au nord du cap Upright. A neuf heures, dans une éclaircie, nous aperçûmes l'entrée de la longue rue; et nous portâmes le cap dessus, serrant de très près le rivage méridional, dans l'espérance d'y trouver un mouillage. A dix heures une brume épaisse et des grains violens, accompagnés d'une très forte pluie, nous firent dériver jusqu'au cap Monday, sans pouvoir trouver un mouillage, que nous continuâmes de chercher en gouvernant toujours le long du rivage méridional, et bientôt *la Tamar,* qui toute la nuit avait été à sept lieues sous le vent à nous, arriva dans nos eaux. A onze heures du soir nous mouillâmes dans une baie profonde, à trois lieues environ à l'est du cap Monday. Nous laissâmes tomber l'ancre sur vingt-cinq brasses, près d'une île dans le fond de la baie. Là est un bassin, à l'entrée duquel on n'a que trois brasses et demie, à mer basse; mais en dedans on en trouve dix. Ce bassin contiendrait sept vaisseaux, qui y seraient à l'abri de tous les vents.

Nous y prolongeâmes notre séjour jusqu'au vendredi 15, et pendant tout ce temps nous eûmes

un vent en tourmente : ce fut une continuelle tempête, des brumes impénétrables et une pluie constante.

Le 12 j'envoyai un canot armé sous les ordres d'un officier, pour reconnaître les différens mouillages qui se trouvent sur la côte du sud. Le canot revint le 14 avec la nouvelle que, de l'endroit où nous étions mouillés jusqu'au cap Upright, il y avait cinq baies où l'on pouvait jeter l'ancre avec sûreté. L'officier m'informa que, dans le voisinage du cap Upright, il avait rencontré quelques Américains qui lui avaient donné un chien, et qu'une des femmes lui avait offert un enfant qu'elle tenait sur son sein. Il n'est pas nécessaire de dire que cette singulière offre ne fut pas acceptée; mais elle prouve du moins ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces sauvages les sentimens les plus naturels, ou une extrême pauvreté qui fait violence à la nature.

Durant cet intervalle de mauvais temps, la neige couvrit toutes les montagnes, dont nous avions vu le roc nu à notre arrivée, et l'hiver prit tout d'un coup possession de ces sauvages et tristes contrées. Les pauvres matelots se voyaient exposés aux rigueurs du froid, sans vêtement, et presque continuellement percés de pluie. Je fis distribuer aux équipages, sans en excepter les officiers, deux balles

d'un gros drap de laine: ce qui leur fut dans cette occasion d'une grande ressource.

Le 15, à huit heures du matin, je signalai l'appareillage et nous mîmes à la voile. A trois heures après midi nous nous trouvâmes encore une fois à la hauteur du cap Monday, et, à cinq, nous vînmes jeter l'ancre dans une baie sur le bord oriental du cap.

A six heures du matin, le 16, nous appareillâmes. Les vents étaient à l'ouest-nord-ouest, et la pluie ne discontinuait pas. A huit heures un fort courant nous entraînait vers l'est, et à midi le cap Monday nous restait à l'ouest-nord-ouest, à deux milles de distance. *La Tamar*, qui était sous le vent, regagna la baie et s'y remit à l'ancre. Pour nous, nous persistions inutilement à nous soutenir: toutes les bordées nous étaient défavorables. A deux heures nous laissâmes retomber l'ancre par dix-huit brasses, sur le rivage du sud, à l'est du cap Monday, et à cinq milles environ de distance. Cependant à trois heures nous remîmes à la voile, parce que nos canots, qui avaient sondé tout autour du vaisseau, n'avaient trouvé qu'un fond de roche. La pluie était toujours aussi forte, et nous continuâmes à lutter contre les vents de nord-ouest le reste du jour et toute la nuit, tout le monde étant sur le pont. Il n'y avait personne de nous qui ne

fût percé jusqu'aux os; car, outre la pluie, les lames venaient encore nous inonder.

Le jour, 17, vint, à notre grande mortification, nous convaincre que tous nos efforts n'avaient pu nous empêcher de rétrograder. A chaque bordée nous avions perdu, à cause d'un courant dont la violence nous entraînait continuellement vers l'est. A huit heures nous gouvernâmes sur la baie d'où nous étions sortis le 15, et où à neuf heures nous revînmes à l'ancre.

Les vents restaient à l'ouest et à l'ouest-nord-ouest, sans que la marée portât un seul instant à l'ouest pendant le 18 et le 19. Le temps fut très mauvais, le vent en tourmente, de fréquentes rafales et des grains violens accompagnés de pluie. Cependant j'avais fait partir un canot armé aux ordres d'un officier, pour tâcher de découvrir une baie sur la côte septentrionale; mais il revint sans y avoir trouvé de mouillage. Le 20 nous essuyâmes un coup de vent terrible. Notre vaisseau chassa; son ancre, dégagée du banc, tomba sur quarante brasses. Nous nous hâtâmes de la relever, et au moyen d'une ancre à jet nous ramenâmes notre vaisseau sur le banc.

Le jour suivant, 21, à huit heures, le vent variant de l'ouest-nord-ouest, nous appareillâmes et sortîmes encore une fois de la baie. Le courant portait toujours à l'est avec la même force; une

pluie continuelle se joignait au courant et au vent contraire pour aggraver nos fatigues. Tant de découragement ne ralentit point l'ardeur de nos matelots qui étaient tout trempés. La gaîté ne les abandonna pas un instant, et, ce qu'on n'aurait osé espérer, ils jouissaient tous de la meilleure santé.

Dans ce même jour nous eûmes la satisfaction de voir le courant porter enfin à l'ouest, et nous nous hâtâmes d'en profiter. A six heures du soir nous mouillâmes dans la baie qui est sur la rive orientale du cap Monday, où l'ancrage est très sûr, le fond excellent, et où deux ou trois vaisseaux de ligne peuvent trouver place pour s'y amarrer.

§ 7.

Navigation depuis le cap Monday jusqu'à la sortie du détroit de Magellan. Observations générales sur la navigation de ce détroit.

Nous appareillâmes le 23 mars, à huit heures du matin, et nous fîmes voile pour nous ouvrir la mer du Sud, d'où nous venaient déjà des lames plus grosses que celles que j'eusse jamais vues. A quatre heures après midi nous mouillâmes dans une baie très sûre, au fond de laquelle se trouve un profond canal qui peut servir à la faire reconnaître. Elle est à l'est du cap Upright, et à près d'une lieue de distance, nous y laissâmes tomber l'ancre.

Le 24 j'envoyai un bateau armé, sous les ordres

d'un officier, pour trouver un mouillage à l'ouest; mais il revint sans avoir jamais pu doubler le port Upright.

Le jour suivant, 25, je fis encore partir les canots pour faire des recherches à l'ouest. Ils furent de retour sur les quatre heures avec la nouvelle qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avaient trouvé deux baies où il était possible de se mettre à l'ancre; mais que ni l'une ni l'autre n'offraient un excellent mouillage. Néanmoins nous continuâmes notre route le jour suivant, 26. Le côté du sud présente ici un coup d'œil effrayant : il est bordé à une distance considérable de rochers à fleur d'eau sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible.

Vers les quatre heures le temps commença à s'embrumer, et en moins d'une demi-heure nous vîmes la côte du sud à un mille environ de distance, mais sans découvrir un seul endroit où il nous fût possible de jeter l'ancre : nous revirâmes donc au large et gouvernâmes sur la côte du nord. A sept heures, dans une éclaircie, nous eûmes la vue de cette côte à l'ouest quart nord-ouest; et à l'instant nous reprîmes la bordée du large. A huit heures le vent passa du nord-nord-ouest à l'ouest-nord-ouest, et souffla avec violence. Notre situation devenait réellement alarmante; la tempête allait toujours en croissant; le ciel était couvert des plus sombres nuages. La pluie semblait annoncer

un nouveau déluge, et nous allions nous trouver dans une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal étroit environné d'écueils et de brisans. La mer était prodigieusement grosse; ses lames brisaient sur notre vaisseau si fréquemment, que notre pont était continuellement sous les eaux.

A neuf heures, dans une éclaircie, nous vîmes le haut cap sur la côte du nord, dont nous avons déjà fait mention, qui nous restait à l'est, à près d'un mille de distance; mais nous avions entièrement perdu de vue *la Tamar*. A trois heures et demie du matin nous nous trouvâmes tout près d'une terre très élevée sur le rivage du sud; nous revirâmes au large, portant le cap au nord. La tempête, loin de diminuer, semblait faire de nouveaux progrès; la pluie tombait en torrent, et le ciel semblait se confondre avec la mer. A chaque instant nous nous attendions à être brisés contre les écueils.

Le matin du 27, si ardemment désiré, commença enfin à poindre; mais le ciel était si chargé, et la brume si épaisse, qu'il nous fut impossible de découvrir la terre, dont nous savions n'être pas fort éloignés. A six heures nous vîmes le rivage méridional, à la distance d'environ deux milles; et bientôt après nous aperçûmes, avec une joie infinie, *la Tamar*. Dans ce moment, le cap Monday nous restait au sud-est, distant d'environ quatre milles,

et la violence du vent ne diminuant point, nous portâmes sur ce cap; et sur les quatre heures les deux vaisseaux vinrent à l'ancre, dans la baie qui est à l'est. La houle y était prodigieuse; mais nous nous croyions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Nous étions déjà parvenus deux fois à quatre lieues de la baie Tuesday (mardi), et deux fois nous en avions été jetés à dix ou douze lieues, par des tempêtes telles que je n'en n'avais jamais éprouvées.

Je dois faire observer que, quand la saison est trop avancée, le passage du détroit devient une entreprise non moins difficile que hasardeuse. La violence des vents et des tempêtes, la rapidité des courans et l'impétuosité des lames, les plus fortes pluies et des brumes si épaisses, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable.

Nous passâmes le 28 et le 29 dans cette situation. Le 30 nous eûmes le matin un vent d'ouest-nord-ouest, plus violent encore que tous ceux qui avaient précédé. La mer grossit d'une manière effrayante; les lames, qui venaient nous assaillir de tous les côtés, s'élevaient plus haut que nos mâts. Comme nous avions un mauvais fond, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos câbles. Si cela fût arrivé, notre vaisseau aurait été mis en pièces sur des rochers qui étalent sous le

vent à nous, et sur lesquels la mer brisait avec une fureur inconcevable et un bruit semblable à celui du tonnerre. Vers une heure, le 31, la tempête parut un peu s'adoucir, mais la pluie tombait toujours avec une égale force, et le temps resta embrumé et orageux jusqu'à minuit : le vent ayant alors passé au sud-ouest, l'orage se calma un peu et le ciel commença à s'éclaircir.

Le 4 avril 1765, le canot du *Daupkin*, qui avait côtoyé à l'ouest le rivage du nord l'espace de cinq lieues, reconnut deux places propres au mouillage. L'officier me dit dans son rapport qu'il avait rencontré des Américains dont les pirogues étaient d'une construction bien différente de celles que nous avions déjà vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches cousues ensemble; au lieu que les autres n'étaient que des écorces d'arbre nouées aux deux bouts, et traversées dans le milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes, à peu près comme les bateaux que les enfans font avec des cosses de pois. Les Américains lui parurent bien plus stupides encore qu'aucuns de ceux que nous avions vus. Ils étaient nus, n'ayant, malgré la rigueur du froid, qu'une peau de loup de mer jetée simplement sur leurs épaules. Mais il n'y a guère que les cochons qui eussent voulu goûter de leurs mets : c'était un gros morceau de baleine déjà en putréfaction, et dont l'odeur in-

fectait l'air au loin. L'un d'eux découpait cette charogne avec les dents, et en présentait les morceaux à ses compagnons, qui les mangeaient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne considéraient pas avec indifférence ce que nos marins possédaient ; car un matelot s'étant endormi, ils lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Vers les huit heures nous mîmes à la voile, et nous ne trouvâmes que peu ou point de courant. A midi le cap Upright nous restait à l'ouest-sud-ouest, distant de trois lieues. A six heures du soir nous mouillâmes dans la baie, sur le rivage méridional. Cette baie est à l'est, à la distance d'environ une lieue du cap, et l'on y trouve quinze brasses d'eau.

Tandis que nous étions à l'ancre et que nous nous occupions à faire du bois et de l'eau, sept ou huit Américains parurent en pirogue sur la pointe occidentale de la baie; ils descendirent à terre du côté opposé à notre vaisseau, et firent feu. Nous les invitâmes à venir à bord par tous les signes que nous jugions propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Je m'embarquai dans mon iole, et je me rendis auprès d'eux. Je m'introduisis en leur faisant des présens de peu de valeur, et dont ils parurent fort satisfaits. Nous ne tardâmes pas à être bons amis. J'envoyai l'iole chercher du pain, et je

restai seul avec eux sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour avec le biscuit je le partageai entre ces Américains, et je remarquai avec autant de surprise que de plaisir que s'il arrivait qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne se présentait pour le ramasser que je ne l'eusse permis. Nos gens se mirent à couper des herbes pour quelques moutons que nous avions encore à bord. Les Américains, s'en étant aperçus, coururent aussitôt en arracher et les porter au bateau, qui en fut bientôt rempli. J'étais touché de cette attention; mais je m'aperçus que le plaisir que j'exprimais en cette occasion leur en faisait beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de nous, et lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Cependant, arrivés au vaisseau, ils s'arrêtèrent et considérèrent ce bâtiment avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai à monter à bord, mais ce ne fut pas sans peine que je déterminai quatre ou cinq d'entre eux à s'y exposer. Je leur fis plusieurs petits présens, et bientôt ils furent entièrement rassurés.

Voulant leur faire fête, un de mes sous-officiers joua du violon, et quelques matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit spectacle. Impatiens d'en marquer leur reconnaissance, l'un d'eux se hâta de descendre dans la pirogue; il en rapporta un petit sac de peau de loup de mer, où

était une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon. Il aurait bien souhaité me faire le même honneur, auquel je me refusai; mais il fit tous ses efforts pour vaincre ma modestie, et j'eus toutes les peines du monde à me défendre de recevoir la marque d'estime qu'il voulait me donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertissement, je leur fis entendre qu'ils devaient retourner à terre; mais ils avaient conçu pour nous un tel attachement, que ce ne fut pas une chose aisée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

Le 7 nous levâmes l'ancre pour nous diriger vers le cap Pillar, que nous aperçûmes le 9. Il est reconnaissable par deux roches coupées en forme de tour qui terminent son sommet, et lorsqu'il reste à l'ouest-sud-ouest on découvre une île à la même hauteur, qui a en quelque manière l'apparence d'une meule de foin, et qui est bordée de plusieurs rochers.

A l'est du cap Pillar le détroit s'ouvre jusqu'à sept ou huit lieues de largeur. La terre des deux côtés est d'une médiocre hauteur; la côte du nord est moins élevée, et celle du sud est plus saine. On peut la ranger avec beaucoup moins de danger; mais l'une et l'autre sont escarpées et morcelées. L'île de Westminster est plus près de la côte du nord que de celle du sud; elle gît nord-est et

sud-ouest avec le cap Pillar. La côte du nord, près du débouquement du détroit, est bordée d'îlots et de rochers sur lesquels la mer brise avec fureur. La terre, aux environs du cap Victoire, s'éloigne du cap Pillar de dix à onze lieues dans la direction du nord-ouest-quart-nord. Depuis le cap Pillar la côte se fait sud-sud-ouest jusqu'au cap Désiré, qui est une terre basse bordée d'un prodigieux nombre d'îlots et de brisans. A sept lieues environ à l'ouest-sud-ouest du cap Désiré se trouvent quelques écueils dangereux, que Narborough a nommés *les Juges*. Des lames s'élèvent sur ces écueils comme des montagnes, et s'y brisent avec un bruit horrible. Quatre petites îles, qu'on nomme les *îles de Direction*, sont éloignées du cap Pillar d'environ huit lieues dans la direction du nord-ouest-quart-ouest.

Les difficultés et les dangers que nous avons essuyés dans le détroit de Magellan pourraient faire croire qu'il n'est pas prudent de tenter ce passage, et que les vaisseaux qui partent d'Europe pour se rendre dans la mer du Sud devraient tous doubler le cap Horn. Je ne suis point du tout de cette opinion, quoique j'aie doublé deux fois le cap Horn. Il est une saison de l'année où non pas un seul vaisseau, mais *toute une flotte peut en trois semaines traverser le détroit;* et pour profiter de la saison plus favorable il convient d'y entrer dans

le mois de *décembre*. Un avantage inestimable qui doit toujours décider les navigateurs à prendre la route du détroit, est qu'on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits et plusieurs autres végétaux anti-scorbutiques. C'est à l'usage de ces plantes que j'attribue la santé dont nos équipages ont joui durant cette navigation. Personne ne ressentit la plus légère atteinte de scorbut, et nous n'eûmes personne sur les cadres pour quelque autre maladie, malgré la rigueur du froid et les travaux excessifs auxquels nous fûmes exposés dans ce passage, où nous entrâmes le dimanche 17 février 1765, pour n'en sortir que le 9 avril suivant. Dès qu'on a dépassé la baie (d'Eau-Douce), il n'y a presque pas un seul mouillage où l'on puisse faire commodément de l'eau et du bois. Les obstacles que nous avons eus à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la saison de l'équinoxe, saison ordinairement orageuse, et qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Pages.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — PRÉLIMINAIRE. 1

LIVRE SECOND. — Première moitié du dix-huitième siècle.

Wood Roggers (1708). 4
Padilla (1710). 27
Legentil de La Barbinais (1715). 33
Roggewin (1721). 43
Anson (1741). 74

LIVRE III. — Période de 1764 à 1769. — PRÉLIMINAIRE. 354

CHAPITRE I[er]. — Byron, Wallis et Carteret.

Byron (1764, 1765 et 1766). 358

§ 1. Navigation des Dunes à Rio-Janeiro. *ib.*

§ 2. Départ de Rio-Janeiro. Navigation jusqu'au port Désiré. Description de ce lieu. 362

§ 3. Départ du port Désiré. Recherches de l'île Pepys. Navigation jusqu'à la côte des Patagons. Description des habitans. 383

§ 4. Entrée dans le détroit de Magellan. Navigation jusqu'au port Famine. Description de ce havre et de la côte adjacente. 397

§ 5. Navigation depuis le port Famine jusqu'aux îles Falkland. Description de ces îles. 409

§ 6. Relâche au port Désiré. Seconde entrée dans le détroit de Magellan. Navigation jusqu'au cap Monday. Description des baies et ports qui se trouvent dans le détroit. 424

Pages.

§ 7. Navigation depuis le cap Monday jusqu'à la sortie du détroit de Magellan. Observations générales sur la navigation de ce détroit. 445

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

7

